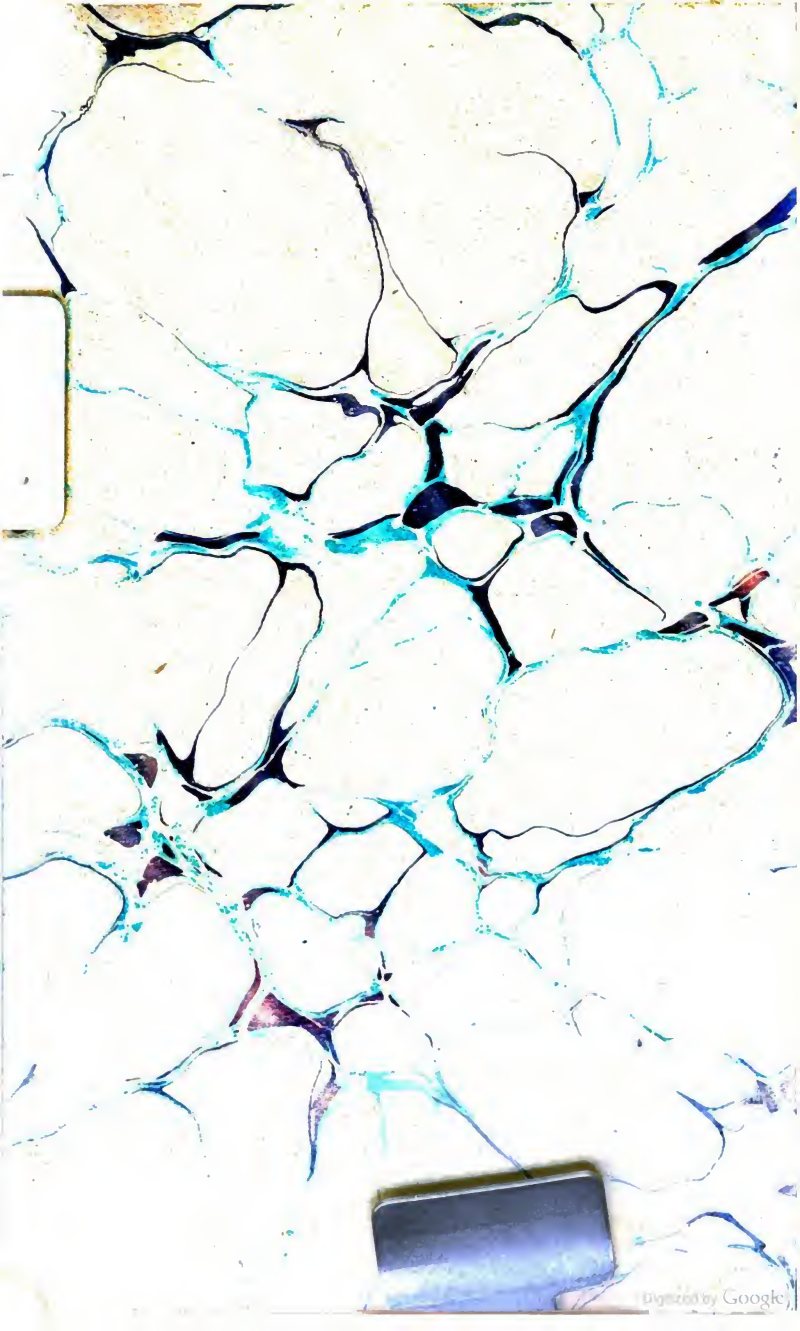
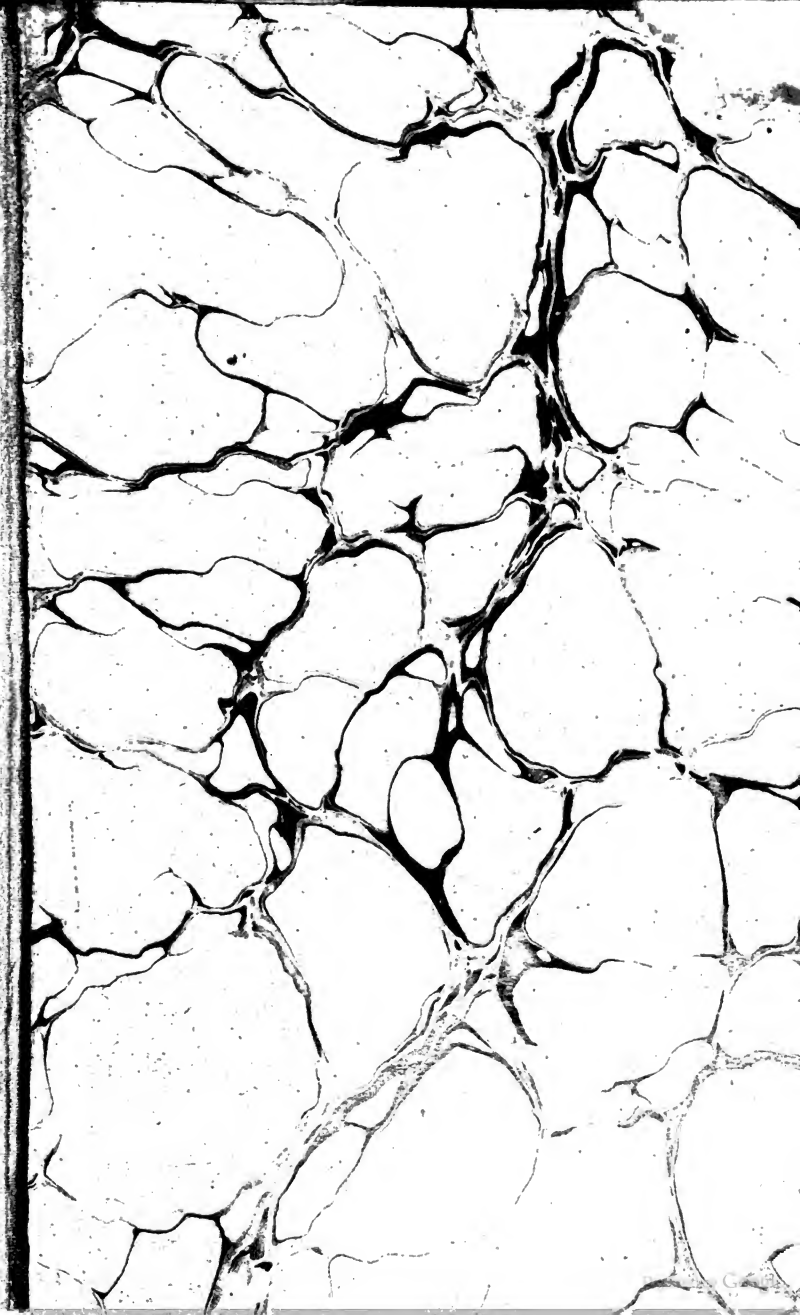
24 heures de stratégie de Moltke

Fritz August Hoenig, Helmuth Moltke (Graf ...


Digitized by Google



DC303.4
.H6

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

24 HEURES DE STRATÉGIE

DE

DE MOLTKE

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE R. CHAPELOT ET Cie, 9, RUE CHRISTINE.

Digitized by Google

24 HEURES DE STRATÉGIE

DE

DE MOLTKE

DÉVELOPPÉE ET DÉTAILLÉE

d'après les batailles de Gravelotte et Saint-Privat

LE 18 AOUT 1870

PREMIER EXPOSÉ APPROFONDI

des combats de la Ire armée autour du ravin de la Mance

Par Fritz HŒNIG

TRADUIT DE L'ALLEMAND

Par E. BIRCKEL
Lieutenant au 60e régiment d'infanterie

Il est impossible de porter le flambeau de la vérité au milieu de la foule sans aveugler quelqu'un.

LICHTENBERG.

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE R. CHAPELOT ET Ce
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
SUCCESSEURS DE L. BAUDOIN
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1901

Tous droits réservés.

Digitized by Google

56070

DC303.4
.H6

B.F. 1-12-06

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

DE LA 1re ÉDITION ALLEMANDE

Après la mort du feld-maréchal de Moltke, je mis la dernière main à cet ouvrage pour le livrer à l'impression. Un peu avant le moment où je comptais le remettre à l'éditeur, le bruit courut que, parmi les papiers du feld-maréchal, se trouvait le manuscrit d'une *Histoire de la guerre de* 1870-1871 ; on apprit peu après qu'il allait être publié. Ces nouvelles se confirmant, je conservai mon ouvrage par devers moi, afin de prendre connaissance des explications données par de Moltke ; je supposais en effet que, dans cette *Histoire*, on trouverait une relation détaillée des événements qui se sont passés dans le laps de temps embrassé par mon livre.

Mes espérances et mon attente ne se réalisèrent qu'incomplètement. Le feld-maréchal décrit et critique ses avis, ses appréciations et ses actes, en se plaçant au point de vue particulier de chef du Grand État-

Digitized by Google

Major, et ses récits seront accueillis avec respect ; mais une lacune subsiste néanmoins, précisément à propos du temps qui s'écoula entre le 17 août, à 2 heures du soir, moment où fut donné l'ordre de mouvement, et le 18 août, à 10 h. 1/2 du matin, quand fut donné l'ordre de bataille. Cette lacune pourrait donner lieu, après comme avant, à des critiques de la part des adversaires de la stratégie de de Moltke. Ce ne sont pas, du reste, ces derniers qui ont porté des jugements défavorables sur cet instant de sa vie : il y a, parmi ses admirateurs même, des hommes qui, en cette circonstance, « ne peuvent pas le comprendre ».

Il est vrai que l'on ne peut pas toujours approuver ce que le grand quartier général a fait ou oublié de faire à cette époque ; mais, en considérant l'ensemble des faits, je vois, dans tout ce qui fut exécuté pendant ces deux journées, le point culminant de la vie de de Moltke comme chef du Grand État-Major, et mon intention est de le prouver.

Après avoir lu la relation faite par de Moltke de la guerre de 1870-1871, je me dis que, non seulement il était désirable que ce livre fût publié, mais que sa publication était une nécessité, en se plaçant au point de vue historique et stratégique. Au reste, j'insiste sur ce fait que mon ouvrage était terminé avant que j'eusse lu celui de de Moltke et que, après examen de ce dernier, je constatai que tous deux différaient seulement

Digitized by Google

en deux points, savoir : l'entrée en ligne du IXe corps et l'emploi du IIe corps. Je donnerai en temps et lieu des détails à ce sujet.

Je n'en dis pas davantage sur la stratégie qui fut appliquée à ce moment.

D'ailleurs, on n'a pas encore exposé les événements tactiques qui se passèrent pendant la bataille de Gravelotte. Je ferai observer que j'établis une distinction entre la bataille de Gravelotte et celle de Saint-Privat, car tout ce que nous possédons à ce sujet ne peut satisfaire personne. La matière est encore absolument vierge. Si l'on ajoute à cela que la bataille de Gravelotte présente une quantité regrettable de fautes et de négligences tactiques, on peut en conclure logiquement que la relation critique de cette action doit être très instructive. C'est peut-être la raison pour laquelle personne, jusqu'ici, ne l'a examinée au point de vue tactique. Mais, depuis les grands perfectionnements apportés à l'armement, cette étude a d'autant plus de raison d'être, qu'une relation véridique et un examen critique de ces événements indiquent à peu près comme conclusion la tournure que prendra dans l'avenir un combat contre des positions préparées à l'avance. La guerre de 1877-1878 compte sans doute beaucoup de combats de ce genre ; mais aucun n'atteint de semblables proportions, aucun n'offre l'exemple d'une armée entière forcée de se déployer, en débouchant d'un défilé unique, sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie ennemies, pour chercher à remporter

Digitized by Google

ensuite le succès après la phase décisive du combat, sans préparation préalable par le feu de l'infanterie jusqu'à 7 heures, et, après 7 heures, sans être soutenue ni par le feu de l'infanterie ni par celui de l'artillerie.

Je sais que, pour traiter ce sujet gigantesque d'une manière digne de la science, pour l'épuiser complètement, il faut du courage et plusieurs années. J'espère que des plumes plus habiles compléteront ma tâche là où je n'aurai pas réussi; en tout cas, je fais ainsi connaître mon intention de mettre en lumière ces moments de la grande guerre qui, au point de vue tactique, sont les plus importants, car tout le monde ne semble pas en avoir compris la valeur.

Le lecteur rencontrera çà et là des variantes de l'une ou l'autre idée, presque des répétitions. Je l'ai fait à dessein, car il ne me semblait pas possible de prouver autrement la justesse ou l'inexactitude de certaines règles théoriques et de montrer le moment où il faut s'écarter des systèmes ; tel est le cas pour les explications sur le grand quartier général, sur la direction dans la bataille, sur le service de reconnaissance et de découverte, sur la simultanéité des attaques, etc.

Il y a une circonstance qui m'a sérieusement nui pour l'exposé des événements tactiques du 18 août à Gravelotte, c'est que je n'ai pas assisté moi-même à ces combats ; je ne puis donc porter de jugement que d'après les matériaux que l'histoire militaire actuelle

Digitized by Google

met à notre disposition. Le reste provient de longues recherches personnelles que j'ai faites sur les lieux et de nombreuses communications que j'ai reçues de diverses personnes qui ont joué un rôle dans les événements et qui m'ont fait part de leurs observations. J'ai donc été obligé, en écrivant ce livre, de voir en maintes circonstances par les yeux des autres pour me rapprocher, autant que possible, de la vérité. Mais il est évident pour moi que, par cela même, je n'ai pu atteindre mon but, comme je l'aurais désiré moi-même.

Friedenau, le 18 août 1891.

Capitaine FRITZ HŒNIG.

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Origine de ce travail.

Pendant les années qui suivirent 1870, je visitai à différentes reprises les champs de bataille de la guerre franco-allemande. En me rendant à Tarasp, dans l'Engadine, après avoir parcouru le champ de bataille de Gravelotte (1876), le hasard me fit rencontrer le général d'infanterie de Fransecky, qui séjournait également en cet endroit. Comme ce général avait commandé à Gravelotte le IIe corps d'armée, il me vint à l'idée de lui faire part, dans la conversation, de mes dernières recherches et de mes impressions. Le général montra un vif intérêt pour ce sujet, et ce fut un des encouragements qui me poussèrent à approfondir mes recherches pour les publier. Pendant l'hiver 1876-77, je me mis à l'œuvre, et ce que je livre à la publicité, c'est le travail né à cette époque, considérablement complété, rectifié et augmenté au cours des années. Il fut lu alors par quelques personnes que ces événements intéressaient particulièrement, et qui me conseillèrent de le laisser reposer provisoirement. Je ne pus m'y résoudre que difficilement, car les événements stratégiques et tactiques des 17 et 18 août me paraissaient les plus importants de toute la guerre ; mais il me semblait que jusqu'alors, ils avaient été exposés d'une manière obscure ou incomplète, et cela plutôt par suite des

Digitized by Google

égards que l'on avait pour certaines personnalités que pour d'autres motifs plausibles. Aussi je résolus tout d'abord de voir ce qu'on dirait d'une étude, dont le but serait d'approfondir autant que possible les événements, et je publiai dans les *Neue militärische Blätter* (année 1882-1883, septembre et février), le travail que je destinais alors comme introduction à ce livre : « La cavalerie allemande et française autour de Metz, du 16 août 1870 au soir au 18 août au soir ». J'éprouvai ainsi que le moment n'était pas encore venu de publier cet ouvrage; car, si ceux qui avaient joué un rôle dans ces journées furent susceptibles, ceux qui les avaient narrées le furent davantage, et les plus susceptibles furent encore ceux pour qui les récits de ces derniers étaient parole d'Évangile. Mais plus je réfléchissais aux explications données jusqu'alors, plus j'arrivais avec le temps, à lire dans l'âme de leurs « savants auteurs », et plus je regardais comme un devoir d'observer, d'écouter, de voir, afin de créer une œuvre aussi complète que possible. Grâce au succès de mes efforts, je n'ai pas regretté jusqu'ici d'avoir été forcé de laisser dormir si longtemps cet ouvrage. Dans le cours de mon récit, je me suis tenu à dessein aussi éloigné que possible de toute polémique. C'est avec plaisir que je me tiens à la disposition de quiconque voudra me répondre ; je n'ai qu'une chose à dire ici : c'est qu'en l'an 1970, on ne comprendra pas ce qu'on a écrit environ cent ans auparavant sur la bataille de Gravelotte.

Le point « obscur » de la vie de de Moltke.

Point n'est besoin d'une grande connaissance de la manière dont se font les jugements, ni de la littérature militaire pour avoir l'impression que les journées des 17 et 18 août sont un point obscur dans la vie du feld-maréchal de Moltke et plusieurs points obscurs dans la vie de certains autres; que, pour cette raison, il était inopportun de

Digitized by Google

toucher à ces événements et à ces omissions. Il n'est pas permis, disait-on, de déchirer sa propre gloire ; on doit avoir des égards envers des hommes de mérite ; c'est manquer de patriotisme et de tact que de discuter des choses qui pourraient être désagréables à l'un ou à l'autre, etc. Eh bien ! l'on devrait convenir aujourd'hui qu'on va loin à force d'invoquer les égards et le tact : de Moltke lui-même ne s'est-il pas vu obligé de nous laisser une histoire de la guerre de 1870-71, pour détruire plusieurs erreurs répandues par ces histoires, écrites avec « égards » et avec « tact ».

On voit clairement, dans la littérature militaire, la peur de discuter ouvertement les événements des 17 et 18 août; et cette peur même provient moins du manque de jugement et de connaissance des hommes que des égards observés vis-à-vis des personnes. Ces égards, tout en ayant été et étant encore déplacés et sans fondement, peuvent être compréhensibles, du moins jusqu'à un certain point, si l'on considère l'esprit qui régnait alors : tant il est vrai que l'opinion d'un homme n'est qu'un atome de celle du jour! Une étude approfondie, faite par un esprit clairvoyant, fait bientôt reconnaître que ce n'est pas ici un point obscur dans la vie de de Moltke ; que ces journées furent celles qui causèrent le plus de soucis au feld-maréchal, mais furent les plus grandes de sa vie de chef d'état-major général en campagne ; il avait, en effet, à combattre des difficultés et des susceptibilités, à ménager la manière d'agir, les vues et l'autorité d'hommes d'un mérite incontestable, mais qui ne l'avaient pas toujours compris ; il voulait, en même temps, et il devait éviter ce qui pouvait donner de l'humeur à son royal maître et amener un conflit plus grave au moment précis où les opérations approchaient de leur crise tactique.

Jusqu'au 18 août, par suite des événements antérieurs, de la négligence et de la soif d'agir du commandement supérieur de la Ire armée ; par suite des rencontres tac-

Digitized by Google

tiques, en partie imprévues, dans les trois armées; par suite, enfin, de la conviction que de Moltke n'était pas compris par la IIe armée depuis le 15 août (ordres de 7 heures du soir), l'irritation était arrivée à un point si aigu, qu'il fallait, dans cette confusion d'ordres donnés et exécutés, la grandeur d'âme, le génie militaire, le calme et la présence d'esprit de de Moltke pour écarter les dangers qui menaçaient sa grande idée : « Obtenir tout d'abord la séparation des deux armées ennemies, séparation créée par les événements, gagner ensuite les communications avec l'intérieur en tournant, devant Bazaine, Metz par le sud ». Il fallait encore ce tact, cette confiance en ses propres moyens, ce patriotisme et la rare fermeté de caractère de de Moltke, pour ne pas être écrasé par ces forces comme par des meules puissantes, animées de mouvements contraires, et pour pouvoir, malgré tout, faire triompher cette idée. Pendant ces instants, ce n'était pas seulement la lutte d'un capitaine envoyé par Dieu contre des hommes aux vues moins étendues ; c'était encore celle d'un héros admirable de caractère, de courage, d'énergie, de patience, de modestie, contre la vanité, la grandeur historique, la popularité, l'ancienneté de services; dans cette lutte, il reste dévoué à son royal maître, et l'on peut dire que tout autre eût échoué contre ces premiers obstacles. Quiconque envisagera ce qui précède et mettra en regard le point de vue militaire et le point de vue humain, ainsi que la position et le rang de certaines personnalités, arrivera à cette conclusion : c'est que jamais de Moltke ne fut aussi grand comme capitaine et comme homme, qu'au moment où on ne le comprenait pas comme il s'y attendait. On n'avait et l'on n'a encore aucune raison d'éviter les révélations historiques sur ces journées; on n'en a pas, du moins, quand on veut mettre en balance les mérites et les fautes; et on doit vouloir ces révélations si l'on professe pour la grandeur de de Moltke un culte sérieux et sincère. Alors seulement on com-

Digitized by Google

prendra les douloureux combats qui se livrèrent dans l'âme du feld-maréchal pendant ces heures-là, précisément à cause de sa position de chef de l'état-major, où il pouvait émettre un conseil, mais avait besoin d'une autorité supérieure pour le mettre à exécution.

Gravelotte et Saint-Privat sont deux batailles distinctes.

Dans le titre de cet ouvrage, je dis à dessein : « développée et commentée d'après les batailles de Gravelotte et de Saint-Privat », car, le 18 août 1870, on livra deux batailles ; à ce propos, en ce qui concerne la *direction* donnée par le grand quartier général *pendant* les deux batailles, on ne peut parler que de celle imprimée au combat livré à Gravelotte et presque pas de celle donnée au combat de Saint-Privat. En effet, peu après 5 heures de l'après-midi, le grand quartier général n'eut plus aucune influence sur le prince Frédéric-Charles. Depuis ce moment, il est prouvé qu'il n'y eut plus entre eux aucune relation, et ce ne fut que dans la nuit du 18 au 19 août 1870 que le grand quartier général reçut, à Rezonville, un avis du prince Frédéric-Charles annonçant la victoire remportée à Saint-Privat. Gravelotte et Saint-Privat prouvent précisément que, quand au milieu de semblables événements, le grand quartier général se trouve derrière une aile, la direction n'est possible, et encore d'une manière incomplète, que par la mise en jeu de nombreux organes. La bataille de Gravelotte fut livrée par les VIIIe, VIIe, IIe corps d'armée, appuyés à droite au Ier, à gauche au IXe ; sur ce point, le roi de Prusse a commandé effectivement. A Saint-Privat, ce furent la garde, les XIIe et X^{e} corps qui combattirent, appuyés au IXe corps ; celui-ci constituait faiblement le centre, et, en réalité, il livra même, pour son propre compte, une troisième bataille.

Digitized by Google

Mais, par suite de l'éloignement exagéré du grand quartier général, son intervention était déjà trop tardive, même vers 5 heures du soir : par exemple, après le moment où le quartier général se figurait que l'on avait déjà disposé de la IIe armée et du XIIe corps. En cela, l'emplacement choisi pour le grand quartier général pendant la bataille fut défectueux. Du côté français, on était, par opposition à ce dispositif réel de combat, plus massé au centre qu'aux ailes.

Situation des deux partis dans les premières heures de l'après-midi du 17 août.

Après l'exécution des ordres donnés de part et d'autre par les commandants en chef, à la suite des événements du 16 août, les armées adverses se trouvèrent, dans les premières heures de l'après-midi du 17 août, dans les positions suivantes (Voir *carte* n° 1) :

1° *Français.* — 2e corps et brigade Lapasset, de Sainte-Ruffine au milieu de l'intervalle entre le Point-du-Jour et Moscou ; 3e corps, de ce point à Montigny-la-Grange ; 4e corps, de là au nord d'Amanvillers ; 6e corps, à l'aile droite, occupant le village et les abords de Saint-Privat. Derrière le 6e corps se trouvait la division de cavalerie du Barail ; derrière le 2e, la garde, la division de cavalerie Forton et la réserve générale d'artillerie.

D'ailleurs, comme la place me fait défaut, je rappelle que l'ordre de bataille des deux adversaires est consigné dans l'ouvrage du grand état-major. Donc, la grande route d'Ars-sur-Moselle par Gravelotte, la Malmaison, Vernéville, Habonville était libre, en ne tenant pas compte de faibles détachements poussés en avant; ce n'est qu'à Sainte-Marie-aux-Chênes que se trouvaient des forces ennemies plus considérables.

2° *Allemands.* — Ier corps à Courcelles-sur-Nied ; 3e divi-

Digitized by Google

sion de cavalerie à Coin-lès-Cuvry ; 1re à Corny ; VIIe corps à Ars-sur-Moselle, dans le bois de Vaux et aux environs jusqu'au sud de Gravelotte ; VIIIe corps à Gorze, laissant une brigade en arrière, à Arry ; IXe corps au sud de Flavigny ; 6e division de cavalerie à l'ouest de ce village ; IIIe corps à Flavigny et Buxières ; Xe corps à Tronville ; 5e division de cavalerie et 3e brigade de cavalerie de la garde à l'ouest de cette localité ; XIIe corps, Mars-la-Tour et Puzieux ; Garde à Suzemont ; 1re brigade de cavalerie de la garde, Sponville ; détachement de toutes armes poussé à Porcher ; 12e division de cavalerie, Parfondrupt ; IIe corps à Pont-à-Mousson et Gézoncourt ; IVe corps à Ménil-la-Tour et ses environs.

Ainsi, les deux armées ennemies étaient massées, car l'armée française, qui ne changea rien à ce dispositif de ses troupes jusqu'au commencement de la bataille du 18 août, s'étendait sur un espace de 13 à 14 kilomètres ; l'armée allemande, sur un front de 20 kilomètres, abstraction faite des Ier, IIe, IVe corps et de la division de cavalerie du XIIe corps. Parmi ces derniers corps, on pouvait encore compter sur le concours des Ier et IIe pour le 18 août, mais non sur celui du IVe.

On est frappé, à première vue, par ce fait, que le maréchal Bazaine avait abandonné toutes les routes vers l'ouest et le nord-ouest, et qu'il ne lui en restait plus qu'une de sûre, celle de Thionville ; il n'aurait pu utiliser que difficilement, sans livrer combat, la route par Auboué, et pas du tout celle de Conflans. Les Allemands tenaient la route de Metz, Suzemont, Verdun ; celle de Gravelotte à Conflans était dans leur zone d'action tactique ; celle de Conflans à Auboué, dans leur zone d'action stratégique.

Les fronts des deux armées formaient juste un angle de 90°, dont le sommet se trouvait au bois de Vaux et près de Gravelotte, tandis que les extrémités étaient distantes de 16 kilomètres environ, c'est-à-dire même pas d'une

Digitized by Google

petite journée de marche. Le général français voulait se défendre, et, quand des circonstances favorables s'offrirent à lui, on put constater qu'il retirait sa cavalerie derrière son front. Du côté des Allemands, on ne peut alléguer aucune raison à cette mesure ; cette question, néanmoins, est réservée à un examen ultérieur. Un seul général agit avec raison, ce fut le prince (alors prince héritier) de Saxe, qui poussa sa cavalerie au loin comme c'était son rôle (Parfondrupt, route de Conflans à Étain); si le reste de la cavalerie avait été employé de la même manière, les deux objectifs indiqués pour le soir eussent été Conflans et Auboué, en admettant, comme c'était d'ailleurs le cas, une retraite de l'ennemi vers le nord. Si la cavalerie avait été poussée jusqu'à ces deux points, elle aurait rencontré l'ennemi à Sainte-Marie, et, par suite, aurait pu, le 17, faire des rapports très clairs et signaler facilement tous les événements jusqu'au soir. La raison pour laquelle les deux commandants adverses employèrent leur cavalerie d'une manière peu convenable, est qu'ils voulaient à tout prix éviter une bataille le 17. Ce dessein reposant sur des motifs divers, en apparence semblables, fait voir la différence qui existe entre homme de guerre et homme de guerre. Un véritable capitaine aurait tout appris, grâce à l'emploi qu'il eût fait de sa cavalerie, probablement sans perdre ni un cheval ni un cavalier; les hommes de guerre des deux partis n'apprirent que bien peu des choses qu'ils devaient connaître avant de donner un ordre précis, parce qu'il n'y avait pas d'hommes très habiles et capables d'utiliser la cavalerie d'une manière si parfaite, que l'ennemi fût reconnu tout en évitant le combat.

Signification des événements stratégiques et tactiques dans le ravin de la Mance.

Dans l'histoire militaire, il ne devrait y avoir que peu de cas où l'on ait à signaler une aussi grande quantité de

Digitized by Google

fautes et d'erreurs de toute sorte que dans les journées des 17 et 18 août 1870, devant Metz. Ceci soit dit en général. Dans le ravin de la Mance, les buts stratégiques, ainsi que les mesures et les moyens tactiques employés pour les atteindre, se prêtent à une étude instructive; d'autant plus qu'il s'est passé là diverses choses qui, si elles n'étaient pas enfin examinées avec soin, devraient, dans l'avenir, porter les fruits les plus mauvais. Par extraordinaire, quoique les événements de la bataille de Saint-Privat aient donné naissance, dès leur début, à de nombreuses études (au point qu'il en est sorti une volumineuse littérature), les événements dans le ravin de la Mance n'ont pu mettre, à ma connaissance, aucune plume en mouvement jusqu'à ce jour. Et pourtant, les erreurs commises à Saint-Privat, quelque sanglant qu'ait été leur châtiment, rentrent plutôt dans le domaine de la tactique élémentaire; de quelque côté qu'on les considère, ce ne sont que bagatelles à côté de la totalité des fautes stratégiques et tactiques et des omissions faites par le commandement supérieur et suprême dans le ravin de la Mance; et ces erreurs se renouvelèrent du commencement à la fin de la bataille, et, pour dire vrai, en s'accentuant toujours. Si, par eux-mêmes, les événements du ravin de la Mance vous tiennent dans une émotion perpétuelle, il faut ajouter encore qu'en ce point, il y a tout un monde en jeu pour donner l'impulsion : le grand quartier général avec ses hauts personnages, le commandement supérieur de la Ire armée, le général de Gœben, le général de Zastrow, le général de Fransecky, tous noms déjà historiques.

Principale origine des erreurs.

Les fâcheux événements qui se déroulèrent le 18 août et qui, jusqu'à cette date, auraient pu mettre la haute direction stratégique formellement en danger, ont diverses origines. L'origine première me semble évidente, si je me

Digitized by Google

reporte à la conduite de Napoléon Ier, à partir du 13 octobre 1806, dans l'après-midi. Malgré une longue course faite à cheval, malgré de grands efforts fournis auparavant, l'empereur fit aussitôt une reconnaissance personnelle à Iéna, après y être arrivé à 4 heures; pendant le temps qui restait jusqu'au lendemain, il fit créer aussitôt un chemin accessible aux pièces, le long du Steigerberg, hauteur difficilement accessible, afin que son artillerie pût aborder la position ennemie; et ce ne fut qu'après avoir vu lui-même, donné les ordres lui-même, que l'empereur prit du repos dans sa tente, dans les rangs des grenadiers du 40e régiment, tout près de l'ennemi (1).

Ceci se passait le 13 octobre 1806, à partir de 4 heures du soir. Que fit, dans ce sens, le grand quartier général allemand, depuis le matin du 17 août 1870? Je ne veux pas dire qu'il ne fit rien; mais il fit quelque chose qui différait beaucoup de la manière d'agir du capitaine faisant tout par lui-même. Pour cette raison, les Allemands n'étaient pas renseignés sur la position de l'ennemi lorsque fut donné l'ordre de mouvement du 17 et celui de la bataille du 18 août; ils n'étaient pas même renseignés lorsque la première phase de la bataille était déjà terminée, car le grand quartier général n'eut connaissance qu'à 5 heures du soir seulement de l'extension de l'aile droite française; tandis que s'écoulait un jour entier sans qu'on fît quoique ce fût de sérieux pouvant permettre d'élaborer un plan opportun, on perdait la possibilité de la direction pendant la bataille, ce qui ne doit jamais être permis. En un seul point, on saisit une différence à l'avantage des Allemands. L'ordre de mouvement du 17 août (2 heures de l'après-midi) et l'ordre de combat du 18 (10 heures 1/2 du matin), sont des chefs-d'œuvre dans la

(1) V. Letton-Norbeck, *Histoire de la guerre* 1806-1807, p. 310 et 311.

Digitized by Google

forme, tandis que non seulement il n'en est pas ainsi de l'ordre donné par Napoléon pour la bataille du 14 octobre, mais ce document est peut-être même ce que Napoléon a laissé de plus défectueux dans ce genre (1).

---

(1) V. LETTON-NORBECK, *Histoire de la guerre* 1806-1807, p. 340 et 342.

Digitized by Google

CHAPITRE II

QUELQUES MOTS SUR LES GRANDS QUARTIERS GÉNÉRAUX ET LA PLACE DU DIRECTEUR DU COMBAT PENDANT LA BATAILLE.

Le grand quartier général avant une bataille.

En étudiant la conduite des guerres de Napoléon, qui, certes, ne disposait pas du télégraphe électrique, on remarque, comme règle, que l'empereur poussait son grand quartier général de plus en plus vers l'avant, au fur et à mesure qu'il se rapprochait de l'ennemi, et même, dans la nuit du 13 au 14 octobre 1806, Napoléon resta à proximité de l'ennemi, dans le carré d'un régiment d'infanterie, qui s'en fit un titre particulier de gloire. On ne peut donner, à ce sujet, de règles qui soient toujours vraies : le choix de l'emplacement du grand quartier général dépendra, au contraire, principalement des circonstances présentes et, avant tout, des intentions particulières et probables de l'ennemi. Néanmoins, le principe de se trouver, la veille d'une bataille, aussi près que possible du théâtre de la lutte, reste toujours vrai ; car si le télégraphe peut donner vite des renseignements, il faut néanmoins parcourir à cheval la route qui mène au champ de bataille, et les services que peut rendre une monture, ainsi que sa rapidité, sont limités. Si même le directeur du combat est un cavalier particulièrement robuste, monté sur un cheval pouvant rendre des services exceptionnels,

Digitized by Google

cela ne renverse pas le principe ; il faut, en effet, tenir compte ici des montures des aides de camp du général en chef et des forces de ces aides de camp ; ils sont exposés, par l'éloignement excessif du grand quartier général, à de telles fatigues, que leurs chevaux ne peuvent plus suivre, arrivent épuisés, et que les cavaliers perdent naturellement leurs forces par suite de ces courses rapides. Comme tout le monde le sait, le retour aux allures vives, sur un grand parcours, fatigue aussi le cavalier. Mais, comme les exigences de l'action tactique sont encore bien plus grandes et atteignent les forces morales des aides de camp, le but de tous les efforts doit être de rester aussi près que possible du théâtre présumé de la lutte ; ce n'est qu'ainsi, en effet, que l'on évitera de trop longs trajets et des fatigues prématurées qu'il ne faut pas souhaiter. D'ailleurs, il ne vaut presque pas la peine d'alléguer le risque que court le grand quartier général d'être attaqué et enlevé par l'ennemi ; car on dispose toujours immédiatement de forces suffisantes pour le protéger contre l'adversaire.

Mais d'après l'école napoléonienne, typique à ce point de vue, la position du grand quartier général près de l'ennemi offre encore d'autres grands avantages : le général arrive ainsi à gagner beaucoup de temps pour ce qu'il veut, pour ce qu'il fait et doit faire, et pour ce que d'autres doivent continuer à faire pour amener à bonne fin ce qu'il a vu par lui-même et, par conséquent, ce qu'il ordonne. Il est en son lieu et place, il a le temps de voir par lui-même, et, aujourd'hui comme jadis, au milieu de circonstances semblables à celles des 17 et 18 août, voir par soi-même est un des premiers devoirs réservés au général en chef.

Un semblable procédé suppose naturellement que la question du cantonnement n'a pas besoin d'entrer en ligne de compte, du moins, pas jusqu'à devenir préjudiciable. Mais la question d'un bon cantonnement est importante

Digitized by Google

pour des personnes âgées, si le directeur du combat veut lui-même être relativement frais et dispos pour le jour de la bataille. Un général de 35 à 45 ans n'hésitera pas à ne prendre aucun repos de toute la nuit, ou à se contenter d'une tente au milieu de ses troupes; on ne peut pas en demander autant à un général de 70 ans et même davantage; ce ne serait pas raisonnable. Mais il s'ensuit qu'un général doit être, autant que possible, d'une constitution vigoureuse et résistante, afin de ne pas reculer pour des raisons personnelles devant les exigences extraordinaires qui naissent d'événements extraordinaires. Si l'on se représente Napoléon (par exemple, avant Iéna, Borodino ou Dresde), dans la situation du général allemand le 17 août, il est certain qu'il eût indiqué clairement où on le trouverait à un moment donné; mais, dans l'intervalle, il aurait couru en tous les points du front, n'aurait négligé aucun moyen pour se procurer des renseignements précis sur la position de l'ennemi; tout cela, sans craindre es plus grands efforts corporels et sans tenir compte de l'emploi de la cavalerie, afin de percer le voile par des observations personnelles, toujours préférables en pareil cas.

On peut être convaincu que la nouvelle de la bataille du 16 août l'eût appelé à temps, le 17, sans doute à Rezonville, afin de modifier de ce point la situation, de voir par lui-même, de mander les deux commandants d'armée et, après avoir paré aux éventualités, de dicter l'ordre de combat. Comme, pendant sa marche, l'aile droite allemande pouvait être en danger, Napoléon n'aurait pas quitté cette place pendant la marche, aurait reçu des rapports et envoyé des ordres; il aurait passé la nuit du 17 au 18 août en un point quelconque de l'aile droite, serait remonté à cheval le 18 de grand matin, environ vers 5 heures, afin d'observer tout d'abord ce qui se trouvait en face de l'aile droite allemande, pour la suivre depuis cet endroit dans sa marche vers le nord, pour compléter,

Digitized by Google

inspecter, éprouver tout ce qui, jusque-là, serait resté, pour lui, dans l'incertitude.

L'empereur aurait alors probablement augmenté ou modifié son dernier ordre d'après ses observations, et aurait sans doute fixé comme emplacement du grand quartier général, pour diriger le combat, la position de Vernéville. Tout cela n'aurait pas nécessité d'effort exceptionnel ; la preuve en est que les distances étaient relativement courtes, il y avait beaucoup de bons chemins, le temps était beau, le sol sec, et il y avait bon nombre de points d'où l'on pouvait, sans s'exposer à des dangers particuliers, avoir des vues sur la position ennemie.

Sans avoir utilisé un seul escadron dans de pareilles circonstances, Napoléon aurait su dès le 18, à 7 heures du matin, si la situation s'était modifiée, et dans quel sens, depuis qu'il l'avait envisagée (17 août, à minuit) ; et, à dater de ce moment, le grand quartier général aurait, pour ainsi dire, pris racine en cet endroit (à Vernéville), à peu près jusqu'au moment où serait arrivée la crise de Saint-Privat. Napoléon aurait regardé comme nécessaire d'être près de cette aile, après avoir pris des mesures pour mettre en bonne posture sa droite, qui servait de pivot. Ainsi aurait agi Napoléon dans sa jeunesse.

Influence de l'âge sur le choix du cantonnement du quartier général.

Au grand quartier général allemand, on prit toujours en considération de ménager la vieillesse ; le commandement supérieur usait de semblables égards pour des motifs différents. En tous cas, les raisons qui amenèrent la détermination du grand quartier général et du commandement supérieur furent gênantes, faillirent même porter préjudice à l'issue de la journée, et ne lui permirent d'arriver, le 18 août, à un bon résultat, qu'au prix des plus grands efforts et d'une mise en scène jusqu'alors inconnue.

Digitized by Google

Les considérations relatives à l'emplacement du grand quartier général, justifiées ici par les circonstances, sont, pour une bonne part, la cause des idées erronées contre lesquelles la direction de la bataille eut à lutter le 18 août. Par là, on voit combien est important le choix judicieux du point où sera le grand quartier général ; et, à la rigueur, il faudrait condamner à peu près tout ce qu'on a fait devant Metz, dans cet ordre d'idées, du 16 au 18 août.

Laissons parler les faits : pendant qu'on se bat à Vionville le 16, le prince Frédéric-Charles est à Pont-à-Mousson ; aussi n'atteint-il le champ de bataille que très tard. Dans la nuit du 16 au 17, il est à Gorze, Steinmetz à Coin-sur-Seille. Le 17, à 6 heures du matin, le grand quartier général arrive sur la hauteur, près de Flavigny, venant de Pont-à-Mousson ; à 2 heures de l'après-midi, on envoie de Flavigny l'ordre de mouvement pour le 18. Pourquoi de si bonne heure? Parce que le grand quartier général voulait, devait ou pouvait revenir à Pont-à-Mousson. Il n'y a pas à chercher d'autre motif à cela. Ainsi, la question d'un cantonnement convenable pour le grand quartier général était la chose la plus importante ; eu égard à cette considération, on n'attendit pas sur place les résultats de la journée du 17 ; on donna un ordre de mouvement d'après des idées se rapportant très peu à la réalité. Et pourtant, combien moins fatigantes eussent été des reconnaissances de la route de Gravelotte à l'Orne, vers le nord et le nord-ouest, plutôt que d'aller, le 17, de Pont-à-Mousson à Flavigny, et d'en revenir, pour retourner de Pont-à-Mousson à Flavigny le 18 août ! Les considérations relatives au grand quartier général sont donc l'origine véritable d'une grande partie des omissions, des erreurs et des fautes commises à ce moment ; avant tout, c'est à cause de ces considérations qu'on resta dans l'ignorance sur tout ce qui avait trait à l'ennemi, et cela, au milieu d'événements qui ne pouvaient être plus simples ni

Digitized by Google

plus favorables pour permettre aux Allemands de tout apprendre, et de tout apprendre bien à temps; car, le 17 août, entre 2 et 3 heures de l'après-midi, les Français occupaient la position dans laquelle on les trouva le 18, et c'est à peu près à cette heure-là même que l'ordre de mouvement fut donné aux Allemands. Si l'on s'était décidé à ne pas retourner à Pont-à-Mousson, mais à rester près de l'ennemi, on n'aurait certainement rien appris de plus que ce que nous connaissons aujourd'hui et l'on n'aurait rien ordonné de meilleur; car, on fit encore peu de chose pendant la présence du grand quartier général et après son départ. Mais que de choses on aurait pu faire et combien l'ennemi rendait la tâche facile aux Allemands! Dans l'histoire militaire, avant une affaire décisive, il n'y a peut-être pas plus d'un cas où l'on ait, aussi bien qu'ici, étalé, pour ainsi dire, sous les yeux de l'ennemi, toutes les dispositions prises!

Le général de Steinmetz passa la nuit du 17 au 18 à Ars-sur-Moselle et le prince Frédéric-Charles à Buxières. Du côté de l'adversaire, le maréchal Bazaine se trouvait dans le village de Plappeville, ce qui, du moins, était en rapport avec les règles stratégiques suivies par lui.

Pendant la bataille, le général français se tint à peu près à la même place, et, en cela, il resta conséquent avec lui-même. Le grand quartier général allemand se trouvait entre Gravelotte et la Malmaison. Le choix de ce point n'était pas judicieux au point de vue stratégique; il était même contraire à l'idée du grand quartier général; de plus, il n'était pas favorable au point de vue tactique. Et voilà comment il advint que, pour des motifs différents, les grands quartiers généraux adverses se trouvèrent en des points mal choisis et à peu près en face l'un de l'autre. Le général de Steinmetz resta pendant la bataille au sud de Gravelotte; le prince Frédéric-Charles près de Habonville.

Digitized by Google

Conditions que doit remplir l'emplacement du grand quartier général pendant la bataille.

Si, avant une bataille comme celle dont il est question ici, c'est-à-dire devant une position qui ne soit pas sujette à des variations et sur laquelle l'ennemi ne veuille pas risquer une attaque, le cantonnement du grand quartier général a été déterminé judicieusement, on en déduit facilement sa position pendant le combat. Cette position dépend des circonstances. En tous cas, on doit pouvoir y arriver facilement ; elle doit se trouver, autant que possible, derrière le centre, sinon derrière l'aile qui a la plus grande importance stratégique, c'est-à-dire celle avec laquelle l'assaillant veut vaincre. On doit pouvoir agir dans toutes les directions sur la marche du combat, autant que le nécessitent les quelques grandes phases de la bataille, surtout sur le commencement de l'action, l'entrée en ligne des réserves, les mouvements enveloppants, etc. Mais cette position doit être suffisamment éloignée de l'action pour que le général ne se laisse pas influencer par des événements secondaires, par tout ce qu'il voit devant lui, par tout ce qui le touche, l'émeut et pourrait l'entraîner dans une zone d'action inférieure. Il ne doit pas perdre le fil de l'action principale, ne pas prendre des questions secondaires pour des questions capitales, ne pas manquer aux règles qu'il a dictées lui-même, en passant d'une chose à une autre et en perdant de vue son idée mère et les moyens qui doivent la réaliser. Dans le ravin de la Mance, tout cela se mélangeait et s'enchevêtrait. Aussi ces événements ne sont-ils pas très instructifs au point de vue tactique ; mais si l'on considère à ce point de vue le grand quartier général, son emplacement et son action, on découvre une foule de choses dignes d'une étude approfondie et qui n'ont peut-être pas toujours été à l'abri des objections dans ce cas spécial. Je déclare que, dans

Digitized by Google

une semblable discussion, on ne visera personne en particulier ; il faut, au contraire, conserver les yeux fixés sur l'ensemble des événements, d'autant plus que la personne du général en chef en 1870-71 ne se place pas au premier plan, comme celle, par exemple, de Napoléon Ier. Ceci posé, on peut penser plus librement. Certes, on ne pourra logiquement en conclure qu'une chose : c'est que celui qui a dirigé les opérations doit aussi répondre de leur succès bon ou mauvais ; mais, aujourd'hui, cette direction est beaucoup moins personnelle. C'est plutôt l'œuvre collective d'un organisme multiple fonctionnant sous une autorité unique ; c'est plus un système qu'une personne. Le système doit être dirigé par une main habile, si l'on ne veut aboutir au désordre. L'on n'a pas encore déterminé exactement le moment où cette main cessa alors d'être libre ; on ne saisit pas non plus clairement comment il a pu se produire un événement que cette main habile n'avait pas prévu et qu'une situation nette ne pouvait justifier.

Si l'on considère tout cela, on voit que le grand quartier général allemand était, au début, trop loin du champ de bataille, puis y arriva trop tard, puis se rendit à l'une des ailes, et précisément à celle qui avait le moins d'importance ; puis s'approcha trop près de la ligne de combat, pour commettre enfin la plus grave des fautes, qui est de commander au lieu de diriger.

Le nombre des personnes employées au grand quartier général et au commandement supérieur était si considérable, pendant la guerre de 1870-71, que si Frédéric et Napoléon fussent brusquement revenus sur terre, ils auraient jeté autour d'eux des regards étonnés. Il n'est possible d'employer aussi peu d'organes que Napoléon dans la direction d'une armée que quand il y a là un homme comme Napoléon ; mais, en 1870-71, il y avait une certaine pléthore dans le grand quartier général, et aussi, dans quelques circonstances, dans l'un ou l'autre des commandements supérieurs ; de si nombreux états-majors,

Digitized by Google

encore considérablement augmentés par des spectateurs princiers, peuvent parfois être très incommodes et gênants. Si un grand quartier général ou un commandement supérieur ne se composent que des personnes rendues nécessaires par les raisons politiques et militaires, on s'en trouve très bien, et l'on devrait toujours ne faire valoir que ce seul point de vue, car il est alors plus facile de faire cantonner les états-majors, et, comme ils sont moins nombreux, le chef suprême peut aussi cantonner plus près de l'ennemi, quand cela est utile. En attendant, nous avons, à ce sujet, de mauvaises habitudes, qui se montrent dès le temps de paix, pendant les manœuvres d'automne. A ce moment, il est bon d'avoir occupé plusieurs positions trois ou quatre fois, s'il est possible ; mais il faut songer, par contre, qu'en guerre, les grands états-majors doivent attacher autant d'importance au principe de la simplicité et de la nécessité qu'au choix des autres positions ; on doit se rappeler que tout ce qui n'est pas nécessaire alourdit la marche de l'organisme en général.

Il faudra éviter, à l'avenir, des grands quartiers généraux et des commandements supérieurs aussi nombreux que ceux de 1870-71. De Moltke disait, par exemple (page 423) : « De même qu'en temps de paix le ministre de la guerre dirige l'administration de l'armée, de même, en temps de guerre, il reste chargé d'une foule de services dans le territoire national, services qui ne peuvent être dirigés que du point où ils sont concentrés. *Aussi, la place du ministre de la guerre n'est-elle pas au grand quartier général, mais bien à Berlin.* » Cette déclaration de de Moltke n'a pas trait au préjudice porté par le grand nombre de personnes attachées au grand quartier général, mais à la zone d'action de ce dernier ; aussi est-elle une raison de plus à l'appui de mon opinion : « Trop de mains font peu d'ouvrage. » La guerre suspend l'action politique de la diplomatie, laquelle n'a rien à faire tant que le canon se fait entendre. Quand le canon cesse de se faire

Digitized by Google

entendre, l'heure est venue où la diplomatie reprend et poursuit la politique du gouvernement. Bien qu'il n'ait pas été tenu de conseil de guerre auprès du roi Guillaume Ier, il se peut néanmoins que le ministre des affaires étrangères et le ministre de la guerre aient exprimé leurs vues dans une conversation particulière, ne serait-ce qu'à table ou ailleurs. C'est ce qui est arrivé, et cela en d'autres circonstances encore, comme le montre, en particulier, la question du siège et du bombardement de Paris. Si le grand quartier général, en ce qui a trait à la conduite de la guerre (par suite, le général en chef et le chef de son état-major) ont une capacité aussi exceptionnelle qu'en 1870-71, les courants d'opinion n'auront aucune influence sur les mesures à prendre, ni sur les opérations ; mais peut-on répondre que, dans l'avenir, l'armée sera dirigée par des gens de la même valeur? Dans le cas contraire, des personnes n'ayant aucune responsabilité peuvent facilement acquérir une influence dont les effets sont nuisibles (en Prusse, la guerre de 1806 en est un exemple), abstraction faite de cette considération, qu'il n'y a qu'un théâtre d'opérations comme la France qui offre autant de ressources pour le cantonnement.

Le Général en chef doit-il reconnaître par lui-même?

Dans les journées qui précédèrent Iéna, Napoléon s'était trompé ; il avait, en quelque sorte, passé à côté de son adversaire ; mais du moment où il reconnut son erreur, sa conduite personnelle peut servir d'exemple. Il s'est formé aujourd'hui une école solennelle, qui apprend que ce ne peut être l'affaire du général en chef de reconnaître par lui-même ; il a pour cela d'autres auxiliaires ; son devoir est de découvrir la vérité d'après les reconnaissances faites par ces derniers. Ici, nous avons affaire à l'une de ces vagues théories de l'esprit actuel, qui a déjà fait assez

Digitized by Google

de mal, qui sait trouver à toute chose une raison, qui a bien plus en vue l'impression produite sur le lecteur par son talent d'exposition, que l'enseignement de *l'art et de l'histoire de la guerre*. C'est encore là cette tendance qui ne veut plus faire de différence entre la stratégie et la tactique. Quand un général reçoit des nouvelles du domaine de la stratégie, ce n'est certes pas alors son affaire de reconnaître par lui-même. Mais quand il se présente un cas comme celui du 17 août 1870, alors que, par deux batailles précédentes, on avait le contact de l'ennemi; alors que, le 17, il était possible d'observer à l'œil nu une grande partie de ses mouvements et de les suivre jusqu'à la fin; alors que, malgré tout, on était dans l'incertitude sur ses intentions, ignorant s'il resterait en entier ou seulement en partie à Metz, dans ce cas-là le général doit reconnaître par lui-même. Néanmoins, il semble que cette école, qui ne voudrait blesser personne, soit allée un peu trop vite; mais le culte des personnalités, culte jaloux et indigne d'un homme, met en danger les grandes vérités essentielles de l'art de la guerre, et ce n'est pas ainsi qu'on peut rendre justice à un héros de la trempe de de Moltke. On prend pour règle la manière dont se comportent les personnages en vue, non parce qu'ils ont agi judicieusement, mais parce que, d'après telle ou telle personne, cela doit être ainsi. Ce qu'il y a de dangereux, c'est que cette impression n'est pas isolée; mais on n'ose pas remonter le courant des idées du jour. On a toujours assuré, que, du côté allemand, on pouvait être renseigné, le 17, sans aucune difficulté, jusque vers 6 heures du soir, sur la conduite de l'ennemi. D'après ces renseignements, on aurait pu reconnaître alors que l'adversaire attendait les Allemands sur une forte position, parce qu'à cette heure-là, l'ennemi s'occupait déjà depuis longtemps de la fortifier artificiellement. C'est là le moment où le général devait faire lui-même une reconnaissance; et comme les jours sont plus longs en août qu'en

Digitized by Google

octobre, les Allemands auraient pu être mieux renseignés le 17 au soir, et auraient pu prendre toutes leurs dispositions dès ce moment, comme Napoléon le fit le 13 octobre au soir. Les circonstances générales et particulières rendaient même la tâche des Allemands plus facile encore à ce point de vue. Ici, il faut simplement combattre un faux principe, comme si aujourd'hui un général n'avait plus besoin de faire personnellement des reconnaissances! La position de Gravelotte-Saint-Privat était *préparée d'avance,* et, dans toute circonstance semblable, le général doit faire des reconnaissances *personnelles,* même quand il a de bons renseignements. Voilà ce que j'oppose à l'école actuelle comme principe fondamental, parce que, d'après les prévisions, les batailles-types de l'avenir se rapprocheront beaucoup de celle-ci, du côté du défenseur. On aurait d'ailleurs eu largement le temps de faire les reconnaissances les plus variées et les plus complètes; mais même là où l'on se trouvait nez à nez avec l'ennemi (à l'aile droite), aucun des commandants supérieurs n'a fait ou ordonné de reconnaissances les 17 et 18 août; aucun d'eux n'a assuré plus tard la liaison entre les troupes de 1re ligne et les états-majors, comme cela était nécessaire et comme cela était faisable dans la situation tactique du moment. Si l'on crée un système d'après la manière de faire d'un seul homme, cela pourra être commode pour le chef de l'État, et sans danger pour l'État, aussi longtemps que l'auteur de ce système tiendra le gouvernail; mais aussitôt qu'il disparaîtra, les dangers se montreront. Il en est absolument de même pour les rares grands préceptes de la guerre. Si Napoléon a été victorieux en se comportant comme il l'a fait le 13 octobre, depuis 4 heures du soir; si de Moltke a été victorieux également, en se conduisant comme il l'a fait depuis le 17 au matin, ce n'est pas parce qu'ils s'appelaient Napoléon et de Moltke, et qu'ils furent victorieux, qu'on peut dire qu'ils ont agi judicieusement; mais l'art militaire exige que, sans

Digitized by Google

considération de personne ou de succès, on examine leur conduite au point de vue de la correction, au milieu des circonstances particulières du moment, et que le résultat seul de cet examen donne naissance aux préceptes. Une étude de guerre ne doit pas brusquement devenir une sorte d'Évangile, parce qu'un général de 70 ans et plus ne peut plus exécuter par lui-même ce que de plus jeunes font. Une étude de la guerre ne peut dépendre de l'âge de Radetzki, ni d'Alexandre, ni de César, ni de Frédéric, ni de Napoléon; mais elle doit montrer les cas où l'on a été forcé, par le grand âge du général en chef, de s'écarter de ses lois, et ceux où sa vigueur corporelle a permis de les suivre. Si l'on avait agi ainsi, on aurait suivi les anciens préceptes dans ce qu'ils ont toujours d'incontestablement vrai et juste; entre autres, ce principe qui veut que, au milieu de circonstances semblables à celles qui se présentaient aux Allemands les 17 et 18 août, le général fasse personnellement une reconnaissance, comme le fit Napoléon avant Iéna, s'il ne veut pas renoncer à la direction même du combat. Ce ne fut pas le cas des Allemands; aussi n'y eut-il pas de direction du combat. Des sorciers ont cru pouvoir justifier cette manière d'agir en disant que le général n'est plus aujourd'hui, dans la bataille, qu'un stratégiste. Dans le combat, le général a toujours été stratégiste, sans quoi, ce n'eût pas été un général; mais au moment d'appliquer à un exemple la règle citée plus haut, s'il ne veut pas laisser échapper le fruit de son travail stratégique, il tirera sa révérence à ces fameux légistes et voudra diriger la bataille. Pour cela, il est nécessaire une fois de plus de bien choisir l'emplacement du grand quartier général.

Digitized by Google

Des batailles comme Gravelotte et Saint-Privat peuvent-elles être encore dirigées par un seul homme ?

Gravelotte et Saint-Privat ne furent pas deux batailles distinctes comme Iéna et Auerstædt : Napoléon dirigeait seul à Iéna ; Davout, à Auerstædt ; aucun des deux ne savait ce que faisait l'autre ; chacun ignorait que l'autre se battait, et ce ne fut qu'après avoir remporté la victoire que Napoléon reçut la nouvelle de la destruction de la principale armée prussienne. Dans l'ordre de bataille du 18 août, à 10 heures 1/2 du matin, de Moltke disposait de deux armées ; mais, dans la suite, la bataille prévue prit une tournure telle qu'il en résulta, en réalité, deux combats ; car lorsque, de deux armées, l'une ne peut plus être dirigée, elle combat pour son propre compte. Si, de ce que la IIe armée a échappé à la direction de la bataille, l'on conclut qu'il ne sera plus possible à l'avenir de diriger avec plus de succès des masses semblables à celles qui agirent à Gravelotte-Saint-Privat, on justifie encore une faute et l'on pose en principe encore un faux précepte militaire que de Moltke aurait certainement rejeté. A Gravelotte-Saint-Privat, on aurait précisément pu mieux diriger, si, auparavant, on avait fait suffisamment de reconnaissances, à la suite desquelles on eût choisi la place du directeur du combat. Jusque-là, on avait toujours livré des batailles de rencontre ; le 18 août, on eut enfin l'occasion de livrer une bataille préparée à l'avance, pour la préparation de laquelle on a eu un laps de temps comme on en rencontre rarement ; et malgré cela, le hasard voulut que, sous les yeux mêmes de de Moltke, il se produisît l'événement le plus funeste qui caractérise les batailles improvisées, cet événement que de Moltke haïssait, je veux dire la difficulté ou l'absence totale de direction. Pour un esprit tel que de Moltke, cela a dû être on ne peut plus vexant, mais ce n'était pas la faute de sa stratégie : les

Digitized by Google

causes s'en feront également voir dans la suite. L'importance de ce fait, que de Moltke ait su réunir pour le moment précis neuf corps d'armée et six divisions de cavalerie, de telle sorte que tous pussent, en cas de besoin, être employés dans la bataille, et cela, dans la direction la plus efficace au point de vue stratégique, ce fait, dis-je, n'en est aucunement amoindri; au point de vue de la conception et de l'exécution, c'est, jusqu'ici, stratégiquement parlant, ce qui a été fait de plus grand depuis qu'il y a des généraux; et, si au lieu d'être chef de l'état-major, de Moltke avait été général en chef, non seulement cet événement grandiose se serait réalisé plus simplement, mais de Moltke aurait résolu avec le même talent la seconde partie de la tâche, c'est-à-dire la direction du combat; nous aurions alors aujourd'hui un modèle à deux points de vue différents : le déploiement face en arrière, et, comme suite du déploiement, une bataille préparée contre une position renforcée et naturellement très forte. On peut, d'ailleurs, pour ce qui a trait aux masses, à leur marche et à leur direction, se contenter du succès de Sedan; mais Sedan n'était justement pas une bataille en rase campagne contre une position *naturellement forte* et renforcée *artificiellement*.

Digitized by Google

CHAPITRE III

BUTS DES OPÉRATIONS ET DE LA BATAILLE POUR LES FRANÇAIS.

(Dispositions prises en conséquence)

Situation générale le 16 août au soir. — Motifs pour lesquels on arrêta la marche sur Verdun.

D'après les rapports qu'on lui avait faits sur la bataille du 16, le maréchal Bazaine avait acquis la conviction qu'il ne pourrait pas continuer le 17 août la marche sur Verdun, interrompue par ce combat. Il avait évalué les forces des Allemands, le 16, à un nombre beaucoup plus considérable qu'elles n'étaient en réalité, et il pensait qu'elles croîtraient considérablement le 17. Après l'occupation de la route de Metz à Vionville et Verdun, Bazaine n'aurait plus disposé que des routes passant par Conflans et Briey, et cette dernière ne pouvait être atteinte qu'après une longue marche. Dans la nuit du 17 août, le maréchal abandonna momentanément l'idée d'une marche sur Verdun ou Châlons, car il pensait que, par un semblable mouvement, il s'exposerait à une nouvelle attaque de la part de forces supérieures à celles du 16 ; il croyait, en raison de la fatigue de ses troupes et de la proximité de l'ennemi, ne pas pouvoir faire quitter à une partie de son armée le champ de bataille du 16 et la transporter sur la route de Briey assez à temps pour ne pas mettre en danger cette entreprise. Quand on considère que, le 17 au soir, presque toute l'armée française se trouvait dans

Digitized by Google

le carré formé par Gravelotte, Doncourt, Rezonville, Bruville, ayant les Allemands sur son front, avec la route de Briey en arrière, celle de Conflans tout près de son flanc droit, on voit, en effet, qu'il y avait un certain péril à vouloir remettre de l'ordre dans la ligne de bataille du 16, former un ordre de marche et diviser les corps d'armée pour atteindre des points plus éloignés. Après les expériences des 6, 14 et 16 août, le maréchal ne pouvait espérer voir les Allemands lui laisser tranquillement rassembler son armée, et cette hypothèse était la seule qui pût lui faire entrevoir la réussite possible d'une marche vers les buts plus éloignés. De plus, l'armée française manquait de vivres et de munitions, ce qui confirma le maréchal dans la résolution citée plus haut.

Aujourd'hui, les choses ont certes un tout autre aspect qu'alors. De Moltke dit, en effet (1) : « Mais le principal souci du maréchal paraît avoir été de ne pas se laisser couper de Metz ; aussi portait-il presque exclusivement ses regards sur son aile gauche. En y envoyant toujours de nouveaux renforts, il massa ainsi toute la garde et une partie du 6e corps en face du bois des Ognons, d'où, d'ailleurs, ne se produisit aucune attaque. On est tenté d'admettre que, seuls, des motifs politiques amenèrent, dès ce jour-là, le maréchal à prendre la résolution de rester à Metz. » Comme cette appréciation a trait à la manière dont Bazaine dirigea la bataille du 16, il faudrait appliquer également aux journées des 17 et 18 les expressions « seuls, des motifs, etc. » et « dès ce jour-là » ; en d'autres termes, de Moltke n'ajoute pas grande foi aux raisons données par Bazaine pour sa défense, et, par suite, ce seraient surtout des motifs politiques qui auraient inspiré au maréchal les dispositions qu'il prit à partir du 16 août.

---

(1) Page 38.

Digitized by Google

Résolution de la retraite sur Metz.

Lorsque, pressé par l'initiative allemande, le maréchal renonçait à reprendre la marche sur Verdun et Châlons, il devait examiner la position où il fallait amener son armée et les moyens à employer pour la mettre, le plus vite possible, suivant ses désirs, en état de supporter de nouvelles opérations. En admettant qu'on ne pût plus tenir la campagne, la position cherchée était la place de Metz. Telle qu'elle est située sur les deux rives de la Moselle, on se demandait si l'armée française devait revenir dans sa zone de protection directe, sans abandonner des desseins ultérieurs qu'il était inutile d'examiner alors, ou si elle pouvait se battre en s'appuyant des deux côtés à la place, ou si enfin Metz ne devait servir de point d'appui qu'à une seule de ses ailes. Sur la rive droite de la Moselle, il n'y a aucune position offrant un point d'appui aux deux ailes; on abandonna donc cette rive, et avec raison, pour choisir la rive gauche. Ceci, d'ailleurs, avait encore d'autres motifs.

Signification de la marche sur Metz.

L'abandon de la marche sur Verdun et le choix de la direction de Metz, sont, en eux-mêmes, les aveux les plus convaincants des succès obtenus jusque-là par les Allemands autour de Metz; mais c'est également une preuve à l'appui des résultats tactiques acquis par eux. La marche de Bazaine sur Metz signifiait simplement, en supposant une nouvelle attaque des Allemands pour le 17 : « Je suis vaincu, mes plans sont détruits par l'ennemi, je ne puis m'avancer à nouveau en rase campagne qu'après avoir pris de nouvelles forces. »

Digitized by Google

Point de vue à considérer dans le choix d'une position.

En marchant sur Metz, Bazaine n'avait pas, à ce moment, l'intention de se cramponner pour toujours à cette forteresse ni de renoncer à toute possibilité de la quitter de nouveau plus tard. Dans ces circonstances, il y avait à envisager un second point de vue : le maréchal trouverait-il près de Metz une position tactique assez forte pour lui permettre d'attendre une nouvelle attaque, avec espoir de succès? Un regard sur la carte devait répondre théoriquement à cette question dans le sens affirmatif, car la position sur laquelle on jeta réellement les yeux, et qui fut réellement occupée, était naturellement d'une force tactique exceptionnelle. Aussi la connaissance de ce fait facilita-t-elle réellement la décision du maréchal. Et, s'il était possible de renforcer la position avant que l'ennemi ne se présentât pour l'attaquer, le maréchal pouvait attendre les événements avec d'autant plus de tranquillité. Certes, s'il craignait, le 17, d'être attaqué en poursuivant sa route sur Verdun et Châlons, la proximité des Allemands de la position de Rozerieulles–Saint-Privat offrait sans doute beaucoup plus de motifs de crainte ; il pouvait, en effet, être attaqué à nouveau en exécutant cette marche, et on pouvait l'empêcher d'atteindre, d'occuper et de fortifier cette position. Dans sa situation, le maréchal ne disposait que d'un moyen pour éviter ce danger : c'était de rompre aussi tôt que possible. Le maréchal saisit ce moyen sans plus tarder. Il y avait un autre élément, mais le maréchal n'en disposait pas ; il dépendait de l'adversaire : il fallait savoir si ce dernier laisserait la retraite s'effectuer tranquillement. Étant donnée la situation, cet élément était le plus important ; mais, en réalité, le maréchal n'en a pas tenu compte ; il croyait à une attaque pour le 17.

Digitized by Google

La retraite n'est pas inquiétée.

Après la sanglante bataille du 16, qui, d'après de Moltke (p. 45), fut gagnée, au point de vue tactique, par les Allemands, les deux adversaires n'eurent d'abord qu'un but : éviter une bataille pour le 17. C'était l'intention formelle du maréchal Bazaine; que les Allemands fussent *obligés, à bon escient*, de vouloir la même chose, il lui était impossible de le présumer; mais il pouvait envisager le parti à tirer de cette disposition, *qui n'était pas absolument invraisemblable* d'après la situation. Comme les Allemands avaient des raisons pour éviter un nouveau combat le 17 août, et ne se préparaient, en tout cas, qu'à la défensive, ce fut, en réalité, seulement alors que fut remplie la condition capitale, nécessaire à la réalisation des intentions du maréchal, de se retirer tranquillement sur Metz, d'occuper tranquillement la position choisie et de la renforcer; mais cela arriva certes à son insu. Le 17 août et dans la matinée du 18, l'immobilité des Allemands fut si grande, que non seulement le maréchal put reculer vers l'est sans être inquiété, mais qu'il aurait même pu, s'il l'avait su plus tôt, filer vers le nord en toute sécurité, avec la plus grande partie de son armée; certes, en agissant ainsi, il se serait exposé plus tard à de nouveaux dangers en rase campagne. L'histoire critique de la guerre doit porter ce jugement; mais un général, qui doit calculer avec beaucoup de choses incertaines, peut, sur le moment, ne pas voir aussi clair, et, par suite aussi, ne pas agir convenablement.

Ainsi, la première raison du succès de la retraite que le maréchal Bazaine fit sans être inquiété, se trouve dans l'immobilité des Allemands, immobilité pleinement justifiée de leur part dans les circonstances présentes. Voilà pourquoi, tandis que, d'après la situation des événements, les deux partis prenaient une juste décision et la mettaient

Digitized by Google

à exécution, en évitant, le 17, un nouveau combat, l'avantage capital pouvait, au premier abord, d'après les circonstances de temps et de lieu, ainsi que d'après les intentions de chacun, sembler être échu aux Français; mais, plus tard, la situation pouvait se présenter tout autrement, et c'est sur cela que comptaient en toute connaissance de cause ceux qui dirigeaient l'armée allemande, pendant que l'adversaire se retirait.

Buts que se propose Bazaine dans le combat.

Il ne serait pas fondé de dire que le maréchal Bazaine ait méconnu les dangers stratégiques de la position qu'il occupait, en faveur de ses avantages tactiques. Cela contredirait même les plans du maréchal et les dispositions qu'il prit; mais, de toute manière, il existait dans ses calculs une faute énorme : c'est qu'il n'appréciait pas à leur juste valeur la volonté, la ténacité, l'énergie et la science militaire des Allemands, surtout alors qu'il s'agissait pour eux d'arriver, les armes à la main, à un grand but stratégique. En occupant la position indiquée plus haut, s'étendant du nord au sud, Bazaine abandonnait, en réalité, sa ligne de communication directe avec l'intérieur; il prenait position en faisant face en arrière; sa position était une position de flanc dans toute l'acception du terme; quoique la route de Briey fût absolument sur le prolongement de Saint-Privat, elle se trouvait autant dans la zone d'action des Allemands que dans celle des Français, au cas où ces derniers eussent voulu l'utiliser pour effectuer leur retraite. Si donc, pour le combat, les deux adversaires se partageaient cette route, il s'ensuivait que les Français ne pouvaient absolument pas l'utiliser pour leur retraite avant d'avoir battu les Allemands. Ce n'était donc que la ferme conviction de remporter une grande victoire tactique qui pût justifier le choix de cette position. Voilà ce que Bazaine a espéré; avait-il le droit de

Digitized by Google

nourrir de semblables espérances? Il se figurait à tort qu'il avait été attaqué, le 16, par des forces au moins égales aux siennes; mais la dépêche qu'il envoya à Mac-Mahon, le 18 août, à 2 heures, fait mention d'une armée de réserve allemande située sur la rive droite de la Moselle, à Pange. En admettant cela, le maréchal aurait dû se dire que cette armée de réserve arriverait dans les premiers jours, et qu'alors il aurait à combattre un ennemi d'une supériorité numérique écrasante, puisque, le 16, déjà, il supposait les Allemands au moins aussi forts que lui. La conviction qu'il avait de remporter une victoire tactique, pouvant lui rendre la liberté de ses mouvements, devait ainsi disparaître. Et, si le maréchal avait alors considéré l'énergie tactique déployée jusqu'à ce moment dans le combat par les Allemands, tant dans l'attaque que dans la défense, l'espoir qu'il avait de leur infliger une grande défaite tactique, était encore bien moins fondé.

Déclarations de Bazaine. — Dispositions prises par lui.

Néanmoins le maréchal conservait ses espérances et se rattachait à elles, ses propres déclarations en font foi; en voici d'ailleurs la reproduction; il écrit : « En amenant l'armée sur la position de Rozerieulles–Saint-Privat et en donnant les ordres les plus détaillés pour que ces lignes fussent solidement fortifiées, mon intention était d'attendre l'ennemi en ce point. Les combats précédents avaient montré qu'une ou peut-être deux batailles défensives livrées sur des positions que je considérais comme imprenables, useraient les forces de mon adversaire, en lui infligeant des pertes très sérieuses, renouvelées de combat en combat, et les affaibliraient suffisamment pour l'obliger à me laisser le chemin libre, sans pouvoir s'opposer sérieusement à mon passage ».

Ainsi, pour arriver à son but, Bazaine pensait avoir

Digitized by Google

peut-être besoin de livrer plus d'une bataille défensive. Voilà pourquoi il n'a pas manqué de ténacité, du moins dans ses intentions. On trouve, à la vérité, une nouvelle erreur dans cette croyance du maréchal, se figurant sans raison positive que, de tous les moyens d'action que l'on discuta, la défensive affaiblirait moins les Français que ne le ferait l'offensive pour les Allemands, alors que, en fin de compte, l'histoire militaire nous enseigne juste l'inverse.

Le télégramme suivant, envoyé à Mac-Mahon pendant la bataille, répond bien à cet ordre d'idées, décrit après coup : ainsi Bazaine a dit subjectivement la vérité et, à son avis, il a voulu ce qu'il croyait être juste. Cette dépêche est ainsi conçue : « La marche sur Verdun est suspendue par suite de plusieurs journées de combat. L'armée est forcée de rester à Metz, pour se pourvoir à nouveau des munitions et des vivres dont elle a besoin. Depuis ce matin, on aperçoit du côté de l'ennemi de fortes masses, qui semblent se diriger sur Briey. Ces troupes peuvent aussi avoir l'intention d'attaquer le maréchal Canrobert, qui occupe Saint-Privat, et dont l'aile gauche arrive à Amanvillers, point d'appui de droite du 4e corps. On est donc encore sur la défensive jusqu'à ce qu'on connaisse la véritable direction de marche des troupes adverses, et surtout celle de l'armée de réserve; celle-ci, paraît-il, est sous le commandement du roi, à Pange, sur la rive droite de la Moselle. On prétend que le grand quartier général du roi est actuellement au château d'Aubigny. »

Les dispositions tactiques prises par le maréchal Bazaine pour que les Allemands éprouvent de grandes pertes en abordant sa position, répondent à cet ordre d'idées.

En effet, après qu'il eût donné pour instructions aux commandants de corps d'armée de fortifier a position, le maréchal Lebœuf lui fit savoir dans la matinée, à

Digitized by Google

Plappeville, que des forces importantes se déployaient devant le front du 3e corps et il envoya de nouveau, à 10 heures du matin, un billet au maréchal Canrobert (6e corps, à Saint-Privat), lui disant : « Organisez-vous le plus fortement possible sur votre position et reliez-vous à la droite du 4e corps. Les troupes doivent être campées sur deux lignes et, autant que possible, sur un front étroit. Vous ferez bien aussi de faire reconnaître les chemins venant de Marange sur votre aile droite ; je fais la même recommandation au général Ladmirault, en ce qui concerne les chemins venant de Norroy-le-Veneur (localité située sur la rive gauche de la Moselle, en aval de Metz). S'il devenait évident que l'ennemi s'étend devant notre front, pour attaquer par l'ouest Saint-Privat-la-Montagne, vous prendriez toutes les mesures nécessaires pour vous y maintenir, et vous rendriez possible l'exécution d'un changement de front par votre aile droite, afin que l'on puisse, en cas de besoin, occuper les positions en arrière, positions qu'on est en train de reconnaître. »

Étant donné l'ordre d'idées dans lequel se mouvait le maréchal Bazaine, tout cela était clair et net, et aussi convenablement raisonné à tous égards. Seulement, cette première idée tactique renferme encore une grosse erreur. Si la position de Saint-Privat était enlevée ou enfoncée, il n'y avait tout simplement plus la moindre position en arrière, car le terrain n'en offrait aucune. C'était le défaut capital de la position choisie ; et voilà pourquoi Bazaine était perdu, du moment où Saint-Privat était enlevé à son armée. On comprend d'autant moins que Bazaine ait parlé de positions en arrière, qu'il laisse voir clairement les craintes qu'il éprouvait non seulement pour son flanc droit, mais, dès ce moment (2 heures de l'après-midi), pour ses derrières. Qu'aurait signifié, sans cela, la mention de Marange et de Norroy ? Mais si telle était la pensée de Bazaine, il devait se dire qu'une bataille défensive déciderait de son sort.

Digitized by Google

Exécution de la retraite.

Après ce regard d'ensemble, destiné à rendre compréhensible l'enchaînement des faits et à éviter des redites, il faut maintenant considérer l'exécution de la retraite des Français. Dans la nuit du 16 au 17, le maréchal Bazaine en avait déjà donné l'ordre en ces termes : « Nous avons consommé une grande quantité de munitions; de plus, nous n'avons pas de vivres pour plusieurs jours; ces circonstances nous empêchent de commencer la marche qui avait été décidée tout d'abord. Par suite, nous nous retirerons immédiatement sur le plateau de Plappeville. » Le 17 août, au point du jour, l'armée se mit en marche dans cette direction. Les principales voies de communication et la répartition la plus convenable des corps sur ces voies étaient indiquées, pour ainsi dire, par la position des corps d'armée à la fin de la bataille du 16; sans quoi le maréchal, considérant l'aile gauche comme la plus importante, n'aurait peut-être pas placé en première ligne, sur la nouvelle position, le corps d'armée qui avait supporté, entre tous, les plus grandes pertes pendant le combat, et qui pouvait être le moins apte à remplir la tâche de beaucoup la plus pénible, ainsi que le montrent les règles expérimentales d'une exactitude absolue; ce corps était le 2e. On donnera, à ce sujet, de plus amples détails au chapitre « Occupation de la position ». Pour ces motifs, la garde, les 3e et 2e corps marchaient sur la route Rezonville–Gravelotte–Metz; les 4e et 6e allaient par Vernéville à Amanvillers–Saint-Privat. La première de ces deux routes était meilleure et plus large; aussi les troupes pouvaient-elles y marcher plus vite. Pour protéger le mouvement de retraite qui s'effectuait autour de Gravelotte, la division Metman, du 3e corps, prit position à l'ouest de cette localité, et la division de cavalerie du Barail à Vernéville. Dans leur ensemble, les mesures prises étaient bonnes;

Digitized by Google

peut-être aurait-on dû également laisser à Vernéville un corps plus considérable, composé de toutes armes, car la cavalerie peut bien masquer seule un semblable mouvement, mais elle ne peut le couvrir et en assurer l'exécution. De plus, il fallait absolument de la cavalerie à l'aile droite française, pour pousser jusqu'à l'Orne. Mesurée à partir de Rezonville—Bruville, la route la plus longue était celle conduisant au nord de Saint-Privat ; elle comptait 14 kilomètres ; celle de Point-du-Jour, longue de 8 kilomètres, était la plus courte. Pendant cette marche, les Allemands n'avaient eu d'autre idée que de rester sur la défensive, ou mieux, d'éviter une bataille, ce qui en facilita singulièrement l'exécution pour les Français ; malgré cela, il faut reconnaître que dans l'accomplissement de cette tâche difficile, il n'y a à signaler aucun incident du côté des Français, que les ordres relatifs à la répartition des troupes et aux heures étaient convenablement choisis et calculés, que l'ensemble du mouvement décela non seulement une grande habileté, mais aussi une rapidité dans la marche que l'on n'avait pas jusqu'alors remarquée chez les Français. La direction de marche par Vernéville, excentrique par rapport à celle du Point-du-Jour, pouvait surtout conduire facilement à de fausses conclusions au sujet des véritables intentions de l'adversaire. Mais il ne paraît pas que les Français aient manœuvré dans le but de tromper l'ennemi ; du moins on ne trouve aucune indication à ce sujet dans les ouvrages connus jusqu'à ce jour.

Coup d'œil général sur l'occupation de la position.

Les corps arrivèrent peu à peu sur la position ; le 2e corps d'armée l'avait atteinte tout d'abord, le 6e le dernier ; dès midi, le premier de ces corps commença les travaux de fortification. Dans l'après-midi du 17 août, la position était occupée, en gros, de la manière suivante :

Digitized by Google

le 6e corps s'étendait depuis Roncourt au sud de Saint-Privat; le 4e se reliait à lui par Amanvillers; puis le 3e occupait La Folie, Leipzig, Moscou; enfin, le 2e, du Point-du-Jour à Rozerieulles; la brigade Lapasset du 3e corps, rattachée à ce dernier, s'étendait depuis ce point jusqu'à Sainte-Ruffine. La division de cavalerie du Barail prit position à l'est de Saint-Privat, la division de cavalerie Forton à Longeau. La garde restait, comme réserve d'armée, à l'ouest des forts de Saint-Quentin et Plappeville; la réserve générale d'artillerie s'établit entre ces deux forts. Au fur et à mesure de l'arrivée des corps d'armée, une grande activité régnait sur tout le front, car on renforçait artificiellement la position ; les travaux les plus importants se trouvaient aux 2e et 3e corps, moins grands au 4e et au 6e corps; là où l'on en avait le plus besoin, ils étaient les moins considérables. En général, pour le 18, la répartition des troupes resta telle qu'elle est donnée plus haut. Là-dessus, nous abandonnerons ce sujet, pour parler plus tard des détails et des modifications ayant trait aux événements.

Incompatibilité des desseins et des mesures de Bazaine.

Que montrent ces dispositions?

Le maréchal ne voulait pas être délogé de Metz ni être rejeté dans la place; mais, pour des motifs politiques et autres (approvisionnements en munitions et en vivres, évacuation des malades et des blessés), il voulait seulement rester en liaison avec elle, et, profitant de son appui et de sa protection, se défendre et se fortifier. Les ordres donnés répondent-ils à ces considérations? Certes, la position française était naturellement très forte sur tout son front, et, sans doute, ainsi qu'on le montrera au chapitre traitant du terrain, son point le plus fort était à l'aile gauche; mais l'aile droite pouvait aussi être défendue

Digitized by Google

énergiquement. Le maréchal devait certainement, en ce point, tenir compte de l'éventualité d'un mouvement tournant ; et c'est ce qu'il fit, comme on l'a montré plus haut ; il avait, par contre, moins à craindre d'être tourné par sa gauche.

Malgré cela, la réserve générale fut placée derrière l'aile gauche ; cet ordre fait clairement voir le dessein politique et tactique du maréchal, surtout quand on considère qu'il la maintenait déjà auprès des forts de Saint-Quentin et Plappeville ; il ne voulait à aucun prix être rejeté loin de Metz. Mais le double but qu'il se proposait, je veux dire de ne pas être, en outre, rejeté dans la place, est en contradiction avec cette répartition des troupes. Telle qu'elle est donnée ici, elle ne pouvait remplir la double mission qu'on lui assignait ; c'est ce que le maréchal reconnut, mais seulement quand ce fut trop tard, c'est-à-dire le 18 août, à 3 heures de l'après-midi, et aussitôt il donna de nouveaux ordres ; car la distance de la réserve générale à l'aile droite était beaucoup trop grande. Mais si son aile droite était battue et refoulée, le plan du maréchal échouait entièrement, malgré le succès de la gauche. En d'autres termes, deux buts semblables à ceux que poursuivaient le maréchal ne doivent pas, de prime abord, s'exclure réciproquement ; c'est ce qui sera démontré théoriquement. Il est vrai que leur réalisation était impossible au milieu des circonstances présentes et eu égard aux forces dont disposait le maréchal, ainsi qu'à leur répartition sur la position. Même si la réserve générale était arrivée assez à temps le 18 à Saint-Privat, elle aurait pu empêcher l'aile droite d'être enfoncée tout au plus le 18, mais par contre, la défaite des Français sur ce point n'en aurait été que plus grande le 19. C'est ce que démontre la simple répartition des troupes le 18 au soir. A ce moment, les Allemands avaient encore en deuxième ligne un corps d'armée, le Xe, prêt à recommencer le combat le 19 ; en outre, ils avaient au centre le IIIe ; à l'aile

Digitized by Google

droite, les VIIe et VIIIe, qu'on avait rassemblés pendant ce temps; les Français n'avaient plus de réserve digne d'être mentionnée à faire entrer en ligne. Dans cet état de choses, il est plus que probable que non seulement Bazaine eût été rejeté le 19 dans Metz par l'aile gauche allemande, mais encore qu'il eût été coupé de cette place par l'aile droite, car les 2e et 3e corps français n'avaient plus, pour toute réserve, que deux régiments d'infanterie. De plus, la dernière brigade de voltigeurs de la garde aurait encore pu entrer en ligne; mais, avant tout, les 2e et 3e corps français n'auraient pas supporté un deuxième jour de combat dans une situation pareille.

Pour que le double dessein de Bazaine pût réussir, il fallait, comme conditions premières : 1° un général qui pût se déplacer et qui sût saisir les avantages du moment; 2° une direction habile pour le combat; 3° une répartition convenable des corps d'armée et une position judicieuse assignée à la réserve; 4° une place bien choisie pour le directeur de la bataille; 5° l'emploi de la fortification, pour donner à la position la plus grande force possible. Tout cela n'exista pas.

Critique de la position d'après les intentions.

Considérée au point de vue stratégique, la position elle-même était une position de flanc, pour se servir d'une expression relevée; on avait abandonné la ligne de retraite naturelle, et toute autre position située plus en aval sur la Moselle aurait placé le maréchal dans une situation stratégique défavorable. Devant cette position, l'ennemi ne pouvait passer outre, il devait en tenir compte et, autant que possible, rendre inoffensives les forces considérables qui menaçaient son flanc, avant de pouvoir, de son côté, concevoir d'autres buts d'opération. La présence d'une place comme Metz fut, aux yeux du maréchal, un motif

Digitized by Google

suffisant pour prendre une position de flanc ; il pouvait y appuyer son aile gauche, de manière à n'avoir aucune crainte sérieuse de ce côté ; cette place pouvait seconder les moyens qu'il mettrait en jeu pour l'exécution de ses desseins : « laisser l'ennemi s'épuiser et ensuite conquérir la liberté par les armes ». Metz forçait les Allemands à laisser sur la rive droite de la Moselle des forces importantes (Ier corps d'armée, 3e division de cavalerie), et devant tout le front de l'aile gauche de Bazaine, appuyée à la place, s'étendait un terrain difficilement abordable pour l'ennemi, sans qu'il fût nécessaire de créer des défenses artificielles considérables. Ce secteur, formé par le ravin profondément encaissé de la Mance, avec ses grandes étendues de forêts composées de bois touffus, rejetait, au cas où l'ennemi aurait voulu l'aborder, l'attaque dans la direction que souhaitait le maréchal, c'est-à-dire sur la partie qui, de toute la ligne de bataille, avait la plus grande force tactique.

La position manquait de profondeur, de voies de communications convenables et en quantité suffisante, au cas où l'on aurait eu à jeter les réserves en avant, et au cas d'une retraite rendue nécessaire sur tout le front. Avant toute chose, en même temps que son défaut de profondeur et l'insuffisance des voies de communications, il y avait juste en arrière, sur les trois quarts de sa longueur, parallèlement au ravin de la Mance, le ravin profondément encaissé de Châtel, qui gênait tout mouvement et pouvait être funeste dans une retraite. Il est vrai que les forts de la place de Metz (Plappeville et Saint-Quentin) étaient si près de ce ravin, que, du moment où un assaillant victorieux ne pouvait poursuivre l'ennemi, les inconvénients d'une retraite étaient sérieusement diminués pour l'armée française.

Le choix d'une position de flanc n'est justifiée que dans le cas où un général, tombé momentanément sous la dépendance de l'ennemi et ayant perdu toute initiative, veut

Digitized by Google

reprendre l'offensive. En occupant cette position, il n'a pas l'intention de s'immobiliser dans la défensive, mais il a celle de reconquérir, grâce au moment, à d'autres circonstances heureuses, à d'autres mesures, sa liberté de conception et sa liberté d'action. Pour cela, il faut avoir une armée solide : c'était le cas présent. De plus, il faut un général audacieux, clairvoyant, osant de grandes choses, ainsi qu'un état-major soigneusement organisé et une convenable répartition des troupes. Ces conditions n'étaient pas remplies. Au point de vue stratégique, celui qui attaque une position de flanc doit se placer, relativement à ses communications avec l'arrière, dans les mêmes conditions défavorables que celui qu'il attaque ; c'est avec intention que, dans ce cas, je ne dis pas : « le défenseur de la position », car ce serait une erreur. Du moment où les Allemands étaient forcés de tenir compte de cette position de flanc, la question suivante se posait au maréchal : pendant le rassemblement stratégique de l'adversaire, était-il capable, et son armée lui permettait-elle, d'empêcher ce rassemblement, d'obtenir de grands succès du côté de l'aile allemande la plus exposée au point de vue stratégique, en se jetant, avec une supériorité assurée, dans la direction la plus efficace, sur les lignes de communications de l'adversaire, pendant que celui-ci se rassemblait, ou pendant les premières phases de la bataille à venir. Si le maréchal n'était pas de taille à exécuter ce plan et si la position, le nombre et la disposition des troupes s'y opposaient, la position de flanc présentait bien plus d'inconvénients que d'avantages : c'était le commencement de la fin ; parce qu'alors il fallait tout d'abord renoncer à employer les avantages stratégiques qui, dans de pareilles circonstances, font espérer le succès. En réalité, Bazaine a aussi peu examiné l'idée d'une trouée faite dans la direction de Gravelotte que cette autre idée d'abandonner la place de Metz à elle-même, de se jeter sur la rive droite de la Moselle sur les lignes de communications des Allemands,

Digitized by Google

en se servant de Metz comme de point d'appui de droite : c'eût été une mission digne d'un grand général ; mais, en commençant par abandonner Gravelotte, Bazaine renonçait complètement à une offensive fertile en succès ; car la possession de Gravelotte eût été indispensable à une semblable opération. La mesure prise par Bazaine ne peut donc également être expliquée que par la politique.

Ainsi, par les ordres qu'il donnait, Bazaine négligeait les grands principes de la tâche imposée à une armée rassemblée sur une position de flanc ; il se délimitait à lui-même sa zone d'action ; il abandonnait complètement les préceptes de la stratégie pour se borner au rôle d'un tacticien politique. Il disposait sa réserve générale (corps de la garde, etc.) de telle manière que, au milieu des circonstances présentes, et malgré l'abandon de Gravelotte, on devait certainement penser, à première vue, à une offensive du côté de Gravelotte. Mais ce fait n'a précisément qu'une explication politique. Bazaine craignait, en effet, que le but des Allemands ne tendît à le couper de Metz, au lieu qu'une stratégie logique de la part des Allemands ne pouvait avoir uniquement d'autre but que de couper complètement les lignes de communications de l'armée française, pour la rejeter peut-être plus tard dans Metz. Au cas où Bazaine n'aurait poursuivi que des vues militaires, le passage de la Moselle par les Allemands au sud de Metz aurait dû le mettre en éveil contre la probabilité d'une pareille opération.

Pour ne pas être séparé de Metz, non seulement Bazaine plaça sa réserve derrière son aile gauche, mais pour être personnellement à proximité de cette aile qu'il jugeait en danger, il y choisit son point d'observation. Voyons les déclarations de de Moltke à cet égard. A propos de la position, il dit : « Bazaine avait préféré rassembler ses forces près de Metz, sur une position qu'il estimait avec

Digitized by Google

raison inattaquable (1). » A propos de l'emplacement de la réserve, on trouve : « C'est incontestablement ici (à Saint-Privat) qu'était la place de la garde; mais, dans la crainte d'une attaque venant du sud, le maréchal conserva cette réserve à Plappeville (2). » Cette conduite semble explicable par la politique; mais le politicien Bazaine avait besoin d'une victoire, et, pour cela, de l'offensive. Voilà pourquoi il y a défaut de concordance entre le côté politique et le côté militaire.

En effet, Bazaine n'a pas eu d'autre intention que d'affirmer sa position, de laisser l'ennemi fondre sur lui, afin de l'affaiblir par une sanglante défaite. Au point de vue tactique, sa position l'aida considérablement par sa disposition naturelle et par ce qu'on fit pour la fortifier; mais, considérés au point de vue militaire, ses autres ordres ne parlent que de la défensive pure, ils ne font pas mention du dessein de prendre à son tour l'offensive.

Mais celui qui, dans une position de flanc, ne choisit que la défensive, ou ne peut concevoir rien de plus élevé, celui-là se met en contradiction avec l'idée qui préside à l'occupation d'une position de flanc, c'est-à-dire l'offensive dans une situation favorable au point de vue stratégique ou tactique, ou à ces deux points de vue réunis; or, l'expérience apprend qu'alors les positions de flanc amènent une grande catastrophe, que ce soit Iéna ou Metz.

A l'aile gauche française, où les conditions nécessaires à assurer une liaison facile entre les troupes devaient absolument exister ou bien être créées, elles n'étaient pas suffisantes; d'ailleurs, cet inconvénient se faisait sentir derrière tout le front de l'armée française; par-dessus le marché, proportionnellement à sa longueur, sa profondeur était trop faible. Ce dernier inconvénient provenait des

(1) Page 49.
(2) Page 50.

Digitized by Google

circonstances qu'on avait voulu utiliser; car il fallait à l'excellent fusil de l'infanterie française un vaste champ de tir. Voilà pourquoi les hauteurs s'étendant du Point-du-Jour à Saint-Privat indiquaient naturellement la direction générale de la position. Mais, au point de vue tactique, on ne peut pas dire qu'une armée, résolue à combattre sur une position de flanc, puisse tirer profit des bois qui s'étendaient devant le centre et surtout devant l'aile gauche; car, même si les Français avaient occupé Gravelotte, dans le cas d'une offensive de leur part, ces étendues boisées, avec leurs défilés, leur auraient créé les mêmes embarras que ceux qui s'opposèrent à l'offensive allemande; en même temps, au cas où ils sauraient en tirer un parti judicieux, les Allemands devaient trouver, dans l'utilisation des forêts du ravin de la Mance, la condition principale nécessaire pour mener à bien une attaque contre une position imprenable.

Dans la situation présente, la direction qu'une offensive française aurait pu suivre le plus facilement était celle de Saint-Privat à Batilly, etc., c'est-à-dire celle où, au point de vue stratégique, cette offensive aurait produit le moins d'effet.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

BUTS DES OPÉRATIONS ET DE LA BATAILLE POUR LES ALLEMANDS

(Dispositions prises à cet égard)

Situation générale le 17 août au matin.

Tandis que, dans le chapitre précédent, on a développé les intentions du commandement français, ainsi que les mesures qui furent prises pour assurer leur exécution, on fera, dans celui-ci, une courte esquisse des intentions et des mesures prises du côté des Allemands. A ce propos, on ne peut faire autrement que d'entreprendre la critique des dispositions ordonnées par le grand quartier général aussi bien que par la IIe armée ; cependant, je me suis efforcé d'être très bref, en ce qui concerne la IIe armée, puisque, dans l'esprit de cet ouvrage, l'attention capitale doit naturellement se porter sur les ordres qui eurent pour résultat le combat de la Ire armée dans le ravin de la Mance.

Par la bataille du 14 août, les Allemands avaient remporté un important succès stratégique, puisque, en raison de ce combat, la retraite projetée par l'armée ennemie et commencée par elle, avait été, dans son ensemble, interrompue ou retardée d'environ trente-six heures par les Ire et IIe armées allemandes (1). Le commandement supérieur

(1) De Moltke évalue ce retard à une journée dont profitèrent par suite les IIe et IIIe armées (page 33).

Digitized by Google

de l'armée allemande employa habilement ce temps à tirer parti de sa ligne d'opération intérieure ; il montra, en effet, aussitôt que ses efforts tendaient à atteindre, par ses manœuvres, l'armée française au sud de Metz, si possible à la devancer et à la forcer de nouveau à livrer combat. L'armée ennemie, après la bataille du 14 août, avait repris son mouvement de retraite sur Verdun ; le 16, elle fut attaquée pour la deuxième fois, cela sur son flanc gauche, et, cette fois, par la IIe armée allemande. Les succès stratégiques remportés le 16 par les Allemands furent *tout simplement ce qui décida* de toute la campagne. L'armée française perdit la route Metz — Vionville — Verdun ; elle avait subi de grandes pertes dans le combat et consommé beaucoup de munitions ; sa marche était à nouveau interrompue et retardée. Au milieu de ces circonstances, le maréchal Bazaine avait, comme on l'a dit plus haut, abandonné définitivement la retraite sur Verdun ; s'appuyant par sa gauche à Metz, il avait occupé une position sur le versant oriental de la vallée de la Mance. Sa position avait une direction nord-sud. Mais, par là, le maréchal avait aussi abandonné ses communications directes avec Verdun et Châlons. A supposer que les Allemands acceptassent l'occasion qui leur était offerte, les deux adversaires allaient lutter en faisant face en arrière. Si le maréchal Bazaine remportait la victoire, les Allemands perdaient leur ligne de communication ; si ces derniers étaient victorieux, l'adversaire était, selon toute probabilité, rejeté dans le camp retranché de Metz. La position de Bazaine, le 18 août, avait, au point de vue stratégique, plusieurs points de ressemblance avec celle des Prussiens à Iéna, en 1806 : toutes deux étaient des positions de flanc. Mais la manière dont les Allemands combattirent les Français diffère sensiblement de celle dont Napoléon usa à l'égard des Prussiens. Par contre, les combats livrés par Sherman autour d'Atlanta offrent un exemple qui s'en rapproche sensiblement ; dans les deux

Digitized by Google

cas aussi, les résultats des opérations et des combats ont assez d'analogie.

La bataille du 16 août avait poussé le roi Guillaume à venir le 17, dès 6 heures du matin, à Flavigny, sur le théâtre de la lutte. Après avoir pris, dès la soirée du 16, les mesures nécessaires pour que les Allemands pussent faire face en nombre et en force au moins égale à une attaque éventuelle des Français le 17, dans les environs du champ de bataille du 16, le grand quartier général avait observé la marche des événements depuis Flavigny. C'est là que, vers midi, le roi Guillaume prit la résolution d'avancer le lendemain avec toutes ses forces, et ce fut à la suite de cette décision que, le 17 août, à 2 heures de l'après-midi, l'ordre suivant fut donné sur la colline de Flavigny :

Ordre de mouvement pour le 18 août.

« La IIe armée se mettra en marche demain matin, 18 août, à 5 heures, et s'avancera par échelons, la gauche en avant, entre les ruisseaux de l'Yron et de Gorze (direction générale entre Ville-sur-Yron et Rezonville). Le VIIIe corps se joindra à ce mouvement sur l'aile droite de la IIe armée. Le VIIe corps aura d'abord pour mission de protéger les mouvements de la IIe armée contre les tentatives éventuelles de l'ennemi, venant de Metz. Sa Majesté prendra d'autres déterminations d'après les dispositions de l'ennemi. Les rapports adressés à Sa Majesté seront d'abord envoyés à la hauteur de Flavigny.

« Signé : De Moltke. »

Critique de l'ordre. — Influence de l'âge.

Cet ordre fut ensuite communiqué aussitôt aux commandants des Ire et IIe armées; il parvint à 4 heures de

Digitized by Google

l'après-midi au général de Steinmetz, commandant la Ire armée, dont il est principalement question ici, au moment précis où ce dernier venait d'arriver à Ars.

Aucune des grandes résolutions de de Moltke, exprimée sous forme d'ordre, n'a soulevé autant de critiques que celle-ci. Des stratégistes de grande et de moindre valeur, surtout en France, en Russie et en Autriche, n'ont voulu voir dans cet ordre que de Moltke stratégiste méthodique, comptant trop peu avec l'imprévu en matière de stratégie. Par suite de considérations facilement explicables, on a évité jusqu'ici de réfuter cette opinion. Mais maintenant ces considérations n'ont plus raison d'être et l'histoire peut reprendre ses droits. En me plaçant à ce point de vue, j'analyserai donc cet ordre, et l'on verra alors combien était peu fondé tout ce qu'on a pu écrire et dire pour le critiquer, combien il tenait pleinement compte, même de l'imprévu, et combien il est vrai de dire qu'au milieu des circonstances qui l'ont vu naître, difficiles à toujours concilier, cet ordre est resté et restera un chef-d'œuvre.

Ce fut à 2 heures que l'ordre fut donné, à un moment où l'on ne savait rien de précis au sujet de la position et des intentions de l'ennemi. Pourquoi fut-il donné si tôt? Le roi était depuis 6 heures du matin sur la hauteur de Flavigny. Comme ce point était distant de Pont-à-Mousson de 22 kilomètres et demi à vol d'oiseau et que le roi arrivait de cette dernière localité, la journée était, à ce moment, déjà très fatigante pour un souverain aussi âgé, et l'on comprend très bien qu'il ait désiré prendre du repos. L'avenir seul savait ce que réservait la journée du lendemain; en tout cas, du côté des Allemands, on voulait attaquer; cette résolution exposait le roi à de nouveaux efforts, dépassant généralement la limite des forces d'un homme de son âge. C'est en raison de cela que, le 17 août, on voulut assurer au roi non seulement un prompt repos, mais, si cela était possible, un repos complet. On ne pouvait trouver près de Flavigny un repos complet et prompt,

Digitized by Google

eu égard au grand âge du roi; il n'y avait point là d'endroit convenable pour cantonner un grand quartier général; les espaces plus vastes et plus rapprochés étaient occupés par les blessés. On aurait pu trouver le moyen de passer une nuit tranquille à Novéant, qui était bien plus rapproché et avait également de bonnes voies de communications; mais du moment où l'on ne pouvait rester sur le théâtre de l'action, on s'en tint à Pont-à-Mousson, qui était plus éloigné. Du moment où l'on prenait cette résolution, pour des motifs compréhensibles, étant donnée la situation, il fallait revenir à temps à Pont-à-Mousson pour pouvoir procurer au roi un prompt repos. Voilà la cause pour laquelle l'ordre fut donné de si bonne heure à Flavigny (2 heures de l'après-midi); ainsi, le grand quartier général fit, le 17, le trajet de Pont-à-Mousson à Flavigny à l'aller et au retour, et, le 18, il retourna de Pont-à-Mousson à Flavigny. Le grand quartier général parcourut donc, en vingt-quatre heures, juste 68 kilomètres derrière les armées. De Flavigny à Auboué, il y a 14 kilomètres. Un général qui, comme Napoléon Ier, aurait eu l'habitude de faire lui-même une reconnaissance, n'aurait eu, le 17 août, à parcourir à cheval que 28 kilomètres, d'Auboué à Flavigny et retour, et, le 17, il aurait alors été renseigné à peu près sur tout ce qui se passait. Il aurait eu largement le temps de le faire, jusqu'à 3 heures de l'après-midi, heure de l'évacuation de Gravelotte. Mais la IIe armée devait également, conformément à l'ordre donné à 2 heures, se mouvoir dans l'axe Flavigny—Auboué.

Ainsi, un jeune général aurait attendu sur place l'arrivée du dernier rapport et aurait peut-être passé la nuit du 17 au 18 au milieu de ses troupes. Ici, on ne pouvait exiger pareille chose; car, d'habitude, les derniers rapports ne sont assez clairs pour qu'on puisse en tirer une conclusion que lorsque les buts à atteindre dans la journée sont remplis. Il aurait, par suite, fallu attendre la tombée de la nuit, car ce n'est qu'à la fin du jour que l'on pouvait avoir

Digitized by Google

des nouvelles sur ce qui s'était passé. Lorsque l'ordre en question fut donné à Flavigny, les Français avaient évacué Rezonville (11 heures du matin); par contre, ils occupèrent encore Gravelotte et Vernéville jusqu'à 3 heures de l'après-midi environ. L'ordre donné à 2 heures parut donc prématurément, et en ce qui concerne l'ennemi, cet ordre le prenait dans une situation incomplète et mal définie.

C'est exact; mais ce qui est vrai aussi, c'est que de Moltke n'ignorait pas cela et en tint compte dans la rédaction de l'ordre. Naturellement, il faut savoir comprendre sa stratégie.

Nous allons démontrer cela succinctement en nous appuyant sur les faits. Le 17, dès l'aube, la ligne des avant-postes français, s'étendant depuis Rezonville jusqu'à Bruville, avait été reconnue en partie depuis Flavigny. C'est là que se tenaient le prince Frédéric-Charles et le roi, le premier depuis 4 h. 1/2 du matin, le second depuis 6 heures. Plus tard, à partir de 6 heures environ, on aperçut de Flavigny des colonnes de poussière blanche qui persistèrent jusque dans l'après-midi. Ces colonnes se dirigeaient de l'ouest à l'est ; en même temps, on remarquait de Flavigny autre chose encore : on vit, à plusieurs reprises, à l'intérieur et aux alentours de Rezonville, des rassemblements et des passages de troupes provenant des corps d'armée cités dans le précédent chapitre, qui se retiraient par Gravelotte. Il était certainement impossible de dire, de Flavigny, quels étaient les éléments qui marchaient vers l'est; mais, ce dont le prince Frédéric-Charles et le roi ne doutèrent pas un seul instant, c'est que c'étaient des masses considérables et qu'elles avaient Metz comme point de direction. Et cependant la distance de Flavigny à Rezonville était de 2 kilomètres. On avait cette impression avant 11 heures du matin, moment où Rezonville fut évacué. Par ordre supérieur, le colonel de Wartensleben avait fait aussitôt

Digitized by Google

parvenir de Flavigny au général de Steinmetz (Ire armée), l'avis très précis que « l'ennemi, se retirant en grande partie sur Metz, occupait encore Rezonville et Gravelotte, etc. »; ceci se passa donc avant 11 heures du matin. D'après tout ce qu'ils purent voir et apprécier depuis Flavigny, les généraux qui se trouvaient en ce point avaient reconnu et jugé d'une manière très exacte ce qui se passait chez l'ennemi. Ici, ces mêmes généraux poussèrent aussi leur cavalerie tout contre l'ennemi; jusqu'à 11 heures du matin, les patrouilles furent reçues à Rezonville par des coups de feu; cela signifiait donc : « Voilà l'ennemi. » Pareille chose se produisit après l'évacuation de Rezonville, lorsque la cavalerie voulut reconnaître l'ennemi à Gravelotte; mais, avant l'évacuation de cette localité, on avait donné l'ordre de mouvement.

Par contre, il était impossible de voir depuis Flavigny ce qui se passait, au nord, chez les Français. C'était le cas d'envoyer des reconnaissances d'officiers. Mais il semble qu'on n'en a presque pas usé, alors que ce n'était pas du tout le moment, comme on l'a remarqué maintes fois, de lancer en avant des escadrons entiers. La cavalerie qu'on envoya dans cette direction fit les rapports les plus contradictoires ; les uns disaient : « l'ennemi se retire sur Jarny » ; les autres : « c'est par la route de Vernéville », deux directions complètement divergentes. En comparant, à Flavigny, ces rapports avec ce qu'on avait observé de ce point et ce qu'on en avait conclu, ainsi qu'avec la grande durée d'écoulement des Français à Rezonville et à Gravelotte (de 5 h. 1/2 du matin à 2 heures de l'après-midi), les événements tendaient à prouver l'exactitude d'une retraite par Vernéville; c'était la Ire armée qui avait remarqué et fait connaître à Flavigny cette grande durée d'écoulement, en ajoutant que, même « l'artillerie se retirait en traversant les positions d'infanterie ». Dans le second cas, les Allemands auraient dû conclure à un

Digitized by Google

partage des forces ennemies. Par suite, il fallait donc être fixé sur ce qui se passait à Vernéville, et, tant que cela ne serait pas fait d'une manière certaine, on ne devait précisément donner aucun ordre. En attendant, on ne fit presque rien pour chercher à savoir ce qu'il en était. A 8 heures, on fit savoir que l'ennemi était à l'ouest de Gravelotte, avec une brigade de cavalerie à Vernéville; (ce n'était pas une brigade, mais bien la division de cavalerie du Barail). Le comte Hæseler, qui fut envoyé en reconnaissance à la suite de ce rapport, acquit la conviction que les troupes vues à Gravelotte ne formaient qu'une arrière-garde. C'était parfaitement jugé. Il était probablement alors un peu plus de 11 heures du matin.

A 5 h. 45 du matin, le 11e hussards avait observé et signalé la présence d'un camp ennemi à Bruville. Cela aussi était exact; par contre, la seconde partie du rapport était inexacte, parlant de l'exécution d'une marche de Saint-Marcel sur Verdun. Entre 10 et 11 heures du matin, des patrouilles du même régiment remarquèrent « des nuages de poussière entre Doncourt et Jouaville », ce qui fit conclure de nouveau que l'ennemi se dirigeait sur Metz. Tel était l'ensemble des nouvelles sur lesquelles le général de Moltke dut se baser à 2 heures de l'après-midi. Si, en se basant sur le dernier rapport, la retraite des Français par Vernéville avait été exactement reconnue, le grand quartier général allemand pouvait cependant croire également à une marche sur Jarny, à cause des rapports faits dans un tout autre sens; malheureusement, ce point important ne fut pas éclairci, ne fut pas résolu et resta incomplet.

De Moltke dit à ce propos : « Les rapports de la cavalerie qui arrivèrent là jusqu'à midi étaient, en partie, contradictoires; ils ne faisaient pas connaître si les Français se rassemblaient sous Metz, ou s'ils se retiraient par les deux routes restées libres d'Étain et de Briey. Néanmoins,

Digitized by Google

on ne remarqua nulle part de dispositions d'attaque » (1). Et plus loin il dit : « Dès 9 heures du matin, la division de cavalerie saxonne était parvenue, à l'ouest de Conflans, à la route d'Étain ; elle avait fait savoir qu'en dehors des isolés, on ne voyait là aucun ennemi ; il n'en résultait néanmoins qu'une chose, c'est que, le 17, les Français n'avaient pas encore commencé leur retraite ». Ils pouvaient encore avoir l'intention de se replier le 18.

Du moment où de Moltke envisageait ainsi la situation, l'ordre de mouvement devait tenir compte, pour le 18, aussi bien d'un rassemblement des Français sous Metz que d'une retraite éventuelle de l'armée ou d'une partie de l'armée. C'est pourquoi le rapport cité était d'une importance capitale pour la rédaction de l'ordre.

Vraisemblance et invraisemblance des desseins des deux partis.

Le grand quartier général avait choisi son emplacement près de Flavigny et y séjourna longtemps, du 17 à 6 heures du matin au 18 à 2 heures de l'après-midi ; cela s'explique par cette circonstance que, jusqu'au 18 à 10 h. 1/2 du matin, on supposait bien plutôt une retraite vers le nord, de la part des Français, que leur présence à proximité de Metz. Ce ne fut que lorsque la bataille s'engagea que le grand quartier général se rendit derrière la Ire armée. Si donc, différents critiques sont tourmentés de savoir s'il eût été possible au maréchal Bazaine de s'échapper, après le 16, vers le nord ou le nord-ouest, avec la totalité ou une partie de son armée, personne ne peut leur répondre avec plus d'autorité, dans un sens absolument affirmatif que le feld-maréchal de Moltke : cette idée ressort d'un bout à l'autre de son ordre de mouvement

(1) Pages 47 et 48.

Digitized by Google

du 17, à 2 heures de l'après-midi. C'est ce que je voulais faire remarquer en passant. Doit-on maintenant approuver cette manière de voir, doit-on approuver le fait de ne prendre aucune des mesures capables de gêner, de retarder ou d'arrêter cette retraite, en admettant qu'elle eût lieu? On répondra plus tard à cette question. Théoriquement, la perspective de contenir l'adversaire aurait été plus belle pour les Allemands, que celle de le laisser battre en retraite, pour le rattraper une fois rassemblé. Mais l'expérience apprend que des armées en retraite fournissent de plus grandes marches que les armées poursuivantes ; par conséquent, si les Français avaient bien marché, les Allemands auraient encore été forcés de rompre tout d'abord leur rassemblement du 17, ou bien l'on aurait été obligé d'espérer atteindre les Français au sud de l'Orne.

Le général de Moltke représentait une école, et même, cette école, c'était lui. Comme tel, il considérait ce que l'ennemi devait ou pouvait faire, en se plaçant au point de vue de cette école. Le principe de cette école était de supposer, relativement aux mesures prises par l'ennemi, que ce dernier ferait ce qui pourrait lui rapporter le plus d'avantages ; et, à ce moment, de Moltke ne pouvait penser que Bazaine fût poussé par des motifs politiques. En se rapprochant de Metz pour voir venir la crise, les Français s'exposaient aux inconvénients stratégiques développés plus haut, découlant de ce mouvement. Que Bazaine pût agir de cette manière, c'est ce qui semblait peu croyable à un grand stratégiste comme de Moltke ; absolument comme Napoléon, pendant les journées qui précédèrent Iéna, ne pouvait croire que les Allemands resteraient derrière la Saale. Napoléon supposait alors, et était fermement convaincu qu'il rencontrerait les Prussiens à Géra. Aussi, comme tout le monde le sait, passa-t-il à côté d'eux, et ce ne fut qu'à Géra, en n'y trouvant personne, qu'il fut obligé d'admettre ce qui était le plus invraisemblable. Il est vrai qu'à ce moment, il fit im-

Digitized by Google

médiatement une conversion à gauche, qu'il fit preuve d'une activité et d'une mobilité merveilleuses, et qu'ainsi, il éclaircit personnellement la situation. En réalité, jusqu'au 18 août 1870, la plus grande invraisemblance se fit voir également dans les actes des Français. Ils avaient fait ce qui, au point de vue stratégique, pouvait les exposer aux plus grands dangers ; et un général tel que Napoléon ou de Moltke ne peut ajouter foi à de pareilles choses, sans en avoir la preuve. Si l'on ne veut pas être injuste, il faut toujours avoir présent à l'esprit qu'on doit supposer très exactement ce que l'ennemi pourrait faire. C'est là le point saillant. C'est aussi sur ce point que reposait l'ordre de mouvement de de Moltke donné le 17 août, à 2 heures de l'après-midi ; et comme de Moltke pensait que l'ennemi ferait quelque chose de sensé, il s'attacha à son idée avec autant de force qu'autrefois Napoléon à Géra. Néanmoins, l'ordre de mouvement était conçu en des termes tels, que les Allemands devaient passer le 18 août auprès des Français, mais pas aussi loin d'eux que Napoléon passa des Prussiens en 1806. Ce mouvement serait, par suite, moins répréhensible chez de Moltke que chez Napoléon ; et, relativement à ce fait, la critique ne peut porter de jugement que là où commencent les omissions personnelles du grand quartier général, dont le rôle, en de pareilles situations, devant une position définie, sera exactement le même dans mille ans d'ici que du temps de Napoléon, les 13 et 14 octobre 1806. La manière de faire la guerre n'y change absolument rien. Lorsque Napoléon vit qu'il s'était trompé, il ne prit aucun repos jusqu'à ce qu'il eût réparé ses erreurs avant la bataille. De Moltke n'y parvint pas avant la bataille. Mais si de Moltke et son royal maître avaient eu trente ans de moins, ils se seraient comportés avant la bataille comme le fit Napoléon Ier ; ils auraient pu corriger ce que leurs appréciations avaient de faux, beaucoup plus vite et beaucoup plus facilement, parce que les distances étaient plus courtes que celles de Géra à Iéna ; parce qu'il

Digitized by Google

était plus facile d'embrasser d'un coup d'œil les événements, que les jours étaient plus longs, que les organes nécessaires à la transmission des ordres et des rapports étaient, de beaucoup, plus nombreux et mieux dressés. Si l'on ne peut reprocher à de Moltke de n'avoir pas voulu convenir de ce qu'il y avait de très invraisemblable dans la conduite de l'ennemi avant de s'en être convaincu, on doit néanmoins blâmer le fait d'avoir appris si tard cette conduite si invraisemblable. Les causes de ce retard ce furent des négligences commises dans le domaine de l'exploration : 1° par les organes appelés à faire ce service, par la cavalerie; et 2° par le général en chef, ainsi que par ses officiers d'état-major. En guerre, les choses les plus incroyables se réalisent. Un esprit méthodique arrive difficilement à en tenir compte; un homme consciencieux y arrive aussi plus difficilement qu'un conquérant audacieux faisant des incursions de tous côtés. De Moltke eut une deuxième fois à compter avec un fait incroyable et imprévu : ce fut avant que l'on se décidât à marcher sur Sedan. Ici encore, on remarque qu'il s'en tint à ce que l'ennemi aurait dû précisément faire, jusqu'à ce que tous ses doutes fussent dissipés; à Gravelotte, de Moltke allait passer à côté des Français, bien qu'en réalité, depuis le 16, son aile droite eût constamment échangé des coups de fusil avec l'ennemi; avant les opérations sur Sedan, les deux adversaires ont failli se croiser!

Choix de l'emplacement du grand quartier général.

Quiconque se rend sur les lieux reconnaît que Flavigny était beaucoup trop éloigné de Gravelotte, depuis l'évacuation de Rezonville (11 heures du matin), même en admettant la possibilité, qui pourtant se réalisa, que les Français ne battraient pas en retraite. Depuis Flavigny,

Digitized by Google

on ne pouvait observer ce qui se passait à Gravelotte, et l'on ne pouvait pas du tout voir le versant oriental du ravin de la Mance, car on était à six bons kilomètres de Gravelotte. De la hauteur sur laquelle on se trouvait, on n'avait même pas une vue d'ensemble suffisante dans toutes les directions ; du moment où l'on supposait, avant de lancer l'ordre de mouvement, que l'ennemi s'étendait du Point-du-Jour à Leipzig, il eût été facile de se porter à cheval de Flavigny vers Vernéville, afin d'avoir des vues sur La Folie et Montigny-la-Grange. Pourtant, les cartes d'état-major dont on disposait faisaient voir que la colline située au sud-ouest de Vernéville était la plus importante des environs, et qu'il eût été possible de se faire, de ce point, une idée exacte de la situation ; on peut dire, en effet, que, de là, le terrain qui s'étendait vers l'est et le nord-est pouvait être examiné et était un terrain découvert, en comparaison de la partie sud de la position française. Il est évident qu'on n'aurait pu le faire avant 2 heures ; mais après, on disposait de cinq à six heures pour explorer le pays. D'ailleurs, de la hauteur de Flavigny, on voit s'élever légèrement celle de Vernéville. Il ne faut pas regarder ces considérations comme venant après coup ou comme étant le résultat théorique d'un travail de cabinet ; elles ont trait à des choses que l'on peut concevoir, tout en restant en selle, d'après les circonstances de temps et de lieux, et dont un général s'occupe habituellement, parce qu'elles sont les plus naturelles et qu'elles renferment en elles les questions auxquelles il faut satisfaire d'abord pour pouvoir pousser plus loin. En attendant, pareille chose n'eut pas lieu. Il eût été d'autant plus facile d'agir dans ce sens que l'on pouvait supposer que le général de Steinmetz, commandant la Ire armée, se trouvait tout au moins dans les environs de Gravelotte, afin de voir par lui-même ou de faire observer depuis ce point et de renseigner l'autorité supérieure. L'examen de la carte faisait juger que l'on pouvait observer de Gravelotte

Digitized by Google

le versant oriental du ravin de la Mance ; et c'est en effet de ce point que, vers midi, le général de Steinmetz put voir et se faire une idée précise et parfaitement exacte de l'adversaire qui se trouvait devant lui ; il est vrai que le résultat de ces observations ne fut connu du grand quartier général qu'à son retour à Pont-à-Mousson.

On ne tient pas compte du commandement supérieur de la Ire armée.

Une chose vous frappe dans l'ordre de mouvement de 2 heures de l'après-midi, c'est, qu'en réalité, il ne s'adresse qu'à la IIe armée ; la Ire armée n'y figure pas sous sa dénomination propre. Ceci toucha d'autant plus particulièrement le général de Steinmetz, comme chef de la Ire armée, que, dans cet ordre, on disposait directement de deux de ses corps d'armée (les VIIe et VIIIe), et que les raisons de cette mesure n'étaient pas jointes à l'ordre.

Instructions à la IIe armée.

Ce sont surtout les instructions données à la IIe armée qui ont été critiquées.

On peut trouver que cet ordre n'a pas la clarté et la précision nécessaires, et que, d'après lui, on ne peut reconnaître jusqu'à quel point la IIe armée devait s'avancer ; l'ordre de mouvement ne contiendrait également aucune instruction formelle ; on ne pouvait même pas en conclure si la IIe armée devait oui ou non attaquer ; il n'était question que d'approcher de l'ennemi.

Tout cela, de Moltke ne l'avait pas oublié, ne l'avait pas omis ; mais c'est avec intention que ces points ne sont pas mentionnés, c'est avec intention que cet ordre fut rédigé de cette manière-là et non d'une autre. Tout y est également et absolument clair et précis, en faisant sans doute une hypothèse tacite, qui n'est pas contenue dans

Digitized by Google

l'ordre : c'est que l'ennemi serait plutôt au nord qu'à l'est. Au début, le VIIe corps devait couvrir les opérations en faisant face à Metz. Si l'on assignait à la IIe armée et au VIIIe corps de la Ire armée le nord, non comme position à prendre, mais comme direction de marche, comment le VIIe corps pouvait-il exercer sa protection? Devait-il, oui ou non, rester en position? Dans la position qu'il occupait le 17, à 2 heures de l'après-midi (Ars-sur-Moselle, Vaux, moulin de la Mance, lisière nord des bois de Vaux), il ne pouvait rien protéger; il est vrai que, le 17, de bonne heure, le général de Steinmetz avait appris du comte Wartensleben « que le VIIe corps devait avancer sur Gravelotte » (1).

D'après l'ordre de mouvement paru plus tard, le VIIIe corps devait « prendre part au mouvement à l'aile droite »; le général de Steinmetz pouvait toujours en conclure que le VIIe corps ne devait pas marcher avec le VIIIe, mais bien, d'après l'esprit de l'ordre, rester quelque temps face à Metz; dans le cas contraire, le VIIIe corps n'aurait peut-être pas été désigné tout seul. Telle fut, d'ailleurs, la manière dont Steinmetz comprit l'ordre. Je montrerai plus tard que de Moltke ne voulait précisément pas de cette interprétation, car, le 18 août, à 4 h. 1/2 du matin, il répondit : « On ne peut chercher la liaison qu'en se portant en avant ». Par conséquent, de Moltke ne voulait de protection qu'après l'exécution d'une marche, c'est-à-dire après la mainmise sur le ravin de la Mance, en partant de Gravelotte. Mais, au milieu des circonstances actuelles, ce n'est pas un défaut que l'ordre ne contienne pas cette mention. Seulement, le VIIe corps ne devait protéger le mouvement qu' « au début » et non continuellement. C'est un nouveau piège aux yeux du général de Steinmetz, car, pour lui, l'expression « au début » per-

(1) *Grand État-major*, t. Ier, p. 661.

Digitized by Google

mettait d'admettre pour plus tard une autre destination donnée à ce corps, soit une marche en liaison avec le VIIIe, soit une attaque énergique sur Metz, etc. . . . . .

La direction de marche de la IIe armée et du VIIIe corps éclaircit un autre point important ; le 17 août, à 2 heures de l'après-midi, de Moltke pensait : 1° que l'ennemi se trouvait vers le nord ; 2° qu'il était sur la rive droite de l'Orne. La direction de marche indique précisément le premier point ; le second est démontré par le commentaire du prince Frédéric-Charles, qui déclare, le 18 au matin, en donnant ses ordres, qu'il ne s'agit tout d'abord que de marcher en avant pendant une petite lieue. C'est parce que, le 17 août, à 2 heures, de Moltke supposait plutôt que l'ennemi était vers le nord, qu'il ne fixa pas de but pour la marche et qu'il ne donna d'autre ordre que celui de se « mettre en marche et d'avancer ». Toujours est-il qu'à droite les choses n'étaient pas claires ; mais pour pouvoir faire face aux événements de ce côté également, on ordonna de marcher par échelons, la gauche en avant. Telle était la manière de voir à 2 heures. De Moltke a certainement envisagé alors les déductions que le grand état-major tire dans son ouvrage (1), c'est-à-dire que cet ordre de mouvement réservait la possibilité de forcer l'ennemi à une bataille, en l'acculant à la Belgique, distante de deux jours de marche, ou en faisant un changement de direction vers l'est, au cas où l'adversaire se serait retiré à Metz. En tout cas, on aurait pu plus tard y introduire cette idée, sans la moindre difficulté, parce que le rassemblement des deux armées dans la main de de Moltke permettait précisément de l'exécuter. Mais voilà justement où est le talent, et, sans ces considérations, on n'aurait pas pu rédiger l'ordre de la sorte. De plus, de Moltke pouvait-il, en réalité, le 17 août, à 2 heures du soir, compter à coup

(1) *Grand État-major*, t. II, p. 669 et 670.

Digitized by Google

sûr sur ce fait, qu'après la sanglante journée du 16, l'ennemi prendrait position près de Metz? Pouvait-il supposer que l'ennemi manquait de vivres et de munitions? qu'il ne pensait plus son armée suffisamment forte pour pouvoir livrer bataille en rase campagne le 17, le 18 ou le 19? Il ne peut être question des idées politiques de Bazaine, au moment où personne ne pouvait y songer. Mais certes, au point de vue stratégique, il était tout à fait juste de penser que l'on trouverait l'ennemi au nord, car c'était là la direction qui offrait, pour l'avenir, le moins de dangers. Ainsi, tant qu'il ne fut pas prouvé que l'ennemi n'était pas au nord, de Moltke agissait, au point de vue stratégique, d'après une intuition exacte; il est vrai qu'il aurait dû mettre tout en jeu pour savoir où l'ennemi s'était retiré, après avoir évacué sa position du 16. Ici, de Moltke a vraiment négligé quelque chose. Si, avec une ouverture de compas égale à la distance de Rezonville à Ville-sur-Yron, on décrit autour de Rezonville une circonférence, celle-ci arrivera à peu près à Saint-Ail, avec 10 kilomètres de diamètre. Quoiqu'on eût indiqué au VIIIe corps de se « relier à l'aile droite de la IIe armée », il ne résultait certainement pas de la rédaction de l'ordre que l'aile droite de la IIe armée resterait à Rezonville, et que c'était là où l'on désirait que le VIIIe corps fît sa liaison; en effet, la IIe armée devait « avancer entre Rezonville et Ville-sur-Yron », par suite, se mouvoir, et, par conséquent, elle devait laisser Rezonville derrière elle. Néanmoins, le prudent de Goeben se tira parfaitement d'affaire; il prit Rezonville comme point de direction; arrivé là, il pouvait agir conformément aux circonstances. En réalité, l'aile droite de la IIe armée (IXe corps) avança jusque dans les environs de la ferme de Caulre, pour converser vers l'est en ce point.

Digitized by Google

Il n'est fait aucune mention de la mission de la cavalerie.

Dans cette situation incomplète, et sous la pression des autres circonstances, une chose vous frappe dans l'ordre de mouvement, c'est qu'on n'y trouve pas un mot relatif à l'emploi de la cavalerie, pas un mot d'exploration ni de découverte. Si l'on devait alléguer que cette tâche revenait d'elle-même aux deux commandements supérieurs, il faudrait systématiquement protester contre ce dire, dans l'état actuel des choses. La conduite de Napoléon en semblable circonstance en donne la preuve, car cette conduite peut bien servir d'exemple à toutes les époques. En pareil cas, le grand quartier général doit donner des directions à la cavalerie indépendante et les communiquer au commandement supérieur. C'est ce qui arriva après Gravelotte. Mais non seulement le grand quartier général ne confia aucune mission à la cavalerie, mais encore, le 17, celle-ci fut ramenée derrière la IIe armée, qui s'était déployée. Par suite, la IIe armée oublia également ce à quoi est destinée la cavalerie, à un moment où l'emploi opportun de cette arme devait, en quelques heures, éclaircir tout à fait la situation ; les résultats de la découverte pouvaient facilement parvenir dans la soirée à l'autorité compétente, si celle-ci était restée sur le théâtre de l'action, et, dans les circonstances présentes, ces résultats pouvaient arriver avant 10 heures à Pont-à-Mousson. Malheureusement, le général de Steinmetz se trouvait à Ars également depuis 4 heures, et l'on ne sait pas au juste à quel moment le prince Frédéric-Charles s'établit à Buxières.

L'ordre de mouvement est un chef-d'œuvre.

Tout bien considéré, d'après les circonstances de temps et de position, aucun des ordres signés par de Moltke ne

Digitized by Google

renferme, autant que celui-ci, d'idées plus contraires à ses propres inspirations ; et si l'on considère les raisons qui furent déterminantes dans le cas présent, on voit que l'ordre de 2 heures de l'après-midi est néanmoins un chef-d'œuvre, abstraction faite de l'omission relative à l'emploi de la cavalerie ; ce chef-d'œuvre nous apprend comment de Moltke sut se tirer d'affaire dans une situation incomplète, en tenant compte, d'une part, des considérations d'âge relatives à son royal maître, et sans remettre, d'autre part, en question quelque chose d'important pour le lendemain. Il n'était pas possible que ces deux points de vue fussent d'accord en toutes les circonstances ; mais de Moltke, avec son regard et son style d'artiste, les concilia autant que le pouvait un génie humain.

L'espace.

L'espace entre Rezonville et Ville-sur-Yron, large de 10 kilomètres, était bien un peu resserré pour cinq corps d'armée et quatre divisions de cavalerie ; mais comme les corps s'avancèrent par échelons massés, cet inconvénient eut moins d'importance. En outre, la direction indiquée tenait, en réalité, parfaitement compte des points de vue stratégiques très différents ; en effet, si, le 18, on trouvait l'ennemi dans la direction de l'Orne, on pouvait l'arrêter ; s'il était sur le flanc droit de la IIe armée, on pouvait lui faire face par une conversion. Avec un état-major suffisant, aucune de ces éventualités ne devait causer de grandes difficultés à la direction ; et quoique l'ordre eût été donné avant que la situation ne fût définie, il ne s'écarta pas, relativement au deuxième cas, énormément de la position réelle et préparée de Bazaine, telle qu'elle se dévoila plus tard ; en effet, avec le front de marche de la IIe armée, en admettant une conversion immédiate autour de Rezonville, on passait déjà par Saint-Ail.

De Moltke s'exprime de la manière suivante, relative-

Digitized by Google

ment aux intentions qu'il avait le 17 : « Dans les ordres concernant la bataille que l'on prévoyait pour le 18, il fallait envisager deux cas possibles.

« Pour parer à ces deux cas, l'aile gauche devait avancer vers le nord, vers la plus rapprochée des deux routes qui restaient ouvertes aux Français, passant par Doncourt. Si l'on trouvait l'ennemi battant en retraite, il fallait l'attaquer sans retard et le contenir pendant que l'aile droite arrivait pour soutenir la gauche.

« Si, au contraire, il était prouvé que l'ennemi restait à Metz, l'aile gauche devait faire une conversion vers l'est pour tourner sa position vers le nord, tandis que l'aile droite, en attendant l'entrée en ligne de la Ire, livrerait simplement un combat démonstratif. Dans ce cas, à cause du mouvement à grande envergure d'une grande partie de l'armée, la bataille ne pourrait probablement se décider qu'à une heure avancée.

« De plus, on se trouvait en présence d'une circonstance rare, c'est que les deux partis seraient obligés de combattre en faisant face en arrière et en abandonnant leurs lignes de communications. Cette circonstance donnait aux suites d'une victoire ou d'une défaite une importance beaucoup plus grande; et cependant, ici, les Français avaient l'avantage de s'appuyer à une grande place de guerre et de pouvoir profiter de ses ressources.

« On prit une résolution, et on donna à Flavigny, *dès* 2 heures, l'ordre d'avancer par échelons, la gauche en avant. La direction de chaque corps, pendant le combat, dépendait des nouvelles que l'on recevrait (1). »

Il n'y a rien à ajouter à cela. Mais on renvoie au mot « dès » les personnes qui n'ont pas encore eu le temps de se familiariser avec le style de de Moltke, car c'est par ce mot que de Moltke fait sa propre critique.

---

(1) Pages 48 et 49.

Digitized by Google

L'exploration.

Sans doute, les diverses exigences stratégiques demandaient que la IIe armée prît des mesures convenables. Mais malheureusement, en cette circonstance, l'exploration fit, pour ainsi dire, totalement défaut le 17 août, ce qui occasionna, le 18, des hésitations et des complications sérieuses, avec une perte de temps notable. Comme cette armée devait agir, devait se mouvoir, devait arrêter l'ennemi pour converser sur lui, son devoir aurait été, précisément à cause du désordre relatif de la situation générale, de chercher à se procurer le 17, autant que possible, des nouvelles positives, afin de pouvoir préparer des ordres ultérieurs convenables et conformes à l'idée générale. C'est ce qu'on négligea. Ce qui y contribua beaucoup, ce fut la crainte de provoquer ainsi, le 17, une attaque que personne ne désirait du côté des Allemands. Mais on poussa ce scrupule trop loin ; on se tint sur une réserve dangereuse, qui fit qu'on ne vit rien et qu'on ne fut pas renseigné, de telle sorte que, le 17, il fut impossible de reconnaître la situation.

De Moltke lui-même considérait l'ordre qu'il donna à 2 heures de l'après-midi comme incomplet. Il dit dans cet ordre : « Sa Majesté prendra d'autres déterminations d'après les dispositions de l'ennemi » ; n'indiquait-il pas ainsi clairement aux deux armées qu'il fallait chercher à connaître à temps et à signaler les dispositions de l'ennemi? Dans cette situation, c'était là le nœud de la question : car, alors seulement, on pourrait donner des ordres plus précis et communiquer le véritable ordre de combat ; l'espoir et les prévisions motivées de de Moltke étaient que l'on ferait beaucoup de reconnaissances ; aussi voulut-il se trouver de nouveau de grand matin à Flavigny, pour y faire connaître ses nouvelles déterminations.

Digitized by Google

L'ordre de mouvement et le général de Steinmetz.

Lorsque l'ordre de 2 heures arriva au général de Steinmetz, celui-ci, — d'après l'ouvrage du grand état-major! — avait pris les mesures répondant (?) à la mission du VIIe corps, mesures auxquelles, à la suite de cet ordre, il n'y aurait eu que peu de choses à changer (1). D'ailleurs, la teneur de l'ordre fit entrer le général de Steinmetz dans une violente colère. Il trouvait que cette manière d'agir avec un commandant d'armée était sans gêne, « manquait d'égards » ; si l'on disposait des corps d'armée sans tenir compte des commandements supérieurs, ceux-ci étaient absolument superflus. De toute son armée, il ne lui restait maintenant plus, en réalité, qu'un seul corps ; on retirait le premier à son action directe, le VIIIe lui était enlevé complètement. Il était inutile d'avoir deux généraux en chef pour le VIIe corps, et lui n'avait plus d'armée. A quoi servait-il maintenant ? Steinmetz était un de ces généraux qui croient avoir, en quelque sorte, un droit de propriété sur les corps une fois qu'ils leur ont été confiés ; dès qu'on leur en retire une partie, pour un temps plus ou moins long, ils ont coutume de se considérer lésés. Clausewitz (2) cite cela quand il s'élève contre la présence d'intermédiaires entre le général en chef et les corps d'armée ; et, quand il s'agit de généraux comme Steinmetz, il a raison. Avant de retourner à Ars, le général avait observé, d'un point situé au sud de Gravelotte, la position ennemie au Point-du-Jour et à Moscou ; il y avait remarqué beaucoup d'animation et de mouvement, et, en voyant les travaux

(1) Par cela, on entend l'envoi de deux bataillons du 53e qui devaient garnir la lisière nord du bois de Vaux. (Voir plus loin.)

(2) T. II, p. 28 et suiv.

Digitized by Google

déjà commencés à 3 heures pour renforcer artificiellement le terrain, il en avait conclu que l'ennemi n'attaquerait pas, qu'il ne battrait pas en retraite, bien plus, qu'il se préparait lui-même à subir une attaque. D'après le jugement du général, les masses ennemies qu'il avait vues lui-même pouvaient, surtout parce qu'elles étaient proches et rassemblées, causer des inquiétudes au VIIe corps, qui était seul disponible, et qui se trouvait dans une situation très défavorable au point de vue tactique et topographique ; le général considéra même sa position menacée, du moment où le VIIIe corps, placé à Gorze, n'était plus à sa disposition, d'après l'ordre reçu à 4 heures.

Ordre du général de Steinmetz pour la matinée du 18.

D'abord, le général de Steinmetz informa son armée de l'instruction qu'il avait reçue, et cela, à 6 h. 1/2 du soir ; le VIIe corps, en particulier, devait occuper, le 18, à 5 heures du matin, les positions suivantes et s'y maintenir à tout prix : les 1er et 2e bataillons du 53e régiment, 7e bataillon de chasseurs, à la lisière nord du bois de Vaux ; 1er et 2e bataillons du 77e régiment, au saillant du bois des Ognons, face à Gravelotte ; en arrière, le bataillon de fusiliers du 53e régiment ; le reste de la 14e division dans le ravin de la Mance, au sud du moulin de la Mance ; à l'ouest d'Ars, dans la vallée, l'artillerie de corps et la plus grande partie de la 13e division ; le général de Steinmetz conservait à sa disposition la 26e brigade, une batterie et un escadron, partie à Ars, partie plus en aval, sur la Moselle ; les avant-postes étaient placés du côté de Vaux. Le VIIe corps faisait, par suite, face au nord et à l'est, et avait l'ennemi sur son flanc droit, à hauteur des 53e et 77e régiments. La situation tactique de ce corps d'armée, dont les portions principales étaient enfermées dans deux vallées et séparées par des bois difficilement accessibles, n'était

Digitized by Google

certainement pas favorable, et un mouvement en avant, sérieux et énergique de la part des Français, aurait pu avoir des suites passagères, mais fâcheuses, pour ce corps d'armée si divisé et qui ne pouvait presque pas se déployer. Le VIIIe corps occupait le village et les environs de Gorze; il se trouvait, à vol d'oiseau, à 7 kilomètres à l'ouest de la 14e division, dont il était séparé par une région boisée et difficile; de plus, il avait été retiré au général de Steinmetz. Avant que du secours eût pu arriver de ce côté, un malheur aurait peut-être déjà été consommé; mais le général de Steinmetz n'avait, dans cette situation, aucune action sur ce corps d'armée, du moment où il pensait, d'après l'état des choses, que tel était le but qui lui était tout indiqué. Quelque fondée que pût être la mauvaise humeur du général de Steinmetz, dans la stratégie comme dans la tactique il est des situations dont on ne peut pas toujours sortir « en se conformant aux principes de l'art », dans lesquelles il faut risquer et supporter quelque chose, et qui peuvent bien occasionner une impression désagréable. Dans ces circonstances, il faut compter sur la chance. La situation actuelle rentrait dans cette catégorie. C'était suffisamment malheureux qu'un corps d'armée fût déjà dans cette position; mais plus on y aurait envoyé de troupes et plus cette position aurait été défavorable. De Moltke, avec son génie, avait sans doute compris cela, et c'était probablement là le véritable motif pour lequel il avait retiré, à cette heure critique, le VIIIe corps à Steinmetz; de son côté, Steinmetz eut également la même impression. Voilà comment on peut facilement comprendre que, le 17 août, à partir de 4 heures de l'après-midi, l'irritation de Steinmetz atteignit son apogée.

Le général de Steinmetz à de Moltke.

Après avoir fait paraître son ordre d'armée dans le sens développé ici, le général de Steinmetz en rendit compte au

Digitized by Google

grand quartier général, à Pont-à-Mousson; il y ajouta les déductions qu'il tirait des observations (rapportées plus haut) qu'il avait faites dans l'après-midi, au sud de Gravelotte. Sa lettre arriva dans la nuit au grand quartier général, après que de Moltke fut allé se coucher. Voilà encore une preuve des retards qu'entraîne la trop grande distance d'un grand quartier général du théâtre des événements. Si l'on avait mieux utilisé les circonstances, il aurait d'ailleurs été superflu de donner des ordres et de faire des rapports par écrit, car le grand quartier général et les commandements supérieurs pouvaient bien communiquer directement entre eux. Il est vrai, qu'alors, ils auraient dû rester tous trois près de l'ennemi. De Moltke répondit de Pont-à-Mousson, le 18 août, à 4 heures, entre autres choses : « Le VIIe corps conservera, au début, une attitude défensive. On ne peut chercher la liaison avec le VIIIe corps qu'en avant. Si l'on arrivait à reconnaître que l'armée ennemie se jette dans Metz, on exécutera de notre côté une conversion à droite. Si la Ire armée a besoin d'être soutenue, elle le sera par la deuxième ligne de la IIe ».

Il resulte de là que, pour le général de Moltke, la situation n'était pas périlleuse. En effet, il était impossible que de Moltke convînt de l'existence d'un grand danger là où Steinmetz en voyait un, puisque, dès le 17, à 2 heures du soir, il avait rassemblé six corps d'armée et qu'il était sûr de voir arriver le septième (IIe corps) pour le 18. Car, en admettant même que le VIIe corps fût culbuté, les forces citées plus haut eussent été largement suffisantes pour enlever ce succès partiel à l'ennemi, en quelque point qu'on l'eût rencontré; le but stratégique de de Moltke était atteint; au moment où Steinmetz entrevoyait des dangers, il ne pouvait plus échouer et il ne pouvait guère arriver quelque chose de pire que ce qui se passa en réalité le 18. Dans sa lettre, Steinmetz semble avoir désiré que le VIIIe corps fût rappelé et placé plus à l'est. Ce fut un

Digitized by Google

véritable bonheur que de Moltke lui répondit en lui commandant de « chercher la liaison avec le VIIIe corps en avant ». Ainsi, ce n'était pas le VIIIe corps qui devait chercher à se relier avec le VIIe, mais bien le VIIe avec le VIIIe. Cela fit prendre encore plus à Steinmetz *le rôle d'un personnage entraîné malgré lui; il se sentait emmené par quelqu'un de plus fort que lui, et sa colère s'en accrut davantage.* « En avant » signifiait : en marchant sur Gravelotte. Du moment où le général de Steinmetz regardait la situation du VIIe corps comme compromise, on ne pouvait l'améliorer qu'en sortant le plus vite possible de la vallée de la Mance. Et pourtant, Steinmetz, en 1866, avait agi d'une si superbe manière! Servir de pivot à un déploiement, cela se comprenait de soi-même; mais ce pivot ne pouvait pas être à Ars, à plus forte raison pas sur la Moselle ni dans les forêts, mais bien à un point tactique, qui était Gravelotte et ses environs. Plus tôt le général de Steinmetz arriverait en ce point, mieux cela vaudrait, et plus tôt il pourrait observer une défensive efficace, ce qui était la condition présente; défensive pour laquelle ne s'offrait aucune autre occasion, faute de place. Mais pour tranquilliser le général de Steinmetz, de Moltke lui montrait la perspective d'un renfort tiré de la deuxième ligne de la IIe armée.

Néanmoins, toutes les craintes du général de Steinmetz, au sujet de la vallée de la Moselle, ne cessèrent pas encore, et, le 18 août, à 7 heures du matin, le général de Manteuffel (Ier corps) reçut l'avis « d'avoir à envoyer une brigade d'infanterie et quelques batteries dans la direction de Vaux, en dehors de la zone d'action de la forteresse, pour pouvoir, de la rive droite de la Moselle, prendre en flanc une attaque éventuelle sur Ars ». On remarquera, par anticipation, que cette brigade arriva dans la direction indiquée.

Digitized by Google

Signification, au point de vue historique et stratégique, de la réponse faite par de Moltke le 18 août à 4 heures du matin.

La réponse faite par de Moltke, le 18 août, à 4 heures du matin, a une grande importance historique : c'est en effet, là que, pour la première fois, comme on peut le démontrer, est exprimée l'idée principale de la bataille à venir avec ses conséquences : « capitulation de l'armée française et de Metz ». Il n'est pas sûr que d'autres aient eu cette idée auparavant ; en tout cas, c'est de Moltke qui l'a formulée le premier. Il est vrai que l'ennemi ne se jeta pas dans Metz ; cette hypothèse ne se réalisa pas, ce fut seulement une conséquence de la bataille ; mais on trouva l'ennemi sur une position qui nécessita une conversion à droite. De plus, il y a même dans cette réponse un point important pour la *suite de la bataille :* c'est qu'on ne prescrivait pas au VIIe corps, d'une manière générale, de *rester sur la défensive*, mais seulement de conserver une « attitude défensive », et cela, seulement « au début ». Le « soutien nécessaire » dont il est question permet même de supposer, dès maintenant, que de Moltke pensait que, plus tard, l'attitude du VIIe corps ne serait pas défensive. Bref, l'ordre de rester sur la défensive avait en vue de protéger la conversion, c'est-à-dire de couvrir un mouvement plutôt que le combat lui-même, le mouvement terminé ; son caractère était plus stratégique que tactique.

Gravelotte considéré comme point de pivot et comme point de trouée.

La marche de la IIe armée sur le front Rezonville—Ville-sur-Yron, *à laquelle le VIIIe corps devait prendre part à l'aile droite*, fit naître, en outre, chez le général de Steinmetz, le sentiment qu'il était isolé dans ce secteur

Digitized by Google

peu propice au développement d'un combat, secteur qui s'étendait le long de la Moselle et de la Mance ; à son idée, il se croyait d'autant plus isolé que, dans leur marche en avant, plus la IIe armée et le VIIIe corps mettraient de temps à rencontrer l'ennemi, plus ils seraient obligés de s'éloigner du VIIe corps, et cela, sans que l'on eût indiqué au général de Steinmetz, dans l'ordre du 17 (2 heures du soir), où le VIIe corps devait se placer pour « protéger au début le mouvement contre des entreprises éventuelles venant de Metz ». Ici, il y avait deux cas à considérer : ou bien l'ennemi pousserait par la vallée de la Moselle en avant de Gravelotte, ou bien il passerait par cette localité. Dans le premier cas, les lignes de communications des Allemands auraient bien été coupées, mais leur armée n'était pas atteinte directement ; dans le second cas, au contraire, leur flanc droit était directement menacé. En faisant abstraction de cela, le premier cas était peu vraisemblable ; le second ne l'était pas *davantage*, depuis que les Français avaient *volontairement* évacué Gravelotte, le 17, à 3 heures de l'après-midi ; car si les Français avaient vraiment pensé à se jeter en avant dans cette direction, ils auraient dû rester maîtres de Gravelotte. *L'abandon volontaire de ce point dévoilait, plus clairement que n'importe quelle autre chose, leur véritable dessein, et les généraux de Moltke et de Steinmetz pouvaient tirer de ce mouvement des conséquences aussi claires qu'on peut le faire aujourd'hui.* Considérée à ce point de vue, la situation du VIIe corps n'était pas exposée *au moment* où le général de Steinmetz la regardait comme telle. Elle l'était d'autant moins que le terrain situé entre Ars et le moulin de la Mance devait être aussi contraire aux Français et aussi impropre à un combat pour eux que pour nous. Le plus grand malheur qui pût arriver au général de Steinmetz était la perte momentanée d'Ars et la nécessité, pour les troupes qui s'y trouvaient, de faire le détour par Ancy-sur-Moselle ou Novéant, c'est-à-dire que le VIIe corps

Digitized by Google

aurait été coupé en deux ; et pourtant, on pouvait toujours se retirer ! En réfléchissant ainsi, le général de Steinmetz devait, de lui-même, arriver à penser que le *pivot* était à Gravelotte et nulle part ailleurs ; qu'il devait, par suite, atteindre ce point de meilleure heure possible avec le *gros* de son corps ; qu'il devait l'occuper et s'y maintenir ; ensuite, tout le reste en découlait de lui-même ; avant tout, on obtenait ainsi une vraie liaison avec les autres portions de l'armée ; car le général pouvait être convaincu que le 18 au matin, le grand quartier général pourvoirait à cela.

Au point de vue tactique, le général de Steinmetz, à mon avis, commit même une faute, précisément parce que, regardant la position du VIIe corps comme menacée, il n'occupa pas solidement Gravelotte le 17, aussitôt après s'être convaincu que cette localité était évacuée (3 heures après-midi). C'est là qu'il aurait fallu des troupes ; mais le général de Steinmetz les laissa dans des ravins étroits, et si, d'une manière générale, il y avait un danger quelque part, c'était précisément dans cette mesure que ce danger existait. Que devait faire pendant vingt-quatre heures ce corps d'armée dans ces ravins étroits, où il ne pouvait pas se déployer ? Plus tôt il en serait sorti et mieux cela aurait valu. Mais, à ce moment, Ars semblait avoir pour le général de Steinmetz une importance beaucoup plus considérable que Gravelotte, et c'était précisément là son erreur. Pourtant, le but de la belle combinaison stratégique de de Moltke était de franchir la Moselle pour profiter des avantages de la ligne d'opérations intérieure ; dans le cas où l'ennemi se jetterait sur la rive droite de la Moselle, le général de Manteuffel (Ier corps) avait été prévenu, le 17, de reculer sur Remilly. Ainsi, le général de Moltke avait parfaitement envisagé les dangers éventuels.

Digitized by Google

Critique des ordres et de la manière de voir du général de Steinmetz.

Le 17, à 9 heures du matin, la 28e brigade d'infanterie marchant en tête de la 14e division, et, se dirigeant d'Ars-sur-Moselle à Gravelotte, avait reçu des coups de feu à proximité du second moulin de la Mance ; le général de Steinmetz, qui venait précisément d'arriver en tête de la 28e brigade, donna l'ordre d'attaquer les bois qui se trouvaient en avant ; c'est ainsi que les 1er et 2e bataillons du 77e eurent à nettoyer et à occuper le bois des Ognons, les 1er et 2e bataillons du 53e, le bois de Vaux. Le bataillon de fusiliers du 53e devait suivre, comme réserve, les 1er et 2e bataillons du 77e (1). Ces bataillons remplirent leur mission ; les premiers occupèrent la lisière nord du bois des Ognons, les seconds la lisière nord-est du bois de Vaux, vis-à-vis la cote 1081. Les 1er et 2e bataillons du 53e couvraient ainsi le flanc droit de la colonne du VIIe corps se dirigeant sur Gravelotte (2) ; les 1er et 2e du 77e et le bataillon de fusiliers du 53e avaient à assurer, en avant, son débouché au delà du ravin de la Mance. Ceci se passait *pendant* que les Français se rendaient sur leur position du 18 août ; au point de vue tactique, cela arrivait fort mal à propos pour eux, en pleine retraite ; car, dans ces circonstances, ils devaient craindre que les Allemands ne vinssent tomber dans leurs *colonnes de route*. Chez les Allemands, on n'avait pas envisagé ce point de vue, et l'on aurait d'ailleurs été trop faible pour agir ainsi ; mais cette idée est indiquée pour montrer que, de leur côté, les Français, le 17, devaient, autant que les Allemands, éviter un engagement sérieux en ce point.

---

(1) *Historique du* 53e *régiment d'infanterie*, p. 233.
(2) Voir plus haut, p. 72.

Digitized by Google

Déjà, avant que les Français n'abandonnassent Gravelotte, le général de Steinmetz avait suivi lui-même attentivement toute leur conduite et continué ses observations après l'évacuation de cette localité. L'impression qu'il en tira, rapportée plus haut, était parfaitement exacte. Du moment où le général de Steinmetz était convaincu, depuis le 17 août, à midi, que les Français ne *battraient pas en retraite*, mais qu'ils resteraient en position, en se *préparant* à un combat, il ne devait pas se contenter (surtout après avoir reçu l'ordre de mouvement du 17, à 2 heures du soir), de communiquer ses impressions au grand quartier général (ce qu'il fit d'ailleurs très justement), il devait, en outre, par lui-même, faire tout son possible pour rester, par des observations personnelles, à la hauteur des événements qui s'accomplissaient, et pour prendre les dispositions nécessaires pour pouvoir attaquer de la manière la plus convenable la position ennemie, *telle qu'il l'avait observée et jugée, au cas où pareille attaque deviendrait nécessaire.*

En réalité, le combat livré par les deux bataillons du 53e, à la lisière nord-est du bois de Vaux, ne cessa pas à partir du 17, à 9 heures du matin; de part et d'autre, les troupes tiraillèrent jusqu'au début de la bataille; au contraire, dans la direction de Gravelotte, évacuée depuis 3 heures du soir, il ne se passa plus rien d'important.

Du moment où, le 17, à 4 heures, le général de Steinmetz avait l'impression que les Français *attendraient une attaque*, il devait déterminer, par lui-même ou par d'autres, comment on pouvait aborder la ligne allant de Rozerieulles aux carrières du même nom; il devait s'assurer que la lisière nord-est du bois de Vaux était occupée d'une manière suffisamment forte pour rendre possible *l'accès de cette ligne*, et la marche préalable du VIIe corps à travers la vallée de la Mance; qu'il existait des chemins traversant le bois de Vaux, quelle était leur nature, à quelles armes ils étaient accessibles, etc.; bref, tout ce qui avait

Digitized by Google

de l'importance devait, ici, *être reconnu et préparé*. C'était à Steinmetz qu'était principalement échu, par suite des circonstances, le poids de la situation, et c'était à lui à trouver une solution à cette situation. Lorsque Steinmetz observa, depuis les environs de Gravelotte, les événements qui se déroulaient à l'intérieur et aux alentours du Point-du-Jour, le jugement qu'il porta sur eux montra qu'il avait conscience, du moins dans une certaine mesure, du rôle qui lui incombait; mais, dès ce moment déjà, la carte aurait dû lui apprendre que le front sud de la position française était le plus important, au cas d'une attaque contre les Français, et que, par suite, ce front méritait une attention particulière.

A cette époque, depuis Ars jusqu'au Moulin-de-la-Mance, trois chemins forestiers conduisaient dans la direction de la cote 1081. Ces chemins devaient être soigneusement reconnus, depuis le combat livré dans la matinée par les bataillons du 53e; l'un d'eux aurait dû immédiatement être mis en état de pouvoir être utilisé par l'artillerie; et le plus convenable était certainement celui qui venait d'Ars. On avait largement le temps de faire cela, en comparaison du petit nombre d'heures dont Napoléon disposait le 13 octobre 1806, pour exécuter le travail beaucoup plus pénible le long du Steigerberg. Comme on pouvait, en outre, utiliser le chemin passant par Vaux, on aurait pu, plus tard, dans le cas d'une attaque devenue nécessaire, déployer de la grosse artillerie devant le front sud de la position française, et la rendre ainsi suffisamment intenable. Malheureusement, de ce côté, on négligea tout ce qu'il était nécessaire de faire; et pourtant, une telle conclusion était très voisine du *jugement porté par Steinmetz en personne;* même, en général, dans la limite des prévisions et des combinaisons à faire, cette conclusion eût été, à vrai dire, la conséquence logique de la manière de voir du général de Steinmetz, le 17 août, dans l'après-midi.

Digitized by Google

Après avoir reçu l'ordre de mouvement, le général de Steinmetz envoya le 7e bataillon de chasseurs renforcer les deux bataillons du 53e dans le bois de Vaux; quant au reste de la position, il n'apporta aucune modification à l'état actuel des choses (1). On ne comprend pas bien la raison de ce renfort, car, si l'on craignait une attaque, il n'était pas suffisant. En partant même de la manière de voir du général de Steinmetz, il aurait dû, aussitôt après avoir reçu l'ordre de mouvement, donner pour le 17 les ordres suivants : « 1° Toute la 28e brigade d'infanterie s'avancera sur la lisière nord-est du bois de Vaux et s'y maintiendra coûte que coûte : (A) pour couvrir le ravin de la Mance; (B) pour protéger l'artillerie de corps qui sera peut-être employée plus tard en ce point; 2° l'artillerie de corps restera jusqu'à nouvel ordre à Ars-sur-Moselle; 3° la 27e brigade d'infanterie protégera Ars en prenant une position menaçant Vaux; 4° la 25e brigade d'infanterie relèvera immédiatement l'avant-garde de la 28e, dans la direction de Gravelotte (3 bataillons du 77e et du 53e), et prendra le rôle que cette dernière devait jouer du côté de Gravelotte; 5° la 26e brigade prendra position, jusqu'à nouvel ordre, près du moulin de la Mance, afin d'être également employée plus tard, selon toute probabilité, en partant de ce point, à une attaque contre le front sud de la position française; 6° l'artillerie des 13e et 14e divisions marchera, le 18, à 6 heures, derrière la 25e brigade, dans la direction de Gravelotte, et sera suivie dans la même direction par la cavalerie de ces deux divisions; on partagera un escadron entre les corps d'infanterie de la 14e division pour servir d'estafettes; on m'adressera tous les rapports près de Gravelotte ». Avec de semblables dispositions, qui, d'après les événements, étaient les premières à prendre, le VIIe corps aurait été capable, le 18, d'agir

(1) Voir plus haut, p. 72 et p. 80.

Digitized by Google

énergiquement, dans le cas d'une attaque contre la position observée. De la sorte, la conduite du commandement, la communication des nouvelles et des rapports aurait été convenablement réglés, on aurait eu des troupes sous la main et on aurait pu les faire entrer en ligne au fur et à mesure des événements.

Arrivée du général de Steinmetz à Gravelotte.

La nuit du 17 au 18 août se passa tranquillement sur le front de la Ire armée ; c'est ce qu'apprit le grand quartier général en arrivant, le 18, à 6 heures du matin, à Flavigny. La tranquillité avait également régné sur le reste du front. Le général de Steinmetz se rendit, à 8 heures du matin, sur le plateau situé au sud-ouest de Gravelotte, après avoir reçu, au préalable, l'avis du colonel d'Unger, que la position ennemie de Point-du-Jour à Leipzig ne s'était pas modifiée. Eu égard à la situation, le général de Steinmetz se mit en route un tant soit peu *trop tard !* Le 18, à 5 heures du matin, après l'occupation de Gravelotte par le 1er bataillon du 77e régiment, la 14e division avait pris position au nord du bois des Ognons, défilée des vues de l'ennemi ; la 26e brigade était restée à Ars ; les autres fractions du VIIe corps étaient en route, dans la direction du plateau de Gravelotte. Au sud-ouest de Gravelotte, le général de Steinmetz reçut un rapport du général de Goeben, rédigé à 8 heures, dans les environs de Rezonville, et faisant connaître que « le VIIIe corps s'était avancé, à 6 heures, sur Rezonville, son avant-garde sur Villers-aux-Bois, en liaison avec le IXe corps, qui marchait sur Saint-Marcel. Dans ces circonstances, le VIIIe corps prendrait position près de Rezonville, pour pouvoir se mettre en marche vers la droite ou vers la gauche ». En agissant ainsi, le général de Goeben avait parfaitement satisfait à l'ordre du 17, 2 heures du soir. Si l'on conversait à droite, il était en mesure de suivre le mouvement ; si l'on

Digitized by Google

avançait davantage vers le nord, il pouvait suivre cette direction. C'était parfaitement dans l'ordre des choses que le général de Goeben, tout en ne dépendant toujours pas du commandement de la Ire armée, lui rendît compte de sa situation, et, en pareil cas, il faut toujours agir ainsi.

Arrivée du prince Frédéric-Charles à Mars-la-Tour. Marche en avant de la IIe armée.

Jetons un coup d'œil sur la IIe armée. Le prince Frédéric-Charles était arrivé à cheval à Mars-la-Tour, dès 5 h. 1/2. Il vivait dans l'idée que l'ennemi battait en retraite sur Conflans, et, d'après cela, il mit son armée en marche vers le nord. Les mesures qu'il avait prises répondaient complètement à ce cas. Le rassemblement échelonné de la IIe armée aurait sans doute permis de changer de direction à n'importe quel moment où un semblable mouvement eût été nécessaire, si, par suite du croisement du XIIe corps et de la Garde, celle-ci n'avait pas perdu trois heures entières ; à la suite de ce retard, pendant trois heures, les mouvements de la IIe armée furent très gênés. De Moltke fait, à ce sujet, une fine critique, en disant : « Après que le commandement supérieur de la IIe armée eût ordonné au XIIe corps de former l'extrême gauche, quoique se trouvant à droite, il se produisit un retard notable, par suite du croisement des deux directions de marche. Ce ne fut qu'à 9 heures que les Saxons eurent fini de traverser Mars-la-Tour, et alors seulement la Garde put suivre (1) ». En prenant Conflans comme direction, une conversion à gauche eût également été nécessaire, au cas où les Français auraient réellement battu en retraite. C'est ici que se place la *grande question stratégique* de

(1) Pages 50 et 51.

Digitized by Google

cette journée, avec ses conséquences fâcheuses, c'est-à-dire la divergence de vues du grand quartier général et du commandement supérieur de la IIe armée. Dans les environs de Conflans, à 8 kilomètres nord de Mars-la-Tour, la IIe armée devait être mieux renseignée, et, étant données les circonstances, une retraite par Conflans *n'eût été exécutable qu'en partie, en supposant l'absence totale du service de découverte dans la IIe armée.* Et malheureusement, tel était précisément le cas. Le grand quartier général n'admettait plus la possibilité d'une retraite par Conflans; tout au plus, en admettait-il une par Auboué—Briey. Un certain dissentiment dans la manière de voir se montra donc également ici entre le grand quartier général et le commandement de cette armée; il n'était pas aussi marqué que celui qui existait avec l'autre commandement supérieur; par suite du rassemblement de la IIe armée, on pouvait les comparer. Il aurait été nécessaire, et c'était faisable, de présenter au grand quartier général arrivant, à 6 heures du matin, à Flavigny, une situation définie; c'était même là *le devoir capital de la IIe armée;* malheureusement, celle-ci ne le fit pas. Le commandement supérieur de la IIe armée fit connaître au grand quartier général les détails de cette marche depuis Vionville, lui rendant compte également qu'on ferait provisoirement halte à la ferme de Caulre, à Doncourt et à Jarny. Ainsi, l'exécution répondait jusqu'à un certain point à l'ordre donné le 17 août, à 10 heures du soir.

Première conception du grand quartier général.

A 8 heures du matin, le grand quartier général avait eu « l'intuition » que la « masse principale des forces » de l'ennemi avait reculé sur Metz et s'étendait au nord jusqu'à Amanvillers. En conséquence, le lieutenant-colonel de Verdy envoya à la IIe armée l'ordre « de ne plus se

Digitized by Google

prolonger, par son aile gauche, aussi loin » (qu'elle en avait rendu compte). En tout cas, le grand quartier général attendait encore la « confirmation » de son « intuition ». A ce moment, le grand quartier général se trouvait à Flavigny, le général en chef de la IIe armée à Vionville, celui de la Ire armée en route pour se rendre à Gravelotte. A la manière dont on envisageait les choses à ce moment, aucun des trois ne se trouvait à la place où il aurait dû être. Le grand quartier général aurait dû être en train de se rendre à la cote 1038, près de Vernéville; le chef de la IIe armée, près de la ferme de Caulre ; celui de la Ire, près de Gravelotte. Toutes les distances eussent alors été plus courtes ; les rapports et les ordres fussent parvenus plus vite à destination. A ce moment, le prince Frédéric-Charles fit arrêter ses corps de tête à la route d'Étain ; on avait donc, en réalité, passé tout à fait à côté de l'ennemi, en lui présentant le flanc droit ; et il semble qu'alors, on voulût aussi peu se rendre à l'évidence que pendant les vingt-quatre heures qui venaient de s'écouler. Comment un homme comme Napoléon aurait-il envisagé la situation à cet instant encore, entre 8 et 9 heures? Non, ce n'est pas alors qu'il l'aurait fait, car il y a longtemps que cela aurait été fait. A 9 heures du matin, le VIIIe corps avait suspendu sa marche sur Villers-aux-Bois, le VIIe se rassemblait au sud de Gravelotte, le IXe était près de la ferme de Caulre, le XIIe se déployait près de Jarny ; par suite du fâcheux croisement, que rien ne justifiait, de sa direction de marche avec celle du XIIe corps, la Garde se mettait seulement en mouvement à Mars-la-Tour, le IIIe corps se trouvait près de Vionville, le Xe était prêt à marcher sur Tronville, le IIe en marche sur Onville ; les 5e et 6e divisions de cavalerie se tenaient près de Tronville et Vionville ; la division de cavalerie saxonne se trouvait près de la route, à l'est de Jarny. Dans cette répartition, qui n'était rien moins que parfaite, le VIIIe corps ne dépendait toujours pas du général de Steinmetz et le grand quartier général s'était

Digitized by Google

également réservé le droit de disposer du IIIe corps, de telle sorte qu'alors, celui-ci n'était également pas sous les ordres du prince Frédéric-Charles. Le général de Moltke avait, à ce moment, désigné ce corps pour servir de soutien à la Ire armée, soutien dont il avait parlé au général de Steinmetz, dans sa lettre de 4 heures du matin; lorsque, à 11 heures, le IIe corps se rapprocha de Buxières, le IIIe corps fut rendu à la IIe armée; le IIe corps fut désigné comme soutien de la Ire armée, mais on ne rendit pas le VIIIe corps à cette dernière.

Deuxième conception du grand quartier général.

A 9 h. 1/2, on n'embrassait pas encore la situation à Flavigny; on croyait que l'ennemi « se dirigeait sur Briey »; il semblait qu'on n'avait pas encore la possibilité de s'en assurer! On envoya à la IIe armée, à 9 h. 1/2, une note, rédigée dans l'idée que l'ennemi marchait sur Briey. Certes, cette manière de voir était aussi peu exacte que la première; cette indication allait pourtant mettre la cavalerie de la IIe armée dans la bonne direction et lui faire envoyer des coups de fusil. Mais il semble que, pendant ces deux journées, les mesures les plus simples ont été négligées, d'une manière que l'on ne peut s'expliquer aujourd'hui.

Comment, l'aile droite ennemie est à 7 kilomètres de la ferme de Caulre, depuis bientôt vingt-quatre heures! on dispose de 4 divisions de cavalerie! et, jusqu'ici, on n'a pas encore découvert cela, quoiqu'on aperçoive un camp s'étendant de Montigny à Rozerieulles et qu'on y distingue, difficilement parfois, c'est vrai, des mouvements de troupes!

Digitized by Google

Troisième conception du grand quartier général. Ordre de combat.

Vers 10 heures, le général de Sperling, chef d'état-major de la Ire armée, et le commandant de Holleben rendirent compte que « l'ennemi semblait résolu à accepter le combat avec des forces importantes, et cela, du côté du bois des Génivaux ». Cela encore n'était rien de nouveau ; cela ne pouvait apporter aucun nouvel appoint à la conception stratégique, car on connaissait déjà auparavant ces « quelques indications ». Malgré cela, à la suite de ce rapport, le véritable ordre de combat fut donné à Flavigny, à 10 heures du matin. Son importance pour la discussion des événements dans le ravin de la Mance, est si grande, que nous la rapportons textuellement :

« D'après les rapports reçus, on peut admettre que l'ennemi a l'intention de se maintenir entre le Point-du-Jour et Montigny-la-Grange. Quatre bataillons français se sont avancés dans le bois des Génivaux. Sa Majesté est d'avis qu'il est opportun de diriger le XIIe corps et la garde sur Batilly, afin d'atteindre l'ennemi près de Sainte-Marie-aux-Chênes au cas où il voudrait battre en retraite sur Briey, ou de l'attaquer dans la direction d'Amanvillers au cas où il resterait sur les hauteurs. *L'attaque devra se produire simultanément :* PAR LA Ire ARMÉE PARTANT DU LOIS DE VAUX ; *par le IXe corps contre le bois des Génivaux et Vernéville ; par l'aile gauche de la IIe armée arrivant par le nord.*

« Signé : DE MOLTKE. »

Cet ordre ne répondait pas à la situation ; on pouvait, il est vrai, facilement faire concorder son exécution avec la note envoyée une heure auparavant au prince Frédéric-Charles. Si cela arrivait, et cela arriva sans difficulté, il était encore toujours possible d'exécuter l'attaque « arri-

Digitized by Google

vant par le nord », même si l'ennemi s'étendait dans cette direction au delà de Montigny-la-Grange. Par suite, on ne pourra adresser, à ce point de vue, d'autre reproche à cet ordre que sa communication trop tardive. Mais qu'à 10 h. 1/2, on ne sût pas encore si l'ennemi *était en marche ou en station*, c'est là une de ces singularités qui peuvent bien arriver en guerre! A 11 heures, le général de Sperling retourna à cheval de Flavigny à Gravelotte (6 kilomètres), afin de recommander encore particulièrement au général de Steinmetz « de ne pas *attaquer* avec la Ire armée avant que la IIe ne se fût avancée davantage et ne fût prête à concourir à la lutte ». D'après la situation des deux partis à ce moment, il aurait bien pu s'écouler encore trois heures jusque-là. Il aurait été alors 1 h. 1/2.

Ordre donné au IXe corps d'attaquer.

Avant que cet ordre, donné à 10 h. 1/2, ne fût parvenu à la IIe armée, celle-ci avait fait savoir, à 10 heures, au IXe corps, « d'avoir à avancer dans la direction de Vernéville et La Folie » ; elle voulait ainsi obtenir, dans le sens de la profondeur, la concordance entre les ordres donnés par le grand quartier général et l'exécution de ces ordres par le commandement supérieur de la IIe armée. « Au cas où l'aile droite de l'ennemi se trouverait dans ces parages, le IXe corps devait l'attaquer ».

On passe sous silence les ordres donnés par la IIe armée ayant trait aux autres corps.

C'était là un ordre fatal! A 10 heures, de Moltke n'avait *pas encore donné d'ordre pour l'attaque;* il ne le fit qu'à 10 h. 1/2; néanmoins, on ne pourra pas blâmer le prince Frédéric-Charles à ce sujet ; par contre, le passage relatif à l'aile droite française était franchement plein de pièges pour le IXe corps.

Digitized by Google

Pendant vingt-quatre heures, les deux armées n'avaient pas trouvé l'aile droite ennemie, et maintenant on regardait comme quelque chose de *simple* et de *naturel* le fait de la découvrir. Tandis que le général de Manstein avançait dans cette direction, il devait, à cause de la proximité de l'ennemi, rencontrer bientôt ce dernier ; et alors, on pouvait parier cent contre un que le IXe corps, lancé maintenant en avant, attaquerait isolément l'ennemi, et que les deux armées ne pourraient réussir à faire une attaque *simultanée*. Cette « attaque simultanée » supposait qu'auparavant, la situation de l'ennemi *eût été nettement déterminée*, et que, d'un autre côté, tout eût été exécuté avec une *précision presque mathématique*, c'est-à-dire que l'on eût découvert la *position exacte et l'étendue du front adverse*. Aucune de ces deux conditions ne se réalisa ; par suite, les deux armées ne purent « attaquer simultanément » ; au contraire, leur attaque fut successive, et celle de la IIe armée se fit par échelons, par suite de son dispositif intérieur. Du moment où l'on n'avait pas su une seule fois arriver à une exploration « simultanée » convenable, comment pouvait-on vouloir commencer une attaque « simultanée » avec une semblable masse ? L'attaque n'est pourtant qu'une conséquence de l'exploration ! Le compte rendu fait par la IIe armée, au sujet de l'ordre donné au IXe corps, arriva au grand quartier général au moment précis où l'ordre de 10 h. 1/2 venait d'être donné et expédié ; l'ordre du grand quartier général parvint au commandant en chef de la IIe armée à 11 heures. Après que le prince Frédéric-Charles *eût donné* ses ordres (de 10 heures) et eût reçu ceux du grand quartier général de 10 h. 1/2, divers rapports arrivés à 11 heures confirmèrent l'état des choses sur lequel il s'était appuyé à 10 heures pour prendre ses dispositions, c'est-à-dire *que l'ennemi ne battait pas en retraite et qu'il était en position ;* mais, à 11 heures, on ne savait pas encore *où se trouvait son aile droite*. Le rapport du grand état-major dit, à ce

Digitized by Google

sujet (1) : « La vue était limitée, plus au nord, par la configuration du sol et par les bois qui couvraient le pays ». Cela pouvait bien ne pas être concluant.

On détermine la position de l'aile droite française.

Il était environ 11 heures du matin lorsque le général en chef de la IIe armée reçut le rapport du lieutenant Scholl (2), annonçant *la présence d'un camp français à Saint-Privat*. L'ordre donné à 10 h. 1/2 par le grand quartier général arriva à la IIe armée à peu près en même temps que ce rapport. Le prince Frédéric-Charles avait donc *lui-même* déterminé l'extrémité de la position ennemie; il envisagea ce que son ordre de 10 heures avait de dangereux, et, à 11 h. 1/2, il en envoya un autre pour empêcher le IXe corps d'attaquer; mais il était trop tard. Avant que le nouvel ordre ne fût *rédigé*, ce corps avait engagé l'action.

A peu près au moment où le lieutenant Scholl découvrait, *depuis Batilly*, un camp ennemi à Saint-Privat, le général de Manstein en avait lui-même remarqué un à Montigny-la-Grange, depuis Vernéville. De Batilly à Saint-Privat, il y a 6 kilomètres à vol d'oiseau; de Vernéville à Montigny-la-Grange, il y en a 4. Les deux points d'où l'on fit des observations se trouvaient à la jonction des routes de Gravelotte à Auboué et dans la direction de marche prescrite à la IIe armée; de plus, si on les avait indiqués comme buts à atteindre à des cavaliers en patrouille, ces points étaient de ceux d'où la vue s'étend, par un temps clair, aussi loin que possible vers le nord, l'est

(1) *Grand Etat-major*, t. II, p. 694.
(2) *Grand Etat-major*, t. II, p. 695.

Digitized by Google

et l'ouest ; enfin, pour faire les observations que firent le général de Manstein et le lieutenant Scholl, pour les concevoir et les transmettre, il eût suffi de simples estafettes. Pour cela, on n'aurait même pas eu besoin d'envoyer des officiers en reconnaissance. Du moment où il n'était pas défendu d'envoyer des patrouilles, on aurait dû observer, le 17 août, à 6 heures du soir, ce que ces deux officiers remarquèrent le 18, avant 11 heures, et à 11 heures même.

Le commandement supérieur de la IIe armée, à qui revenait le soin de reconnaître Vernéville et Batilly, après avoir reçu l'ordre du 17 août, de 2 heures du soir, devait, avant toute chose, avant de commencer la marche, s'assurer que la direction qu'on lui donnait à suivre était libre, oui ou non. Cela devait avoir lieu dans l'après-midi du 17. Il aurait suffi d'envoyer de simples patrouilles dans cette direction ; elles auraient probablement observé tout ce qu'il était utile de savoir, sans être elles-mêmes remarquées ; en effet, le lieutenant Scholl et le général de Manstein ne reçurent pas de coup de feu, et, le 18, à 11 heures du matin, la situation était exactement la même que le 17 au soir. Les Français avaient négligé les mesures de protection les plus simples ; vers l'ouest, on ne vit pas la moindre patrouille isolée, et les Français furent découverts sans en être avertis. Après la réception de l'ordre du 17 août, de 2 heures, la IIe armée ne pouvait conserver aucun doute, relativement à la direction dans laquelle il fallait faire des reconnaissances.

Le général de Manstein reconnut donc, depuis Vernéville, qu'il n'avait pas devant lui l'aile droite de l'ennemi, et que celle-ci s'étendait davantage vers Saint-Privat ; on tire ainsi de ce fait une nouvelle conclusion : c'est que, rien que de Vernéville, on aurait pu, dès le 17, éclaircir la situation. Mais l'insouciance des Français lui parut si séduisante, au point de vue tactique, qu'il résolut, malgré tout, d'agir contre l'esprit de l'ordre reçu et de surprendre

Digitized by Google

l'ennemi dans son camp, en faisant ouvrir brusquement le feu par son artillerie. Cela réussit pleinement. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si, en agissant de la sorte, la conduite du général de Manstein fut juste et conforme aux événements; il n'est question d'établir qu'une chose, c'est que l'ouvrage du grand état-major a propagé une erreur, en disant que « la vue était limitée » vers le nord par la configuration du terrain, et que, si l'on s'était seulement contenté d'envoyer des cavaliers dans la direction indiquée par le grand quartier général pour la marche du 18 août, on serait tombé dans les camps ennemis, ce qui aurait résolu sur-le-champ tous les problèmes. Mais ce ne fut que dans la matinée du 18 août que des cavaliers partirent dans cette direction; pourquoi? C'est ce qu'on ignore (1).

A 11 h. 1/2, le grand quartier général se trouvait encore près de Flavigny, le commandement supérieur de la Ire armée au sud-ouest de Gravelotte, celui de la IIe près de Vionville (auprès du IIIe corps). Le prince Frédéric-Charles se rendit alors avec son état-major vers le nord et indiqua, comme but de marche au IIe corps, Rezonville, au IIIe, Vernéville, au Xe, Saint-Ail.

Lorsque, à Flavigny, on entendit le canon du IXe corps, on envoya au général de Steinmetz l'ordre suivant, pour empêcher la Ire armée d'*attaquer trop tôt :* « Le combat *partiel* que l'on entend actuellement devant Vernéville n'entraîne pas l'*attaque générale* de la Ire armée. Celle-ci ne doit pas démasquer des fractions importantes; si l'*occasion s'en présente*, on ne doit démasquer que de l'artillerie, pour *préparer l'attaque future* ».

---

(1) La relation faite par de Moltke est en désaccord avec celle du grand état-major, car il dit : « Il (général de Manstein) ne pouvait pas se rendre compte, du point où il était, que de grandes masses se trouvaient plus à gauche, vers Saint-Privat. Par suite, il croyait avoir devant lui l'aile droite ennemie et résolut d'agir conformément au premier ordre qui lui avait été envoyé et d'attaquer l'ennemi par surprise. » (Page 52.)

Digitized by Google

Résumé des ordres du grand quartier général.

Et il était midi passé.

Il est nécessaire maintenant de rappeler brièvement la question dans ses grandes lignes et les mesures principales qui furent prises, du 17 à 2 heures de l'après-midi au 18 à midi. Les divers flottements du grand quartier général dans ses conceptions (17 août, 2 heures de l'après-midi; 18 août, 4 heures du matin, 8 heures du matin, 9 h. 1/2 du matin, 10 h. 1/2 du matin, midi); ceux du commandement supérieur de la IIe armée (18 août, 5 h. 1/2 du matin, 9 heures du matin, 10 heures du matin, 11 h. 1/2 du matin); ceux de la Ire armée (6 heures du matin; rapport du colonel von Unger; rapport du colonel de Loë; 9 heures du matin; rapport du général de Steinmetz à 10 heures environ, disant que l'ennemi se retirait, tandis que le commandant von Holleben et le général de Sperling pensaient de nouveau que l'ennemi restait en position); tout cela, sans exception, doit être attribué aux reconnaissances défectueuses faites par la Ire armée, à leur absence totale au grand quartier général et dans la IIe armée.

Conséquence du défaut d'exploration.

Du moment où, à la suite des mouvements observés chez l'ennemi dans la matinée du 17, on n'était pas sûr que les Français se fussent retirés sur Metz pour accepter la bataille, appuyés à la forteresse, ou eussent battu en retraite sur Conflans ou Briey (on ne prenait pas en considération une retraite par la vallée de la Moselle), il y avait une chose qui allait de soi : il aurait fallu déterminer, au moyen de reconnaissances, lequel des deux cas se présentait, ou si l'ennemi pouvait les avoir en vue tous deux, en admettant que le maréchal Bazaine eût laissé une partie de son armée à Metz pour battre en retraite avec le reste.

Digitized by Google

Si l'on projetait alors une opération, tenant compte de toutes ces alternatives (ordre du 17 août, à 2 heures du soir), la condition première en était *l'exploration sur le front et sur les flancs*. Sur la gauche, les choses étaient très simples : là elles s'éclaircissaient d'elles-mêmes ; sur le front et le flanc droit, non seulement la situation était aussi simple, mais *la teneur de l'ordre exigeait impérieusement des reconnaissances, par suite de la latitude qu'on laissait à la IIe armée*. Si l'un des partis recule, à la suite d'une action tactique, n'importe quel traité apprend que l'autre parti doit le suivre au moyen d'un réseau de patrouilles, conservant le contact par les yeux, de manière à ne pas le perdre de vue. C'est ce qui, sur tout le front de la IIe armée, ne fut pas exécuté, et voilà pourquoi, sur tout son front, elle perdit le contact et la vue de l'ennemi, et ne parvint pas à savoir ce que ce dernier faisait. Le 17, à 11 heures du matin, Rezonville était évacuée par les Français; Gravelotte l'était à 3 heures ; Vernéville l'avait été entre temps. A l'exception de l'évacuation de Gravelotte, le grand quartier général et le commandement supérieur de la IIe armée savaient cela ; à 2 heures, on aurait dû le savoir. Mais la Ire armée savait également, le 17, dès 3 heures de l'après-midi, que l'ennemi renforçait en toute hâte la position en face de Gravelotte. Si donc, le grand quartier général était resté sur le théâtre de l'action, le compte rendu de ce fait lui serait arrivé au plus tard à 4 heures et le commandement supérieur de la IIe armée en aurait reçu la nouvelle, au plus tard, à 5 heures.....

En même temps que l'ordre du 17 août (2 heures du soir) informait le commandement de la IIe armée qu'on connaissait alors l'évacuation de Rezonville et de Vernéville, il lui imposait la tâche de déterminer où l'ennemi se trouvait et quelles étaient ses intentions. Le 17, on ne fit rien dans ce sens. Si l'on admettait que l'ennemi restait auprès de Metz, il était facile d'imaginer où il pouvait bien s'arrêter. Dans cet ordre d'idées, on ne pouvait guère songer

Digitized by Google

qu'aux deux lignes de hauteurs importantes, orientées du sud au nord, qui, séparées par le ravin de la Mance, se rapprochent près du Point-du-Jour et de Plappeville, et se réunissent à peu près vers Saint-Privat. Si l'on croyait que l'ennemi se repliait sur Verdun ou Châlons, on aurait été fixé à ce sujet en se saisissant du cours de l'Orne, de Conflans à Auboué. *Tout cela résultait du simple examen d'une carte générale*, et c'étaient là les deux points essentiels. En les considérant tous deux et en tenant compte des deux cas possibles, on en serait venu à concevoir qu'Auboué était le point où ces deux questions n'en faisaient plus qu'une. Comme conséquence naturelle, la résolution suivante se serait présentée spontanément à l'esprit : « Envoyer le plus vite possible en ce point des yeux capables de voir sainement la situation tactique ». De Vionville à Auboué, il y a environ 15 kilomètres. Si, au reçu de l'ordre envoyé à 2 heures du soir, on était parti à cheval pour cet endroit, on aurait pu encore, en comptant une demi-heure pour s'arrêter et pour observer, être de retour à Vionville le jour même, à 6 heures au plus tard; on aurait donc pu voir clair pour les dispositions à prendre pour le lendemain, et l'on aurait eu jusqu'à 9 heures pour renseigner également le grand quartier général qui se trouvait à Pont-à-Mousson. C'est ainsi que l'on doit agir d'après la carte; toutes ces conclusions découlent de sa lecture et l'on ne doit pas procéder autrement.

Quand une troupe entreprend n'importe quoi, que ce soit en temps de paix ou en campagne, elle doit protéger sa marche sur son front et sur ses flancs. Du moment où la IIe armée devait « se porter en avant » le 18, entre Rezonville et Ville-sur-Yron, comme on savait que l'ennemi était tout près (6 kilomètres) de son aile droite, et comme elle devait marcher par échelons massés, la gauche en avant, ce mouvement ne devait s'exécuter qu'après avoir pris ces mesures si simples. On devait se demander quel pouvait

Digitized by Google

bien être l'objet du grand rassemblement de forces formé entre le Point-du-Jour et Leipzig. Pour une *arrière-garde*, ces forces étaient trop nombreuses, puisqu'on les évaluait à deux corps d'armée. Si, maintenant, on continuait à suivre vers le nord la chaîne de hauteurs formant la position ennemie, la *lecture de la carte* devait faire connaître que c'était là une forte position naturelle ; d'où l'on pouvait supposer que l'ennemi, qui l'occupait, s'étendait vers le nord. Mais on devait également se dire : à l'est de cette position se trouvent d'importantes voies de communications ; il faut parvenir à savoir ce qui s'y passe. En faisant abstraction de ces points de vue élevés, mais naturels, ayant trait aux opérations, le simple usage d'un plan mécanique aurait exigé que, pour une armée rassemblée se portant en avant entre Rezonville et Ville-sur-Yron et ne voulant pas être exposée à des surprises très fâcheuses, les organes destinés à l'exploration couvrissent cette armée en avant et sur ses flancs à une distance qu'on calculerait d'après l'étendue du front. Il n'était guère possible de considérer autre chose. En prenant une ouverture de compas égale à cette distance ou en la considérant simplement à l'œil, on voit que, du côté de l'est, et sur tout le front adverse, après avoir parcouru le tiers de cette distance, on aurait pénétré au beau milieu de la ligne ennemie. Sur tout le front on aurait reçu des coups de fusil et appris sur-le-champ que l'ennemi n'était pas en marche, mais bien qu'il était immobile et se retranchait.

Le prince Frédéric-Charles avait donné ses ordres le 18, entre 5 et 6 heures du matin, près de Mars-la-Tour et Vionville ; à 6 heures, il était à Vionville ; à la même heure, le grand quartier général se trouvait à un bon kilomètre de là, près de Flavigny. Combien il eût été facile d'avoir des éclaircissements ! Comme l'échelon de gauche de la IIe armée devait se mettre en marche à 6 heures du matin, les organes de l'exploration auraient

Digitized by Google

dû être à l'œuvre du côté du nord, de l'est et de l'ouest depuis 5 heures au plus tard ; le grand quartier général et les deux commandements en chef auraient alors pu, peu après le début de la marche, connaître par des rapports tout ce qui était de quelque valeur. Pour cela, point n'était besoin d'une division de cavalerie ; pour réparer cette omission, il suffisait largement de 20 cavaliers, que l'on aurait envoyés sur les routes allant vers l'est ; sur le front de La Folie à Auboué, il aurait même suffi d'un seul officier, autant que possible d'un officier d'état-major, accompagné de quelques estafettes bien montées, à qui on aurait indiqué, comme buts à atteindre, les points dont l'importance sautait aux yeux, c'est-à-dire La Folie, Montigny-la-Grange, Amanvillers, Saint-Privat, Auboué, Roncourt. Il n'est pas question des points situés vers le nord, pas plus que de ceux situés vers l'ouest. Se représente-t-on Napoléon Ier en pareille occurrence ? Avec son activité et sa mobilité infatigables, il aurait tout appris, tout seul ; car, pour une exploration, l'ensemble de la situation était tout ce qu'on peut imaginer de plus simple.

L'adversaire devait, ou bien avoir battu en retraite, ou bien être resté en position.

Eh bien ! depuis la matinée du 17 août jusqu'au 18 août, à 9 h. 1/2 du matin, le grand quartier général, de même que les deux commandements supérieurs, établissaient leurs calculs sur la retraite de l'adversaire. Dans ce cas, quel eût été le but de l'ennemi. *Échapper le plus vite possible aux Allemands !* Du côté des Allemands on savait, depuis le 17 au matin, que l'adversaire était en mouvement. De Gravelotte à Auboué il y a 12 kilomètres, jusqu'à Conflans il y en a 15. Si l'ennemi s'était réellement mis en marche depuis le 17 au matin, un simple coup d'œil montrait que *toute* son armée, en admettant une

Digitized by Google

aptitude *moyenne* à la marche, devait avoir franchi l'Orne le 18, à 9 h. 1/2. En présence d'un calcul aussi simple, comment pouvait-on croire, à 9 h. 1/2, qu'à ce moment-là l'ennemi s'écoulait encore de la position Point-du-Jour—Leipzig, position sur laquelle, avant 9 heures, le colonel de Loë (1) avait signalé des forces variant de un à deux corps d'armée. Certes, si telle était la croyance depuis le 17 au matin, c'était alors une faute doublement grave de n'avoir pas mieux observé l'ennemi. Ces considérations devaient donc faire tenir l'hypothèse d'une retraite pour tout à fait invraisemblable, le 18 au matin. A ce moment, de deux choses l'une : ou l'ennemi avait déjà *battu en retraite*, ou bien *il avait pris position*. La première hypothèse restait tout à fait incertaine pour les Allemands; quant à la seconde, au contraire, ils tenaient les preuves les plus palpables, sur le front du Point-du-Jour à Leipzig. Mais, puisqu'à 9 h. 1/2 le grand quartier général hésitait entre ces deux hypothèses, pourquoi dès son arrivée à Flavigny, à 6 heures du matin, n'ordonna-t-il pas lui-même de faire des reconnaissances, alors que les distances étaient si courtes? Cela ne semble pas avoir été le cas ici, quoiqu'on regarde la chose comme impossible. Quoi qu'il en soit, cette marche de la IIe armée depuis 6 heures du matin, compte parmi les choses les plus curieuses de l'histoire militaire, avec ses corps d'armées marchant en masse et se croisant (XIIe corps et garde) avec les divisions de cavalerie en arrière, le tout à une distance de l'ennemi qui n'atteignit guère que 7 kilomètres, distance infime lorsqu'il s'agit de pareils événements et de pareilles masses. Tout cela se passa par un temps absolument clair; les chemins étaient secs, la vue s'étendait au loin. Qu'on s'imagine un général ennemi tombant au milieu de ces masses qu'on ne pou-

(1) *Grand État-Major*, t. I, p. 688.

Digitized by Google

vait manœuvrer, par exemple vers 8 heures, au moment où avait lieu le croisement du XIIe corps et de la garde! Il est vrai que la pensée de la IIe armée était tournée vers le nord plus que vers l'est; mais, étant donné le but qu'on avait admis pour la marche, il fallait explorer tout aussi exactement vers l'est que vers le nord, et le lieutenant Scholl, qui fut le premier officier de cavalerie qui s'écarta de la zone d'action des troupes (du IXe corps) découvrit immédiatement, sans la moindre difficulté, la position ennemie de Saint-Privat. Il n'y avait qu'à monter à cheval.

L'exposé de tous ces événements dans l'ouvrage du grand état-major est peut-être une chose sans égale dans l'histoire militaire, en raison de la subtilité qu'il exige du lecteur; mais celui qui a composé ce récit aura un jour de grandes responsabilités vis-à-vis de l'histoire. Quand on voit qu'un terrain, sur lequel la vue s'étendait très loin, est donné comme offrant un horizon limité; quand on voit expliquer et justifier le croisement du XIIe corps et de la garde (croisement qui retarda cette dernière de trois grandes heures), par la destination particulière et intrinsèque de chacun de ces corps; quand on voit excuser la position des 5e et 6e divisions de cavalerie derrière l'armée par le manque d'eau sur le plateau de Vionville; quand on ne trouve pas un traître mot touchant les lacunes du service d'exploration et les omissions commises par le commandement en chef; quand on voit, enfin, qu'on a pu mêler tout cela et bien d'autres choses encore dans un style séduisant et fleuri, il semble tout bonnement qu'on a dû chercher un artisan de style dont le grand talent consistât à rendre noir ce qui était blanc et cela de telle manière que le lecteur candide voie réellement noir ce qui était et restera blanc. Ce talent, on l'a trouvé! Mais quand on demande de tels efforts à l'intelligence humaine, il ne faut pas s'étonner qu'elle se révolte contre de pareilles exigences!

Digitized by Google

Critique de l'ordre d'engagement.

A 10 h. 1/2, c'est-à-dire vingt-quatre heures après que l'ordre de mouvement eut été donné, parut l'ordre du 18, répondant à une situation qui s'était accentuée pendant ces vingt-quatre heures, mais qui était encore inconnue. En réalité, jusqu'à ce moment, rien n'avait été modifié du côté de l'ennemi; cet ordre ne fait donc encore que « supposer » que l'ennemi voudra se maintenir entre le Point-du-Jour et Montigny-la-Grange. Pourquoi ne fait-il que « supposer »? Le 17, les ménagements que l'on devait avoir pour le grand âge du souverain expliquent que l'*ordre de mouvement* ait été donné avant que la situation ne fût tirée au clair; les événements forçaient d'agir ainsi, et l'on peut au moins soutenir cette thèse. Mais, jusqu'à 10 h. 1/2 du matin, le 18, on n'avait été pressé par rien; on avait eu largement le temps de tout apprendre, si l'on avait envoyé des cavaliers en reconnaissance. Juste une heure avant, les troupes que l'on apercevait sur la hauteur du côté de Metz semblaient encore se mouvoir du côté de Briey. Les Français nous ont-ils donc rendu réellement si difficile la tâche de les voir et de les reconnaître? Non, en aucune façon. Mais jusqu'alors on les regardait toujours du même point, de Gravelotte. A 10 h. 1/2, on jugeait encore possible une retraite de l'ennemi sur Briey, car on donnait l'ordre de l'atteindre, dans ce cas, vers Sainte-Marie-aux-Chênes; ceci, remarquez-le bien, eût été possible à ce moment; ce point, en effet, est à égale distance du Point-du-Jour et de Jarny. Quoique, considéré dans son ensemble, l'*ordre d'attaque* de 10 h. 1/2 offre une preuve de l'incertitude qui régnait alors dans le grand quartier général au sujet de la position et des intentions de l'adversaire, néanmoins cet ordre se distingue essentiellement de l'*ordre de mouvement*. Dans ce dernier on indiquait le nord

Digitized by Google

comme *direction principale*, et l'est comme *direction secondaire* possible; dans l'ordre d'attaque, c'est l'est qui est donné comme direction principale, tout en tenant compte d'un mouvement éventuel vers le nord. Ce qu'il y a en même temps de curieux, c'est que cet ordre fut donné en raison de cette connaissance même ou de cette ignorance des faits. C'est là la *faute capitale* qu'on doit lui reprocher, car les deux hypothèses (retraite vers le nord ou position prise à l'est) renfermées dans l'*ordre de mouvement* figurent également dans l'ordre d'attaque. Ainsi, au milieu des nombreuses circonstances favorables détaillées plus haut, avec un service d'état-major et d'exploration formidable, on n'avait pu, en réalité, pendant vingt-quatre heures, rien apprendre d'important sur un ennemi dont on n'était séparé que par une distance très faible. Malgré cela, dans l'ordre de combat, on changea aussi radicalement d'idée.

De la simultanéité de l'attaque.

Il a déjà été question de la *simultanéité* de l'attaque par les deux armées. On ne peut attaquer simultanément une position que lorsque cette position est nettement *déterminée*, et lorsque, sur tout le front, les assaillants en sont *à égale distance*. Qu'une seule de ces deux conditions ne soit pas satisfaite, c'en est assez pour qu'on n'arrive pas à la simultanéité; or, ici, aucune des deux conditions n'était remplie, et le grand quartier général le savait. Par les rapports de la IIe armée, on savait que celle-ci s'étendait, à 10 h. 1/2, à peu près de la ferme de Caulre à Jarny, la garde assez en arrière de cette ligne, et se trouvait hors d'état de changer de direction régulièrement de n'importe quel côté, de manière à réaliser une attaque simultanée en ce qui concernait cette seule armée; il ne s'agissait pas de simultanéité avec la

Digitized by Google

Ire armée. A 10 h. 1/2, on ne connaissait pas non plus la position ennemie, ainsi que le révèle formellement le texte de l'ordre. Il était donc impossible de prétendre à une attaque simultanée, et cette prétention même est un signe de cette confusion dans la perception de tous les événements dont il est question ici. D'ailleurs, d'après la situation, *en admettant qu'à* 10 *h.* 1/2 *le grand quartier général eût connu la position de l'ennemi*, il eût été 4 heures avant qu'on eût pu exécuter une attaque simultanée, si l'on cherchait à tourner l'aile droite ennemie. Mais il n'y a pas à chercher, au point de vue tactique, quels avantages on demandait à une attaque *simultanée*. Des positions qui ont 7 kilomètres de front, comme on le croyait à 10 h. 1/2, ne peuvent d'ailleurs pas être attaquées partout à la fois. C'est de la théorie pure. Napoléon, en pareille circonstance, avait coutume de commencer par attaquer sur tout le front avec son avant-garde ; il voulait déterminer ainsi la répartition des troupes ennemies plus exactement qu'il ne pouvait le faire par des reconnaissances personnelles ou autres ; et ce n'était que lorsque l'ennemi avait révélé la répartition de ses forces qu'avait lieu la véritable attaque, dirigée d'après le déploiement qui se trouvait alors terminé : telle est la conduite à tenir en présence de positions fortifiées ; la bataille de Gravelotte rentre dans ce cas. Ici il n'y eut rien de semblable. *Si l'on s'est arrêté aussi longtemps sur ce sujet, c'est que Gravelotte pourrait être, dans une certaine mesure, la bataille-type de l'avenir au cas où le défenseur voudrait utiliser les avantages qu'offre l'armement actuel.*

Mais il n'arrivera certainement plus de gagner une bataille comme celle de Gravelotte après des reconnaissances aussi insuffisantes.

Digitized by Google

La Ire armée doit attaquer de front et de flanc.

Il faut attacher une importance particulière à ce que l'attaque de la Ire armée devait se produire *à la fois par Gravelotte et par le bois de Vaux;* si l'on considère la position ennemie, telle que la voyait alors de Moltke, cette manœuvre s'appellera : « l'enveloppement des deux ailes de l'ennemi ».

Lorsqu'à midi on entendit, de Flavigny, le canon du IXe corps, qui tonnait à Vernéville, de Moltke semble avoir reconnu que l'attaque simultanée avait échoué avant de naître ; c'est pourquoi il envoya au général de Steinmetz l'ordre dont il a été question plus haut. Ce général pouvait considérer cette canonnade comme le signal de l'attaque, et, comme de Flavigny à Gravelotte il y a 6 kilomètres, Steinmetz devait l'avoir entendue longtemps avant que le nouvel ordre de de Moltke ne pût lui arriver.

C'est en effet ce qui eut lieu. En tout cas, ce ne fut pas une mauvaise chose que le général de Steinmetz eût déjà engagé le combat d'artillerie ; mais la suite des événements nous apprendra qu'on ne réalisa rien moins que l'attaque projetée. La IIe armée attaqua, en effet, par échelons de corps d'armée, comme elle avait marché ; la Ire le fit par échelons et cela toujours dans une seule des *deux directions prescrites*, comme si elle avait pris le taureau par les cornes ; malgré le nombreux personnel du grand quartier général et des deux commandements supérieurs, il n'y eut pas moyen de mettre de l'unité dans le dispositif de cette bataille, qui, au point de vue tactique, manqua dès le début.

Néanmoins, de Moltke, avec sa rare ténacité, se cramponnait à l'idée d'une attaque simultanée. Pour arriver encore à ce but, on envoya, à 1 h. 3/4, la communication suivante au prince Frédéric-Charles : « Le IXe corps

Digitized by Google

livre un combat d'artillerie devant le bois Doseuillons. On ne fera pas l'attaque générale à fond sur toute la ligne avant que des forces importantes aient pu avancer devant Amanvillers ». Ainsi, à 1 h. 3/4, on ne savait pas encore au grand quartier général que l'aile droite ennemie s'étendait au nord jusqu'à Saint-Privat. Aussi, la communication ci-dessus ne permettait-elle pas non plus de former une attaque simultanée. Le grand quartier général n'apprit qu'à 5 heures jusqu'où cette aile s'étendait en réalité.

Direction du combat par le prince Frédéric-Charles.

La canonnade de Vernéville, qui avait été occupé à 10 heures du matin par la 18e division, mit en branle les sphères supérieures du commandement. Immédiatement, le prince Frédéric-Charles marche au canon, avec son instinct de général; à 1 heure, il se trouvait entre Saint-Marcel et Vernéville (1); à 2 heures, près de Habonville (2), et, ainsi, jusqu'à la fin de la bataille, il resta à proximité du point où devait se produire la crise finale. En agissant ainsi, le prince se comporta d'une manière digne de Napoléon; grâce à cette manière d'agir et à la conduite géniale de celui qui alors était prince royal de Saxe (XIIe corps) on put diminuer les distances et les durées, et corriger, d'une manière assez satisfaisante, les fautes commises jusque-là. Les deux princes royaux comprirent aussi de suite la *situation stratégique* dans toute son étendue, en cherchant tous deux à gagner, et en parvenant à atteindre la dernière ligne de retraite de l'ennemi, la vallée de la Moselle. Napoléon, ce maître

(1) *Grand État-Major*, t. II, p. 701.
(2) *Grand État-Major*, t. II, p. 740.

Digitized by Google

des batailles, que *nul n'a égalé*, a commis, lui aussi, des fautes. La manière dont on rétablit *une situation*, compromise au début, est le signe auquel on reconnaît le général. S'il faut reprocher au prince Frédéric-Charles d'avoir été trop prudent et d'être resté trop en arrière avant la bataille, il faut aussi, pour être juste, appuyer sur ce fait, qu'à partir du moment où il reçut le rapport du lieutenant Scholl, le prince se montra entièrement à la hauteur de la situation générale, dans ses tendances stratégiques les plus vastes; il faut dire aussi qu'à partir de ce moment, la manière dont il dirigea la bataille est au-dessus de toute critique, et ce ne fut que lorsque s'éteignit l'incendie de Saint-Privat, dont les flammes s'élevaient dans le ciel, que ce prudent général quitta de sa personne le point où s'était décidée la victoire. Oui, certes, si l'on peut dire que des généraux furent vainqueurs de Saint-Privat, ceux-ci s'appellent le prince Frédéric-Charles et le prince héritier Albert de Saxe.

Direction du combat par le grand quartier général.

Le grand quartier général et le chef de la Ire armée ne se comportèrent pas comme le prince Frédéric-Charles. A 2 heures, le grand quartier général se trouvait à peu près à Rezonville. Comme l'ordre de combat prescrivait d'*envelopper* les deux ailes ennemies, il aurait dû se rendre ou bien derrière le centre, à la cote 1038, près de Vernéville, ou bien derrière l'aile la plus importante au point de vue stratégique, c'est-à-dire du côté de Saint-Privat. Au lieu de cela, il prit position, vers 5 heures environ, au sud de la Malmaison (1). Ce choix peut se jus-

(1) *Grand État-Major*, t. II, p. 824. — *De Moltke*, p. 57.

Digitized by Google

tifier tant que le déploiement de la deuxième ligne n'est pas terminé; mais une fois que l'on eut déterminé la position de l'aile droite ennemie, du moment où l'idée stratégique de rejeter l'ennemi sur Metz *fut le but nettement assigné à la bataille*, après le déploiement régulier de la deuxième ligne, c'est-à-dire à 4 heures au plus tard, la place du grand quartier général se trouvait n'importe où vers le nord, mais partout ailleurs qu'au point où il resta. Ceci dit seulement en raison du temps nécessaire à la transmission des ordres et des renseignements.

Direction du combat par le général de Steinmetz.

A midi, le général en chef de la Ire armée se porta à l'est de Gravelotte, pour y rester. C'était là la place qui lui convenait le mieux; mais ce que fit ou omit le général de Steinmetz diffère du tout au tout de la conduite du prince Frédéric-Charles, dont la situation n'était vraiment pas plus favorable. Rien dans cette manière d'agir n'est le fait d'un général. Dans son ensemble, la Ire armée ne parvint pas à prononcer *une attaque*, dans la véritable acception du mot, étant donnés la position *ennemie* et l'*ordre d'engagement* de 10 h. 1/2 du matin; elle n'arriva pas à préparer une attaque de front, de manière à la faire réussir, ni à soutenir cette attaque de front depuis le bois de Vaux; d'ailleurs, on n'attaqua pas par le bois de Vaux, ce qui eût été plus facile que par Gravelotte; la Ire armée n'a pas du tout compris l'ordre donné par de Moltke à 10 h. 1/2; il semble qu'elle ne reconnut pas que ce dont dépendait une attaque simultanée de front et de flanc, c'était l'occupation, sur le versant oriental du ravin de la Mance, d'une forte position enveloppante, favorable aux feux de l'infanterie; elle ne se conforma pas à l'esprit de l'ordre reçu en l'exécutant; jamais elle n'eut quelque chose de complet

Digitized by Google

à sa disposition ; jamais elle n'eut de but raisonnable ; et les troupes s'épuisèrent dans des dispositifs malheureux, par compagnie et par bataillon. Tout ce qui se passa ici, pour prendre la position, n'est que méprise, agitation, mêlée et chocs confus, sans une idée nette de ce que l'on avait devant les yeux et de tout ce qui, invisible sur le terrain, pouvait se lire sur la carte.

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

Digitized by Google

CHAPITRE V

LES ABORDS DU RAVIN DE LA MANCE

Caractère des lignes de hauteurs.

Entre les grandes routes de Vionville—Gravelotte—Metz, et Sainte-Marie—Saint-Privat—Saulny—Metz, s'étendent, à peu près dans la direction nord-sud, trois lignes de hauteurs ; celles qui sont situées à l'ouest courent presque parallèlement, tandis que la troisième, celle qui est le plus à l'est, s'écarte un peu du parallélisme vers le sud-est. Ces hauteurs sont celles allant : 1° de Gravelotte à Sainte-Marie-aux-Chênes par la Malmaison et Verneville ; 2° du Point-du-Jour à Saint-Privat par Moscou et Amanvillers ; 3° de Plappeville aux carrières d'Amanvillers et au delà. Entre ces trois crêtes se trouvent deux ravins profondément encaissés : le ravin de Châtel entre les deuxième et troisième crêtes et celui de la Mance entre les première et deuxième ; tous deux ont le même caractère, un fond assez large (250 à 400 mètres) avec des flancs escarpés, qui, à ce moment, étaient recouverts de taillis épais. Le 18 août 1870, les ruisseaux de ces deux vallées et ces vallées elles-mêmes étaient complètement desséchés, et, par suite, partout franchissables.

De ces trois lignes de hauteurs, celle qui se trouve le plus à l'est est, dans son ensemble, la plus élevée ; celle qui est le plus à l'ouest, la plus basse ; la troisième tient

Digitized by Google

à peu près le milieu entre les deux autres. La distance qui sépare les trois crêtes est à peu près la même, environ 3,000 mètres; à certains endroits, elle va jusqu'à 3,500 mètres. Le 18 août 1870, l'espace qui s'étend entre les deux crêtes occidentales était couvert, d'une manière générale, au sud de Vernéville, par de grands bois de forme irrégulière; le terrain qui s'étendait au nord de Vernéville pouvait, par comparaison, passer pour découvert et n'offrant pas d'obstacle à la vue. Si, en pareille circonstance, on supposait l'ennemi établi à peu près sur une ligne allant de Montigny-la-Grange au sud du Point-du-Jour (et telle était l'idée des Allemands jusqu'au 18 août, à 10 h. 1/2 du matin), tout indiquait naturellement que c'était par le nord ou le nord-est qu'on devait pousser les reconnaissances sur Montigny-la-Grange, c'est-à-dire que cette direction s'imposait d'elle-même pour les reconnaissances. Non seulement la cote 1038,6, située au sud-ouest de Vernéville, était la plus importante de toute la crête occidentale, mais elle se trouvait encore exactement au centre de la ligne de combat, ce qui fut prouvé plus tard; par suite, elle aurait été singulièrement propre à servir de point d'observation au grand quartier général, du moment où l'on pouvait y arriver sans danger.

Caractère des bois.

Les régions boisées citées plus haut : bois des Génivaux au nord de la route de Gravelotte à Metz, et bois de Vaux au sud, étaient alors reliées par une étroite bande de bois que traversait la grande route. Cette bande commençait à peu près au point où le ruisseau venant de la Folie se jette dans la Mance, et arrivait à hauteur des Sablières, avec une largeur maximum de 500 mètres. Cette bande de bois n'arrêtait pas la vue d'une hauteur à l'autre, car, à ce moment, elle commençait à peu près à mi-côte de la

Digitized by Google

hauteur occidentale, pour se terminer au premier tiers de la colline orientale, de telle sorte que, de part et d'autre, on pouvait, par-dessus les arbres, distinguer nettement la position principale de l'adversaire. Cette bande de bois ne formait pas non plus un grand obstacle aux mouvements, ce qui fut prouvé par des reconnaissances précises. De chaque côté de la Mance, il y avait assez de place pour déployer des brigades les unes à côté des autres; dans cette bande de bois même, il y avait quelques clairières; il y avait, enfin, une grande clairière immédiatement au nord et au sud de la grande route. Sans tenir compte des chemins qui traversaient la bande de bois, celle-ci pouvait être franchie sans désordre par des compagnies et des pelotons; la cavalerie elle-même aurait pu s'y frayer un passage, par exemple au sud de la grande route. Le bois de Vaux n'en différait pas beaucoup; par contre, le bois des Génivaux formait, d'une manière générale, un sérieux obstacle aux mouvements. Plus tard, je l'ai parcouru en tous sens, et en maints endroits je n'ai pu m'y frayer un passage sans déchirer mes habits. Ceci entre moins en considération pour cet ouvrage, néanmoins la partie nord de la bande boisée, au nord de la grand'route, présentait le même caractère.

Disposition relative des points culminants du terrain de part et d'autre.

Si le point culminant de la crête occidentale était au sud-ouest de Vernéville, celui de la position ennemie se trouvait au Point-du-Jour (1102); à partir de là, la chaîne de hauteurs se maintenait au delà de 1080 jusqu'au milieu du front de combat, pour tomber ensuite à 1050 à Saint-Privat et à 1014 à Roncourt. La crête du milieu, courant du nord au sud, était plus élevée que la crête occidentale dans sa partie sud de moins de 100 mètres; dans sa partie

Digitized by Google

nord de plus de 100 mètres. C'est sur cette crête que se trouvait l'armée française depuis la matinée du 17 août. La crête du milieu ne se trouvait pas dans une situation analogue vis-à-vis de celle qui s'étendait à l'est; pour qui venait de l'ouest, cette dernière formait l'horizon et dominait celle du milieu, laquelle se détachait nettement sur ce fond, ainsi que tout ce qui s'y passait. Ce jour-là on n'aurait donc pas eu la moindre difficulté à apercevoir, même sans lunette, depuis la crête du milieu, l'approche des Allemands, mais pour cela il aurait fallu *vouloir* voir; depuis le 17 au soir, il eût été possible aux Allemands de s'assurer de ce qui se passait sur la crête du milieu : avant tout, jusqu'à quel point la position française s'étendait vers le nord, et ce qu'on faisait pour la renforcer. Mais les deux adversaires négligèrent de donner, à cet égard, les ordres nécessaires, de sorte que les Allemands furent aussi peu renseignés sur les Français, que les Français sur les Allemands.

Le temps.

Le temps était clair, ce qui favorisait beaucoup les vues lointaines; du 17 à midi au 18 à midi, c'est-à-dire au début de l'action, il n'y eut pas le moindre nuage au ciel; par suite, on aurait pu observer à l'œil nu, et sans aucun danger, la présence des patrouilles allemandes sur la crête calcaire et dénudée du milieu, dont la couleur d'un blanc jaunâtre tranchait fortement sur un fond sombre. C'est, du moins, ce que l'on pense aujourd'hui, lorsque l'on marche de l'est à l'ouest, sur les deux grand'routes citées plus haut; mais le 17 août, et jusqu'à la matinée du 18, les Allemands ne portèrent qu'une attention insuffisante sur celle de ces routes qui était le plus au nord.

A midi, le thermomètre marquait 24 degrés Réaumur.

Digitized by Google

La route Rezonville—Gravelotte—Metz avec ses communications latérales.

La route de Gravelotte à Metz, large de 15 mètres, traverse la bande de bois citée plus haut, entre les bois des Génivaux et de Vaux. Cette route qui, d'abord, au sortir de Gravelotte, descend vers la vallée, en rase campagne, prend, au fur et à mesure qu'elle se rapproche de la bande boisée, le caractère d'une tranchée; elle traverse ensuite la Mance sur un remblai, dont la plus grande hauteur est d'environ 20 pieds, avec des murs à droite et à gauche à hauteur du genou; après la Mance, elle court encore pendant environ 250 mètres en tranchée, le long du versant oriental de la colline, dans la direction de Saint-Hubert. Cette route, qui pouvait être battue en grande partie par le feu de l'ennemi, devait être, pour les Allemands, un mauvais chemin d'approche, surtout parce que son débouché oriental se trouvait dans la zone efficace du feu de l'infanterie ennemie. Une fois que des troupes s'y étaient engagées, elles ne pouvaient pas se défiler à volonté à droite ou à gauche; sur cette route, dans la forêt, elles ne pouvaient qu'avancer ou reculer. Pour l'artillerie et la cavalerie, ce désavantage se continuait sur le versant oriental, là où la route cessait d'être en déblai, parce que, peu après ce point, s'étendaient, de part et d'autre, vers l'est, des carrières qui empêchaient ces deux armes de passer dans les champs. Pour cette raison, on ne peut appeler cela une route, mais bien un défilé, large il est vrai, mais très long; et la faculté de faire passer de l'infanterie en ordre, par petites fractions groupées, au travers de la bande de bois, au nord et au sud du défilé, n'en change guère le caractère. Au sortir de Gravelotte, la route décrit un léger coude, tourné vers le nord, jusqu'à la cote 1076, et arrive sur l'autre versant; elle change alors de direction presque à angle droit

Digitized by Google

vers le sud, pour former à partir de là un coude plus accentué encore vers le sud. La première branche a 2,200 mètres de long; la seconde, jusqu'à Rozérieulles, en a 3,200. La route était bordée de peupliers, de sorte qu'à l'exception de la partie comprise dans la bande de bois on pouvait, de Gravelotte, la suivre à l'œil nu jusqu'au point, situé à hauteur du bord sud des carrières de Rozérieulles, où elle s'infléchit de nouveau vers l'est. La partie de la route qui s'étend de la cote 1076 vers le sud, au point où elle s'infléchit vers l'est et au delà, était bordée, sur la moitié de sa longueur, de murs à hauteur du genou. Ce tracé formait par lui-même un front défensif aussi fort qu'on pouvait le désirer. En suivant exactement le tracé de cette route, les Français avaient suppléé aux trouées laissées dans le mur par des tranchées de faible profil capables de cacher et d'abriter de fortes lignes de *tirailleurs;* le mur lui-même avait été crénelé sur le versant oriental. A 200 mètres à l'est du point où la grande route cesse d'être en tranchée se trouvaient, de part et d'autre, sur une longueur d'environ 200 mètres, des carrières, et à peu près à 150 mètres à l'est de celles-ci commençait le mur de clôture occidental de la ferme de Saint-Hubert. Prenant près des carrières, au sud de la grand'route, un chemin de culture praticable à l'artillerie se dirigeait presque en ligne droite sur la branche de la grand'route allant vers le sud, et y aboutissait à environ 250 mètres au sud du coude (cote 1076). Une seconde route, praticable à toutes les armes, partait du moulin de la Mance pour traverser le bois de Vaux, tourner vers le nord à la lisière est de celui-ci, et, en la côtoyant, aboutir à la grand'route, au point où celle-ci, sortant de la bande de bois, arrivait au versant oriental. Une bifurcation de cette route, dirigée exactement vers l'est, conduisait à la cote 1081. Venant de la partie nord de la vallée de la Mance, une troisième route, praticable à toutes les armes et dont l'accès était facile vers la Mal-

Digitized by Google

maison, rencontrait la grand'route à l'ouest de Saint-Hubert, formant avec celle-ci un angle aigu. Il n'y avait pas, dans un rayon de 4,000 mètres de voies de communication autre que ces trois-là au travers de la vallée, couverte, d'ailleurs, d'épais taillis. De même que la grand'route, les débouchés des voies de communication latérales se trouvaient dans la zone efficace du feu des Français, car la distance extrême qui les séparait du Point-du-Jour et de Moscou était de 1100 mètres.

Le Point-du-Jour, Moscou et Saint-Hubert.

Le Point-du-Jour et Moscou étaient deux bâtiments blancs, construits en pierres, visibles de loin, distants l'un de l'autre, en ligne droite, de 1200 mètres. *Cet espace, relativement étroit, long de* 1100 *mètres et large de* 1200, *fut plus tard le théâtre d'une lutte, où trois corps d'armée allemands se jetèrent pêle-mêle et se mélangèrent l'un avec l'autre.* Le Point-du-Jour, composé de deux bâtiments distants de 100 mètres, était entouré sur les trois quarts de la circonférence par un retranchement de faible profil, qui avait les flancs tournés vers le sud et le nord-ouest. Ce retranchement n'offrait d'*abri que contre le tir de l'infanterie* et non contre celui de l'artillerie; or, ici comme à Moscou, l'artillerie allemande avait tiré d'une manière si parfaite, qu'à la fin de la bataille les rares endroits qui n'avaient pas été dévorés par les flammes offraient l'image de la plus complète dévastation. Ici on ne compta presque pas de morts et de blessés atteints par le tir de l'infanterie allemande, mais presque tous avaient été mis hors de combat par le feu de l'artillerie. Dans le grand amas de décombres, qui s'étendait, presque sans interruption, de Moscou au Point-du-Jour, les défenseurs, surtout à Moscou, gisaient horriblement mutilés et déchirés par les obus allemands; des membres et des tronçons de corps

Digitized by Google

avaient été projetés à 30 et 50 pas; par places, les pierres et le sable étaient imprégnés de sang. A Moscou et au Point-du-Jour, on trouva des corps de Français carbonisés dans les endroits qu'ils défendaient, et un grand nombre de blessés portaient la trace des flammes qui avaient brûlé leurs uniformes et leurs membres. Au milieu de tout cela gisaient, ça et là, des fusils et des sabres, des sacs et des cartouches, des débris d'avant-trains qui avaient sauté, des affûts et des roues détruits par les obus, et un nombre relativement considérable de chevaux horriblement mutilés et déchirés. Le sol avait été transformé par le feu terrible de l'artillerie allemande en un champ désert rempli de cadavres. Après la bataille il fut impossible de traverser les cours intérieures du Point-du-Jour et de Moscou avant de les avoir déblayées. La cour du Point-du-Jour était petite, comparée à celles de Moscou et de Saint-Hubert; par contre, au Point-du-Jour le front opposé aux Allemands était plus grand que dans les deux autres fermes.

La ferme de Moscou avait la forme d'un rectangle dont le plus grand côté, celui du sud-ouest, faisait face aux Allemands. La maison d'habitation était au fond du jardin et de la cour, entourés d'un mur à hauteur du genou. Les étables, etc... se trouvaient sur le petit côté, celui du nord; les murs du jardin et de la cour, ainsi que les murailles de la maison d'habitation, avaient été crénelés; le grand côté avait une longueur de 200 mètres. Aussi dégagée que le Point-du-Jour, cette ferme, avec sa grande étendue, offrait un but excellent à l'artillerie allemande. Des tranchées-abris se rattachaient, vers la droite et la gauche, aux murs de la cour et du jardin. A 700 mètres à l'ouest de ces bâtiments se trouvait, sur le flanc dénudé de la colline, la ferme blanche de Saint-Hubert, construite en pierres. Les deux étages de la maison d'habitation, bâtie tout contre la route, avaient été organisés défensivement; il y avait une écurie sur le côté ouest de la

Digitized by Google

maison, une autre sur le côté nord. Le mur de la cour du côté ouest n'offrait pas de discontinuité, les issues donnant de la maison sur la grande route étaient ouvertes, et l'on avait pratiqué une large brèche dans les murs est du jardin.

Le long du mur nord-ouest de Saint-Hubert s'étendait un chemin praticable à toutes les armes, et conduisant de la grand'route à Moscou. Ce chemin, ainsi que celui qui s'en détachait vers la cote 1102, était bordé de tranchées-abris. La ferme et le jardin, entourés d'un mur à hauteur du genou, avaient presque la forme d'un triangle isoscèle, dont le petit côté, long de 150 mètres, faisait face aux Allemands qui venaient par la grand'route. Des deux grands côtés, longs d'environ 250 mètres, formant vers l'est un angle aigu, le plus au sud n'avait pour les Français qu'une faible valeur tactique, car on ne pouvait tirer de là que dans une position oblique; comme position de tir, le côté nord n'avait aucune valeur. La forme indiquée plus haut n'était donc pas propice à la défense, mais la position n'en avait pas moins une grande valeur, car la distance du front ouest de la ferme à la lisière est du bois était d'environ 400 mètres. Moscou, le Point-du-Jour et Saint-Hubert réunis affectaient à peu près la forme d'un grand bastion s'avançant au loin vers l'ouest; sa face nord mesurait 1000 mètres, sa face sud 900 mètres; cependant le tracé des faces ne présentait *aucun abri*, abstraction faite des enclos de ces trois fermes.

Saint-Hubert et les carrières de sable.

A 900 mètres au sud de Saint-Hubert, dont les murs ainsi que ceux du jardin avaient été crénelés, se trouvaient quelques carrières de sable, à 200 mètres à l'est de la lisière orientale du bois. La ferme de Saint-Hubert et les carrières de sable étaient donc en quelque sorte une

Digitized by Google

avant-ligne de la position principale Point-du-Jour—Moscou. Les Français n'avaient pas préparé de communication défilée entre l'avant-ligne et la position principale. On n'avait également transformé, en aucune manière, le Point-du-Jour et Moscou en « fortins » (1); bien plus, les Français s'étaient contentés de percer des créneaux dans les murs et avaient creusé à droite et à gauche des tranchées-abris de faible profil; des témoins oculaires, en qui j'ai confiance, m'ont affirmé que ces dernières n'offraient pas, d'une manière générale, un profil régulier; on avait l'impression qu'elles avaient été faites avec précipitation, de sorte que dans l'ensemble cette organisation était loin de pouvoir passer pour parfaite. Au sud-ouest du Point-du-Jour, il y avait une grande carrière qui s'avançait en forme de bastion; à l'est de ce dernier, les angles de la grand'route de Metz délimitaient le front d'une manière qui, par elle-même, était naturellement forte, avec des flancs repliés en arrière. Le long de la grand'route, par le Point-du-Jour jusqu'à Moscou et au delà vers le nord, s'étendaient des tranchées-abris reliées en quelque sorte les unes aux autres, dominées fortement aux ailes par Moscou et le Point-du-Jour. Ces retranchements, que l'on voyait de Gravelotte à l'œil nu et que l'on distinguait très nettement avec une lunette, présentaient diverses sinuosités irrégulières, de sorte qu'il était possible de croiser les feux en avant de tout le front. Les ouvrages de campagne situés aux ailes (Point-du-Jour et Moscou) comportaient également plusieurs lignes étagées, et les unes derrière les autres.

Pourquoi Saint-Hubert ne fut-il pas détruit?

Étant donnée la situation avantageuse et forte du front

(1) *Grand État-Major*, t. II, p. 678.

Digitized by Google

de leur position principale, les Français auraient mieux fait de détruire Saint-Hubert de fond en comble et de le raser ; en ne le faisant pas, ils donnent à penser qu'ils voyaient dans Saint-Hubert et les carrières de sable un point d'appui à conserver pour une offensive ultérieure. A Saint-Hubert il n'y avait pas d'artillerie ; celle-ci se trouvait réunie en trois groupes bien distincts placés aux points les mieux abrités entre le Point-du-Jour et Moscou ; elle était disposée en une sorte de demi-cercle, de manière à pouvoir couvrir de feux convergents le débouché de la route de Gravelotte.

Caractère du terrain sur le versant de la colline.

La position française avait une pente uniforme et presque régulière depuis la position principale jusqu'à la lisière orientale des bois qui couvraient le ravin de la Mance. Étant données la portée du fusil des Français et la connaissance qu'ils avaient des distances, c'était ici le cas pour l'infanterie d'utiliser le tir aux grandes distances : ce tir s'est d'ailleurs montré d'une efficacité extraordinaire. Au milieu de semblables circonstances, les Français ne pouvaient rien désirer de mieux qu'une attaque énergique des Allemands ; et s'il existe vraiment, en thèse générale, des positions imprenables, celle-ci en était une, quoique le général Frossard eût pu ici faire plus d'honneur à ses connaissances d'officier du génie.

Profondeur de la position.

Tandis qu'au centre, à cause de l'étroitesse de la crête, les Français furent gênés par le manque de profondeur de leur position, qui les força à masser la plus grande partie des troupes, cette profondeur allait jusqu'à 1600 et

Digitized by Google

1800 mètres dans la partie de la position dont nous avons déjà parlé. Par suite, les troupes n'étaient pas gênées dans leurs mouvements; elles pouvaient aussi se soustraire davantage au feu de l'ennemi, tout en ayant la facilité de se reporter vivement sur la position principale; les Français surent, d'ailleurs, mettre à profit cette disposition.

Choix de la position des réserves.

A près de 400 mètres à l'est de la position ci-dessus, le maréchal Bazaine avait à sa disposition la garde comme réserve générale; la réserve générale d'artillerie se trouvait entre les forts de Saint-Quentin et de Plappeville. Le ravin de Châtel opposait certes un sérieux obstacle aux mouvements de l'entrée en ligne de la réserve dans la direction de Gravelotte; néanmoins, en envoyant un avis en temps opportun, la réserve générale pouvait être amenée à temps sur ce point. (C'est ce qui eut lieu, en effet, à cette aile : attaque de la 1re brigade de voltigeurs de la garde à Brincourt.) L'adversaire ne peut pas s'emparer d'une semblable position en s'élançant simplement contre elle; le combat sur les abords de la position exige plusieurs heures; le début d'un effort sensible marquait donc le moment où la réserve devait se mettre en marche vers ce point; or, Bazaine fut prévenu à temps de cet effort. D'après le plan de bataille, du moment où la place assignée à la réserve se trouvait à l'aile gauche, la configuration du sol ne laissait pas le choix à Bazaine. La place où il l'avait établie était, à ses yeux, la meilleure qu'on pût lui trouver, car, de là, on avait des chemins dans les directions du Point-du-Jour et de la ferme de Leipzig, ainsi que dans celle de Saint-Privat. Par suite, le maréchal pouvait faire entrer en ligne sa réserve vers le nord ou vers le sud; il ne le pouvait pas au centre, ou, du moins, il ne pouvait envoyer que de l'infanterie;

Digitized by Google

car, là, chemins et sentiers faisaient défaut. Malgré cela, la position de la réserve générale présentait deux inconvénients : *les moyens de communications* vers tous les points de la ligne de combat étaient en nombre insuffisant; *la distance de la réserve à cette ligne* était trop grande, surtout du côté de Saint-Privat où elle atteignait 10,000 mètres. Il est vrai que l'on trouvera rarement une position pour la réserve qui satisfasse à toutes les conditions. En attendant, comme on ne peut jamais savoir à l'avance quelles sont les *intentions* de l'ennemi, et tout aussi peu la *tournure* que prendront les événements, le choix de la position de la réserve générale est un élément décisif dans l'ensemble des dispositions à prendre; voilà pourquoi on peut juger un général sur cette partie de ses dispositions. Observez la conduite de Napoléon Ier en pareille matière.

Si, comme Bazaine le fit ici, la place de la réserve ne répond qu'à un seul cas, on ne l'a pas à sa disposition dans les autres éventualités; elle manque complètement son but, si le seul cas prévu est étranger aux intentions de l'ennemi; et c'est ce qui arriva ici. Quand bien même Bazaine eût craint d'être coupé de Metz, la forte position de son aile gauche rendait une brigade suffisante comme réserve derrière le 2e corps; en adoptant même le *point de vue* du maréchal, tout le reste de la réserve, et lui de sa personne, devaient se trouver dans les parages d'Amanvillers : il aurait pu alors engager sa réserve à temps. A la manière dont les choses se sont passées, le maréchal n'a dû attribuer la perte de la bataille qu'à la mauvaise place qu'il choisit pour lui-même et pour la réserve générale. On ne peut pas préciser si le grand quartier général français a fait de semblables réflexions; en tout cas, il les fit trop tard. Mais les inconvénients de l'emplacement choisi pour la réserve générale ne pouvaient échapper au maréchal Bazaine, et si, malgré cela, il tenait à cet emplacement, il aurait fallu au moins veiller

Digitized by Google

à ce que la *transmission des renseignements* fût réglée d'une manière convenable, et à ce que la route de Saint-Privat fût laissée libre. Ces deux précautions furent également négligées. Voilà dans quelle mesure la conduite du maréchal Bazaine est critiquable. Mais il faut blâmer plus encore le maréchal Canrobert. Au point précis, où plus que partout ailleurs il eût été nécessaire de fortifier la position, c'est-à-dire dans les environs de Saint-Privat, on ne fit rien de semblable. On a excusé ce fait en disant qu'il n'avait pas son parc du génie; mais cette excuse n'est pas admissible, car, avec les moyens dont on disposait, on aurait parfaitement pu renforcer la position, et cela d'autant mieux qu'on en eut *grandement le temps*. De plus, le maréchal Bazaine avait vivement recommandé au maréchal Canrobert d'occuper à Saint-Privat un front resserré ; Canrobert fit le contraire, il s'étendit plus qu'il ne fallait, jusqu'aux carrières de Jaumont. Cette faute se fit doublement sentir, parce que, non seulement le maréchal Canrobert ne fit rien pour renforcer la position, mais parce qu'il laissa simplement les choses suivre leur cours. Cela occasionna une *contradiction* tactique dans les dispositions prises. Le maréchal Canrobert avait aussi largement le temps, le 17 août, de demander des outils au génie; il négligea cette mesure ainsi que celle d'envoyer des rapports de quelque valeur sur ce qui se passait devant son front, et cela jusqu'à ce qu'il fût trop tard.

On ne peut pas expliquer d'une manière satisfaisante ce qui se passe sur une portion d'un champ de bataille sans considérer en même temps les événements les plus importants qui ont lieu sur les autres points : voilà la raison pour laquelle ces derniers viennent d'être brièvement indiqués.

Digitized by Google

Les forts de Saint-Quentin et de Plappeville.

A 5,500 mètres à l'est du point de combat des Allemands s'élevaient les forts de Saint-Quentin et de Plappeville. La distance était trop grande pour qu'ils pussent intervenir dans la lutte; mais, en tout cas, ils offraient à l'aile gauche française un point d'appui en cas de malheur. En fin de compte, il aurait fallu une préparation et un examen plus approfondis et plus systématiques, si l'on avait voulu attaquer sérieusement cette position ou l'enlever tout à fait.

Avantages du commandement de la position.

A ces avantages, il faut encore ajouter cette circonstance que la configuration du terrain permettait aux Français d'observer tout ce qui se passait à l'ouest du ravin de la Mance. S'ils remarquaient autour de Gravelotte des mouvements insolites, ils pouvaient à peu près calculer le moment où les Allemands déboucheraient du ravin de la Mance, et se préparer à les recevoir; car la position française commandait la position allemande. C'est d'ailleurs ce que firent les Français. Ils pouvaient examiner notre position, et, par contre, les Allemands ne pouvaient pas examiner la position adverse autant que c'eût été désirable. Si les Allemands commençaient à gravir le versant oriental de la vallée, ils ne trouvaient, abstraction faite de Saint-Hubert, aucun abri sur ce vaste espace.

Le terrain au point de vue de l'attaque.

Les Français laissèrent Saint-Hubert debout, les Allemands l'enlevèrent; néanmoins, à la manière dont on procéda plus tard, Saint-Hubert ne pouvait pas jouer le

Digitized by Google

rôle qu'il aurait dû jouer si l'on avait mieux su l'organiser; et la position des Français *aurait pu être enlevée malgré tout*, quelque forte qu'elle fût. Pour arriver à ce résultat, divers éléments favorisaient les Allemands : 1° Ils avaient une artillerie bien supérieure à celle de l'adversaire, comme *efficacité* et comme *nombre*. La différence d'altitude n'entre pas autant en considération dans les dispositions de l'artillerie; en outre, cette différence, d'une manière générale, était faible (1102 à 1063 du côté de l'ennemi, 1011 à 1009 de notre côté); enfin, il était possible, comme l'ont affirmé des témoins oculaires compétents, de voir assez exactement à l'œil nu, de nos batteries, ce qui se passait dans les positions d'artillerie et d'infanterie françaises. En réalité, l'anéantissement de l'artillerie française n'offrait pas de bien grandes difficultés. En outre, l'artillerie allemande enveloppait par son feu l'artillerie adverse; ce fut, pour ainsi dire, dès le début, un tir concentré par le fait même des circonstances; 2° depuis le 17 au matin, les saillants du bois de Vaux, dirigés du côté du Point-du-Jour, étaient occupés par des fractions de la 14e division; par contre, la lisière occidentale du bois des Génivaux resta jusqu'à la matinée du 18 entre les mains des Français, de telle sorte qu'il fallut enlever le bois. Après cet événement, les Français abandonnèrent tout le versant occidental du ravin de la Mance. En conséquence, les Allemands pouvaient tirer certains avantages de la *possession de la vallée*, au cas où ils auraient eu l'intention d'attaquer *sérieusement* la position Point-du-Jour—Moscou; or, c'était le cas, à n'en pas douter.

Abords du point de départ de l'attaque.

Un point de rassemblement pour l'attaque doit avoir une largeur et une profondeur convenables, ainsi qu'un

Digitized by Google

nombre suffisant de bonnes voies de communication vers l'arrière. Celles-ci manquaient totalement. Certes, si l'on avait marché sous bois *en ordre serré* au lieu de le faire *en ordre dispersé*, plusieurs des inconvénients qui surgirent plus tard ne se seraient pas produits. Mais on aurait pu, et l'*on aurait dû* faire davantage, *si l'on avait vraiment l'intention d'attaquer sérieusement. Or, cette attaque avait été formellement prescrite par de Moltke, à* 10 *h.* 1/2, *et elle devait partir de Gravelotte et du bois de Vaux.*

Lorsque, le 13 octobre, à 4 heures du soir, Napoléon Ier remarqua qu'il n'avait pas de chemin praticable à l'artillerie, conduisant au Steigerberg, il se représenta aussitôt les désavantages de cette position pour le développement d'une attaque. Sans doute, à ce moment (avant la bataille), Napoléon était maître du défilé conduisant à la position ennemie; avant la bataille, les Allemands ne tenaient pas les défilés de la Mance! Voilà pourquoi Napoléon ordonna immédiatement la construction d'un chemin praticable à l'artillerie; ce travail fut terminé dès le 13 octobre, à une heure avancée de la soirée. Il fallait examiner si, dans les défilés de la Mance, pareille chose eût été utile, nécessaire et *faisable*. Si l'on voulait attaquer sérieusement la position de l'adversaire, c'était *nécessaire*. Si l'on ne pouvait pas exécuter le nécessaire, il n'était pas possible, dans les circonstances présentes, d'attaquer sérieusement, et encore moins de poursuivre sérieusement, car, pour cela, les conditions indispensables au déploiement et à la liberté de mouvements faisaient défaut. Abstraction faite des troupes, si l'on se figure qu'on ait chargé les 7e et 8e bataillons de pionniers d'une semblable mission, ce n'eût pas été leur demander un travail excessif que de leur faire ouvrir, jusqu'au 18, à 2 heures du soir, deux passages au travers du bois, au nord et au sud de la grand'route; on se créait ainsi, de l'arrière à l'avant, les voies de communication néces-

Digitized by Google

saires. Le travail n'aurait pas été gêné sérieusement jusqu'à la Mance, car on pouvait l'exécuter en restant relativement couvert. A partir de là, la tâche aurait certainement été plus pénible.

Débouchés du point de départ de l'attaque.

Pour achever le travail jusqu'à la lisière orientale, il était nécessaire d'enlever, au préalable, la position avancée Saint-Hubert—carrières de sable. Cela réussit, sans qu'on eût fait quoi que ce soit de semblable, et il faut tenir compte de ce succès. Après avoir enlevé la position avancée, on pouvait bien, pour 4 h. 1/2, pratiquer des ouvertures à travers toute la largeur du bois; ce n'était qu'après l'achèvement de ce travail qu'on se trouverait remplir les conditions préliminaires, pour pouvoir déployer, diriger et renforcer de grandes masses de troupes. On ne pouvait projeter une attaque sérieuse qu'à cette condition. (Comme on le sait, à l'heure dont nous parlons, on avait déjà formé ce projet, et déjà il avait échoué!) De cette manière, on aurait forcé l'adversaire *à diviser son feu*, et l'on aurait eu, dans une attaque, tous les avantages qu'elle procure pour l'assaillant; au lieu que, de la manière dont on laissa aller les choses, il faut chercher la cause principale de la longue série d'échecs essuyés par les Allemands, dans l'*éternelle concentration* du tir ennemi sur une direction fixe. Si, au lieu de se laisser uniquement guider par la carte, on se rend sur les lieux, on conviendra, aujourd'hui encore, que ce que je viens de soutenir ici aurait *pu être le moyen unique* (et réalisable) d'arriver au succès.

Preuves de la nécessité tactique de voies de communication artificielles.

Il n'est pas donné à tout conducteur d'armées d'être un Napoléon, mais un commandant d'armée doit savoir

Digitized by Google

comment on se tire d'une pareille situation, et un général doit faire des reconnaissances, en partant d'une base exacte ! Si l'on avait agi ainsi, le ravin de la Mance aurait offert de grands avantages à l'assaillant; celui-ci aurait pu s'approcher de la position avancée *sans être vu* et *n'aurait été exposé au feu que pendant un moment ;* il aurait pu *se déployer ;* il aurait eu ses *liaisons bien assurées avec l'arrière.* On ne peut pas faire que ce qui est arrivé ne soit pas arrivé, mais il faut en tirer une instruction. Dans l'avenir, on rencontrera sans doute plus fréquemment des positions comme celles dont il est question ici ; elles seront seulement un peu plus renforcées ; peut-être ne trouvera-t-on pas, pour s'en approcher, toutes les ressources qu'on aurait pu se créer ici ; il faudra certainement attaquer ces positions *de front*, même si l'on cherche le dénouement de la crise sur les ailes, car on visera plus haut. Que l'on s'imagine maintenant de l'infanterie attaquant avec les armes actuelles; quel prodigieux effet cette seule infanterie ne produira-t-elle pas sur le défenseur ! Dans le cas présent, il y avait encore une autre condition préliminaire, d'une importance capitale : c'est qu'aucune pièce ne devait cesser le combat qu'elle soutenait du versant occidental du ravin de la Mance, aucune pièce ne devait franchir le ravin ; par contre, on aurait dû faire agir de l'artillerie du bois de Vaux contre le flanc gauche des Français. Des tacticiens pouvaient apprendre cela en étudiant la conduite de Napoléon. L'infanterie ne pouvait être mieux soutenue par l'artillerie, que si on laissait cette dernière à l'ouest du ravin de la Mance.

La direction des crêtes dont il est question ici dessinait sur le terrain, le 18 août, les positions et le mode d'action des deux artilleries. L'artillerie allemande s'étendait à peu près exactement du nord au sud, formant une *ligne de feu continue ;* ce n'était pas le cas de la ligne française. Le débouché de la grand'route, qui se dirigeait ensuite

Digitized by Google

sur Saint-Hubert, et les deux chemins secondaires qui s'en détachaient vers le nord et le sud, nécessitaient de la part de l'artillerie française un dispositif par groupes, capables de concentrer leur feu sur la direction unique suivant laquelle l'infanterie ennemie pouvait se déployer si elle attaquait, c'est-à-dire sur la route de Gravelotte au Point-du-Jour. En creusant des épaulements, on ne pouvait pas faire disparaître entièrement les désavantages inhérents à cette mission, en sorte que l'artillerie française pouvait être attaquée sur ses deux flancs (ce qui arriva), tandis que l'artillerie allemande n'avait qu'à se défendre sur son front. La distance qui séparait les deux lignes d'artillerie était d'environ 2,000 mètres. Les Français *la connaissaient d'avance ;* les Allemands eurent bientôt fait de la trouver, et cela d'une manière si exacte, que, comme me l'ont affirmé des témoins oculaires compétents, presque tous les projectiles atteignaient le but. L'artillerie française, d'une manière générale, tirait tout aussi bien. Les obus arrivaient les uns après les autres dans les batteries allemandes, mais la plupart n'éclataient pas, ou, s'ils éclataient, causaient peu de dégâts. Après avoir ricoché, la plupart roulaient en dehors de la ligne des pièces; l'emplacement des batteries allemandes en était labouré au point que les aides de camp qui apportaient des ordres devaient conduire leurs chevaux avec beaucoup de précaution. Il ne faut pas en conclure que les pièces françaises étaient mauvaises, c'étaient leurs projectiles, chose que l'on fera bien de prendre en considération aujourd'hui.

Si dans des cas semblables à celui-ci on entame une attaque énergique, pour atteindre un but plus élevé, le feu de l'assaillant doit anéantir, non seulement l'artillerie adverse, mais aussi l'infanterie. Or, l'artillerie seule ne peut donner ce résultat, l'infanterie doit y concourir pour sa part, et, à cet effet, il lui faut se déployer et se créer une position qui se prête à l'emploi des feux. Le 18 août,

Digitized by Google

rien de pareil n'était réalisé en ce qui concerne l'infanterie, au moment où l'artillerie du VIIe corps dut traverser le ravin de la Mance (vers 3 h. 1/4); les artilleurs allemands voyaient qu'il en était ainsi sur toute leur ligne de feu; ils prévoyaient également l'insuccès de l'entreprise. A 7 heures, l'infanterie ennemie n'était pas encore abattue, parce que, précisément, l'infanterie allemande, faute d'une position de feu convenable, n'avait pas assez concouru à obtenir ce résultat. Voilà pourquoi ces attaques, entreprises toujours dans la même direction, devaient échouer. Aujourd'hui, l'action de l'artillerie est certainement plus efficace; mais c'est une chose qui donne à réfléchir que de voir 132 pièces allemandes environ couvrir de projectiles, pendant sept heures, un front de 2,000 mètres sans arriver à déloger, ni même à ébranler le défenseur. D'après cela, on prévoit à peu près ce qui attendrait aujourd'hui l'assaillant en pareilles circonstances. *Ce n'est pas le combat de Saint-Privat, mais celui du ravin de la Mance, qui donne l'image probable des combats de l'avenir.* Les incidents de ce dernier engagement laissent bien loin derrière eux, au point de vue de l'enseignement tactique qu'on en peut tirer, tout ce qui s'est passé ailleurs en 1870-71.

S'il est vrai que l'assaillant ne peut espérer le succès qu'après avoir obligé l'infanterie ennemie à se terrer (et personne ne le contestera), le cas présent est une preuve de la longue durée que peut demander l'anéantissement de l'adversaire; il montre aussi que le moment d'une attaque sérieuse par l'infanterie peut ne se présenter que tard dans la soirée, ou le jour suivant. L'artillerie française n'a même pas soutenu le combat en se maintenant à côté de son infanterie; celle-ci a accompli à elle seule le plus gros de la tâche, et ce ne fut que dans les instants critiques que l'artillerie prit place à côté d'elle. Cet exemple montre ce que peut faire l'infanterie sur une position comme celle-ci, malgré ses désavantages.

Digitized by Google

Direction à donner aux voies d'accès. Nature du sol.

Dans le cas présent, il aurait fallu frayer des passages au travers de la bande boisée dont nous avons parlé, de manière à disposer de deux chemins pour se déployer en ordre en face de Moscou, deux en face du Point-du-Jour et des carrières de sable. J'ai visité minutieusement cette bande de bois en 1873, et une évaluation faite sur place me prouva qu'en mettant à 800 hommes chacun des bataillons de pionniers, chaque homme aurait eu à abattre tout au plus un seul arbre, voire même un arbrisseau. Deux ou trois coups de hache environ auraient donc suffi. Si l'on admet que les pionniers, auxquels on aurait adjoint des fantassins avec des outils, eussent été répartis systématiquement, on aurait assigné à chaque tranchée environ 500 hommes; et si le travail, après le placement préalable des hommes, avait été commencé simultanément en quatre points, il aurait fallu, au maximum, une heure pour traverser le bois. Mais alors, tout aurait pu se passer dans le plus grand ordre! Je ne serais fondé en rien à prétendre que la nature de cette bande de bois fût bien différente en 1873 de ce qu'elle était le 18 août 1870; ce n'est d'ailleurs pas admissible, tout au plus les arbres avaient-ils acquis pendant ces trois ans un diamètre un peu plus fort. La configuration du sol, dans cette bande de bois, n'offrait aucun obstacle aux mouvements. Après la prise de Saint-Hubert et des carrières de sable, c'eût été le moment de prendre Saint-Hubert comme centre, et de creuser, à droite et à gauche de la ferme, des tranchées-abris aboutissant aux passages dont il s'agit.

Digitized by Google

Position de tir pour l'infanterie.

Du moment où deux batteries ont combattu avec succès pendant des heures entières à Saint-Hubert, à 700 mètres de l'artillerie et de l'infanterie ennemies, et sous des feux croisés; du moment où un régiment de uhlans (n° 4) est resté patiemment dans cette position pendant une demi-heure, et un régiment de hussards (n° 9) pendant plus longtemps encore, ce n'était certes pas trop exiger de pionniers et de fantassins que de leur faire creuser des tranchées-abris à la même distance de l'ennemi; seulement, on n'y pensa pas; mais je relate ce fait, car il se présentera dans l'avenir des situations tactiques où il faudra agir ainsi, pour se créer de bonnes positions de tir, d'où l'on tirera pendant un jour entier, *si cela est possible*, sur l'adversaire, et d'où l'on partira, le jour suivant, pour l'attaque finale. Le 18 août 1870, on aurait pu, de la sorte, créer un large front de tir pour l'infanterie, à environ 400 mètres de l'ennemi, c'est-à-dire à bonne distance pour notre fusil d'alors. Mais on fit « tuer 4,000 hommes », que l'on aurait pu conserver en grande partie, si l'on avait commencé par abattre les arbres qu'il fallait, et donné le nombre de coups de bêche voulu ; malgré ces pertes, on ne se résout à prendre de semblables mesures qu'à contre-cœur. Comme les Américains nous ont été supérieurs à cet égard! Comme les troupes de Lee se sont fortifiées sous le feu de l'ennemi! Elles ont organisé de la sorte des positions de plusieurs lieues d'étendue, avec des moyens insuffisants, improvisés au moment du besoin. Les Allemands avaient d'excellents moyens à leur disposition, mais ils ne savaient pas les employer. Que si l'on demande quels étaient les avantages d'une semblable position de tir, on peut répondre que : 1° elle eût été facilement accessible par l'arrière; que 2° les troupes eussent pu se répartir sur le front, en s'y portant par

Digitized by Google

le chemin le plus court, et occuper une large position de tir, d'où l'on pouvait agir offensivement et défensivement. Et maintenant, il faut dire que l'homme cherche à s'abriter, le meilleur soldat cherche à le faire. Comme il n'y avait point d'abris et qu'on n'en créa point, les troupes se massèrent instinctivement aux endroits où, au point de vue tactique, cela n'aurait pas dû arriver, c'est-à-dire autour de Saint-Hubert; elles s'y massèrent jusqu'à ce que cette position eut l'aspect d'une ruche, alors qu'au nord et au sud de Saint-Hubert on ne peut pas dire qu'il existât une ligne de feu. Il n'y avait là que des groupes de tirailleurs irréguliers et beaucoup trop faibles, qui faisaient l'effet d'une goutte d'eau dans l'espace, dont l'action était nulle, et qui furent, comme on le sait, culbutés plus tard. Cette manière de se presser les uns sur les autres força les Allemands à présenter le flanc à la position principale et à parcourir inutilement de grandes distances pour arriver à la « ruche ». Le feu des 43 compagnies « parquées » à Saint-Hubert (dont le nombre atteignit finalement le chiffre de 59) ne pouvait produire et ne produisit aucun effet sérieux, car ces compagnies se gênaient mutuellement, et, d'ailleurs, l'occupation de Saint-Hubert ne devint jamais une occupation tactique. Si l'on avait créé une position de tir, organisée dans cet ordre d'idées, on aurait eu une ligne de feu d'environ 2,500 mètres; la moitié des troupes qui se pressaient, angoissées, à Saint-Hubert, aurait suffi à défendre, d'une manière durable, cette ligne, et à préparer les mouvements à venir; on aurait pu alors conserver l'autre moitié pour des circonstances critiques. S'il se trouve quelqu'un pour prétendre qu'on ne pouvait satisfaire à de semblables exigences, on répondra que ce n'était pas demander l'impossible, du moment où l'on a pu prendre et conserver Saint-Hubert, et cela sans direction réelle, et du moment où de l'artillerie et de la cavalerie y ont tenu des heures entières. Que ce soit de cette

Digitized by Google

manière ou d'une autre, le soldat ne peut faire qu'une chose : se faire tuer; c'est pour cela qu'il est là; il faut vouloir, exiger, et alors on peut beaucoup.

En me rendant sur les lieux, j'ai ressenti l'impression que l'ouverture des voies d'accès n'aurait, probablement, pas occasionné de pertes sérieuses; et en faisant des tranchées-abris, ainsi qu'en frayant les passages, nous aurions peut-être perdu un homme là où, plus tard, nous en avons sacrifié dix sans résultat. Voilà comment doit calculer un tacticien. En prenant de pareilles dispositions, on serait peut-être aussi parvenu à diriger le combat, ou, du moins, y eût-on réussi dans des limites déterminées.

Quoi qu'il en soit, en faisant abstraction complète de savoir, si l'on voulait ou devait attaquer sérieusement, les tranchées sous bois, etc..... étaient nécessaires à l'organisation d'une ligne de feu convenable. Il faut appuyer nettement et formellement sur ce fait, qu'en réalité, sur tout le front Point-du-Jour—Moscou et bien au delà, vers le sud, on n'organisa pas de ligne de feu, quoique ce fût le moyen d'obtenir de meilleurs résultats. Les troupes se pressaient, ou bien du côté de Saint-Hubert, ou bien du côté des carrières de sable. En employant les trois chemins ou routes dont on disposait, et en y ajoutant les quatre tranchées, on aurait eu sur le front sept débouchés; on aurait donc eu sept fois plus de facilités à créer une ligne de feu qu'en employant la seule route que l'on utilisa. Il y a bien des choses à blâmer dans cette bataille, mais il ne faut pas s'en prendre, pour une question capitale, aux généraux qui exerçaient sur ce point un commandement supérieur, comme on est tenté de le faire. Dans la défensive elle-même, il était à souhaiter tout d'abord que la Ire armée prît pied avec de l'infanterie sur le versant oriental du ravin de la Mance. Dans le cours de l'action, ce qui, jusque-là, n'était que désirable devint même une *nécessité* tactique

Digitized by Google

inéluctable, car il faut l'action commune de l'infanterie et de l'artillerie pour préparer suffisamment une attaque. En attendant, et tout en poussant de fortes masses d'infanterie dans le fond du ravin, comme position d'attente, on devait former plus en avant une forte ligne de feu avec de l'infanterie. Voilà pourquoi il fallait, de toute nécessité, attaquer Saint-Hubert et les carrières de sable, les prendre et s'y maintenir, et tout cela ne sortait pas des limites de la défensive. De la sorte, on ne s'écartait pas de l'esprit de l'ordre communiqué après midi à la Ire armée, et, au point de vue tactique, c'était agir d'une manière tout à fait raisonnable. Si l'on pensait ainsi, il est bien singulier que personne n'ait eu l'idée de savoir comment on aurait pu former cette ligne de feu indispensable; que personne n'ait utilisé ou recommandé d'employer les moyens convenables pour mettre à exécution cette idée tactique, reconnue juste. C'est d'autant plus incompréhensible, que, du commencement à la fin de la bataille, on pouvait se rendre compte, à l'œil nu, du sommet de la crête située à l'ouest de la Mance, de ce qui se passait à Saint-Hubert. On ne sortit de la défensive que plus tard, lorsque l'on donna l'ordre d'attaquer sérieusement la position principale. Il est inutile, sans doute, de dire que, pour une semblable attaque, la création préalable d'une forte ligne de feu pour l'infanterie était indispensable. Ces attaques échouèrent; elles devaient échouer, toutes sans exception, parce qu'on n'avait pas acquis la supériorité du feu nécessaire, et celle-ci ne fut pas acquise, parce qu'on ne trouva pas et qu'on ne créa pas de position de tir. Au milieu de semblables circonstances, si l'on attaque quand même, on manque à une loi tactique, que le dernier sous-lieutenant ne doit pas enfreindre. Ainsi, quelle que soit la manière d'envisager les choses, quels que fussent les ordres donnés, il était de toute nécessité, dans la défensive comme dans l'offensive, de créer, sur le versant

Digitized by Google

oriental de la Mance, une forte position de tir pour l'infanterie ; et comme il n'y en avait pas de naturelle, que les voies d'accès n'étaient pas bien disposées ni en nombre suffisant, il fallait, avant tout, ouvrir des débouchés ; on se serait occupé ensuite de créer la position de tir.

Pourquoi a-t-on pu se maintenir à Saint-Hubert.

Dans l'histoire militaire tactique, il ne faut jamais professer de théorie, quelque belle et logique qu'elle puisse être ; mais il faut toujours se poser cette question : Quelle a été la situation aux divers moments de la journée? Dans le cas présent, le problème que nous discutons est celui-ci : Comment a-t-on pu prendre Saint-Hubert, et cela d'une manière relativement facile, et comment 43 compagnies (et même plus), accumulées sur ce point, ont-elles pu s'y maintenir plusieurs heures? Si l'on se rend sur les lieux et qu'on se représente un défenseur agissant suivant les règles, on considère ces deux événements comme impossibles, à la manière dont ils se sont passés. Par contre, si l'on se place dans la situation tactique réelle, tout ce qui est arrivé s'explique de la façon la plus naturelle. On a pu enlever Saint-Hubert d'une manière relativement facile : 1° parce que l'artillerie allemande avait tellement anéanti l'artillerie adverse avant l'assaut, que celle-ci ne put plus soutenir son infanterie à Saint-Hubert. D'après les communications qui m'ont été faites, l'artillerie française se tut, au moment de la crise finale, sur toute la ligne qu'on allait se disputer ; d'autre part, 2° l'artillerie allemande, après avoir anéanti celle de l'adversaire, put fouiller la position de Saint-Hubert, au point que nos artilleurs voyaient décamper l'infanterie française avant que la nôtre ne se préparât à donner l'assaut. Ce ne fut que lorsque notre infanterie partagea également cette impression, qu'elle

Digitized by Google

se précipita, par trois côtés à la fois, sur la ferme. Cette action d'éclat n'en est pas diminuée, mais, en tout cas, le tacticien ne se préoccupe pas de la gloire; son rôle est d'éclaircir, de prouver et de démontrer. En admettant l'explication habituelle, bien peu des soldats français du 80e régiment d'infanterie auraient pu s'échapper, tandis qu'ainsi, le petit nombre de prisonniers (qui s'élevait à 40) s'explique de lui-même.

Pourquoi 43 compagnies et plus ont-elles pu rester dans l'intérieur et autour de Saint-Hubert, pendant tant d'heures, sans subir de pertes sérieuses? Quand on est dans la ferme et que l'on observe ce qui était alors la position principale des Français, on se dit qu'une seule batterie aurait rendu, au bout d'une demi-heure, la place intenable pour ces compagnies. Chaque coup de canon aurait dû abattre et emporter des files entières de l'infanterie allemande. Cette batterie n'était-elle donc pas là? ou bien les Français étaient-ils aveugles? A Dieu ne plaise, mais la supériorité de l'artillerie allemande était si grande, que les pièces des Français ne se montraient que par moments, et, dès lors, tiraient mal. Tel est l'inconvénient qui se produit quand on retire son artillerie. Dès qu'elle avait envoyé une bordée, elle disparaissait de nouveau. C'est de cette manière que, sur cette aile, ce qui de l'artillerie française était en état de soutenir la lutte, combattit environ depuis 4 heures du soir. Elle ne parvint pas à bombarder systématiquement Saint-Hubert, on avait trop l'œil sur elle pour cela. Voilà la seule raison pour laquelle ces compagnies ont pu se blottir à Saint-Hubert et se maintenir dans la ferme. Presque toutes les pertes que les Allemands ont subies en ce point proviennent uniquement du feu de l'infanterie, tandis que ces nombreuses compagnies n'ont pas tué 50 Français! Le véritable défenseur de Saint-Hubert fut donc, en réalité, l'artillerie allemande, grâce à sa supériorité. Pour en avoir la preuve, jetons un coup

Digitized by Google

d'œil du côté du Point-du-Jour et de Moscou. L'artillerie allemande avait totalement ruiné les fermes et les retranchements, et, comme les flammes dévoraient ces maisons, leur garnison les abandonna pour chercher un refuge à droite et à gauche dans les tranchées-abris. Ces exemples confirment l'assertion émise plus haut, que si l'artillerie française avait pu convenablement fouiller Saint-Hubert, les masses entassées dans cet enclos l'auraient abandonné. Les événements contiennent encore un autre enseignement. Non seulement les fermes, après avoir été détruites par l'artillerie, n'ont plus la moindre valeur, mais leur présence est surtout préjudiciable lorsqu'elles sont construites en pierres. Non seulement aucune garnison ne peut y tenir bon, mais aucune réserve ne peut rester derrière elles. Des abris artificiels sont préférables : en effet, les Français ont pu s'y maintenir après avoir abandonné les fermes.

Pourquoi il était possible de créer une position de tir.

On va demander quel rapport ont tous ces détails avec l'objet de cette étude. Je vais le dire. J'ai cité ces faits d'ordre tactique pour prouver que, grâce à la supériorité de leur artillerie, les Allemands avaient toute latitude pour ouvrir des passages et créer des positions pour leurs tirailleurs. Dès que le défenseur est tellement occupé et maltraité qu'il est obligé de retirer son artillerie et de renoncer pendant des heures entières à tout retour offensif, on se trouve remplir les conditions premières, qui permettent d'exécuter les mesures que j'ai indiquées. J'ai insisté sur ces mesures, non pas parce que théoriquement elles ont une apparence séduisante, mais parce que, ici, la situation tactique et concrète les exigeait. Aurait-on amélioré la situation en les adoptant, et une attaque aurait-elle réussi alors? La première question ne peut être

Digitized by Google

mise en doute ; on aurait certes amélioré la situation autant qu'il était possible de le faire. Quant à savoir si l'attaque aurait réussi, cela dépend des circonstances et d'autres mesures qu'il aurait fallu prendre, dans le même but, contre le flanc gauche des Français. Mais si l'attaque avait échoué, on aurait du moins agi conformément aux circonstances, et personne n'aurait eu le droit de blâmer le commandement.

Les carrières de Rozerieulle et la cote 1081.

S'il fallait prendre de pareilles dispositions sur ce point, il fallait aussi compléter l'ensemble des conditions nécessaires à une attaque, en y faisant coopérer des forces considérables ; ces dernières auraient dû être également disposées à l'avance, dans le même ordre d'idées, face aux carrières de Rozerieulles et à la cote 1081. Il était plus facile d'arriver par cette direction ; les carrières de Rozerieulles, éloignées de 300 mètres à peine de la lisière du bois, pouvaient être prises par un feu convergent ; bref, ici une attaque était plus facile à exécuter. Les carrières furent enlevées, en fin de compte, sans que l'attaque eût été convenablement préparée, par une poignée d'hommes qui s'y maintinrent jusqu'au bout. Mais le général de Steinmetz n'avait pas saisi l'importance de ce point, quoique, le 17 août, des fractions de la 14e division eussent occupé la lisière du bois de Vaux et se fussent avancées contre ce flanc de l'armée française. Et pourtant, il aurait fallu que là on fît entrer en action une artillerie puissante.

Conseillé par de Moltke, Steinmetz avait bien débuté (1), mais ce début n'eut pas de suites. Au lieu de morceler la 14e division, il aurait dû laisser une brigade en position

(1) *Grand État-Major*, t. I, p. 661.

Digitized by Google

d'attente au moulin de la Mance, et l'autre à la lisière nord-est du bois de Vaux. Il suffisait d'une brigade contre la brigade Lapasset, les trois autres brigades du VIIe corps devaient agir, conformément aux intentions, sur le front Moscou—Point-du-Jour, et principalement sur le flanc gauche de ce front. Du moins, si l'on voulait refouler l'ennemi, il n'y avait rien d'autre à faire. C'était la volonté du général de Steinmetz; il n'a pas abandonné cette idée de toute la journée ; mais, dans ce cas, il aurait dû prendre des dispositions convenables, tandis qu'ici on ne peut concilier cette idée avec les dispositions prises. En outre, on lui avait prescrit, à 10 h. 1/2 du matin, d'attaquer en partant de Gravelotte et du bois de Vaux. Mais la Ire armée échoua absolument dans toutes ses tentatives, et, depuis la prise de Saint-Hubert, on ne parvint nulle part à agir d'une manière judicieuse avec des forces considérables. La répartition même des troupes du VIIe corps rendait plus difficile d'agir en grand ; c'était une raison de plus pour que le général de Steinmetz regardât de plus près, comprît mieux les ordres qu'il recevait, modérât davantage son tempérament et ne vît pas en déroute un ennemi qui tenait bon dans ses retranchements, comme on pouvait le remarquer. Les ordres de de Moltke pour la Ire armée sont si clairs et si opportuns, que l'on ne comprend pas, en se plaçant dans la situation réelle du moment, qu'on ait même pu avoir un instant l'idée de les enfreindre. Tout ce qui arriva jusqu'à la prise de Saint-Hubert ne sortait pas des limites de ce que le général de Steinmetz avait à faire, et c'est à partir de ce moment seulement que commence la série de ses fautes. Ces fautes ne proviennent pas de ce qu'il a attaqué ou voulu attaquer sérieusement, mais de ce qu'il le fit sans avoir rempli les conditions premières nécessaires à cette opération; elles proviennent de ce qu'il attaqua sur le front, et toujours sur le front, sans essayer, au moins une fois, d'aborder le flanc sud, en

Digitized by Google

partant du bois de Vaux, comme le lui avait nettement prescrit l'ordre de 10 h. 1/2 du matin. Mais concentrer tous ses efforts pour chercher à obtenir ici un dénouement, croire même que l'on pourra poursuivre l'ennemi, opération dont un simple regard sur la carte démontrait l'impossibilité, faute de place, c'est ce qu'on appelle embrouiller la situation. Ce n'est qu'ici que régna réellement une véritable confusion ; mais elle se fit sentir partout, dans le commandement de l'armée, dans le commandement supérieur et inférieur des troupes et parmi les troupes elles-mêmes. Assurément, quand on examine ces événements sous toutes leurs faces, c'est ici que, de notre côté, on trouve peut-être le tableau le moins réjouissant de la guerre. Et pourtant on aurait pu éviter tout cela en grande partie : en attendant, les choses les plus incroyables, basées sur les hypothèses les plus impossibles, se sont précisément donné rendez-vous en ce point. On croyait à l'existence de ce qui n'était pas; on voulait des choses qui s'excluaient d'elles-mêmes; quand on voulait et qu'on ne pouvait pas exécuter quelque chose, on le faisait en s'engageant dans les voies les plus dangereuses, en se méprenant continuellement sur les moyens à employer; et nous attendons encore le génie qui, d'une main d'artiste, aurait su donner bonne tournure à tous ces événements.

Que cela soit un avertissement pour l'avenir!

Digitized by Google

CHAPITRE VI

L'OCCUPATION DE LA POSITION MOSCOU A SAINTE-RUFFINE

Composition et force du 2e corps français.

Dans la critique de la résistance opposée par les Français, il faut tenir compte de ce que la majeure partie de leurs forces ne se composait pas de troupes fraîches. Ici se trouvait le 2e corps, sous les ordres du général Frossard. Le 6 août, à Spickeren, et le 16 août, à Vionville, ce corps avait éprouvé des pertes très considérables et n'avait pas reçu depuis le moindre renfort. Les pertes, tant en morts qu'en blessés ou en disparus, s'élèvent, d'après un total fait par les *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften* (1), à 5,500 hommes à Spickeren (2), et 5,286 à Vionville (3); en tout 10,786 hommes, officiers compris. Par suite, on n'a presque pas le droit de dire que c'était un corps d'armée, car les fractions isolées qui le composaient n'en formaient plus que le squelette. On ne doit qu'en apprécier davantage la ténacité de la résistance après de si grandes pertes.

Le 2e corps se composait de trois divisions, dont la troisième (division Lavaucoupet) ne prit aucune part aux

---

(1) Monographies publiées par le *Grand État-Major allemand*. (*Note du Traducteur.*)

(2) Fascicule 9, 1888, p. 415.

(3) Fascicule 2, 1889, p. 665.

Digitized by Google

combats du 18 août, car on l'avait désignée, avec son artillerie, pour renforcer la garnison de Metz (1). On la remplaça à l'aile gauche du 2e corps par la brigade Lapasset, du 5e corps, occupant la ligne Rozerieulles—Sainte-Ruffine—Moulins. Elle se composait des 84e et 97e régiments de ligne, d'une compagnie du 14e bataillon de chasseurs et d'une batterie ; on lui adjoignit plus tard une ou deux batteries de la garde (2).

Ainsi, le général Frossard disposait, le 18 août, de deux divisions, de la réserve d'artillerie de son corps d'armée et de la brigade Lapasset ; il n'avait pas du tout de cavalerie, puisque sur tout le front, de Leipzig à Sainte-Ruffine, il n'y en avait nulle part. Les *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften* (3) évaluent la force de ces troupes à 23 bataillons, 12 batteries, dont 2 de mitrailleuses, soit 10,810 fusils et 72 pièces, dont 12 mitrailleuses, non compris la brigade Lapasset.

Ces évaluations, publiées par les *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, ont été faites par un statisticien connu, le commandant Kunz ; c'est à son concours et à des calculs faits après la publication de ces *Einzelschriften*, d'après des sources nouvelles, que je dois les chiffres et les détails qui suivent, lesquels diffèrent légèrement des études parues jusqu'à ce jour. D'après cela, le 2e corps français comptait, le 18 août, 11,610 fusils ; la division Vergé entrait dans ce compte pour 5,620 fusils, la division Bastoul pour 5,990.

Composition et force des autres troupes françaises des 3e et 5e corps et de la Garde.

La force de la brigade Lapasset est évaluée à 3,310 fu-

(1) *Grand État-Major*, t. II, p. 782.
(2) *Id.*, t. II, p. 829.
(3) Fascicule 11, p. 675.

Digitized by Google

sils, celle de la division Nayard à 6,820, de la division Metman à 7,450, de la division Aymard à 7,950; ces trois divisions faisaient partie du 3e corps. Ces troupes avaient subi beaucoup moins de pertes que le 2e corps; aussi, les bataillons avaient-ils un effectif beaucoup plus considérable. La moitié environ de la division Metman lutta contre le IXe corps, la division Nayard resta presque complètement dans l'inaction; par contre, la division Aymard entre entièrement en ligne de compte. On a alors :

	11,610	fusils.
	3,310	—
	3,725	—
	7,950	—
En tout	26,595	fusils.

En outre, il faut ajouter aux 72 pièces du 2e corps les trois batteries de la division Aymard. On ne peut dire avec exactitude s'il y eut à Moscou des batteries de la réserve d'artillerie du 3e corps; mais nous laisserons cette question indécise. Il y aurait eu alors en batterie sur le front de combat 72 + 18 pièces, soit 90 pièces, dont 18 mitrailleuses. Néanmoins, c'est là un minimum. Il y eut ainsi sur un front de 3,000 mètres (de Moscou à Rozerieulles) 23,285 fusils et 90 pièces, ou presque 8 hommes par mètre courant, sans compter l'artillerie, et plus de 8 en la comptant. Comme la position principale française dont il est question ici n'était distante, en moyenne, que de 400 à 500 mètres de la ligne de combat de l'infanterie allemande, à hauteur de Saint-Hubert et des carrières de sable, et comme, à cette distance, le fusil des Français avait une efficacité considérable, ceux-ci pouvaient, moyennant une consommation suffisante de cartouches, entretenir un feu meurtrier. Or, tous les fusils et toutes les pièces énumérés plus haut sont entrés en ligne, peu à peu, à partir de midi. Le maréchal Lebœuf (3e corps)

Digitized by Google

fit entrer en ligne sa dernière réserve, le 41e régiment d'infanterie, de la 2e division (1). Comme on avait envoyé, *dès midi*, la 1re brigade de voltigeurs de la garde au secours du maréchal Lebœuf (2), il faut ajouter aux chiffres ci-dessus 6 bataillons de 475 hommes, soit 2,850 hommes; de telle sorte qu'à midi le nombre de fusils en ligne s'éleva à 26,135 sur le front Moscou—Rozerieulles. On dit *à midi;* néanmoins, par suite de la distance qui séparait les réserves de la ligne de combat, cette brigade n'avait pu arriver avant 3 heures. A la même heure (3 heures), Bazaine dirigeait la 2e division de la garde (division de grenadiers) sur Saint-Privat (3), précédée par la réserve générale d'artillerie. A ce moment aussi, la brigade Lapasset fut renforcée par une batterie (4). Par suite, à partir de 3 heures de l'après-midi, on compte presque 9 hommes par mètre courant, l'artillerie non comprise. Lebœuf fit encore entrer en ligne le 2e régiment de voltigeurs de la garde, de sorte qu'il ne lui resta comme réserve qu'un régiment d'infanterie. Toute l'infanterie du 2e corps (général Frossard) prit également part à l'action petit à petit, sauf un régiment de la 2e division, le 67e de ligne, que le général conserva comme réserve à Châtel-Saint-Germain (5). Le 84e régiment d'infanterie, de la brigade Lapasset, ne prit pas part au combat; cette brigade n'entra donc en ligne de compte qu'avec 3 bataillons 1/6 et 1 batterie, soit 1710 fusils et 6 pièces.

Occupation de la position.

La ligne de défense de la portion du IIIe corps ennemi,

(1) Frossard, p. 113
(2) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften,* fascicule 11, p. 673.
(3) *Épisodes*, p. 104.
(4) Frossard, p. 109.
(5) *Id.*, p. 112.

Digitized by Google

que l'on envisage ici, s'étendait de la cote 975 (au nord de Moscou) jusqu'à 400 mètres au sud de ce point. Ici commençait la 1re division (Vergé) du 2e corps ; elle s'étendait vers le sud, occupant les tranchées-abris et le Point-du-Jour, jusqu'à l'endroit où la grande route de Gravelotte tourne à l'est, à hauteur des carrières de Rozerieulles ; la 2e division (Bastoul) occupa le flanc jusque vers 3 heures, depuis les carrières jusqu'à Rozerieulles. Ainsi, on peut dire que, le 18, les généraux français déployèrent en quelque sorte la totalité de leurs moyens d'action, et que, pour continuer le combat le 19, ils n'auraient plus pu disposer de renforts importants. C'est ce qui les força tous à reconnaître, le 18 au soir, qu'il était impossible de continuer le combat, et c'est ce qui fit naître l'avis qu'il était *nécessaire de battre en retraite*. Quant à l'artillerie, elle a dû sans doute aussi mettre en batterie sa dernière pièce. Pour battre de flanc la grand'route, le maréchal Lebœuf avait une ligne d'artillerie au nord et au sud de Moscou ; pour la battre de front, le général Frossard avait placé des batteries depuis la cote 1102 jusqu'au nord du Point-du-Jour ; il avait une deuxième position d'artillerie au sud des « vieilles carrières », destinée à battre le bois de Vaux.

Autant qu'il est possible de l'envisager aujourd'hui, la répartition détaillée des troupes au commencement du combat est la suivante :

Division Metman. — 17e et 29e régiments dans des tranchées-abris et dans le bois des Génivaux ; relativement en réserve, 1re compagnie du 1er bataillon du 7e de ligne, poussée vers la vallée de la Mance, entre Leipzig et Moscou ; 59e régiment occupant Moscou et les alentours ; 3e compagnie du 2e bataillon du 7e de ligne dans le bois des Génivaux ; le reste du régiment derrière ce bois, en réserve ; 7e bataillon de chasseurs dans le bois des Génivaux.

Digitized by Google

Division Aymard. — 44e régiment dans des tranchées-abris, de part et d'autre de Moscou ; 3e bataillon du 44e derrière Moscou ; 3e bataillon du 60e dans le bois des Génivaux, tout contre la grand'route ; 2e bataillon du 60e à Moscou et aux alentours ; 1er bataillon du 60e derrière Moscou ; 11e bataillon de chasseurs au sud de Moscou, en liaison avec le 2e corps ; 2e bataillon du 80e à Saint-Hubert ; 2e compagnie du 1er bataillon du 80e dans des tranchées-abris, entre les deux bâtiments du Point-du-Jour ; la dernière compagnie du 1er bataillon du 80e dans des tranchées-abris, depuis le Point-du-Jour jusqu'au coude de la route ; 3e bataillon du 80e en réserve, derrière le coude de la route ; 1er bataillon du 85e dans des tranchées-abris, au nord de Saint-Hubert ; 2e bataillon et 2e compagnie du 3e bataillon du 85e en réserve, à gauche de Moscou ; 4e compagnie du 3e bataillon du 85e en soutien d'artillerie, à droite du Point-du-Jour.

Division Vergé. — 3e bataillon de chasseurs au Point-du-Jour ; 55e régiment à sa gauche, dans des tranchées-abris ; en arrière, 32e de ligne ; au sud, se reliant au 55e de ligne, les 76e et 77e dans les carrières de Rozerieulles et aux environs.

Division Bastoul. — 23e régiment dans des tranchées-abris, à l'est des carrières ; 12e bataillon de chasseurs à l'est de ce dernier et, derrière lui, le 8e d'infanterie ; les 66e et 67e de ligne en réserve, au sud-ouest de Châtel-Saint-Germain.

La répartition des troupes et l'évaluation des forces diffèrent essentiellement des renseignements donnés par l'ouvrage du Grand État-Major allemand, parce que, depuis la publication de ce dernier, on a élucidé bien des points qui, auparavant, n'avaient pu être fixés.

Digitized by Google

Forces de combat des Allemands.

Pour que le lecteur puisse, dès maintenant, se faire une idée exacte des forces allemandes qui furent engagées peu à peu contre le front Moscou—Rozerieulles, on va en donner l'évaluation suivante. Entrent en ligne de compte : 17 bataillons et 14 batteries du VIIe corps ; 23 bataillons 3/4 et 15 batteries du VIIIe corps ; 11 bataillons 1/4 et 2 batteries du IIe corps ; 1 batterie de la 1re division de cavalerie du Ier corps (1) ;

Soit :	VIIe corps . . .	13,800 fusils,	82	pièces.
—	VIIIe — . . .	20,445 —	90	—
—	IIe — . . .	10,335 —	12	—
—	Ier — . . .	» —	6	—
	En tout. . .	44,580 fusils,	190	pièces.

Il faut en défalquer les troupes du VIIIe corps, qui marchèrent dans la direction du nord ; ce sont : les 7e, 8e, 9e, 11e, 12e compagnies du 69e régiment ; les 5e, 7e, 8e, 12e du 67e ; la 5e du 60e ; les 1er et 3e bataillons du 40e, soit 4 bataillons 3/4 ; chacun comptant, en chiffres ronds, 900 fusils, on arrive au total de 4,275 fusils ; par suite, 40,310 fusils et 190 pièces prirent part au combat dans le ravin de la Mance. Eu égard à la position, ce nombre n'était pas excessif ; il ne l'était pas du tout, si l'on considère que les Allemands n'entrèrent en ligne que peu à peu pendant une durée de sept heures, tandis que les Français disposaient, peu après le début de la bataille, de la totalité de leurs fusils et de leurs pièces.

(1) *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, fascicule 11, p. 671.

Digitized by Google

CHAPITRE VII

LES COMBATS AUTOUR DU RAVIN DE LA MANCE

A. Jusqu'à la prise de Saint-Hubert (3 heures de l'après-midi) et de la partie sud des carrières de Rozerieulles.

Où l'on parle de la division du commandement.

Avant de raconter et de discuter les combats autour de la Mance, il faut commencer par faire quelques observations relatives à la direction de l'armée ainsi qu'au mélange des peuples qui composaient ces fractions accumulées et confondues ici.

Le 17, à 2 heures du soir, on avait retiré le VIIIe corps au général de Steinmetz, et on lui avait laissé la perspective d'un secours tiré de la deuxième ligne ; en outre, le grand quartier général s'était réservé de disposer du IIIe corps ; dans le courant de la matinée du 18, ce corps fut rendu au prince Frédéric-Charles. La ligne de bataille des Allemands s'était partagée, dans le cours du combat, en deux lignes nettement distinctes : en première ligne, il y avait, de la droite à la gauche, les VIIe, VIIIe, IXe corps, Garde, XIIe corps ; en deuxième ligne les IIe, IIIe X^e^ corps et les 5e et 6e divisions de cavalerie. Dans le cours de l'après-midi du 18, on affecta le IIe corps au général de Steinmetz, de sorte que les ailes de la ligne de combat comptaient trois corps et le centre deux. Par suite, il semble que le centre de la ligne soit

Digitized by Google

relativement étendu et peu profond, occupé comme il l'est par un corps de la première ligne, tandis que les ailes semblent fortes et profondes. Par exemple, le IXe corps s'étendait presque sur 5 kilomètres, tandis que les VIIIe, VIIe et IIe n'occupaient que 6 kilom. 1/2, et même, dans le combat contre le Point-du-Jour, le VIIIe, une partie du VIIe et le IIe luttèrent sur un front de 2,500 mètres. On ne rendit pas au général de Steinmetz le droit de disposer du VIIIe corps (1). Mais comme la IIe armée n'en disposait pas non plus et envoyait par contre le IIe du côté de la Ire armée (2), il en résulta que les rapports dans le commandement ne furent pas définis d'une manière aussi nette et aussi précise que cela aurait dû l'être. Le grand quartier général, lui non plus, en dehors de l'ordre du 17 août à 2 heures du soir, n'a pas donné directement d'autres instructions au général de Goëben. La situation mal définie faite au VIIIe corps peut expliquer comment il se fait que, pendant tout le combat, le général de Goëben a joué un rôle absolument indépendant, et cela à proximité immédiate du grand quartier général et du chef de la Ire armée. Le général de Goëben (VIIIe corps) ne reçut aucun ordre du grand quartier général ; par contre il en reçut quelques-uns de la Ire armée (entrée en ligne des 31e et 32e brigades d'infanterie) ; mais chaque fois qu'il reçut un de ces ordres il avait déjà agi exactement, de sa propre initiative, dans le sens des instructions du général de Steinmetz. Cette situation du VIIIe corps, mal définie à dessein ou par oubli, n'a pas toujours été favorable ; on peut du moins mettre sur le compte de cet état de choses, le passage simultané du ravin le long de la grand'route, par la 31e brigade d'infanterie, l'artillerie du VIIe corps, la

(1) Chapitre IV, p. 88.
(2) *Grand État-Major*, annexe 23, t. II, p. 184.

Digitized by Google

1re division de cavalerie, des fractions de la 27e brigade d'infanterie et les 9e et 15e régiments de hussards; cela peut également expliquer une partie des événements ultérieurs qui auraient pu être évités si les rapports entre les divers commandements avaient été nettement délimités.

Le provincialisme.

En ce qui concerne les troupes, les combats livrés autour des hauteurs du Point-du-Jour présentent une réunion de races si diverses, que probablement pareil fait ne se rencontrera plus dans l'histoire militaire de la Prusse et de l'Allemagne. Comme corps frontière, le VIIIe corps avait laissé la majeure partie de ses régiments d'infanterie dans les forteresses du Rhin, il avait été complété par des renforts tirés des unités des autres corps. Il était composé de la 29e brigade d'infanterie formée du 33e régiment (Prusse occidentale) et du 60e régiment (Brandebourgeois), de la 30e brigade formée du 28e régiment (Pays du Rhin), du 67e régiment (Magdebourgeois) et du 8e bataillon de chasseurs (Pays du Rhin); la 31e brigade seule avait une constitution normale (29e et 69e régiments (Hundorück); la 32e brigade n'était pas dans ce cas, formée qu'elle était du 40e régiment (Pays du Rhin) et du 72e (Thuringe). Il faut ajouter à cela que le 7e corps était composé en partie de Westphaliens, en partie de Hanovriens (nous faisons allusion au 39e régiment (Bas-Rhin) et au 77e (Hanovriens). Si l'on considère, en outre, le IIe corps avec ses Poméraniens et ses Polonais, on arrive à une grande variété de races, réunies sur un petit espace, et il faut attirer particulièrement l'attention sur ce point; car si, dans une bataille, il se produit un échec, on n'est parfois que trop vite porté à en rendre responsables certaines fractions de troupes et les races « non militaires » qui les composent. Tel a été le cas ici, et c'est

Digitized by Google

pour cela qu'il m'a semblé nécessaire de donner les explications qui précèdent. Le sort a voulu que pas une des fractions qui combattirent ici ne vînt à bout de l'attaque, et que peu d'entre elles échappassent à la panique; il faut en conclure que les meilleurs soldats, dans des circonstances comme celles qui se présentèrent ici, ne peuvent rectifier des fautes tactiques une fois commises : la « bravoure » elle-même ne peut venir à bout de cette tâche. Par suite, le courage ne suffit pas, il faut qu'il soit dirigé par des esprits clairvoyants; si tel n'est pas le cas, on ne fait que creuser la tombe de bien des hommes courageux. Contrairement aux troupes françaises, toutes les troupes allemandes dont il est question ici étaient fraîches; seuls les 39e, 40e, 72e et 77e régiments avaient subi des pertes, d'ailleurs insignifiantes si on les compare à celles des Français. Tout ce qui précède nous apprend quelle fut la force d'une défense habilement dirigée, dans les circonstances qui se présentaient alors; nous en tirerons comme conclusion que, dans l'avenir, cette défense sera très forte si les événements lui sont un peu favorables.

Qu'est-ce qui m'amène à poser cela en principe? 1° Aux yeux de plusieurs, par ses attaques assez infructueuses contre Moscou et le Point-du-Jour, le VIIIe corps ne s'est pas montré sous un aspect particulièrement flatteur; et aujourd'hui encore des personnes vous diront que le IIIe corps, par exemple, eût été plus heureux, car les Brandebourgeois sont de meilleurs soldats que les habitant du pays du Rhin; que ce corps d'armée aurait mieux attaqué, etc...; c'est la remarque que me fit encore un officier supérieur pendant la publication même de ce livre; 2° Je démontrerai que le IIe corps, composé de troupes absolument fraîches, entrant en ligne en masse, n'a pas enlevé un pouce de terrain de plus que ce qui avait été pris auparavant par des fractions du VIIIe corps, et pourtant, le soir, l'ennemi ne devait plus avoir la même force de résistance qu'à midi; 3° Les nombreuses attaques

Digitized by Google

faites en terrain découvert par des éléments provenant de provinces si diverses, en tirailleurs, en ligne ou en colonnes ont échoué, toutes sans exception; et cependant aucun des éléments qui attaquèrent la position principale des Français ne perdit 25 p. 100 de son effectif. Ce seul fait pourrait être interprété en mauvaise part pour toutes ces fractions de troupes; pourtant ce serait injuste, à mon avis, quoique l'on doive exiger sans restriction de toute troupe solide qu'elle puisse supporter 25 p. 100 de pertes, sans renoncer pour cela à une attaque et sans perdre sa cohésion. Si maintenant on demande pourquoi aucune de ces troupes n'a fourni davantage, il faut moins les en rendre responsables, elles-mêmes, que la tactique au service de laquelle elle furent employées.

Plus tard, je traiterai cette question en détail; je ne ferai ici qu'une remarque, c'est qu'à ce moment ces troupes ne s'étaient pas encore débarrassées d'une foule d'éléments qui, au début d'une campagne, peuvent faire beaucoup de tort à des unités entières, surtout lorsqu'elles se trouvent en présence de positions aussi fortes que celle dont il s'agit. On devrait s'efforcer par tous les moyens d'éviter cet inconvénient du service militaire obligatoire. Les fortes positions font de l'impression même sur les hommes isolés; en règle générale, elles ne font pas naître la confiance morale et cela surtout lorsque l'assaillant ne peut faire qu'un médiocre usage de son feu. Somme toute, on n'exagère rien en disant que si l'infanterie dont on s'est servi contre la position Moscou—Point-du-Jour avait été armée de bâtons au lieu de fusils, cet armement aurait à peu près convenu à la tactique que l'on suivait alors, tactique dont personne ne devrait endosser la responsabilité, à en croire les dernières variantes (1).

(1) *Militärische-Wochenblätter*, nos 61-63, 1891.

Digitized by Google

Si l'on veut discuter ou même trancher la question de savoir si des attaques en terrain découvert pourront encore réussir, les événements qui se sont passés à Moscou —Point-du-Jour pourront offrir plus d'éléments à la discussion que tous les autres exemples réunis. Ici, du moins, on ne peut pas rendre le peuple d'une province donnée responsable de ces échecs continuels ; ici, tous ont fait leurs efforts pour remplir cette mission et ils n'y sont pas parvenus, qu'ils fussent Brandebourgeois ou Rhénans, Saxons ou Hanovriens, Westphaliens ou riverains du bas Rhin, Thuringiens ou Poméraniens, Polonais ou Prussiens de la Prusse orientale ; et si, dans un cas isolé, on a pu pousser une attaque jusqu'au milieu de l'ennemi, en présence de circonstances plus difficiles encore (38e brigade à Mars-la-Tour), on trouve à côté de cet événement unique, une foule d'opérations de ce genre qui se terminèrent de la façon la plus malheureuse. Tant qu'on ne fera pas de reconnaissances sérieuses pour assurer le succès de ces attaques, on ne pourra absolument pas résoudre le problème d'une attaque en terrain découvert. On devrait donc, avant de vouloir la débattre et la règlementer, examiner rigoureusement les événements rapportés par l'histoire militaire. On serait alors en bonne voie pour la résolution de l'une des questions tactiques les plus importantes qui soient. Mais on n'entre pas dans cette voie ; est-ce par crainte ou parce qu'elle est trop difficile, c'est ce que j'ignore. En tout cas, il n'y a eu jusqu'ici que quelques efforts isolés dans ce sens.

Engagement de la bataille de Gravelotte.

Lorsque les premiers coups de canon du IVe corps furent tirés (1) (environ vers midi), la 26e brigade d'infan-

(1) *Grand État-Major*, t. II, p. 696.

Digitized by Google

terie se trouvait à Ars, l'artillerie de corps du VIIe corps était en route pour Gravelotte où elle n'arriva qu'à 2 heures (1); le reste de l'artillerie et l'infanterie de ce corps d'armée, sauf les éléments détachés dans le bois de Vaux, étaient rassemblés à Gravelotte; la Ire division de cavalerie se trouvait dans les environs de Rezonville, le VIIIe corps près de Villers-au-Bois et Rezonville; la 6e brigade d'infanterie avec deux batteries et un escadron du 10e dragons était en marche pour Vaux. Reconnaissant dans la canonnade du IVe corps le signal de l'attaque « simultanée », le général de Goëben ordonna, à midi 1/4, à la 15e division « de marcher sur Gravelotte, d'occuper cette localité et de prendre une position défilée (?) dans le vallon (!) situé au nord de la route ». De Rezonville à ce vallon, il y a environ 2,200 mètres; pour parcourir cette distance il faut à peu près trente minutes. Par suite, ce n'est guère qu'à midi 3/4 que la 15e division peut avoir atteint ce vallon et essuyé le feu de l'artillerie française. Cela n'empêche pas le Grand État-Major de dire que dès midi 1/2 le général de Steinmetz « ayant eu connaissance de ces événements », ordonna en conséquence à l'artillerie du VIIe corps d'entrer en action. Le général de Zastrow fit établir les batteries de la 15e division entre Gravelotte et le bois des Ognons. Le feu de ces batteries aurait été ouvert avant celui de l'ennemi qui semblait surpris (2), alors qu'une page plus haut, le grand état-major général dit que l'artillerie française avait déjà commencé à tirer sur la 15e division ! A 1 h. 1/4, l'artillerie de la 14e division fut renforcée par trois batteries de la 13e (la 4e batterie de cette division était à Ars avec la 26e brigade d'infanterie); il y avait donc sept batteries allemandes en action, et de ce côté elles avaient l'avantage du nombre

(1) *Grand État-Major*, t. II, p. 778.
(2) *Grand État-Major*, t. II, p. 776.

Digitized by Google

sur l'artillerie ennemie. Les effets qu'elles produisirent furent satisfaisants ; bientôt plusieurs caissons et plusieurs avant-trains volèrent en éclats dans les environs du Point-du-Jour, et, au bout de peu de temps, ce groupe d'artillerie allemande acquit l'impression de sa supériorité sur l'adversaire. Si ce résultat fut si vite obtenu, c'est surtout parce que, dès le 17, le chef d'escadron von Eynatten avait reconnu cette position d'artillerie. Il connaissait donc les distances et put les communiquer aux batteries qui entrèrent en ligne successivement, de telle sorte que leur tir fut également vite réglé. C'est ainsi que doit agir le commandant de l'artillerie. S'il faut faire ressortir sur ce point la conduite de ce général et l'en louer, il faut, au contraire, lui reprocher d'avoir donné l'ordre aux trois batteries de la 13e division de renforcer l'artillerie de la 14e sur ses deux ailes au lieu de le faire à une aile seulement ; dès le début, le groupe de la 13e division attaqua dans des circonstances défavorables, parce que ses batteries étaient séparées par celles de la 14e division. Après la constitution de cette ligne d'artillerie (il était donc plus de 1 heure), le général de Steinmetz reçut l'ordre daté de midi, d'après lequel « on ne devait démasquer, le cas échéant, que de l'artillerie pour préparer l'attaque ultérieure ». Le porteur de l'ordre aurait donc mis une bonne heure pour aller de Flavigny à Gravelotte (6 kilomètres).

Répartition des troupes du VIIe corps, peu après 1 heure, et ce qui en résulta.

Conformément à l'esprit de ces instructions, le général de Steinmetz avait arrêté toute son infanterie et placé toute la 27e brigade au sud-ouest de Gravelotte. Des troupes de la 28e brigade, les 1er et 2e bataillons du 53e et le 7e bataillon de chasseurs se trouvaient alors à la lisière

Digitized by Google

nord du bois de Vaux, face aux carrières de Rozerieulles. En arrière d'eux et pour les renforcer, le 2e bataillon et le bataillon de fusiliers du 13e régiment (25e brigade) étaient dans le bois aux ordres du général de Zastrow ; le 1er bataillon du 13e au nord du Moulin de la Mance, le 2e bataillon du 73e (25e brigade) dans le Moulin ; à droite de l'artillerie, se trouvait le 2e bataillon du 77e et le bataillon de fusiliers du 53e (28e brigade) ainsi que les 3e et 1er bataillons du 73e (25e brigade). Ce dernier formait le soutien de l'artillerie ; le bataillon de fusiliers du 77e était en marche avec l'artillerie de corps ; les deux régiments de hussards (nos 8 et 15) se tenaient à proximité de la 27e brigade avec sept escadrons ; un escadron du 8e hussards était avec la 26e brigade à Ars. Si l'on n'en corrigeait pas les défauts, cette « répartition des troupes » rompant, sans nécessité absolue, l'unité des divisions, des brigades et des régiments, contenait le germe d'un échec, surtout en présence d'un terrain aussi difficile. Il faut ajouter à cela que le commandant de la 13e division ne brillait pas par l'initiative ; mais même si, dans cet état de choses, les circonstances eussent été plus favorables, la répartition des troupes rendait plus difficile le commandement, la direction et l'unité dans l'action. Pendant toute la journée, on regretta le dispositif initial de ce corps d'armée ; ses instructions finirent même par le faire rester sur la défensive, c'est-à-dire lui enlevèrent toute force et toute puissance. Plus tard, la 26e brigade fut dirigée sur Vaux, la 27e sur le Point-du-Jour ; mais pendant toute la durée de la bataille, on n'essaya nulle part, à cette aile de l'armée, de prendre des dispositions tactiques un peu vastes et judicieuses ; les éléments de la 13e et de la 14e division restèrent mêlés ; nulle part on n'arriva à occuper une bonne position de tir pour l'infanterie, et, pour cette raison, on ne put pas non plus attaquer avec des forces considérables et en bon ordre. La 26e brigade conserva, il est vrai, son unité, mais elle combattit sans

Digitized by Google

grand succès contre la brigade Lapasset; à partir de l'entrée en ligne de la 27e brigade, le VIIe corps occupa un front qui n'avait pas moins de 6,500 mètres, et cela dans un terrain pareil! La répartition des forces de ce corps d'armée, depuis le 17 août jusqu'au 18 à 5 heures du matin, le rendait absolument incapable de remplir la mission que lui assignait l'ordre de mouvement du 17 (2 heures du soir), de sorte que le commandement se privait d'emblée, par là même, de tout moyen d'exécuter l'ordre de combat du 18 (10 h. 1/2 du matin). Par suite, le VIIe corps n'a rempli aucune des missions déterminées par ces deux ordres; tout ce qui se fit dévoile bien plutôt un tâtonnement incertain, un manque de netteté dans les idées, tout montre que l'on ne comprit pas clairement ce qu'il y avait à faire et que l'on ne prit pas les mesures convenables pour exécuter la tâche donnée. Si ce corps a paru néanmoins remplir la première partie de sa mission, le mérite n'en revient pas à son commandant, mais à l'ennemi, qui lui en laissa le loisir; en effet, qu'on supprime ce corps d'armée par la pensée, les choses auraient suivi ici à peu près le même cours, depuis l'engagement de la bataille. Il est vrai que le IXe corps, lui aussi, s'étendait sur un front exagéré; mais là, on remarque que le combat est dirigé avec beaucoup d'énergie et de netteté; au VIIe corps, au contraire, rien ne fut net ni énergique, et l'on n'aperçoit pas de but précis; il était pourtant facile, par des reconnaissances envoyées le 17, du sud et du sud-ouest, d'écarter toute espèce de doute sur les moyens que le commandement devait concevoir pour préparer une attaque dans cette direction. Les parties du bois de Vaux, dont il fallait s'occuper pour cette attaque, avaient été évacuées le 17 par les Français, et la lisière nord de ce bois était entre les mains des bataillons de la 28e brigade énumérés plus haut. Il n'y avait donc rien qui empêchât de faire des reconnaissances suffisantes et de prendre toutes les dispositions nécessaires

Digitized by Google

en vue d'une attaque. Le chemin qui partait du Moulin de la Mance indiquait de lui-même la direction à suivre dans ces deux opérations.

Répartition des troupes du VIIIe corps après 1 heure.

Le VIIIe corps (de Goëben), se trouvait dans une situation beaucoup plus difficile. La bande boisée qui s'étend entre le bois de Vaux et celui des Genivaux était, ainsi que ce dernier, occupée par l'ennemi ; il fallait s'en emparer avant de prendre aucune disposition pour l'attaque de Moscou et du Point-du-Jour. Le général de Manstein (IXe corps), ayant probablement sollicité l'appui du général de Goëben, celui-ci fit ouvrir le feu à midi 3/4 par les batteries de la 15e division. Il avait massé sa division dans la cuvette dont il été question plus haut, de telle sorte que son aile droite s'appuyait à la route de Gravelotte au Point-du-Jour (29e brigade) ; la 30e brigade s'étendait vers la gauche en se reliant à cette dernière, puis venait l'artillerie de la 15e division ; le 7e régiment de hussards formait l'aile gauche. Ainsi, non seulement cette division se trouvait, comme il convient, dans la main de son chef et répartie judicieusement en vue du combat à livrer, mais dès le début elle était orientée dans la direction voulue. Si, malgré cela, quelques difficultés naquirent de ces dispositions bien conçues, il n'aurait pas été possible au général de Goëben de les prévenir comme devait le faire de son côté le général de Zastrow ; en effet, de Goëben avait d'abord à s'emparer d'une zone boisée, difficile, avant de penser à prendre les dispositions préparatoires d'une attaque contre la position avancée et la position principale de l'adversaire.

Du côté du général de Goëben, la situation se modifiait peu à peu, et il ne pouvait aussi la maîtriser que peu à peu. Si, plus tard, les unités se mélangèrent, du moins

Digitized by Google

l'entrée en ligne méthodique et régulière de la division empêcha-t-elle les incidents fâcheux qui se produisirent dans tout le VIIe corps. Dans une situation comme celle où se trouva le VIIIe corps, on ne pourra jamais éviter le mélange des unités, ce qui, d'ailleurs, n'offre que de médiocres inconvénients, s'il reste possible de diriger toutes les unités d'une même division sur un même objectif; somme toute, on conviendra que le problème consistant à conduire, dans la limite du possible, une division entière, dans une situation aussi difficile, a été résolu ici, jusqu'au moment de la prise de Saint-Hubert. Toutefois, on ne peut guère décider si le général de Goëben n'a pas donné un peu trop tôt l'ordre de marcher à l'attaque de Saint-Hubert. Les mesures qu'il prit dans ce but, d'après les circonstances et le moment, répondent complètement à l'esprit de l'ordre d'attaque (de 10 h. 1/2) qu'il avait reçu; elles ne transgressent pas non plus les instructions envoyées à midi par de Moltke au général de Steinmetz; nous ignorons, d'ailleurs, si de Goëben avait reçu communication de ces instructions par de Moltke ou par Steinmetz.

A ce moment, les autres fractions du VIIIe corps étaient encore en arrière.

Valeur du terrain en avant de la position.

Dans une pareille situation, on voit très clairement tout l'avantage que l'adversaire pouvait tirer de l'utilisation du terrain en avant de sa position. En général, dans l'armée allemande, on n'est pas partisan de ce que l'on appelle une « avant-ligne »; je trouve cependant qu'en agissant ainsi on se conforme trop au *schema* F (1) et qu'on rejette le bon avec le mauvais. On ne peut, à première

(1) Le *schema* F du Règlement d'exercice de l'infanterie a trait aux manœuvres de la brigade. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

vue, répondre à de semblables questions dans le sens affirmatif ou négatif; il faut commencer par examiner la situation. Mais, si l'on se représente la force de la position principale des Français, la possibilité que l'on avait de combattre en même temps sur cette position et sur l'avant-ligne, les obstacles que les bois devaient opposer à un assaillant marchant dans cette direction, on conviendra que le maréchal Lebœuf adopta, sans aucun doute, une solution tactique judicieuse en poussant sa première ligne jusqu'à la lisière occidentale du bois des Genivaux; il disputait ainsi cette lisière à l'adversaire; il le forçait à se déployer prématurément et à employer des forces relativement considérables, auxquelles il serait singulièrement difficile de donner plus tard la cohésion et la direction voulues. Le maréchal Lebœuf pouvait envisager et examiner tout cela avant le combat; en occupant le terrain en avant de sa position, il agit d'une manière qui répondait parfaitement au cas particulier où il se trouvait, et il causa de sérieux embarras à son adversaire.

Situation imposée à de Goëben.

C'est surtout quand il se trouve en face d'un fourré très épais que l'assaillant ne peut reconnaître s'il a devant lui un bataillon, un régiment ou une brigade. Il faut qu'il se déploie, qu'il culbute l'adversaire, puis rétablisse l'ordre dans ses rangs avant de pousser plus loin, si l'on ne veut pas que les troupes s'enchevêtrent complètement les unes dans les autres et se dispersent. Ici le général de Goëben avait une mission qu'il ne pouvait remplir autrement qu'en combattant et en attaquant avec de l'infanterie; cette mission consistait à déterminer exactement la nature de la zone boisée qu'il avait devant lui. Il n'était pas possible à de Goëben de se renseigner auparavant à ce sujet par des reconnaissances, comme le VIIe corps aurait facilement pu le faire. Il fallait combattre avant de voir. Le cas

Digitized by Google

n'était pas très simple, mais il fallait le prendre tel qu'il était.

Entrée en ligne du général de Goëben.

Ainsi, lorsque de Goëben reconnut que le bois était occupé, il ne pouvait faire autrement que de prendre ses dispositions pour l'enlever; on se demande seulement si cela arrivait au bon moment et concordait avec les instructions qu'il avait reçues. Le moment était-il bien choisi? Cela dépendait de la situation du combat (où, d'ailleurs, de Goëben avait été expressément invité à intervenir) et aussi de la distance à laquelle se trouvaient la 16e division et l'artillerie de corps. La 16e division était en train de se rassembler, conformément à l'ordre de de Goëben, au sud-ouest de Gravelotte, en seconde ligne, derrière la 15e, qui entrait en ligne. Pendant qu'il engageait une division en bon ordre, et de manière à la diriger autant qu'il était possible de le prévoir, il avait pris pour l'autre division la résolution également judicieuse de la tenir massée en arrière, avec l'artillerie de corps, prêtes toutes deux à intervenir; ces dispositions étaient parfaites et répondaient à toutes les éventualités. Peut-être avait-on l'intention de tenir sur la défensive une aile des armées allemandes, constituée par la Ire armée (ce que le grand état-major général semble avoir eu un intérêt particulier à affirmer, contrairement à l'ordre de bataille [de 10 h. 1/2]); on se demande, dans ce cas, si le VIIIe corps appartenait, oui ou non, à la Ire armée? Quoi qu'il en soit, dans la défensive aussi bien que dans l'offensive, il lui fallait s'emparer du bois. Il ne pouvait s'en dispenser en aucun cas, si l'on ne voulait pas décorer du nom de défensive une simple canonnade. Mais, voilà de ces choses dont un tacticien ne conviendra jamais, et de Goëben ne le pouvait certainement pas. En outre, il est impossible de balayer un bois semblable avec de l'artil-

Digitized by Google

lerie ; il fallait l'enlever avec de l'infanterie. De quelque manière que l'on considère les dispositions prises par de Goëben, que ce soit au point de vue de l'offensive ou de la défensive, elles avaient été judicieusement conçues, préparées et exécutées, jusqu'au point où cesse la direction effective du général de corps d'armée.

Direction de l'attaque de la 15e division.

La 29e brigade devait avancer au sud de la route Gravelotte—Point-du-Jour, la 30e sur la route même et au nord. Ainsi, la première ne devait pas marcher sur la route, mais le long de celle-ci; il appartenait au général de brigade de régler les détails de la marche. D'après les circonstances, cet ordre était encore bien conçu. Cette disposition indiquait en outre aux deux brigades leur direction pour des missions ultérieures; en effet, comme il est impossible de faire changer de direction à des troupes d'un effectif important, une fois qu'elles combattent en suivant leur direction première, la 29e brigade devait arriver sur le front Saint-Hubert—Point-du-Jour, la 30e sur le front Moscou—Saint-Hubert. Ce fut ce qui arriva. Du point où il se tenait au moment où il donna ses ordres, de Goëben apercevait deux points importants de la position principale des Français. Cette position lui parut extraordinairement forte et difficile à aborder : il avait devant lui un bois occupé par l'ennemi et dont il ne connaissait pas la nature, un ravin profond coupant la direction à suivre, puis une pente dénudée et des obstacles qui auraient rendu la retraite assez difficile à droite ou à gauche; de Goëben ne pouvait donc espérer de grands succès; il se trouvait à peu près dans la même situation que le IVe corps à Sadowa. Si le combat contre l'avant-ligne absorbait toute la 15e division, de Goëben disposait encore, dans la même direction, de la 16e; en outre,

Digitized by Google

d'après l'ordre de bataille, il pouvait compter sur un appui énergique du VIIe corps, venant du bois de Vaux ; il est vrai qu'en cela il devait se tromper, mais il ne pouvait ni admettre ni prévoir ce cas.

Premier combat livré par l'artillerie des VIIe et VIIIe corps.

L'artillerie de la 15e division, placée à environ 700 mètres à l'ouest de la route de Gravelotte à la Malmaison, canonnait depuis 12 h. 3/4 l'artillerie ennemie, en position à Moscou ; les deux armes principales entrèrent donc en ligne à peu près en même temps (12 h. 3/4). En présence de cette situation, dûment reconnue, et qui faisait prévoir un combat acharné, le général de Goëben avait fait venir aussitôt son artillerie de corps de Rezonville ; celle-ci, précédant au trot la 16e division, prit place dans la ligne déjà formée et ouvrit le feu. Par suite, à 1 heure de l'après-midi, 11 batteries du VIIIe corps étaient en action, sous les ordres du colonel de Kamecke ; il faut y joindre 6 batteries du VIIe corps, ce qui nous donne 108 pièces en ligne vers 1 heure. Le bruit de tonnerre de cette formidable ligne d'artillerie fit qu'à ce moment on n'entendit plus à Flavigny la canonnade du IXe corps.

Il y avait peu de temps (vers midi) que de Moltke avait ordonné, comme on le sait, au général de Steinmetz de n'engager que son artillerie. Si, malgré cela, le combat de la Ire armée était parvenu aussi rapidement au plus haut degré d'intensité, ce devait être par suite de circonstances particulières qui faisaient un devoir au grand quartier général de se rapprocher de la ligne de combat ; et, en effet, il s'était produit des circonstances particulières : on avait sollicité l'appui de de Goëben, qui n'avait sans doute pas connaissance des instructions dictées à midi par de Moltke ; par contre, il voyait en face de lui une forte position contre laquelle on ne pouvait

Digitized by Google

commencer trop tôt une vigoureuse attaque par l'artillerie sans préjuger de la conduite à tenir ensuite, du choix à faire entre l'offensive et la défensive. Puis le feu de l'artillerie crût encore en intensité, et de Moltke dut en conclure que l'on n'exécutait pas ses instructions de midi. La cause en était dans l'irrégularité des relations entre les divers commandements (VIIIe corps) et aussi dans la force des choses. A titre de comparaison, on remarquera que l'artillerie de corps du VIIe corps n'arriva à Gravelotte qu'alors que celle du VIIIe combattait déjà depuis une heure. Cette lenteur ne convenait pas plus à la défensive qu'à l'offensive. L'artillerie du VIIIe corps mit plus de temps à régler son tir que celle du VIIe; cela s'explique par la connaissance que cette dernière avait du terrain avant le combat; plus tard, le lieutenant-général Schwarz prit la direction de l'artillerie des deux corps, réalisant l'unité de commandement qui est une des conditions essentielles d'un résultat décisif. Dans l'ensemble, l'artillerie du VIIIe corps eut à battre la position française entre Moscou et la grand'route, celle du VIIe, entre la route et Rozerieulles; néanmoins, comme la distance était de plus de 3,000 mètres, il n'était pas possible de bien observer les coups, sauf au Point-du-Jour et à Moscou.

Entrée en ligne de la 29e brigade. — Prise du bois au sud de la grande route.

Pour obtenir de plus grands effets, il fallait que cette grande ligne d'artillerie se rapprochât, ce qui nécessitait au préalable un nouveau mouvement en avant de l'infanterie; le 33e régiment avait occupé Gravelotte, le 2e bataillon du 67e la Malmaison, le reste de l'infanterie se trouvait encore à l'ouest de la ligne Gravelotte—Malmaison. Le général de Wedell (29e brigade) avait reconnu la nécessité de se porter en avant, aussi bien que le général

Digitized by Google

de Goëben ; mais avant que les ordres donnés dans ce but par le premier fussent parvenus au 33e régiment, et avant que ceux du second fussent arrivés au général de Wedell, les compagnies du 3e bataillon du 33e, partant de la lisière est de Gravelotte, avaient enlevé la lisière du bois qui se trouvait en face d'elles (les 12e et 9e compagnies en tirailleurs, 10e et 11e suivant en ordre serré).

Une fois sous bois, prenant la grand'route comme direction, ces quatre compagnies, précédées de tirailleurs, franchirent sur une seule ligne le ravin de la Mance, ressortirent par la lisière est du bois, et s'établirent au sud de la grand'route, dans les carrières qui se trouvaient là. Pendant que ce mouvement s'effectuait, le général de Wedell donna aux 2e et 1er bataillons du 33e l'ordre d'avancer. Ces deux bataillons prirent une direction sud-est, le 2e bataillon prit la direction au centre, le 1er la prit aux deux ailes, de telle sorte que leur direction se croisait avec celle du 3e bataillon, mais derrière le front de ce dernier. Dans leur premier élan, ces deux bataillons atteignirent la lisière, poursuivirent sous bois jusqu'au fond du ravin de la Mance où ils se reformèrent en ordre. Ils remontèrent plus tard en se portant droit sur le Point-du-Jour, et sortirent du bois en face de cette ferme vers 2 heures. Le 33e régiment se trouvait donc vers 2 heures dans la direction suivante : il s'étendait depuis les carrières, au sud de la grand'route, jusqu'en face du Point-du-Jour sur un front d'environ 1000 mètres. Dans cette direction, le bois n'avait donc pas opposé un grand obstacle aux mouvements. Le 60e régiment de la 29e brigade se trouvait à ce moment à Gravelotte comme « réserve de la division ». Telle était la situation, vers 2 heures, au sud de la grand'route ; la résistance opposée dans le bois avait été très faible, les pertes qu'on y avait subies étaient insignifiantes ; les mouvements n'avaient été que peu entravés ; sur un front de 1000 mètres on avait pu passer partout par compagnies. Ce ne fut qu'en abor-

Digitized by Google

dant le versant dénudé que le feu de l'ennemi devint meurtrier.

Déploiement et première marche en avant de la 30e brigade.

Le général de Strubberg avait engagé la 30e brigade au nord de la grand'route, un peu après le mouvement du 33e. Cette brigade comptait cinq bataillons moins une compagnie ; elle traversa Gravelotte dans l'ordre suivant : 9e, 10e, 11e compagnies du 67e ; 1er bataillon du 67e ; 8e bataillon de chasseurs ; bataillon de fusiliers ; 2e bataillon, 1er bataillon du 28e. Le 2e bataillon et la 2e compagnie du 67e avaient été détachés auparavant sur la Malmaison et Mogador.

Prise du bois au nord de la grande route.

Après avoir traversé Gravelotte, les trois compagnies de fusiliers occupèrent la grand'route et ses abords, la 9e compagnie en avant, à cheval sur la route, prenant le contact à dos avec le 33e ; en arrière, le demi-bataillon formé par les 10e et 11e compagnies du 67e, sur la route elle-même, en arrière de celles-ci, suivaient en colonne par demi-peloton les 3e et 4e compagnies du 67e également sur la route ; à côté et sur la gauche des premières nommées, il y avait, de la droite à la gauche, la 2e compagnie puis la 1re du 67e (1). Ces deux dernières enlevèrent aussitôt un saillant du bois, d'où l'on tirait vivement sur les troupes qui se trouvaient en face. A cette occasion, l'ennemi engagea sur tout le front de la bande de bois au nord de la grand'route, une fusillade qui prouva claire-

(1) *Historique du 67e régiment d'infanterie*, p. 189.

Digitized by Google

ment que cette bande était fortement occupée ; le général de Strubberg fut par suite obligé d'attendre que le déploiement de sa brigade fût terminé. A la suite de ce mouvement, les quatre compagnies de chasseurs se placèrent à la gauche du 1er bataillon du 67e, sur une ligne; plus loin on trouvait, en allant toujours de la droite à la gauche : le bataillon de fusiliers, le 1er puis le 2e bataillon du 28e régiment sur deux lignes ; en première ligne les 10e, 11e, 7e, 6e, 3e, 2e compagnies déployées ; en arrière, par demi-bataillon, les 12e et 9e, 8e et 5e, 4e et 1re ; à l'extrême gauche se joignit la 12e compagnie du 67e régiment.

Après avoir adopté cette formation, la brigade marcha à l'attaque du bois dont la lisière était bordée (chose que l'on ignorait alors) d'abatis, de levées de terre et de pierres. L'attaque réussit ; l'ennemi n'opposa plus ensuite nulle part de résistance sérieuse, mais se retira au travers de la forêt sur sa position principale. Les pertes de l'assaillant étaient loin d'être ingnifiantes. A peu près au moment (2 h. 1/4) où le 33e régiment atteignait la lisière est de la bande de bois, la 30e brigade était en possession du bois au nord de la grand'route ; elle profita de cet abri pour se reformer dans le fond du ravin de la Mance. Après s'être rassemblées, les 1re et 2e compagnies du 67e gravirent le versant de la colline et se portèrent en avant au nord de la grand'route ; elles parvinrent d'une seule traite jusqu'à 250 mètres de Saint-Hubert; là, elles trouvèrent un abri dans des excavations. A ce moment, les 3e et 4e compagnies du 67e se trouvaient sur la chaussée de la route ; à leur gauche, il y avait les 9e, 10e, 11e du 67e ; en arrière, à gauche, le 8e bataillon de chasseurs, le bataillon de fusiliers et le 1er bataillon du 28e. Le 2e bataillon du 28e et la 12e compagnie du 67e, par contre, avaient obliqué vers le nord, formant flanc-garde au point où se jette dans la Mance le ruisseau qui vient de la Folie. Ces fractions de troupe soutinrent en ce point des com-

Digitized by Google

bats acharnés que le général de brigade dirigea d'abord lui-même. Le front de la 30e brigade comportait ainsi environ 1000 mètres.

Arrivée de la 1re division de cavalerie et de la 16e division.

Tandis que ces deux brigades se frayaient ainsi un passage, le général von Hartmann avait établi la 1re division de cavalerie à l'ouest de la Malmaison et renforcé la ligne d'artillerie du VIIIe corps par sa batterie à cheval. Il y eut donc, à partir de 1 h. 1/2, environ 116 pièces en action ; peu après arrivèrent, à l'ouest de Gravelotte d'abord la 32e brigade, puis la 31e, de telle sorte qu'à 2 heures, le général de Gœben avait sous la main une division de troupes fraîches; la 2e compagnie du génie de campagne avait organisé Gravelotte défensivement en prévision d'un échec.

Mouvement en avant de l'artillerie. — Arrivée de l'artillerie de corps du VIIe corps.

Le succès progressif du combat de l'infanterie, ainsi que l'arrivée de ces troupes, firent que l'on jugea à propos de faire avancer la ligne d'artillerie pour pouvoir canonner la position principale de l'adversaire d'une manière plus systématique et plus complète. Cela ne sortait pas non plus des limites de la défensive. Le mouvement en avant ne se fit pas tout d'un coup, mais, d'une manière générale, il eut lieu par échelons, en commençant par l'aile gauche, de telle sorte, *qu'en réalité, le feu ne fut jamais interrompu complètement*. A la suite de cette manœuvre, la ligne d'artillerie du VIIIe corps s'étendait, à 2 heures de l'après-midi, depuis un point situé au nord de la cote 1009 jusqu'au sud de la grand'route, c'est-à-dire qu'elle avait

Digitized by Google

gagné en moyenne 1000 mètres de terrain. Vers le moment où l'artillerie du VIIIe corps se portait en avant (2 heures), les deux groupes de l'artillerie de corps du VIIe corps arrivaient au sud de Gravelotte; mais une seule batterie trouva l'espace nécessaire pour prendre position. Lorsqu'elle remarqua le mouvement en avant, par échelons, de l'artillerie du VIIIe corps, celle du VIIe corps s'y joignit, au sud de la grand'route, de telle sorte qu'elle obliqua vers le nord pour gagner du terrain. A la suite de cette manœuvre, l'artillerie des deux corps d'armée entra en contact direct au sud de la grand'route ; la 2e batterie à cheval de l'artillerie de corps se porta alors en ligne, mais, par contre, les deux batteries légères et la 3e batterie à cheval de l'artillerie de corps ne trouvèrent pas de place pour prendre position. *Le nombre des pièces qui tiraient s'éleva ainsi à* 132.

Les trois batteries dont on vient de parler, avec le groupe de la 16e division, formèrent ainsi, à partir de 2 heures environ, une réserve d'artillerie de 36 pièces.

Le feu des 132 pièces allemandes se montra très efficace; Moscou et le Point-du-Jour devinrent la proie des flammes; l'artillerie française, qui, jusqu'alors, n'avait suspendu son feu qu'accidentellement, se tut par moments tout à fait, et, à 3 heures, parut ne plus pouvoir continuer le combat.

L'artillerie allemande put donc choisir d'autres objectifs; elle tira sur tout le front des positions d'infanterie, ainsi que sur la position avancée de Saint-Hubert. Il n'était pas possible d'observer un effet immédiat dans les rangs de l'infanterie française, mais on pouvait quand même admettre qu'en canonnant pendant plusieurs heures les tranchées-abris de l'adversaire, on réussirait à ébranler l'infanterie ennemie ; *l'artillerie allemande devait donc rester en mesure d'entretenir son feu sans jamais l'interrompre.* Malheureusement, cette condition devait précisément cesser d'être remplie au moment qui, au point

Digitized by Google

de vue tactique, fut probablement le moment le plus critique.

Deuxième mouvement en avant de la 30e brigade.

Tandis que l'artillerie allemande gagnait, comme on l'a vu, une étendue notable de terrain, et anéantissait l'artillerie adverse, la 30e brigade qui, entre temps, s'était rassemblée de nouveau, quittait le fond du ravin et commençait à gravir le versant oriental.

Le 28e régiment est refoulé.

Il semble que le bataillon de fusiliers et le 1er bataillon du 28e aient commencé le mouvement, en partant du point où le chemin conduisant à Saint-Hubert quitte la lisière orientale de la forêt. Ces bataillons abordèrent le versant dénudé en *colonnes de compagnie*, firent une charge contre la hauteur de Moscou, mais furent forcés tous deux, « par le feu de l'ennemi », à rentrer sous bois. Le feu de l'adversaire avait dispersé les compagnies, et ce ne fut qu'avec peine que l'on parvint à rassembler de nouveau les hommes par petits groupes et à les retenir à la lisière est de la forêt; pendant ce temps, une partie des hommes blessés ou « perdus » cherchaient un refuge et un abri dans le fond du ravin.

Le 8e bataillon de chasseurs et le 60e régiment s'emparent des abords de Saint-Hubert, au nord de la grande route.

Les tentatives analogues entreprises vers la droite obtinrent plus de succès que celle-ci.

On se rappelle qu'au nord de la grande route les 1re et 2e compagnies du 67e avaient poussé, dans leur élan, jusqu'à

Digitized by Google

250 mètres en dehors de la lisière. A la droite du bataillon de fusiliers du 28e, et à peu près en même temps que ces deux compagnies du 67e, les quatre compagnies du 8e bataillon de chasseurs s'étaient avancées en ligne et à découvert, faisant un grand bond en avant. Leur direction était Saint-Hubert ; ce point s'imposait en quelque sorte de lui-même comme objectif à toutes les troupes qui combattaient ici. Pendant leur bond en avant, ces quatre compagnies éprouvèrent, il est vrai, à leur gauche, des pertes sensibles, causées par la fusillade de Moscou ; néanmoins, elles continuèrent leur mouvement, de manière à envelopper Saint-Hubert par le nord-ouest, à une distance de 200 mètres environ. Ici, ces quatre compagnies se couchèrent et ouvrirent un feu efficace contre la ferme, sur laquelle l'artillerie allemande tirait aussi avec succès.

A en juger d'après l'heure, c'est à peu près au moment où les chasseurs se portèrent en avant que les 1re et 2e compagnies du 67e gravissaient par sections le versant dénudé ; elles s'étaient établies également à 200 mètres environ de Saint-Hubert, de part et d'autre de la grande route, mais surtout au nord de celle-ci. Les trois compagnies de fusiliers du 67e avaient pris part à leur mouvement sur la gauche ; chacune d'elles était précédée d'un peloton de tirailleurs, les deux autres pelotons suivaient en arrière en ordre serré ; ces dernières appuyaient à la droite des chasseurs. Saint-Hubert fut ainsi enveloppé par l'ouest comme par l'est, quand les carrières situées de ce côté furent tournées par le nord. Il y avait alors en première ligne, à découvert, une partie des 1re et 2e compagnies du 67e ; au milieu d'elles s'étaient glissés trois pelotons des 3e et 4e compagnies du 67e ; le reste de ces compagnies s'était jeté dans les carrières qui se trouvaient là. Tandis que la ferme était enveloppée ainsi par le nord-ouest et par l'ouest, et que la garnison était obligée de se terrer pour échapper aux feux simultanés de l'infanterie et de l'artillerie, d'autres fractions du 1er bataillon du 67e, c'est-

Digitized by Google

à-dire un peloton de la 4e compagnie et une partie de la 1re, se jetèrent sur la ferme au sud de la grande route. Ces fractions approchèrent même jusqu'à 100 mètres de Saint-Hubert. C'est dans cette position critique que les quatre compagnies du bataillon de chasseurs et du 67e se maintinrent avec beaucoup de constance jusqu'au moment de l'assaut. Il est vrai qu'à cette heure-là la garnison de Saint-Hubert elle-même avait déjà éprouvé des pertes si sérieuses que son feu ne faisait plus grand mal à l'assaillant; par contre, ce dernier était de plus en plus exposé à la fusillade de Moscou et du Point-du-Jour. Mais l'instant décisif du combat était arrivé; aucun des deux partis ne pouvait rester longtemps dans la situation où il se trouvait; bien plus, il ne fallait, de part et d'autre, qu'une légère impulsion pour amener le dénouement.

Deuxième mouvement en avant de la 29e brigade. Prise des carrières de sable.

Le général de Goëben avait conservé à Gravelotte le 2e régiment de la 29e brigade (60e) jusqu'à l'arrivée de la 16e division. A ce moment (2 heures), et après que les 2e et 1er bataillons du 33e eurent enlevé le saillant du bois au sud des carrières de Saint-Hubert, ainsi que les carrières de sable situées dans la direction du Point-du-Jour, à 200 mètres en avant de la lisière est du bois, le 33e régiment se trouva réparti sur 1000 mètres de front, en deux groupes de six compagnies (à savoir : le 3e bataillon et les 3e et 4e compagnies à l'intérieur et autour des carrières de Saint-Hubert; le 2e bataillon et les 1re et 2e compagnies à l'intérieur et autour des carrières de sable); il s'était formé ainsi entre les deux groupes un espace vide et inoccupé d'environ 700 mètres. En présence de la forte position de l'ennemi, cette disposition était très défavorable; mais, ni le général commandant cette division, ni

Digitized by Google

le général de Goëben, qui se trouvait à Gravelotte, ne pouvaient s'en rendre compte. Le grand nombre de blessés du 33e revenant en arrière, ainsi que le nombre des « isolés », firent juger que ce régiment aurait bientôt épuisé sa puissance offensive, parce qu'il combattait déjà depuis longtemps (en quoi on se trompait certainement); de plus, remarquant le mouvement en avant de la 30e brigade contre Saint-Hubert, le général de Goëben en conclut que le moment était venu de donner à la ligne de combat l'impulsion nécessaire pour enlever Saint-Hubert, en engageant des troupes fraîches.

Entrée en ligne du 60e.

Il disposait, à cet effet, des dix compagnies du 60e régiment, dont il a été question plus haut. Elles quittèrent Gravelotte à 2 heures pour aller renforcer l'attaque contre Saint-Hubert; elles avancèrent d'abord jusqu'à la lisière occidentale du bois et prirent position au sud de la grande route : le 1er bataillon à droite, le bataillon de fusiliers à gauche; entre les deux, les 6e et 8e compagnies. A 2 h. 1/2, ces compagnies se mirent en mouvement, avec le bataillon de fusiliers en tête; elles traversèrent le ravin *sur la grande route*, et se déployèrent au sud de cette dernière de la manière suivante de gauche à droite : 11e, 10e, 9e compagnies; la 12e fut laissée en arrière, à la lisière du bois. Entre temps, sur l'ordre du général de division, les autres compagnies avaient suivi les premières; mais, lorsque le commandant du régiment arriva, à cheval, pour renforcer les compagnies de fusiliers, qui avaient été accueillies par un feu meurtrier, il fut grièvement blessé, ce qui nuisit à l'unité d'action dans les mouvements ultérieurs. Néanmoins, entre 2 h. 3/4 et 3 heures, les quatre compagnies de fusiliers avaient pris position dans le vide laissé entre les deux groupes du 33e.

Digitized by Google

Prise des abords de Saint-Hubert au sud de la grande route.

Le 3e bataillon, ainsi que les 3e et 4e compagnies du 33e, apercevant alors, depuis les carrières de Saint-Hubert, le mouvement en avant de la 30e brigade contre la ferme, se joignirent en grande partie à elle sur sa droite, enveloppant ainsi Saint-Hubert par le sud.

Prise de Saint-Hubert.

Tandis que les six dernières compagnies du 60e étaient encore en train de se porter en avant, c'est-à-dire avant qu'elles eussent atteint la ligne de feu, les troupes qui enveloppaient Saint-Hubert se levèrent à peu près en même temps pour donner simultanément l'assaut, et pénétrèrent dans la ferme par les directions qui ont été indiquées. La garnison n'avait *pas* attendu le choc ! Mais, comme il n'y avait pas de passage sur le côté ouest, les troupes qui arrivaient dans cette direction se portèrent vers la grande route pour pénétrer dans la ferme et le jardin avec celles qui venaient du sud. La prise de la ferme est, sans contredit, le fait du 8e bataillon de chasseurs, du 1er bataillon du 67e et du 3e bataillon du 60e. En effet, il n'y eut, en outre de ces unités, que quelques pelotons qui entrèrent dans Saint-Hubert, le reste suivit plus tard : ce fut le bataillon de fusiliers du 67e, des fractions du 33e, du 60e et du 28e ; mais, en réalité, ce sont neuf compagnies affaiblies, très réduites par le feu, et presque privées de leurs chefs, qui ont accompli cette tâche (1). Au point de vue tactique, cela est important. Le *Grand État-Major* dit (t. II, p. 800)

(1) *Historique du 60e régiment d'infanterie*, p. 200-201.

Digitized by Google

que les troupes se sont levées « d'elles-mêmes ». Cela ne me paraît pas tout à fait juste. Il est vrai que ce qui sans aucun doute est exact, c'est qu'ici, sauf le commandant von Bronikowski (du 8e chasseurs), il n'y avait plus d'officier supérieur valide, mais malgré tout l'*impulsion provient de l'entrée en ligne du* 60e. L'expérience apprend que, toujours en pareille circonstance, c'est l'entrée en ligne de troupes fraîches, arrivant en arrière, qui donne la meilleure impulsion; celle-ci se transmet à la ligne de feu qui, ordinairement, prend alors ses dispositions pour exécuter un dernier bond; d'après les relations qui m'ont été faites, c'est également ainsi qu'il faut expliquer cette heureuse attaque. Vers 3 heures, les six compagnies de mousquetaires du 60e avaient suivi le mouvement et avaient, ou bien pénétré dans Saint-Hubert, ou bien passé à droite, se dirigeant vers le Point-du-Jour; mais, de ce côté, les troupes ne pouvaient espérer aucun succès en terrain découvert, et, peu après 3 heures, il y avait dix-huit compagnies dans Saint-Hubert et aux abords jusqu'aux carrières; c'étaient les 1re, 2e, 3e, 4e, 6e compagnies du 8e bataillon de chasseurs; les 1re, 2e, 3e, 4e, 9e, 10e, 11e du 67e; les 3e, 6e, 8e du 60e; les 3e, 4e, 11e du 33e; le 1er du 28e.

Organisation de la position.

Saint-Hubert avait été occupé par le 2e bataillon du 80e.

La suite des événements a appris que l'entrée en ligne du 60e régiment eut lieu au bon moment, c'est-à-dire au moment *opportun* au point de vue tactique. La direction la plus propre à cette entrée en ligne était-elle bien la *grande route?* On pourrait en douter; mais, étant donné la situation, il faut l'accepter comme telle. En effet, au moment où ces troupes fraîches arrivèrent à la rescousse pour donner *l'impulsion*, la garnison de Saint-Hubert était

Digitized by Google

si occupée qu'elle ne pouvait plus faire beaucoup de mal au 60e. Les pertes supportées par ce régiment furent subies presque exclusivement plus tard devant le Point-du-Jour. Il s'agissait surtout de donner l'impulsion par le chemin le plus court, qui était la grande route ; il faut donc bien approuver cette direction. Maintenant, était-il nécessaire, pour donner l'impulsion, de faire entrer en ligne toutes les dix, les compagnies dont on disposait ? Je ne le crois pas, car en pareille circonstance, une seule compagnie, résolument commandée et marchant résolument, suffirait peut-être. Il faut l'avoir bien en main, les officiers devant, sur les côtés et derrière, à côté de chacun d'eux un tambour, et puis en avant ! Il n'y a rien d'autre à faire. Mais si, pour donner l'impulsion, on emploie plus de troupes, dans un cas comme celui-ci, on ne se déploie que plus difficilement, et il y a cent à parier contre un que, pour cette seule raison, il se produira çà et là des échecs partiels, qui diminueront la force de l'impulsion. *C'est là une chose que le tacticien doit s'efforcer d'éviter avec tout le soin possible*, car il ne s'agit pas d'obtenir un effet *matériel*, mais un effet *moral*, pour lequel les conditions sont toujours les mêmes, que l'on soit au pont d'Arcole ou à Saint-Hubert. En réalité, ce sont bien les troupes *de la ligne de combat* qui ont enlevé Saint-Hubert, mais il leur fallait pour cela, non pas un renfort *matériel*, mais un renfort *moral ;* or, l'expérience apprend que les troupes de la ligne de combat n'ont plus alors une somme d'énergie suffisante ; il faut chercher l'appoint moral en arrière et, en pareil cas, il suffit de fractions faibles, mais résolues, venant de l'arrière ; elles ont encore la somme d'énergie nécessaire ; si elles ne l'avaient pas, il faut arracher leur cocarde à ces hommes sans honneur, leur prendre leur habit de soldat pour leur donner celui de disciplinaires.

A 250 mètres, au nord du mur du jardin de Saint-Hubert, se développait irrégulièrement la première tran-

Digitized by Google

chée-abri des Français, qui, à ce moment, était fortement occupée par de l'infanterie. Elle était à peu près au niveau du premier étage de la ferme, dominant ainsi le jardin et la cour, de telle sorte qu'une occupation régulière de la métairie offrait de sérieuses difficultés. En réalité on n'y est pas arrivé, et il ne pouvait vraiment pas en être autrement. Le commandant von Bronikowski veilla à l'exécution de la *chose capitale*, c'est-à-dire à la création d'une *position de tir* garnie d'hommes actifs en nombre suffisant; à cet effet, il se servit en première ligne des troupes qui avaient donné l'assaut, c'est-à-dire du 8e chasseurs et du 67e; ces hommes ne furent même pas rassemblés en partie par pelotons, ce qui d'ailleurs n'est pas nécessaire en pareil cas. Il est vrai que la pénurie d'officiers se fit sentir, mais l'habileté des hommes y suppléa largement. Il semble que, vers 4 heures, des 18 compagnies citées plus haut, 8 aient été employées dans la ferme même; les 10 autres se trouvaient en réserve en arrière jusqu'au delà des carrières : singulière disposition après avoir versé tant de sang; mais on ne sut pas s'arranger pour les employer sur la ligne de feu. Pour de plus amples détails sur le maintien des troupes à Saint-Hubert, voir chapitre V, pages 139-141.

Mouvements en avant aux ailes. — On pénètre une première fois dans les carrières de Rozerieulles.

A en juger d'après l'heure, au moment précis où l'on remportait ces succès, on avait fait aux deux ailes de la 15e division des tentatives pour gagner du terrain. Depuis longtemps on avait eu l'intuition que Saint-Hubert était l'objectif *tactique;* il était tout naturel que les troupes qui combattaient à droite et à gauche ressentissent l'effet produit par la prise de la ferme; ce fut encore le 60e régiment qui, sur la droite, utilisa directement l'effet produit

Digitized by Google

et servit à donner l'impulsion. En effet, les tentatives faites par les compagnies de fusiliers, puis par les 6 compagnies de mousquetaires pour attaquer le Point-du-Jour, avaient été remarquées par les 6 compagnies du 33e qui se trouvaient dans les environs des carrières de sable. Ces braves se levèrent aussitôt, pour gagner d'un seul bond au moins 250 mètres de terrain. Il est vrai que les compagnies de l'aile gauche (6e et 7e du 33e) furent horriblement décimées par la fusillade et mises hors de combat pour toute la journée, si bien que seuls de faibles débris en regagnèrent la lisière du bois ; mais les 1re, 2e et 5e compagnies du 33e pénétrèrent dans les carrières de Rozerieulles et s'y maintinrent un certain temps, tandis que quelques pelotons de ces compagnies restaient dans les carrières de sable. De là, et en allant vers le nord, les hommes du 2e bataillon du 33e se mêlèrent avec ceux des 10 compagnies du 60e, le long de la lisière du bois jusqu'aux carrières de Saint-Hubert. J'entrerai plus tard dans des détails circonstanciés au sujet des combats héroïques qui se livrèrent dans les carrières de Rozerieulles.

Mouvements en avant contre Moscou.

Les vigoureux « hourras » poussés, lors de l'assaut de Saint-Hubert, par les 4 compagnies de chasseurs, répétés vers la droite par le 67e, le 33e et les fusiliers du 60e, avaient été entendus du point où se trouvait de Goëben, aussi bien que de l'extrême gauche de la 15e division. Là se trouvaient, comme on le sait, le 2e bataillon du 28e et la 12e compagnie du 67e, dans l'angle formé par le confluent de la Mance et du ruisseau venant de la Folie. Sur l'ordre préalable du général de Strubberg (30e brigade), la 12e compagnie du 67e et la 5e du 20e avaient occupé un pan de mur particulièrement propre à servir de point d'appui et offrant, au point de vue tactique, l'avantage

Digitized by Google

de servir de point d'appui d'aile. Puis, le commandant Lange essaya de lancer une attaque contre la hauteur qui se trouvait devant lui, en suivant le chemin creux conduisant à Moscou, les 6e et 8e compagnies du 28e à droite, la 7e à gauche ; mais il fut refoulé. Deux autres attaques dans la même direction, faites avec des forces moindres, échouèrent également. Le commandant Lange fit une quatrième tentative contre les hauteurs de Moscou, en s'appuyant à droite au 1er bataillon et au bataillon de fusiliers du 28e ; elle n'aboutit pas à un meilleur résultat (1) ; par contre, la 1re compagnie et des fractions des 2e, 3e et 4e compagnies du 28e entrèrent à Saint-Hubert avec le commandant von Koppelon, immédiatement derrière le 8e chasseurs (2).

Répartition de l'infanterie du VIIe corps à 3 h. 1/2.

Il était alors 3 h. 1/2 ; voyons ce qu'était devenue à cette heure-là la Ire armée, qui, d'après l'ordre d'engagement, devait attaquer « *par Gravelotte et le bois de Vaux* ». A 3 heures on avait donné l'ordre à la 26e brigade de se porter avec un escadron du 8e hussards et une batterie, d'Ars sur Vaux et Jussy ; à 3 h. 1/2 elle n'avait pas encore reçu cet ordre et se trouvait encore à Ars. Le bataillon de fusiliers du 77e (28e brigade) était arrivé à Gravelotte avec l'artillerie de corps et avait pris position derrière l'aile droite, au sud de cette localité ; vers le sud se joignaient à lui le 3e bataillon du 73e (25e brigade), le 2e du 77e, le bataillon de fusiliers du 53e (28e brigade) ; au Moulin de la Mance se trouvait le 2e bataillon du 73e (25e brigade) ; la 27e brigade était à l'est de Gravelotte ;

(1) *Historique du 28e régiment*, p. 163, 165.
(2) *Ibid.*, p. 163.

Digitized by Google

à l'est de l'aile droite de l'artillerie du VIIe corps étaient le 1er bataillon du 77e (28e brigade) et le 1er du 73e (25e brigade), les 3e et 2e compagnies du 13e se trouvaient dans la vallée, au nord du Moulin de la Mance. Vis-à-vis de la côte 1081, à la lisière nord du bois de Vaux, étaient placés le 7e bataillon de chasseurs, les 1er et 2e bataillons du 53e (28e brigade), ainsi que le bataillon de fusiliers du 13e (25e brigade); en arrière, le 2e bataillon de ce régiment. L'absence de plan est si complète dans cette répartition, les liens entre les unités sont si rompus, qu'il semble que l'on ne savait pas ce que l'on voulait. En tout cas, c'eût été le moment de *remettre* autant que possible *de l'ordre* dans les unités, de chercher à voir clairement ce que l'on *devait faire*, et de prendre d'après cela les dispositions nécessaires; c'était d'autant plus urgent, qu'à ce moment, la 16e division était en réserve près de Gravelotte, et que le IIe corps était en marche pour s'y rendre. Que faisait encore ici l'infanterie du VIIe corps, *morcelée* d'une manière aussi incompréhensible, et se trouvant, par-dessus le marché, derrière le front d'un autre corps d'armée?!

Le général de Steinmetz commet des négligences et prend des dispositions incompréhensibles.

Le général de Steinmetz avait l'ordre d'attaquer en partant de « Gravelotte et du bois de Vaux ». L'avis donné à midi, de « n'engager le cas échéant que de l'artillerie », n'infirmait en rien *l'idée fondamentale de l'ordre d'engagement de de Moltke, qui avait été exactement conçu et exactement formulé;* ce n'était qu'un complément d'explication provoqué par la situation momentanée du combat; il remettait en quelque sorte à un moment ultérieur l'exécution des premiers ordres. La tournure d'un combat varie et se modifie; c'eût été le devoir du général de Steinmetz, pendant le temps qui s'était écoulé depuis l'envoi de l'ordre de midi (reçu à 1 h. 1/4), de *prendre, en vue de*

Digitized by Google

l'attaque partant du bois de Vaux, *des dispositions* qui eussent permis de soutenir énergiquement, de là, le combat de la 15e division. — Que l'on n'ait *rien fait* dans cette direction, la faute en revient au commandant d'armée et non au commandant du corps d'armée. D'après l'esprit de l'ordre de bataille de de Moltke, le général de Steinmetz avait à donner des ordres, le commandant du VIIe corps avait à régler la manière dont ceux-ci seraient exécutés. Pour remplir cette mission, ce dernier aurait dû se trouver de sa personne depuis 3 h. 1/2 à la lisière est du bois, vis-à-vis des carrières de Rozerieulles, ou bien il aurait dû y avoir constamment en ce point une personne capable de juger la situation tactique, qui aurait vu pour le général de Zastrow et lui aurait rendu compte. En procédant ainsi, on aurait appris en temps utile la première prise de possession des carrières de Rozerieulles, qui venait d'avoir lieu ; on négligea, au contraire, de faire quoi que ce soit dans ce but; les chefs suprêmes ignorèrent que les carrières avaient été enlevées une première, puis une deuxième fois, et que finalement elles étaient restées entre nos mains. Certes, quand des troupes sont engagées et poussées à 2,000 mètres en avant, et qu'il y a entre elles et le général qui les dirige une région boisée et un ravin, *le chef* doit placer entre les combattants et lui *un organe destiné à transmettre les nouvelles*, s'il ne veut pas perdre absolument la liaison. De tout cela on ne fit rien, absolument rien, quoiqu'il se fût écoulé plus de deux heures (de 1 h. 1/4 à 3 h. 1/2) et quoique, sous les yeux des généraux de Steinmetz et de Zastrow, toute l'infanterie du VIIe corps se fût *éparpillée* sur un front de 2,500 mètres, à l'exception de la 26e brigade et des 5 bataillons envoyés au saillant nord du bois de Vaux. De Gravelotte, le général de Steinmetz voyait tout aussi bien que le général de Goëben l'heureux développement du combat de la 15e division ; il savait que depuis 2 heures, la 16e division se trouvait à l'ouest de Gravelotte, prête à

Digitized by Google

soutenir la 15e sur son front ; il savait, en outre, que le IIe corps tout entier marchait précisément sur Gravelotte pour former une deuxième ligne ; dans une pareille situation, surtout depuis que la lutte autour de Saint-Hubert allait s'affaiblissant, Steinmetz ne devait-il pas rassembler vers 2 heures, autant que possible par unité tactique, ces unités d'infanterie du VIIe corps dont il a été question plus haut, chose *possible* à 2 h. 1/2, le front étant de 2,500 mètres? Ne devait-il pas masser cette infanterie dans la vallée, près du Moulin de la Mance, pour *chercher* là à entrer en *liaison* vers la droite avec les cinq bataillons établis au *saillant nord du bois de Vaux ;* puis, partant de cette position qui n'était pas désavantageuse, attaquer, mais attaquer avec toute l'énergie possible, le saillant sud des carrières de Rozerieulles, dont on s'était déjà emparé en partie? Après quoi, le sort de la bataille eût été décidé ici. Ce saillant sud était *le point le plus faible* de toute la portion de la ligne ennemie dont nous nous occupons. Depuis le bois jusqu'à cet endroit, il n'y avait guère que 350 mètres à franchir, et l'on disposait de trois voies d'accès naturelles pour y arriver ; il eût été possible de *savoir* et de déterminer tout cela d'avance ; on n'avait pas à craindre de feux de flanc, et l'on n'était exposé qu'à *un très faible feu de front*. En effet, le 33e régiment se maintint dans ces carrières jusqu'à 4 heures. Le dernier sous-lieutenant sait que, lorsqu'un saillant ne peut être flanqué par le défenseur, c'est le point *le plus faible*. Personne n'a donc pensé à cela ici? *Ignorait-on* ce point? On ne peut admettre cette dernière hypothèse, car 1° la lecture de la carte l'indiquait ; et 2° on pouvait le voir de l'emplacement où se trouvait le général de Steinmetz. S'il avait seulement *compris* de Moltke, et s'il s'était dit que les événements avaient, d'eux-mêmes et sans son intervention, annulé les instructions données à midi, le général de Steinmetz aurait pu avoir rassemblé, de 2 h. 1/2 à 3 heures, 14 bataillons du VIIe corps près du Moulin de la Mance,

Digitized by Google

pour les faire ensuite entrer résolument en ligne dans la direction indiquée ci-dessus. Cette masse d'infanterie aurait compté 19 bataillons, après s'être grossie des cinq bataillons postés à la lisière nord du bois de Vaux. On aurait alors *eu quelque chose dans la main* et l'on aurait pu faire une trouée en profitant de la position que le 33e régiment avait en partie enlevée avec tant de bonheur, au point de vue tactique. Cette tentative aurait-elle réussi? Nous ne pouvons nous étendre sur cette question; mais enfin on aurait agi judicieusement, et ce qui était judicieux devait réussir; avec de telles dispositions, *répondant parfaitement à l'esprit de l'ordre d'attaque de* 10 h. 1/2, on n'aurait pas perdu de nouveau les carrières de Rozerieulles, et le sort de la bataille eût même été décidé ici à 4 heures. Que venait faire l'infanterie sur le front, à côté de la grande ligne d'artillerie? Ici, l'artillerie n'avait pas besoin de protection; une semblable ligne d'artillerie se protège d'elle-même, surtout lorsqu'elle est supérieure à l'artillerie ennemie. Dans le cas où l'on voudrait alléguer que l'ordre de midi défendait ces mouvements, il faut remarquer que depuis midi il s'était écoulé deux heures et qu'on ne donne pas des ordres éternels, sans quoi, on n'aurait besoin que d'automates et non pas de généraux. Par-dessus le marché, le général de Steinmetz voyait que le VIIe corps avait fait plus que « d'engager le cas échéant de l'artillerie »; enfin, non seulement l'attaque lui était imposée d'une manière générale, mais encore la direction dans laquelle il fallait attaquer.

Par suite des succès remportés par le VIIIe corps, il devait agir comme on vient de dire, et envoyer à Flavigny le compte rendu suivant: « Le VIIIe corps livre un combat acharné contre le front ennemi, le VIIe corps va le soutenir de toutes ses forces sur le flanc (bois de Vaux) ». La situation exigeait cela, mais on ne remarque aucun mouvement pour *préparer* ou pour *soutenir* les combats livrés par la 15e division, décrits plus haut. On abandonne

Digitized by Google

cette division à elle-même, et c'est ainsi que l'adversaire put faire entrer en ligne contre elle seule presque toutes ses forces. Si dix-neuf bataillons avaient agi vers la droite, qui pourrait nier qu'alors peut-être la 15e, ou à coup sûr la 16e division, eussent remporté de plus grands succès sur le front? En attendant, le général de Steinmetz, du commencement jusqu'à la fin, ne put démordre du combat de front; il ne voyait que par « la trouée de la grande route » et plus tard, après de telles *négligences* commises de ce côté, il prit les dispositions les plus incompréhensibles, qui le sont encore davantage s'il s'est cru lié par l'instruction de midi. Bref, les généraux de Steinmetz et de Zastrow ont anéanti ici, en quelques heures, la gloire d'une superbe carrière. Ils étaient dans une erreur complète ; au moment tactique opportun, ils auraient pu disposer de dix-neuf bataillons pour exécuter quelque chose de grandiose, *et ils n'en avaient pas un sous la main!* C'est ainsi que se paye la *confusion*, c'est ainsi qu'on ne peut plus rattraper *le temps perdu*, c'est ainsi qu'on expie d'avoir négligé les *préparatifs qui auraient dû être faits. La mauvaise humeur fait négliger ce qui est juste et choisir ce qui est faux.* On voit, par cet exemple, combien la *bonne intelligence* entre les principaux personnages contribue au succès, et comment leur *mésintelligence* conduit à un échec malgré les situations, les instructions et les ordres *les plus clairs.* Ici, on n'avait nul besoin d'un génie, d'un grand capitaine, il suffisait d'un général d'une intelligence normale.

Un chemin pour l'artillerie.

La manière dont l'infanterie fut employée au VIIe corps a montré comme on raisonnait mal à cette aile de l'armée; il fallut payer le peu d'attention qu'on avait apporté dans la conduite de cette arme, et il en fut exactement de même pour l'artillerie. Quand nous avons *décrit la configuration*

Digitized by Google

du sol, nous avons déjà dit que le bois de Vaux n'était pas impraticable le moins du monde. Depuis l'après-midi du 17, il était occupé par nous, et l'on avait eu largement le temps de le faire *reconnaître* et de voir si l'artillerie allemande pourrait s'établir près de la cote 1081. On se serait alors rendu compte qu'il était possible de faire, sans grande difficulté, un chemin praticable à l'artillerie pour accéder près de cette cote, car la nature du bois et du sol n'opposaient aucune difficulté à ce travail ; en tous cas, il eût été plus facile de l'exécuter ici que le 13 octobre 1806, *dans l'obscurité*. Pourquoi n'a-t on rien fait de tout cela? alors que l'on avait déjà livré *un combat* à cette aile, alors que, selon toute probabilité, il allait falloir *attaquer énergiquement* la position *ennemie*, alors que l'on pouvait *reconnaître* cette position sans s'exposer à de grands périls ou à de grandes fatigues ! Il était pourtant tout naturel de penser que l'on serait forcé d'essayer de déployer de l'artillerie en avant du bois de Vaux, et que pour cela il faudrait un chemin praticable. En tout cas, l'artillerie aurait pu se déployer plus facilement en sortant du bois de Vaux, qu'elle ne le fit plus tard près de Saint-Hubert. Et puisqu'on donna l'ordre de faire avancer de l'artillerie à Saint-Hubert, pourquoi a-t-on négligé de le faire contre Rozerieulles ! En fin de compte, il y eut tellement d'artillerie sur le front, qu'on ne sut à quoi en employer une grande partie. Si les batteries et les pièces que l'on a voulu faire entrer en ligne à Saint-Hubert, et qui s'y engagèrent, en effet, avaient engagé le combat contre le flanc gauche des Français, combien leur action eût été différente, lors même qu'elles eussent eu de ce côté le sort qui, ainsi qu'on le verra, les attendait à Saint-Hubert ! Mais si l'on avait engagé la lutte d'artillerie devant le bois de Vaux après une préparation complète, il est certain que les batteries allemandes ne se seraient pas trouvées là dans la situation défavorable qui les attendait à Saint-Hubert et à laquelle elles ont *pourtant résisté*. Au reste, la création d'un bon

Digitized by Google

chemin à travers le bois de Vaux s'imposait déjà pour l'infanterie depuis que cette arme en occupait la lisière nord.

Les états-majors.

Les généraux de Steinmetz, de Zastrow et de Goëben, avec leurs états-majors, se tenaient à quelques centaines de pas les uns des autres. Toute la personne de ce dernier respirait le calme et la tranquillité; sa physionomie était en concordance avec ses facultés. Sa haute taille était inclinée sur sa selle, les épaules un peu relevées, la tête penchée en avant; et ses yeux lançaient, à travers ses lunettes, un regard intelligent qui étincelait parfois dans les moments critiques. Comme s'ils eussent senti que c'était là un homme, les autres états-majors regardaient du côté de de Goëben. Là, on n'entendait presque pas un mot; les regards constamment fixés sur l'ennemi, son corps restait immobile comme s'il eût été d'airain, offrant ainsi à son âme et à son intelligence un solide point d'appui pour la mission difficile qu'ils avaient à remplir. Ce n'était qu'un mot adressé tranquillement à l'un ou à l'autre des généraux, à un officier d'état-major ou à un aide de camp, un signe de tête silencieux en recevant un rapport; tout ce qu'un général pouvait faire ici s'exécutait sans bruit, avec une sûreté, une justesse et une tranquillité qui communiquaient à tout son entourage, malgré la gravité de la situation, un sentiment de sécurité qui se propageait comme un fluide électrique jusqu'au dernier soldat. *On sait qu'il en est ainsi; mais pourquoi?* c'est ce qu'on ignore presque complètement! Un général peut inspirer la confiance; un fou peut causer une panique. On m'a affirmé que de Goëben n'a jeté qu'une seule fois les yeux en arrière, à l'arrivée de la 16e division; qu'il n'a quitté sa place qu'une seule fois, en voyant le roi s'approcher de l'aile droite, jusqu'au moment où il se transporta définitive-

Digitized by Google

ment à Saint-Hubert, persuadé, à juste titre, qu'en pareil cas c'est ainsi que doit se comporter un général.

Qu'il en était autrement dans les deux autres états-majors! Lorsque le visage du chef ne reflète que de sombres préoccupations, qu'il ne dit rien, et trahit son agitation intérieure par ses gestes et par son attitude inquiète; lorsqu'il fait constamment tourner et retourner son cheval, qu'il reste longtemps sans dire un mot, puis marque tout à coup l'âpreté de ses soucis par la rudesse de sa voix et de ses paroles, son entourage n'est plus ni tranquille ni attentif, et n'a plus guère de sécurité ni de confiance. Steinmetz, n'acceptant de conseils de personne, était aussi entêté que vaniteux. Il n'y avait aucune sympathie entre son état-major et lui; il ne s'y produisait pas un acte de joyeuse initiative; l'absolutisme militaire pesait lourdement sur les meilleurs esprits et rendait le service pénible à tous. Le général de Steinmetz avait deux combats à livrer, dont un contre l'ennemi; le plus terrible de beaucoup était celui qui se livrait en lui-même. Déchiré par cette lutte continuelle, se croyant toujours entre Charybde et Scylla, il voyait peut-être ce qui eût été bien, et il employait toutes ses forces en lui et contre lui pour faire ce qui était mal. Dans la bataille dont nous parlons, il ne trouva pas, *au moment opportun*, la force et la perspicacité nécessaires pour accepter comme simple avis ce qui n'était qu'un avis, pour prendre une *bonne* et *grande* résolution, et appliquer toutes ses facultés à l'exécuter. Il n'y avait aucune entente entre le général de Zastrow et lui; ils étaient en plein désaccord sur la manière d'engager les troupes. Aussi n'avait-on pas le sentiment d'une direction juste et sûre; et, de même que la direction flotta incertaine entre de grandes négligences et des résolutions très malheureuses, de même la manière dont on combattit et dont on employa l'infanterie du VIIe corps fut et demeura incertaine toute la journée. Le commandement

Digitized by Google

supérieur s'est amusé à « émietter » cette infanterie; il l'a mise hors d'état de remplir aucune mission tactique; et dans n'importe quelle bataille de l'avenir, de l'infanterie pourrait difficilement présenter des négligences et des insuccès tactiques semblables à ceux que nous voyons ici. Ce n'était pas la faute des troupes : on sait que les Westphaliens sont capables d'attaquer, que les hommes ne « se dispersent » pas en pareille circonstance ; cela venait d'une direction tactique défectueuse, et cela à l'aile qui avait à jouer un rôle si important. Si l'on se représente les événements de grande et de moindre valeur auxquels le VIIe corps eut affaire depuis l'après-midi du 17, on se demande ce que serait devenu ce corps d'armée avec une semblable direction, s'il s'était trouvé dans une situation plus critique? Impossible de s'en faire une idée. Pendant tout le temps que la 15e division exécuta son attaque devant Gravelotte, le général de Steinmetz ne parvint pas à en prononcer une en avant du bois de Vaux, comme il en avait reçu l'ordre. A 3 h. 1/2, son infanterie était disposée sur un front de 6,500 mètres; elle était dans le plus grand désarroi; la liaison entre les unités était rompue jusque dans l'intérieur des bataillons, sans que l'on y eût été contraint par un cas de force majeure ou un combat sérieux; les choses en restèrent là jusqu'à la fin de la bataille. Dans une pareille situation, des combats de front devaient se dérouler sans grande chance de succès, et c'est ce qui allait arriver.

La 15e division après 3 heures du soir.

Ainsi, jusqu'à 3 h. 1/2, la 15e division fut réduite à ses propres forces; elle dépassait, comme un coin, tout le reste de la ligne de combat, devant la partie la plus forte du front des Français, à environ 350 mètres en moyenne de la position principale de l'adversaire, et constamment exposée à un feu de front et de flanc. Elle était déployée

Digitized by Google

sur une ligne formée de groupes inégaux, et n'avait derrière elle aucune troupe fraîche pour la soutenir; l'appui que lui offrait la puissante ligne d'artillerie placée sur les hauteurs de Gravelotte n'en avait que plus de valeur; il y a maint événement qu'on ne pourrait s'expliquer sans cela, et dont cette circonstance donne la raison : elle nous fait comprendre, avant tout, pourquoi l'ennemi, qui avait alors la supériorité numérique, ne se précipita pas du haut de la colline, et pourquoi Saint-Hubert put être occupé, sans parler de ce qui nous permit d'y rester. La cause de tout cela est dans la grande supériorité tactique de l'artillerie allemande. Jusqu'à 3 h. 1/2, la 15e division mit en ligne 10,000 fusils environ contre 16,000 hommes des 2e et 3e corps français, mais elle était appuyée par 156 pièces, tandis que l'ennemi n'en avait que 90; elle devait avoir subi, dès ce moment, la plus grande partie de ses pertes et ne plus compter que 8,000 hommes. Parmi ces derniers, 25 p. 100 avaient bien pu se disperser dans les bois situés en arrière du front; par suite, il restait, en fin de compte, 6,000 hommes dans ces unités décimées, réparties en première ligne sur un espace d'au moins 2,000 mètres. Ils se divisaient ainsi : carrières de Rozerieulles, carrières de sable et leurs abords : 1re et 2e compagnies et 2e bataillon du 33e; plus à gauche le bataillon de fusiliers du 60e, auquel se joignaient les 1re, 2e et 4e compagnies du 60e; à Saint-Hubert, il y avait 18 compagnies du 8e bataillon de chasseurs et des 28e, 67e, 60e et 33e régiments; en arrière, des fractions du 3e bataillon du 33e; au nord de la grande route se trouvaient le gros du 28e et la 1re compagnie du 67e. Ainsi, à 3 h. 1/2, on n'avait pas encore réussi à créer une position de tir continu, d'où l'on aurait pu attaquer plus tard la position principale des Français; les soldats, dispersés en trois groupes, assez éloignés en général les uns des autres, et peu nombreux aux ailes, se maintinrent où ils étaient venus, sans rien changer à la situation. Mais, puisqu'on

Digitized by Google

ne réussissait pas à créer une position de tir, d'où l'infanterie eût pu entièrement préparer une attaque, cette dernière ne semblait pas avoir grande chance de succès, surtout si l'on ne donnait pas les ordres nécessaires à une action simultanée et énergique en avant du bois de Vaux. Les deux cas devaient se produire : on ne créa pas de position de tir; on n'attaqua pas devant le bois de Vaux; mais, en fin de compte, on fit des efforts surhumains pour tenter contre le front des attaques qu'on n'avait pas préparées et dont la disposition était aussi défectueuse que possible.

A 3 h. 1/2, le général de Goëben ne connaissait pas bien exactement la situation réelle de la 15e division; son jugement lui disait que cette division devait avoir usé toute sa force offensive. Le bois situé en arrière du front était plein d'hommes de toutes les unités, qui s'étaient « esquivés » ; on y voyait un mélange d'épaulettes blanches, rouges et bleues, des hommes sans fusil ou avec leur fusil, coiffés du casque ou de la casquette ou même sans coiffure. En dehors du petit nombre de blessés qui gisaient ici, il n'y avait pas d'officiers dans le bois. Les officiers supérieurs qui parcouraient à cheval le fond du ravin, rassemblaient les hommes qu'ils y trouvaient, mais c'était là le petit nombre, car la majorité restait bien cachée sur le versant ouest de la vallée. Les fractions rassemblées étaient ensuite renvoyées sur la ligne de combat; mais, comme elles étaient presque toutes sans officiers et même sans sous-officiers, un petit nombre seulement rejoignirent la ligne de combat. En réalité, jusqu'au 19 au matin, le bois fut occupé par une foule d'hommes qui s'étaient « esquivés » ; on ne peut en excepter aucune des unités qui entrèrent en ligne ici, aucune province; toutes payèrent leur tribut en hommes qui furent tentés par l'abri que leur offrait le bois. Nous en tirons cet enseignement qu'en pareille circonstance, il faut des officiers derrière le front. Les blessés se dirigeaient surtout vers

Digitized by Google

la grande route, qui servit de voie d'écoulement aux blessés comme aux hommes valides de toutes les unités, depuis midi jusque tard dans la nuit. Ces hommes communiquaient en général une bonne impression, presque tous avaient le sentiment du succès, et jusqu'au soir on n'en rencontra que peu qui fussent réellement abattus.

Les Français à 3 h. 1/2.

L'attaque de la 15e division avait immédiatement fait accourir sur leurs positions les deux corps d'armée ennemis directement menacés, et depuis que les Allemands s'étaient montrés à l'est du ravin de la Mance, les Français avaient entretenu contre eux une fusillade incessante sur la ligne de feu dont nous avons parlé. A 3 h. 1/2, ces derniers ne disposaient plus de réserves importantes en infanterie : à ce moment, le 3e corps avait déjà épuisé absolument toutes ses ressources en infanterie ; le 2e n'avait plus qu'un régiment de troupes fraîches. Cet état de choses que l'on ne pouvait soupçonner alors, était, au point de vue général, un grand succès. L'artillerie française retirait ses pièces par moments, sans riposter au feu de l'artillerie allemande. Ce fait prouvait aussi que les Français n'avaient pas une surabondance de forces. Ils n'avaient pas prononcé jusqu'alors de véritables retours offensifs ; il n'y avait eu que quelques tentatives entreprises devant les fermes de Leipzig et de Moscou, et qui avaient été énergiques, mais exécutées avec peu de monde. Les Allemands devaient en conclure que la totalité des forces françaises était retenue sur les hauteurs qui s'étendaient en face de nous, que toutes ces forces avaient été peu à peu engagées dans le combat et qu'il n'en restait plus pour tenter une contre-attaque énergique. Si cette hypothèse était exacte, il était permis aux Allemands de compter sur la réussite d'une attaque combinée contre le front ET LE FLANC de la position principale. Il aurait donc

Digitized by Google

fallu songer à une pareille opération à partir de 3 h. 1/2! On y pensa bien, mais l'attaque que l'on prépara ne fut pas l'effet d'un plan ; on n'en avait combiné aucun, et de plus, lorsqu'on se décida à tenter un mouvement, ce fut dans de mauvaises conditions, au point de vue du temps et des circonstances.

Le commandement des brigades du côté allemand.

En ce qui concerne la marche des 29e et 30e brigades, elles furent, en général, convenablement dirigées et se conduisirent de même. Le 33e régiment combattit seul de la 29e brigade ; il commença par enlever le bois, se rassembla de nouveau dans le fond du ravin, pour gravir ainsi la colline. Le chef de cette brigade se tint, au début, en liaison étroite avec le commandement supérieur en lui adressant ses rapports ; la 30e brigade se comporta de même au nord de la grande route. C'est la direction donnée à ces brigades, à la descente du versant occidental du ravin, qui amena le succès tactique obtenu jusqu'à ce que l'on eût abordé la partie dénudée du versant oriental ; il en est de même de l'action commune des deux brigades contre Saint-Hubert. Le 2e bataillon du 28e obliqua vers le nord ; étant donné la situation, ce fut très heureux, au point de vue tactique, que ce mouvement ait été voulu ou non. En effet, si ce bataillon n'avait pas protégé le flanc, en prenant à différentes reprises une offensive vigoureuse, on peut se demander tout au moins si l'infanterie aurait pu demeurer sur le versant oriental, et l'artillerie du VIIe corps aurait alors été exposée. Si le maréchal Lebœuf avait voulu menacer sérieusement les Allemands sur ce versant, il n'aurait eu qu'à se porter vigoureusement en avant de Leipzig sur le point où la vallée se bifurque ; mais il n'aurait su où trouver les forces nécessaires à un semblable projet, et les mouvements offensifs répétés des

Digitized by Google

Français, exécutés par des forces insuffisantes, échouèrent; ils inquiétèrent les Allemands, attirèrent leur attention sur ce point, qui était simplement le plus important pour une offensive contre Moscou et le Point-du-Jour, mais ils ne mirent pas en danger l'audacieuse offensive de la 15e division ; plus tard, le maréchal ne trouva pas non plus les forces nécessaires pour profiter des avantages qu'il entrevoyait dans cette direction. Mais les Allemands ne pouvaient rien en savoir. Si, plus tard, les Allemands voulaient marcher énergiquement à l'attaque de Moscou et du Point-du-Jour, il leur fallait d'abord envoyer des forces suffisantes pour rester maîtres du confluent et de ses abords. Le général de Strubberg, qui s'était rendu sur les lieux, reconnut très bien cet état de choses et ne négligea pas d'attirer l'attention sur ce point. Il faut bien se rappeler ce fait, pour la manière dont le combat fut conduit dans la suite. En général, les troupes commirent la faute de se *masser* vers l'avant, en des points où il ne fallait que des chaînes de tirailleurs très peu denses, par exemple au débouché de la grande route, en face de Saint-Hubert. Quand on fera des attaques concentriques, on ne pourra jamais éviter tout à fait cet inconvénient, mais il faut s'efforcer de l'atténuer. Ainsi c'était en quelque sorte « le monde renversé » : on se déploya trop tôt et trop complètement dans la forêt ; en y entrant, on était même trop dispersé ; puis on se massa en un point où l'on aurait dû être déployé. A ce propos, il faut tenir compte de ce que la position même de Saint-Hubert incitait à commettre cette faute. Mais, somme toute, il est assez intéressant, au point de vue tactique, que *deux* brigades accolées aient pu mener une attaque sans encombre, qu'elles aient pu se diriger ensuite à travers une forêt touffue, se rassembler à nouveau pour agir enfin contre Saint-Hubert, en si parfait accord qu'on ne peut raisonnablement rien demander de mieux ; on amena facilement le gros des forces, *engagées* depuis le début de l'action, jusque sur cet

Digitized by Google

objectif, déterminé, au cours du combat, par la situation même, et non par l'ordre qui avait été donné.

Le commandement inférieur.

En général, les attaques furent conduites surtout par compagnie, mais ces unités surent agir avec ensemble, malgré les difficultés de la situation. A ce propos, la conduite des quatre compagnies de chasseurs est très instructive, après avoir été très heureuse : elles surent ménager suffisamment leur élan pour prendre ensuite une offensive énergique, tout en ne formant qu'une longue chaîne de tirailleurs sans soutiens ; les premières, elles se levèrent pour donner l'assaut de Saint-Hubert, après une fusillade efficace contre la ferme, et s'y maintinrent ensuite jusque dans la soirée.

Leurs pertes n'étaient pas négligeables (12 officiers et 197 hommes), la manière dont elles combattirent me paraît presque idéale ; il est vrai qu'avec des hommes aussi bien dressés (chasseurs et riverains du Rhin), il est plus facile de combattre ainsi qu'avec la moyenne générale des soldats ; mais cet exemple n'en conserve pas moins sa valeur tactique. Il y a encore une chose à remarquer : la 15e division était provisoirement composée d'unités différentes, mais il n'en résulta aucune difficulté tactique ; au contraire, la direction en fut relativement facile. Le bataillon de fusiliers et le 1er bataillon du 28e semblent être ceux qui prirent le moins de part au succès principal ; toujours est-il que leurs pertes furent faibles (22 officiers, 341 hommes) et l'on acquiert l'impression que l'influence dissolvante de la forêt a dû agir d'une manière particulièrement nuisible sur la direction et la cohésion de ces unités tactiques ; mais le 67e, qui paraît être entré en ligne dans les circonstances les plus défavorables, ne fit pas non plus de grandes pertes (29 officiers, 344 hommes).

Il eût mieux valu que les attaques prononcées contre la

Digitized by Google

position principale par des fractions du 60e et du 28e, après la prise de Saint-Hubert, n'eussent pas eu lieu, car des compagnies isolées ne pouvaient rien, absolument rien, surtout sans que leur mouvement fût précédé par une préparation complète ; mais on n'en était pas encore là, et l'heure n'était pas venue d'entreprendre une pareille tâche. Il est vrai que que quelques compagnies du 33e et du 60e purent approcher à 200 mètres de la position principale, ce qui était alors la distance normale de tir, mais comme la puissance du feu de l'ennemi était bien supérieure à la nôtre, elles furent obligées, un peu plus tard, de faire demi-tour et ne purent s'arrêter qu'à la lisière est de la forêt. On s'expose à de semblables revers lorsqu'on aborde un ennemi dont le feu est supérieur au vôtre ; l'expérience apprend qu'alors les troupes fondent et perdent beaucoup de leur valeur tactique. Il faut empêcher ces engagements que des compagnies livrent de leur propre chef, surtout lorsqu'on n'a pas devant soi un but dont on puisse se saisir, ce qui était le cas ici. Heureusement l'ennemi se contenta de se défendre par son feu ; mais que l'adversaire passe ensuite lui-même à l'offensive au moment opportun, comme il le fit plus tard, et une panique sera toujours le résultat de cette tactique, panique après laquelle la troupe repoussée ne vaudra guère mieux que si elle avait été anéantie ; il faut moins chercher la cause de ce fait dans les pertes *matérielles* subies que dans le déplorable effet moral produit par une contre-attaque de l'ennemi, réussissant à point nommé. En tous cas, on peut alléguer certaines circonstances pour excuser les attaques faites par des compagnies isolées jusqu'à 3 h. 1/2 environ ; il n'en est pas de même pour l'autre phase du combat, pendant laquelle, jusqu'à la tombée de la nuit et à la même place, on retomba dans les fautes déjà commises à midi, en les accentuant progressivement. En voyant des hommes des pays du Rhin, de Prusse, de Brandebourg, de Magdebourg, de Thuringe, de Pologne,

Digitized by Google

dirigés par une tactique d'armée, dont on nous offre pour ainsi dire un exemple sur un petit espace de terrain, tenter ce qui auparavant avait si souvent échoué, on constate combien était mauvaise notre *tactique* d'alors, non pas dans certaines fractions de troupe, mais dans toute l'armée ; par la répétition et la nature des fautes commises, cet exemple offre beaucoup d'analogie avec les attaques successives faites à Iéna contre les Français par les Prussiens, également d'après une tactique surannée ; c'était essentiellement une *tactique de choc*, sans préparation suffisante et même sans la moindre préparation, car *jamais* on ne parvint à créer une position de tir *solide* pour l'infanterie. La tactique du choc n'aurait eu sa raison d'être que si l'on avait commencé par *bien appliquer la tactique du feu*, mais à ce moment on ne connaissait pas suffisamment les effets que pouvait produire le fusil de l'adversaire.

B. — Depuis la prise de Saint-Hubert jusqu'à 5 heures du soir.

Manière de voir de de Goëben à 3 heures.

A 3 heures, le général de Goëben eut l'impression qu'il était nécessaire de *renforcer la* 15e *division dans la direction de Moscou*. Du point où il se trouvait, et eu égard aux circonstances, il était difficile qu'il en fût autrement. Il résolut donc de faire entrer en ligne l'artillerie de la 16e division ainsi que l'une des deux brigades dont il disposait encore. D'après le moment et les *circonstances*, ces deux résolutions étaient *bonnes*. Le général de Goëben en était venu à regarder comme nécessaire, à 3 heures, le *renforcement* de la 15e division qui était *assez* épuisée ; cela voulait dire qu'il pensait que sans ce renforcement cette division ne serait plus capable de résister à une

Digitized by Google

contre-attaque de l'ennemi; en effet, il ne pouvait guère supposer que l'adversaire ne disposait d'aucune réserve pour une pareille opération. — Eh bien ! tandis que de Goëben agissait ainsi, comment les généraux de Steinmetz et de Zastrow, qui se trouvaient près de lui, ont-ils pu concevoir, avant 3 heures, que *l'ennemi était vaincu et même en train de décamper de sa position de tir ?*

Manière de voir des officiers d'artillerie du VIIe corps, de la position occupée par eux.

Quels étaient les indices *particuliers* sur lesquels reposait cette idée ? 1° A 2 h. 1/4, le général de Goëben avait rendu compte au général de Steinmetz des progrès du combat de la 2e division (*c'était donc avant la prise de Saint-Hubert*). Mais cela ne pouvait éveiller chez Steinmetz aucune espérance « particulière », d'autant plus que, par ses observations personnelles, il devait connaître les faits mentionnés par ce rapport, et il les connaissait en effet. En second lieu, le général de Wedell, qui était au sud de la grande route, avait fait savoir peu après 2 h. 1/4 que si l'on *débordait l'aile gauche ennemie*, ce mouvement amènerait la prise des collines qui se trouvaient en face de nous. Le général de Goëben fit un rapport exact ; l'avis du général de Wedell répondait si bien aux circonstances et engageait en termes si précis le général de Steinmetz à tenir prête et à faire entrer en ligne d'une manière convenable une forte masse de troupes — ce qu'il aurait pu faire d'après le moment et les événements — qu'à partir de maintenant la conduite de ce général est une véritable énigme. D'abord, il faut ici que je renvoie à ce que j'ai dit relativement à la répartition des troupes d'infanterie du VIIe corps (1), à 2 h. 1/2, heure où Steinmetz reçut ce

(1) Pages 160-163 et 184.

Digitized by Google

rapport ; si à ce moment le général de Steinmetz n'avait pas jugé, de lui-même, qu'on pouvait et qu'on devait engager contre les carrières de Rozerieulles toute l'infanterie massée au Moulin de la Mance, il ne devait plus hésiter sur la décision à prendre, après avoir reçu le rapport du général de Wedell. Ce général avait indiqué cette idée *en termes formels* à Steinmetz, il avait pensé pour lui : ce dernier n'avait plus qu'à voir et à vouloir, et de là devaient naître des mesures judicieuses *au point de vue tactique*. Dans l'esprit de de Wedell, toute l'infanterie du VIIe corps, dont il a été question plus haut (1), aurait pu être prête à marcher, et à 3 heures, à la suite de son rapport, cette infanterie pouvait avoir commencé son mouvement dans la direction indiquée. Le général de Steinmetz ne fit rien de semblable, et il ne pensa pas non plus à prendre aucune mesure préparatoire. 2° Une demi-heure plus tard, Saint-Hubert était pris après une marche en avant continuelle et ininterrompue. De la place où se tenait le général, on voyait distinctement se replier les troupes françaises qui s'y trouvaient; l'artillerie française cessa le feu, ainsi que l'infanterie. Néanmoins, peu de temps après, lorsque les défenseurs de Saint-Hubert eurent démasqué le front, le feu reprit sur toute la ligne, mais ce ne fut qu'un feu de tirailleurs peu nourri. D'après les affirmations positives de témoins oculaires, on voyait alors distinctement, de la position d'artillerie du VIIe corps, avec une lunette, divers mouvements de troupes en colonnes et en ligne, juste en arrière de la crête de Point-du-Jour. On remarquait aussi très nettement de l'animation et du mouvement dans les tranchées-abris et les autres ouvrages de la position principale, *mais nulle part on ne vit qu'on les abandonnait*. A l'artillerie du VIIe corps, on en conclut que l'infanterie adverse se rassemblait à nouveau dans les

(1) Pages 160-163 et 184.

Digitized by Google

tranchées-abris, et que, en prévision d'une attaque contre la position principale, qu'on supposait devoir suivre de près la prise de Saint-Hubert, on avait rapproché davantage les réserves de la crête. Telle était à ce moment *l'impression générale des officiers d'artillerie du VIIe corps qui observaient les résultats du tir.* Cette impression était exacte, comme on le reconnut plus tard.

Manière de voir du général de Steinmetz.

Ainsi ces officiers pensaient que l'ennemi commençait seulement à préparer quelque chose de grand et de complet, et que c'était surtout pour cela qu'il avait suspendu son feu; et au même instant les généraux de Steinmetz et de Zastrow avaient l'idée que *l'ennemi était en retraite, voire même en déroute.* C'était une troisième manière de voir. Nous n'avons pas le droit de nous en étonner, car il peut toujours y avoir plusieurs opinions différentes, et alors c'est le plus ancien qui a raison; il a aussi..... la responsabilité! Mais si c'était là la véritable opinion de ces deux généraux, pourquoi ne se sont-ils pas souvenus, à 3 heures, de « l'avis » du général de Wedell? C'est ce qu'on ignore. Tous deux appartenaient à cette catégorie de chefs qui n'aiment pas voir un inférieur impertinent les engager à faire quelque chose; et de plus, depuis 1866, le général de Steinmetz se regardait comme infaillible. Aussi presque personne ne risquait-il une opinion personnelle, car dans toute la sphère où s'exerçait l'autorité du général de Steinmetz, il n'y avait qu'une seule opinion: la sienne. Dans son entourage, un semblable général devait faire naître un sentiment de malaise; de Moltke devait le regarder comme un chef d'armée désagréable, incommode et difficile à diriger, comme un boulet qu'il fallait traîner. Et c'était bien le cas!

Le général de Steinmetz laissa l'aile gauche ennemie rester aile gauche, malgré de Moltke et de Wedell; il

Digitized by Google

s'imagina que l'adversaire s'enfuyait, alors que précisément il prenait position ; puis lorsque le taureau fut prêt à recevoir le choc, il l'attaqua par-devant, par les cornes.

Ordre donné par de Goëben à 3 heures.

Revenons à de Goëben. Conformément à ses ordres, les batteries de la 16e division avaient pris position à 3 heures, immédiatement au nord de la grande route, de telle sorte qu'à partir de ce moment il y eut 156 pièces en action contre la position principale ennemie. En même temps la 31e brigade (29e et 69e régiments), sous les ordres du général baron Gneisenau, s'était mise en marche, quittant la position qu'elle occupait entre Mogador et Gravelotte : à l'aile droite se trouvait le 29e, dans l'ordre suivant : 1er bataillon, fusiliers, 2e bataillon, *les uns derrière les autres* sur la grande route ; plus au nord et légèrement en avant, le 69e, en ligne de colonnes de compagnie, et de la droite à la gauche dans l'ordre suivant : 1er, 2e bataillons, fusiliers ; au début, le 2e bataillon était un peu en arrière. Cette brigade n'avait pas encore commencé son mouvement que la 30e la pria de lui envoyer du renfort à la bifurcation du ravin de la Folie. Le bataillon de fusiliers du 69e, partant de Mogador, se dirigea immédiatement vers ce point et fut bientôt suivi par les 7e et 8e compagnies du même régiment. En conséquence, dès le début, un quart de la brigade ne prit pas la direction que Goëben désirait en principe lui voir suivre ; mais la bifurcation des vallées était un point si important, sa possession était tellement indispensable à n'importe quelle entreprise, et de plus, les troupes qui s'y trouvaient et appartenaient également à la 15e division avaient tellement souffert, qu'il n'y a pas à blâmer ce mouvement. Il restait encore 18 compagnies fraîches pour l'espace entre Moscou et le Point-du-Jour, qui était, au nord de la grande route, le point le moins fortement occupé (1er bataillon, fusiliers du 28e) ;

Digitized by Google

d'ailleurs ce *renfort* était largement suffisant. On ne sait pas si le général de Goëben rendit compte de ces mesures au général de Steinmetz. Si cela n'a pas été fait, ce qui pourrait bien être, toujours est-il que du point où se trouvait le général de Steinmetz on pouvait voir la marche en avant de la 31e brigade. Ce dernier devait donc savoir qu'il y avait de l'infanterie sur la grande route, et supposer que le 29e régiment ne pouvait avoir franchi le défilé avant 3 h. 1/2.

Ordres donnés par le général de Steinmetz.

Tandis que de Goëben avait donné des ordres dans ce sens, et que ceux-ci étaient en voie d'exécution, le général de Steinmetz donna les siens, à 3 heures, non pour *l'attaque* mais bien pour *la poursuite*. Et ici, je prie le lecteur de faire attention ! De Goëben déduisait des événements qu'il était nécessaire d'envoyer des *renforts ;* et de ces *mêmes* événements, les généraux de Steinmetz et de Zastrow, qui se tenaient bien près du premier, déduisaient la nécessité de *la poursuite !* Des gens du métier pouvaient donc voir une même chose d'une manière absolument opposée ! Et par-dessus le marché, de Steinmetz et de Zastrow semblaient vouloir se surpasser l'un l'autre, chacun craignant que son rival ne le prévînt par quelque disposition, et ne lui ravît les palmes de la victoire sur les remparts de Metz. Du moins, ne peut-on expliquer autrement ce qui va suivre.

Dans cette « course au clocher », combien les ordres donnés sont incompatibles avec les buts proposés ! A 3 heures, le général de Steinmetz donna les ordres suivants : 1° A la 1re division de cavalerie qui se trouvait à l'ouest de la Malmaison : « La 1re division de cavalerie franchira immédiatement le défilé de Gravelotte ; son régiment d'avant-garde, protégé *par le feu des batteries du VIIe corps qui accompagneront la division*, passera en arrière

Digitized by Google

de Saint-Hubert, obliquera vers la gauche, dans la direction de Moscou, pour se jeter sur l'ennemi qui est en train de battre en retraite ; il ne dépassera pas les glacis de Metz. Toute la division suivra ce régiment ». 2° La 26e brigade, à Ars, reçut l'ordre de se mettre en marche sur Vaux. *C'est ainsi que le général de Steinmetz combinait ses attaques, qu'on les appelle attaques de front et de flanc, ou de tout autre nom.*

Si l'ennemi battait en retraite, la masse de cavalerie *devait prendre le trot*, sinon il n'y avait pas d'espoir de *l'atteindre*, avant qu'il *eût repris position*. Le chef de la 1re division de cavalerie comprit, avec raison, l'ordre dans ce sens, et aussitôt, la division partit au trot. Il fallait maintenant compter qu'à cette allure, elle atteindrait Saint-Hubert en sept ou huit minutes, qu'elle rencontrerait donc, selon toute probabilité, la colonne d'infanterie du 29e, au point où la route traverse le ravin de la Mance sur un remblai de vingt pieds de haut ; on devait penser qu'ici, cavaliers et fantassins recevraient des coups de feu dans des circonstances où il était impossible aux uns et aux autres de déboîter vers la droite ou vers la gauche. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour se représenter les conséquences de ces ordres, si le général de Steinmetz *avait tort*, et si l'ennemi *ne battait pas en retraite*.

Continuons : de Gravelotte à Ars, il y a 7,000 mètres; l'ordre parti de Gravelotte à 3 heures ne pouvait, en conséquence, que difficilement arriver à la 26e brigade avant 3 h. 3/4. Celle-ci avait à parcourir au moins 2,000 mètres, d'Ars à Vaux, et au moins autant pour se porter de Vaux sur le flanc de l'adversaire; on ne pouvait donc pas compter du tout sur une attaque contre le flanc gauche ennemi avant 4 h. 1/2 ! Mais si l'ennemi battait en retraite, que pouvait faire la 26e brigade, en arrivant si tard sur le théâtre de la lutte ? Elle n'aurait plus trouvé d'adversaire ! *Ce qui se passa ici était tout à fait contraire aux intentions de de Moltke.* Là où il n'y avait que des

Digitized by Google

arbres, de Steinmetz ne voulait pas reconnaître une forêt; toujours est-il que la 26e brigade pouvait avancer dans la direction indiquée; mais au lieu d'être donné à 3 heures, l'ordre aurait été donné avec autant de raison à 1 heure, comme suite à l'ordre de bataille, — car il n'était pas survenu depuis de nouvelle cause déterminante; mais à 3 heures, 14 bataillons du VIIe corps, qui se trouvaient à Gravelotte et ailleurs, auraient dû se trouver au delà du Moulin de la Mance, en marche sur les carrières de Rozerieulles.

Ordres donnés par le général de Zastrow.

On était donc en train de remplir la coupe d'amertume. En même temps que le général de Steinmetz donnait les ordres ci-dessus, le général de Zastrow faisait savoir à *toute l'artillerie du VIIe corps* qu'elle eût à *prendre position sur l'autre versant, au sud de la grande route de Metz :* il ajoutait que « la 27e brigade serait poussée jusqu'à la lisière occidentale du bois » pour lui servir de soutien. Le général commandant l'artillerie du VIIe corps, en recevant cet ordre, n'en voulut croire ni ses yeux ni ses oreilles. Ses représentations furent repoussées sans autre forme de procès : il dut se plier à ce qui était invraisemblable et impossible ! Prévoyant la catastrophe inévitable et ayant conscience de sa lourde responsabilité, il chercha son salut dans la ruse. En ayant l'air de renseigner les autres chefs sur la teneur de l'ordre reçu, les officiers chargés de le transmettre longeaient la ligne, le glissaient à l'oreille des officiers supérieurs, mais ajoutaient : « *qu'ils devaient trouver moyen de faire n'importe quoi, les empêchant sur le moment d'amener les avant-trains, pour gagner quelques minutes. Ces quelques minutes pourraient peut-être sauver la situation. Cela ne dépendait que d'une hésitation d'un moment* ». Et en effet, cette ruse sauva beaucoup de choses, mais ne put tout sauver.

Digitized by Google

La catastrophe.

Comme on se le rappelle, les 3e et 4e batteries légères et la 3e batterie à cheval du VIIe corps n'avaient pas trouvé la place nécessaire pour prendre position (1). Ces trois batteries étaient donc prêtes : elles pouvaient se mettre en marche. Quoique le général ne les eût fait prévenir qu'en dernier lieu, il n'y avait pas moyen de gagner une minute, et les trois batteries se mirent immédiatement en mouvement; comme cela s'était passé avant que la 1re division de cavalerie n'eût reçu l'ordre de partir, et comme l'artillerie n'était pas loin de la grande route, *elle prit la tête de la colonne*. Nous demanderons ici au lecteur quelques efforts d'imagination : 1° les Français avaient barré la grande route avec des fils de fer; l'infanterie, qui avait passé auparavant, les avait coupés, mais non supprimés sur toute leur largeur; l'obstacle n'était donc pas complètement *détruit;* 2° Saint-Hubert venait d'être enlevé; les 60e et 33e régiments venaient de tenter contre le Point-du-Jour des attaques furieuses, et cela allait créer un *second* obstacle; car des centaines de blessés retournaient en longue file vers l'arrière, en suivant la grande route; en outre, il y avait encore, et en plus grande quantité, des hommes qui s'étaient « esquivés » ou dont les secours étaient nécessaires aux blessés; 3° à leur rencontre marchait le 29e d'infanterie dont on a parlé; on s'évitait tant bien que mal; 4° mais cette infanterie ne savait pas que des masses de cavalerie et d'artillerie devaient la suivre; 5° la cavalerie ignorait qu'elle allait trouver « dans le défilé », sous le feu de l'ennemi, des masses d'infanterie et d'artillerie; 6° toutes trois ignoraient qu'elles allaient rencontrer une foule d'hommes

(1) Page 174.

Digitized by Google

mis hors de combat; 7° toutes trois, par contre, étaient animées du plus grand zèle. L'infanterie marchait en colonne par sections, l'artillerie en colonne par pièce, la cavalerie, au début, en colonne par pelotons. La cavalerie et l'artillerie rattrapèrent l'infanterie au trot, avant le passage de la fôret, et alors on eut le spectacle suivant : en tête, trois batteries légères et la 3e batterie à cheval, et derrière elles le 4e régiment de uhlans, *côte à côte* avec la 4e batterie légère et la 4e batterie lourde. La longue colonne avança massée de la sorte.

Quel tableau, quelle direction! On n'avait qu'une *seule route*, qui, par-dessus le marché, était battue par le feu ennemi; *cinq commandements différents* jetèrent au même moment sur cette route *unique* un régiment d'infanterie, le 29e, encadré par deux autres, le 39e et le 74e, puis une division de cavalerie avec sa batterie, et quatre autres batteries, enfin, les 9e et 15e régiments de hussards, qui ne dépendaient pas du même commandement, l'un étant du VIIe corps et l'autre du VIIIe; entre ces corps il n'y avait pas la moindre entente préalable; on n'avait pas déterminé l'ordre dans lequel ils devaient marcher; et l'on avait laissé aux masses le soin de se débrouiller pour franchir le défilé de la route! La 31e brigade devait *renforcer*, la 1re division de cavalerie devait *poursuivre*, la 27e brigade *servir de soutien* au mouvement, l'artillerie devait *le protéger!* En tout et pour tout, c'était le chaos et la confusion, dans la *direction*, dans la destination propre et le mode d'emploi des différentes armes, dans les conceptions tactiques, dans la manière d'apprécier les événements antérieurs. Comment une entreprise débutant ainsi aurait-elle pu avoir une heureuse issue, même dans *les circonstances les plus favorables?* Chercher l'ordre, la simplicité, la clarté, mener de front ces trois qualités avec une inflexible fermeté : voilà en quoi consistent les vertus d'un soldat. Ici, on ne remarquait rien de semblable. Figurez-vous maintenant sur l'autre versant, un

Digitized by Google

nuage continu de fumée, duquel jaillissaient vers le ciel les flammes de l'incendie du Point-du-Jour et de Moscou; de notre côté 144 pièces en action à ce moment; en arrière de la ligne d'artillerie le grand quartier général qui arrivait; en avant, des masses d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie se précipitant dans le ravin, poussées par derrière, décimées par-devant par le feu de l'adversaire; figurez-vous cette rencontre et ce chaos d'hommes blessés et valides, de troupes en ordre et en désordre, l'écho des obus éclatant dans la forêt, et au-dessus des arbres, au-dessus des têtes le sifflement des projectiles tirés de part et d'autre; surtout une colonne de poussière qui obscurcissait le ciel; on comprend alors qu'en se demandant ce qui allait advenir de tout cela, chacun des acteurs de cette scène sentit la sueur perler sur son front. Ce qu'il faut entreprendre avec tant d'anxiété ne peut pas réussir; aussi cette tentative allait-elle bientôt se terminer par une catastrophe.

L'ordre donné à la 1re division de cavalerie deviendra « célèbre » dans l'histoire militaire. Un simple regard jeté sur la carte aurait dû apprendre au général de Steinmetz qu'en admettant l'exactitude de ses hypothèses, ce n'était pas sur les glacis de Metz mais bien au ravin de Châtel, que la cavalerie devait interrompre sa poursuite. Mais on savait que Steinmetz voulait « des actes », et qu'il ne trouvait plus de charmes qu'aux choses extraordinaires. Une charge de 2,000 mètres, ce n'était pas une action d'éclat! Il y avait 6 à 7,000 mètres jusqu'à Metz, dans un terrain où la plupart du temps un escadron n'avait même pas la place de charger. Comme quoi l'« énergie » peut aussi devenir une maladie!

Passage du défilé de la Mance.

1° *La cavalerie.* — De part et d'autre, l'attention se portait presque exclusivement sur ces masses de cavalerie,

Digitized by Google

d'artillerie et d'infanterie, qui se pressaient et se bousculaient entre 3 h. 1/4 et 3 h. 1/2 sur la grande route. L'artillerie et la cavalerie étaient au trot; cette dernière, qui au début était en colonne par peloton, avait dû rompre par trois sur la route (1); de là ces énormes colonnes de poussière blanche, dont les panaches indiquaient à l'ennemi aux aguets, qu'il *se préparait quelque chose d'extraordinaire*. La poussière devint bientôt si épaisse sur la route, que les troupes formant la colonne ne purent plus s'apercevoir que rarement, et ne firent plus la plupart du temps que se sentir et s'entendre. Ajoutez à cela la sensation sinistre que l'on éprouvait dans la descente, en entendant l'artillerie ennemie se taire presque complètement et le tir de l'infanterie ne continuer que modérément. En tête se trouvaient, comme nous l'avons dit, les 4e et 3e batteries légères, la 3e batterie à cheval et la 4e batterie lourde; les batteries de la 14e division avaient heureusement perdu tant de temps, qu'entre elles et les précédentes il s'était formé un vide. Tandis que celles-ci doublaient au trot le 29e régiment d'infanterie, la 1re division de cavalerie vint s'intercaler dans la colonne, également au trot. L'artillerie de la 14e division resta donc immobile au sud de la grande route pour laisser passer la 1re division de cavalerie, et continuer ensuite le mouvement. *Cet arrêt* fut la perte de son feu, car elle fut obligée de rester simple spectatrice pendant un laps de temps notable. La 1re division de cavalerie marchait dans l'ordre suivant: en tête, la 1re brigade, avec le 4e uhlans en avant, puis le 2e cuirassiers, le 9e uhlans et la batterie à cheval; la 2e brigade avec le 8e uhlans en tête, puis le 3e cuirassiers et le 12e uhlans. Quand il fallut passer de la colonne par pelotons à la colonne par trois, il en résulta un arrêt tel, que la dernière brigade fut obligée, d'abord de s'arrêter,

(1) *Historique du 8e régiment de uhlans*, p. 350.

Digitized by Google

puis de suivre au pas. Sur ces entrefaites, les 9e et 15e hussards débouchant par la droite, doublèrent également en colonne par trois et arrivèrent à hauteur des 2e et 3e cuirassiers (1). Il se produisit alors au milieu de ces 32 escadrons, enchevêtrés les uns dans les autres, une confusion prodigieuse, et la queue de la division fut encore obligée de s'arrêter. On remarquera, par anticipation, que pendant ce temps, les batteries qui étaient en tête avaient pris position près de Saint-Hubert; quand tout à coup, plusieurs caissons, appartenant à ces batteries et dont les chevaux s'étaient emportés, revinrent à toute vitesse de Saint-Hubert vers le défilé (2). Il n'était plus possible de supporter tant de confusion et d'immobilité; la route était fortement obstruée; pendant quelques minutes pas un cavalier ne put avancer ou reculer; en réalité, toute cette foule s'était elle-même enlevé les moyens de se défendre. Lorsque alors le 4e régiment de uhlans, qui était en tête, chercha à se déployer près de Saint-Hubert, l'ennemi fit soudain essuyer à nos malheureuses troupes le feu concentré de son infanterie et de son artillerie. La confusion, la bousculade prirent une proportion gigantesque, et les cris s'élevèrent épouvantables; chacun sentait qu'il était impossible de se défendre dans cette situation et qu'une catastrophe était imminente; enfin, retentit de l'arrière le signal de la retraite, au moment précis où la queue de la 1re division de cavalerie abordait la route à l'est de Gravelotte. Cet événement critique n'en avait pas moins duré une demi-heure (3); à 4 h. 1/2, la 1re division de cavalerie, sauf le 4e uhlans, était revenue près de la Malmaison (4). Le général de Hartmann, chef de cette divi-

(1) *Historique du 9e hussards*, p. 162.
(2) *Idem.*
(3) *Idem.*
(4) *Historique du 4e uhlans*, p. 118.

Digitized by Google

sion, avait reconnu entre temps que sa mission était impraticable.

Si la majeure partie de la responsabilité de cette catastrophe revient au général de Steinmetz, on ne peut pas dire que le général de Hartmann n'en porte pas également sa part. Il est vrai que l'ordre envoyé par le général de Steinmetz était rédigé d'une manière si précise, qu'en le lisant on ne pouvait douter de l'exactitude de son appréciation sur le combat. Il n'en est pas moins vrai que, du point où il se trouvait, le général de Hartmann pouvait parfaitement voir ce qui se passait chez l'ennemi ; mais, en aucun cas, il ne devait mettre sa division en marche, *avant d'avoir franchi lui-même le ravin de la Mance et de s'être rendu compte par lui-même s'il était possible d'exécuter l'ordre reçu.* Il négligea de le faire, et c'est ainsi que la catastrophe fut consommée.

2° *L'artillerie de la* 14e *division.* — Lorsque la gauche de la division de cavalerie commença à ne plus pouvoir avancer, l'artillerie de la 14e division reconnut qu'elle ne pouvait plus espérer passer, et, sur ce, elle regagna son ancienne position d'où elle reprit le feu. Après s'être vue réduite à l'inaction pendant une demi-heure, elle dut se remettre à tirer ; mais si ce qui avait été projeté avait dû réussir, pas une pièce n'aurait dû quitter sa position, ni cesser le feu ; il fallait au contraire employer toute son énergie à *empêcher l'artillerie et l'infanterie ennemies de se montrer.* Si toutes deux ont pu ouvrir brusquement un feu meurtrier, cela tient surtout à ce qu'une grande partie de notre artillerie (celle de la 14e division) avait interrompu son tir et que celle de la 13e division se préparait à amener les avant-trains et ne tirait plus que quelques coups de canon isolés. Ainsi, le feu de toute l'artillerie du VIIe corps cessa en quelque sorte au moment décisif ; les Allemands avaient perdu d'eux-mêmes les avantages

Digitized by Google

obtenus jusque-là, et il ne fut plus possible de réparer entièrement la faute commise.

3° *L'artillerie de corps.* — Le colonel de Helden-Sarnowski, commandant l'artillerie de corps du VIIe corps, accompagnant le général de Zimmermann, avait pris la tête de la 1re batterie qui traversait le ravin, afin de choisir, près de Saint-Hubert, une position favorable pour les quatre batteries dont il a été question. Mais comme ces batteries les suivaient immédiatement au trot, ces officiers n'eurent pas le temps de reconnaître, sur les lieux, si de l'artillerie pourrait seulement rester à Saint-Hubert. Il n'y a donc rien à leur reprocher : si les batteries ne les avaient pas suivis avec autant de précipitation, elles auraient sans doute pu être renvoyées encore à temps — naturellement si l'on avait pris d'autres mesures. — En arrivant à Saint-Hubert, le colonel de Helden-Sarnowski eut l'impression que les batteries allaient tomber dans une situation terrible. Cela ne l'empêcha pas de s'efforcer de trouver une position favorable, et tous les commandants de batterie le secondèrent dans cette tâche dans la limite de leurs forces. Mais de quelque manière que le colonel pût envisager les choses, la position de Saint-Hubert n'en demeurait pas moins mauvaise. Seul, le mur qui entourait le jardin et s'élevait à hauteur du genou, offrait un certain couvert contre le front ennemi, qui dominait de beaucoup ; mais si l'on se plaçait en arrière de ce mur, face à Moscou, on présentait le flanc droit à l'infanterie adverse établie au Point-du-Jour, à 300 ou 400 mètres de distance ; si l'on faisait face contre ce dernier point, c'était le flanc gauche qu'on présentait à l'infanterie ennemie ; on aurait peut-être pu se déployer de front contre Moscou et le Point-du-Jour à la fois, en prenant position à droite et à gauche de Saint-Hubert ; mais dans l'artillerie il y a des chevaux, des hommes et des pièces, et l'expérience apprend que les meilleures intentions sont entravées lorsque les che-

Digitized by Google

vaux arrivent *sous le feu de l'infanterie ennemie*. On ne peut plus alors faire ce que l'on *veut*, on ne fait plus que ce que l'on *peut :* on reste au point où l'on est arrivé à grand'peine, et c'est de là qu'on tire ; or, la majeure partie de cette artillerie était arrivée au sud de Saint-Hubert. De là, elle pouvait bombarder efficacement Moscou, ce qui fut fait d'ailleurs avec un tel succès que l'infanterie ennemie qui, jusqu'au soir, fit partir de Moscou au moins vingt retours offensifs, ne put jamais mener à bien une seule attaque. Mais, au cas où l'on aurait réussi réellement à établir l'artillerie du VIIe corps en ce point et aux alentours, cette position présentait un grand désavantage : on ne pouvait, en effet, canonner que le versant oriental de la hauteur de Moscou—Point-du-Jour, c'est-à-dire atteindre seulement les tirailleurs et non pas le plateau où se trouvait le gros des troupes. On ne pouvait, en effet, en raison de la grande différence de niveau, ni les apercevoir, ni les deviner ; au contraire, de la position située à l'est de Gravelotte, on pouvait battre continuellement le flanc de la hauteur et le plateau, sans s'exposer à un feu d'infanterie meurtrier. On fit donc perdre à l'artillerie de nouveaux avantages au point de vue de la tactique de l'arme.

Mise en position près de Saint-Hubert.

Les quatre batteries arrivèrent au trot dans l'ordre suivant : 4e légère en tête, capitaine Trautmann ; 3e légère, capitaine Gnügge ; 3e batterie à cheval, capitaine Hasse ; 4e lourde, capitaine Lemmer ; pendant ce temps, un calme de mauvais augure régnait sur les hauteurs de Moscou et du Point-du-Jour ; mais à peine les premières pièces allemandes se furent-elles montrées, que soudain ce calme fit place à l'activité la plus terrible qu'on puisse imaginer. De Moscou au Point-du-Jour, ce n'étaient que des lueurs de fusil et de canon ; en un instant le flanc de la colline

Digitized by Google

fut enveloppé d'un nuage de fumée blanche, d'où jaillissaient les coups de fusil et les coups de canon ; on ne savait pas à quelle distance on était de l'adversaire, et une pluie de projectiles s'abattait sans interruption sur les batteries.

1° *Batterie Trautmann.* — Le capitaine Lemmer tomba tout de suite mortellement atteint ; aussitôt après, le capitaine Trautmann fut grièvement blessé. Lorsque sa batterie arriva, il était étendu sur le sol, mais il s'efforça encore de la diriger sur sa position de tir ! Toutefois, la pièce de tête ayant perdu ses deux chevaux de devant, était restée en panne, et ce ne fut qu'avec cinq pièces que la batterie, sous les ordres du lieutenant en premier Humann, arriva au sud-est de Saint-Hubert. En voulant prendre position en ce point, hommes et chevaux tombèrent morts ou blessés ; on parvint néanmoins à mettre en batterie et à tirer contre Moscou. Ce ne fut pas long ! A peine eut-on tiré quelques coups de canon, que des chevaux blessés, affolés par la douleur, s'échappent à toute allure, entraînant les avant-trains vers le défilé de la route, au moment précis où le 4e régiment du uhlans s'efforçait de prendre du champ (voir page 213). La confusion gagna toute la cavalerie qui se trouvait alors sur la route. La batterie n'avait plus alors qu'un avant-train et cinq pièces, le personnel était hors de combat, il ne restait plus autour des pièces qu'un ou deux canonniers. Cette batterie était hors de combat. On s'efforça d'emmener les pièces avec le seul avant-train qui restât ; les deux officiers survivants mirent la main à l'œuvre ; mais il n'y avait plus avec eux qu'un sous-officier et trois canonniers valides ; ils parvinrent à mettre en sûreté deux pièces, les quatre autres furent abandonnées là jusqu'au soir, où l'on vint les chercher avec des attelages haut le pied. Tout près de là, le brave capitaine Trautmann, blessé, est couché dans son sang. Il voit sa batterie, si belle encore il y a quelques

Digitized by Google

instants, démontée sous ses yeux pièce par pièce ; sa voix perçante et forte, si redoutée de la troupe, ne peut dominer le bruit du combat ; il se traîne sur le sol comme un serpent pour arriver à ses pièces, refusant de supporter un pareil sort ; mais il ne commande plus qu'à du matériel démoli, sans une âme humaine pour l'entendre. Cet homme maigre, aux traits livides, la terreur des vivants, à la fois prudent, tenace et bouillant, est obligé de se résigner à son sort ; mais privé de tout moyen d'action, il ne cesse de se passionner pour le combat ; étendu tout de son long, il tourne son visage vers la position ennemie, et sa voix s'élève joyeuse, au milieu de ce champ de carnage, pour saluer tous les coups qui portent.

2° *Batterie Hasse.* — Le capitaine Hasse avait suivi les cinq pièces du lieutenant en premier Humann. La batterie à cheval, quittant la grande route pour obliquer vers le sud, se déplaçait avec la rapidité de l'éclair sous cette grêle de balles. De Gravelotte, on la vit faire sa conversion ; et les cœurs battaient dans l'attente du sort qui lui était réservé. Pourrait-elle prendre position ? Le commandant de la batterie, la précédant d'une allure impétueuse, l'arrête brusquement d'un geste, face à Moscou, comme d'un coup de baguette ; en un clin d'œil, tous les servants sont à terre et ont retourné les six pièces en même temps. Mais, du Point-du-Jour, l'infanterie ennemie fusille le flanc droit de la batterie, les chevaux de trait et de selle tombent en masse, d'autres s'échappent ; trois officiers sont blessés en un instant, parmi lesquels le capitaine lui-même ; un jeune lieutenant prend le commandement. Mais bientôt le capitaine revient à ses pièces ; court et trapu, il s'agite comme jamais on ne l'a vu le faire ; le sang westphalien commence à bouillonner. Soudain, une bruyante détonation se fait entendre : un obus a frappé le siège d'essieu de la première pièce et l'a réduit en miettes ; néanmoins l'ordre n'est pas troublé, la batterie tire sans

Digitized by Google

relâche contre Moscou, et ses coups répétés tombent au milieu des rangs de l'ennemi. Mais peu à peu le capitaine voit sa batterie fondre, elle aussi ; derrière lui s'étend un monceau de cadavres de chevaux ; et c'est entre les pièces un mélange confus de morts et de blessés des deux partis, car les Français avaient aussi combattu là ! Au bout d'une demi-heure, on ne peut plus servir que cinq pièces ; quelques minutes plus tard, on répartit à nouveau le reste des hommes pour en servir trois ; à peine cette répartition est-elle faite, qu'il faut encore la réduire ; et à la fin de la deuxième heure de combat, il n'y a plus, le capitaine compris, que juste assez de monde pour servir une pièce ! On a consommé les munitions des avant-trains, on ne peut pas faire approcher les caissons ; et alors voilà ces pièces également sans défense, sans force et *incapables de se mouvoir*. Du commencement jusqu'à la fin on avait, de Gravelotte, suivi cette batterie des yeux ; on l'avait vue se précipiter hors du défilé, comme un tourbillon de poussière emporté par un ouragan ; on vit ensuite, à la lunette, toutes les pièces réduites à l'impuissance l'une après l'autre ; on vit cette batterie, où régnait l'ordre et l'animation, se transformer en une masse inerte, immobile, noire et confuse. Il n'y avait aucun doute à avoir, cette batterie, elle aussi, avait été victime du sort. Sur ces entrefaites, le lieutenant général Schwartz avait envoyé l'ordre d'évacuer cette position intenable. Mais, persuadé de la nécessité d'aller jusqu'au bout, le capitaine Hasse répondit qu'il mourrait plutôt que de reculer. On réitéra l'ordre : mais il était trop tard, la batterie ne pouvait plus se mouvoir. Le capitaine Hasse trouva encore moyen de retarder un peu la catastrophe. Il restait un avant-train de la batterie Humann ; les braves canonniers y vont et en reviennent jusqu'à ce qu'ils aient employé le dernier projectile de cet avant-train. Deux heures se sont écoulées de la sorte ; le feu de l'adversaire s'affaiblit, alors apparaît le commandant Cœster avec de nouveaux attelages. On

Digitized by Google

s'efforce d'atteler, mais à peine les chevaux frais sont-ils placés, que les projectiles ennemis reviennent les accabler. Enfin, la persévérance l'emporte, et l'on parvient à grand'peine à se retirer. Mais dans quel état est cette batterie ! Les balles ont haché les avant-trains et les affûts ; les conducteurs et les servants sont à pied, les avant-trains sont chargés de blessés : voilà dans quel appareil la batterie fait demi-tour et reprend au pas le long trajet de retour. La dernière pièce, attelée seulement de deux chevaux et fortement chargée de blessés, réclame surtout les soins du commandant Cœster ; celui-ci, les yeux constamment fixés sur cette pièce, abandonne, le dernier, le théâtre de la lutte. On espère avoir laissé derrière soi la zone dangereuse, lorsque l'un des chevaux du dernier attelage est tué. Il faut encore s'arrêter, faire venir de nouveaux secours et, après avoir remis cette pièce en état, la batterie commence à gravir lentement la route conduisant à Gravelotte ; là, elle est saluée par de grands cris de joie, et le général Schwartz embrasse le capitaine devant le front des troupes.

3° *Batterie Gnügge.* — La 3e batterie légère (capitaine Gnügge) avait pris position derrière ce mur du jardin de Saint-Hubert qui s'élevait à hauteur du genou ; et tandis que les deux batteries précédentes quittaient la grande route pour obliquer vers le sud, elle l'avait suivie au galop jusqu'au point où elle avait mis en batterie. Elle était donc la plus à l'est des trois et, de même que la batterie Hasse, elle présentait son flanc droit à l'adversaire établi au Point-du-Jour, car elle avait également pris Moscou pour objectif. Le capitaine Gnügge ne parvint pas à tirer aussi rapidement que le capitaine Hasse, car dès le début il perdit bon nombre de ses hommes et de ses chevaux, et ce ne fut qu'après *plusieurs* minutes que ses pièces furent prêtes. Mais alors l'effet de leur tir fut appréciable, et les deux batteries Hasse et Gnügge forcèrent l'adver-

Digitized by Google

saire à rester sur la défensive. La batterie Gnügge fit également des pertes sérieuses, mais elle resta en position après le rappel du capitaine Hasse, jusqu'à ce que la nuit eût mis un terme au combat. Le général de Goëben vint trouver le capitaine Gnügge, vers 6 heures, et l'encouragea dans son intention de se maintenir sur sa position.

4° *Batterie Lemmer.* — Une grande lumière produit beaucoup d'ombre. C'est ainsi qu'à côté de ces faits héroïques nous trouvons un incident moins attachant. La 4e batterie lourde était arrivée la dernière sur le théâtre de la lutte. L'officier qui en avait pris le commandement après la mort du capitaine Lemmer avait commencé par suivre la 3e batterie à cheval. Il déboîta avec elle de la grande route pour prendre à travers champs. Mais ici, il semble avoir perdu la tête, car il ne parvint pas même à mettre en batterie. Voyant que la grande route lui était barrée par la cavalerie qui arrivait justement en cet instant, et ne trouvant aucun emplacement pour mettre en batterie, il prit un chemin forestier qui le conduisit dans la vallée de la Mance, arriva dans un terrain impraticable, s'y embourba, et ne fut retrouvé que le 19, au matin.

Déploiement du 4e uhlans.

La 4e batterie légère et la 3e batterie à cheval s'étaient trouvées en avant du 4e uhlans; les 3e légère et 4e lourde, à côté de lui et sur sa gauche. Avant que la tête du régiment ne fût arrivée au débouché oriental de la route, le colonel de Radecke (4e uhlans) avait pris les devants pour aller à Saint-Hubert et se rendre compte de la situation. Il y trouva le colonel de Helden, qui lui signala immédiatement ce qu'elle avait de critique. Le colonel de Radecke fut témoin de la catastrophe de la 4e batterie légère, et pendant que la 3e batterie à cheval et la 3e légère pre-

Digitized by Google

naient position, le 4e uhlans arrivait au trot. A ce moment, le colonel de Radecke vint de Saint-Hubert à sa rencontre, il fit traverser la route à son régiment aux allures vives, mais dans le plus grand ordre, et le fit obliquer à droite (vers le sud).

Comme à ce moment la 4e batterie lourde se trouvait encore sur la gauche du 4e uhlans, le colonel de Radecke ne put absolument pas tenter, comme le voulait l'ordre du général de Steinmetz, de marcher *contre* Moscou et de charger ; il aurait d'abord fallu attendre, dans cette situation critique, que la batterie fût passée, et pour cela s'arrêter. Eu égard à la grande masse de cavalerie qui le suivait, le colonel de Radecke jugea que c'était impossible ; il résolut, en conséquence, de choisir ce qui offrait le moins d'inconvénients, et de faire face au Point-du-Jour. Pendant l'exécution de ce mouvement, au moment où le 4e uhlans venait d'arriver à hauteur de la 4e batterie légère (1), le colonel de Radecke entendit sonner de l'arrière le signal de la retraite (l'ordre en fut donné par le général de Hartmann). En présence de l'intensité du feu qu'essuyaient alors l'artillerie et le 4e uhlans, il pensa que la retraite était dangereuse ; mais son régiment ne pouvait pas non plus rester dans la situation où il se trouvait. Le colonel de Radecke fit alors sonner le galop et c'est à cette allure que son régiment marcha droit sur les *carrières de sable* (2). Lorsque la tête fut arrivée à environ 200 mètres de celles-ci, le colonel ordonna de se déployer. Mais le trompette de l'état-major avait eu son instrument traversé par une balle, il ne put en tirer aucun son. La situation eût été embarrassante si le trompette Rohleder ne se fût écrié : « Mais moi, je puis sonner ». Il donna le signal du déploiement et fut entendu ; le mouvement fut exécuté avec ordre, même par les derniers

(1) *Historique du 7e régiment d'artillerie de campagne*, p. 253.
(2) *Historique du 4e uhlans*, p. 95.

Digitized by Google

pelotons du régiment, qui étaient en train d'obéir au signal de la retraite, mais se redressèrent à temps. Le 4e uhlans était donc alors en bataille, face au Point-du-Jour, à environ 400 mètres des tranchées-abris de l'ennemi ; à 200 mètres sur sa droite, les six compagnies du 33e étaient déployées depuis les carrières de sable jusqu'aux carrières de Rozerieulles ; derrière lui se trouvaient des débris du 60e, à sa gauche la 4e batterie légère, qui venait d'être mise hors de combat et dont on était en train d'emmener les pièces. Un pli de terrain insignifiant masquait en partie la ligne de cavalerie et, en outre, la plupart des projectiles passaient par-dessus les cavaliers, de telle sorte que les pertes furent relativement peu sensibles. Le colonel de Radecke resta dans cette position environ *une heure* (1) ; comme après ce laps de temps, il n'y avait pas encore d'ennemi à charger, que la 4e batterie légère et la 4e lourde rompaient le combat, que les pertes devenaient plus considérables, le colonel résolut aussi de faire demi-tour. Les deux escadrons de gauche commencèrent la retraite, en longeant la grande route, *à travers le bois*, sous les ordres du commandant Ritgen ; les deux escadrons de droite, avec le colonel, restèrent encore en position, pour protéger l'évacuation des blessés. Ce ne fut qu'à la fin de cette opération, que le colonel de Radecke se mit en marche avec ses deux escadrons *sur le chemin qui conduit au moulin de la Mance*. Son cheval ayant été tué, il en prit un autre et fit remonter à ses cavaliers la vallée de la Mance, pour les ramener au point de départ de tout le mouvement.

---

(1) D'après mes calculs, cela est peu vraisemblable, je dirai même impossible ; sans quoi, l'attaque faite plus tard par les Français partant du Point-du-Jour, aurait encore atteint le 4e uhlans. Or, ce régiment n'était plus là au moment de cette attaque. Il me semble donc qu'il n'a pas attendu plus d'une demi-heure, et c'est déjà joli. (*Historique du 4e uhlans*, p. 96.)

Digitized by Google

Pertes des troupes.

A 7 h. 1/2 du soir, il rejoignit, auprès de la Malmaison, la 1re division de cavalerie ; le commandant Ritgen était arrivé à 6 h. 1/2. Le régiment avait perdu : 3 officiers, 49 hommes et 101 chevaux ; la 1re division de cavalerie : 7 officiers, 88 hommes, 117 chevaux. Les quatre batteries engagées avaient perdu, *a*) la 4e lourde : 1 officier et 6 hommes tués ou blessés ; *b*) la 3e légère : 1 officier, 15 hommes ; *c*) la 4e légère : 2 officiers, 12 hommes ; *d*) la 3e à cheval : 3 officiers, 35 hommes (1). Je n'ai pas pu découvrir exactement combien chaque batterie a perdu de chevaux ; en général ces pertes ne furent pas très élevées ; la 3e batterie à cheval, qui supporta les plus grandes, laissa 70 chevaux sur le terrain. Ce qui est surprenant, c'est ce chiffre relativement faible, alors que cette batterie est restée près de Saint-Hubert jusqu'à la nuit.

Après que la 1re division de cavalerie fut revenue à la Malmaison, sa batterie reprit le feu sur la position occupée d'abord par l'artillerie du VIIe corps.

Les 9e et 15e régiments de hussards étaient également retournés tous les deux à leurs emplacements primitifs.

Échec moral et matériel de l'entreprise.

Si fâcheuse que fût l'impression produite par ce désastre, en arrière de la ligne de combat, sur les états-majors et les troupes qui se trouvaient aux environs de Gravelotte, ses funestes conséquences matérielles et tactiques furent rendues plus grandes encore par les pertes *morales* généralement éprouvées ici. Je me dispenserai de reprendre la recherche approfondie des causes pour

(1) *Historique du 7e régiment d'artillerie de campagne*, appendice IX.

Digitized by Google

lesquelles cette entreprise devait échouer, je renverrai à ce que j'ai dit plus haut, car ces causes y sont indiquées. On avait fait des suppositions fausses, on n'avait pas pris de *dispositions logiques*, on n'avait pas eu soin de vérifier d'abord par des *reconnaissances* l'exactitude des suppositions faites, et, dans cette incertitude, c'était le devoir des autorités qui avaient donné les ordres ; tout cela avait fait naître une crise qui dura en tout une heure et demie environ. Pendant ce temps, la majeure partie de l'artillerie du VIIe corps avait été forcée d'assister inactive au combat, et, lorsqu'elle rouvrit le feu sur son ancienne position, les circonstances s'étaient tellement modifiées que l'on *ne put plus rétablir* sur la ligne de feu la discipline qui y régnait auparavant. En outre, dans leur précipitation, les batteries qui devaient rouvrir le feu ne se répartirent pas soigneusement le terrain ; de sorte qu'au malheur d'avoir dû *interrompre longtemps le feu*, vint s'en ajouter un autre : le commandant von Eynatten fut obligé, faute de place, *de faire reculer à l'ouest* de Gravelotte *deux batteries légères et une lourde* (1) ; et à partir de 4 h. 1/2, elles y furent inutiles. En troisième lieu, depuis 3 heures, la tentative coûtait à l'artillerie du VIIe corps deux batteries anéanties par le feu de l'ennemi (4e légère, 3e à cheval) ; une troisième (la 4e lourde) s'était perdue faute de place ; les trois autres ne pouvaient entrer en ligne ; il ne manquait donc pas moins de 36 pièces en tout, c'est-à-dire le tiers de toute l'artillerie dont disposait le VIIe corps ! Cette *perte de forces* était trop considérable pour qu'on pût empêcher les Français de reprendre haleine. Ils ne s'en firent pas faute.

Les Français songent à prendre l'offensive.

A la vue du spectacle que je viens de décrire, les Fran-

(1) *Historique du 7e régiment d'artillerie de campagne*, p. 251.

Digitized by Google

çais n'en purent croire leurs yeux. Ils ignoraient si cette entreprise avait pour mobile la démence ou une bravoure à laquelle, jusqu'alors, ils n'avaient pas voulu croire. Sans s'attacher plutôt à l'une qu'à l'autre de ces suppositions, l'adversaire, plein d'étonnement et d'admiration, vit d'abord venir les événements, puis il donna à son feu, qu'il modérait depuis longtemps, sa plus grande intensité. Il remarqua l'anéantissement des batteries allemandes, à « portée de fusil », le déploiement du 4e régiment de uhlans en avant du bois, déploiement qui nous empêcha longtemps, sur notre front, de faire usage du feu d'infanterie ; l'artillerie et la cavalerie lui parurent une *proie assurée*, et, après une heure environ, on se prépara à les enlever. Ajoutez à cela que la prise de la partie sud des carrières de Rozerieulles par le 33e régiment, à 3 heures, avait fort inquiété le général Frossard. On pouvait, de là, lui porter un coup mortel ; il fallait donc mettre tout en jeu pour reprendre les carrières. Les généraux des 2e et 3e corps français donnèrent des ordres dans ce sens ; mais des obus bien ajustés, envoyés par les batteries Hasse et Gnügge, firent avorter dans son germe une attaque dirigée de Moscou sur Saint-Hubert ; il en fut de même d'une seconde attaque, entreprise avec des forces moins considérables, contre la seule batterie Gnügge ; depuis lors, de ce côté et dans cette direction, aucun retour offensif n'arriva à bien ; tous échouèrent dès leur origine.

Offensive de Frossard. — Reprise des carrières.

Il en était tout autrement au 2e corps français. Le général Frossard avait observé attentivement l'anéantissement progressif des batteries allemandes, ainsi que la prise partielle des carrières de Rozerieulles ; il avait tenu prête au Point-du-Jour, pour le moment propice, une réserve d'infanterie en plusieurs colonnes. C'étaient les 1er et 2e

Digitized by Google

bataillons du 35e, une partie du 1er bataillon du 76e et trois compagnies du 77e, en tout trois bataillons. Au moment où le 4e régiment de uhlans se retirait, ces troupes s'avancèrent droit devant elles depuis le Point-du-Jour, occupant un large front qui allait des carrières jusqu'à 300 mètres au sud de la grande route. L'attaque fut menée avec une vigueur et une rapidité extraordinaires, et réussit complètement sur toute la ligne; on reprit les carrières de Rozerieulles; le 33e perdit aussi momentanément les carrières de sable. Continuant leur course, les Français passèrent à environ 200 mètres en arrière de la batterie Gnügge, sans toutefois *la* toucher pas plus que *Saint-Hubert*, ni la *grande route*, ni tout ce qui *s'y trouvait et qu'on avait eu l'intention de capturer*. Les 1re, 2e et 8e compagnies du 33e furent complètement bousculées, d'autres fractions du 2e bataillon du 33e, ainsi que les 1re et 2e compagnies de ce régiment, s'étaient dirigées vers la lisière orientale du bois; mais, dans la confusion du moment, le 60e, qui se trouvait en ce point, les reçut par une fusillade si nourrie que les dernières bandes se désorganisèrent, et qu'à partir de ce moment les hommes du 33e et du 66e, complètement mélangés et pris d'une terreur panique, se replièrent vers l'arrière. En débouchant de la lisière occidentale du bois, la frayeur était peinte sur leur visage; ils étaient épuisés par la longueur du combat et avaient perdu leur coiffure et leurs armes; cette vue ne pouvait certainement pas relever du désastre moral que l'on avait éprouvé auparavant à Gravelotte; les divers états-majors jetèrent les yeux en arrière avec avidité. La zone battue par le feu de l'infanterie ennemie se rapprochait à vue d'œil; les balles tombaient dru sur Gravelotte et sur l'artillerie établie au sud de cette localité; le prince Adalbert de Prusse eut son cheval tué sous lui par une balle, et l'état-major de la Ire armée ne fut pas épargné.

Digitized by Google

Ce que sont devenus les renforts envoyés à la 15e division.

Le général de Goëben avait été témoin des événements que l'on vient de décrire. Il prévoyait leur issue inévitable, mais n'avait ni le droit ni les moyens d'y parer; depuis qu'il avait fait partir la 31e brigade sans connaître les ordres donnés aussitôt après par les généraux de Steinmetz et de Zastrow, il ne pouvait plus *qu'attendre* provisoirement; et son cœur palpitait en comptant les minutes qui le séparaient du moment où cette attente prendrait fin. Mais les minutes durèrent des heures! Et pendant ce temps, qu'était devenue la 31e brigade? Le désordre qui, comme on l'a dit, régnait en arrière de la 15e division, fut pour lui une nouvelle cause de tourments; il se disait que si à ce moment l'ennemi se portait vigoureusement en avant de Moscou, jusqu'au revers de la grande route, la 15e division était perdue, et avec elle Saint-Hubert et tous les avantages remportés jusqu'alors. Il ne pouvait et ne devait pas se porter en avant pour voir par lui-même, et pourtant il sentait qu'il y avait pour lui une nécessité morale à le faire. Ce fut avec joie que de Goëben vit les entreprises des généraux de Steinmetz et de Zastrow se terminer mieux qu'il ne l'avait pensé, d'après les circonstances précédentes. L'ennemi qui occupait Moscou n'avait jusqu'alors remporté aucun succès; ce ne fut qu'au moment où la contre-attaque partie du Point-du-Jour sembla prendre une tournure favorable aux Français, que de Goëben observa attentivement si l'on ne tentait rien, en même temps, par Moscou. L'ennemi essaya en effet, à différentes reprises, de se porter en avant de ce côté; de Goëben sentit un frisson; il vit pourtant distinctement les obus de la batterie Gnügge rompre l'élan de l'ennemi dès le début. De Goëben respira, il lui fallait parler au commandant de cette batterie; sa noble nature

de soldat l'excitait à se porter en avant, mais un général doit vaincre de semblables sentiments, pour songer à des questions plus importantes.

On a vu que, par suite des dispositions des généraux de Steinmetz et de Zastrow, l'artillerie du VIIe corps avait été condamnée à une longue inaction et qu'une grande partie (36 pièces) en avait été réduite à une inaction définitive. Il reste à démontrer que ces mêmes dispositions devaient aussi retarder *d'une heure entière* la mise à exécution du projet de de Goëben, qui était de *renforcer* la 15e division, qu'elles devaient ensuite rendre ce renforcement à peu près illusoire ; le lecteur comprendra alors le malaise dans lequel se trouvait de Goëben, lui que les fautes des autres devaient faire souffrir, sans qu'il pût faire quoi que ce fût pour y remédier.

La tête du 29e régiment, suivant la grande route, venait précisément de laisser derrière elle la lisière est du bois, lorsque se déroulèrent, pour l'artillerie du VIIe corps et la 1re division de cavalerie, les événements que nous avons racontés. Etant en colonne par sections, le 29e avait une grande profondeur. S'il fallait que l'artillerie et la cavalerie s'ouvrissent un passage pour avancer, le 29e était coupé, condamné à s'arrêter ; cela rendait encore plus difficile, voire même impossible, l'exécution du projet de de Goëben. C'est ce qui se produisit entre les carrières de Saint-Hubert et la lisière est du bois. A 4 heures, le tableau suivant s'offrait donc aux regards : de la gauche à la droite on trouvait d'abord le bataillon de fusiliers du 69e, les 8e et 7e compagnies du même régiment engagés contre la Folie-Leipzig. En ce point important, la 15e division semblait donc efficacement *renforcée*, et, de ce côté, les intentions de de Goëben avaient été suivies en se pliant aux circonstances. Au sud de ces derniers, les 6e et 5e compagnies du 69e et le 1er bataillon de ce régiment appuyaient leur droite à la grande route, doublant le 28e, pour faire face ensuite à Moscou—Saint-Hubert ; ici aussi on parvint

Digitized by Google

à renforcer à temps. Par contre, les dix dernières compagnies du 29e furent séparées des deux premières au point que nous avons indiqué, de telle sorte qu'à partir de là, seules les 1re et 4e compagnies du 29e purent exécuter le *renforcement* à peu près en même temps que les autres fractions de la 31e brigade ; les dix autres compagnies n'y parvinrent pas ! De ces deux compagnies, la 1re, après une attaque infructueuse contre le Point-du-Jour, se rabattit vers Saint-Hubert ; la 4e, après un échec analogue dans la même direction, resta couchée en plein champ à hauteur de la batterie Gnügge. Quand la route eut été dégagée, les 3e et 2e compagnies purent suivre : la 3e se dirigea sur Saint-Hubert, la 2e s'arrêta à l'ouest, dans les carrières. Ainsi cette disposition tournait mal dès le début ; il était impossible d'ordonner et d'exécuter quoi que ce fût de complet, parce qu'on arrivait par petits groupes, et que chaque groupe faisait comme celui qui le précédait, opérait les *mêmes tentatives* qu'on ne pouvait mener à bien, qui toutes se terminaient également mal : *on se portait toujours en avant par compagnies*, sans penser à créer, *à bonne portée*, *une position de tir pour l'infanterie*. Une fois en possession de cette position, après s'en être servi pour produire l'effet nécessaire, il fallait amener des réserves en arrière, et c'est alors seulement qu'on eût rempli les conditions indispensables pour remporter un succès ; on ne contestera pas que c'eût été possible, sachant ce qui est arrivé à la 3e batterie légère, à la 3e batterie à cheval et au 4e uhlans. Mais, rouge, bleu ou blanc, chacun renouvelle la faute de celui qui l'a précédé, et cela bien avant dans la nuit. Après que le 1er bataillon du 29e eut été décimé au sud de Saint-Hubert, le bataillon de fusiliers de ce régiment subit le même sort au nord de cette ferme, en voulant attaquer Moscou. Ses deux attaques furent menées énergiquement, mais le bataillon de fusiliers du 29e eut le même sort que les autres ; la majeure partie de ce bataillon se réunit plus

Digitized by Google

tard à la bifurcation des vallées au sud de Leipzig, la partie la moins importante se rejeta sur Saint-Hubert (c'étaient deux pelotons de la 12e compagnie, un de la 9e et un de la 11e).

Quand ce bataillon eut été dispersé, le 2e bataillon du 29e entra en ligne. Il suivit la même direction que le 1er bataillon et celui de fusiliers, et fit la même chose qu'eux : les 6e et 7e compagnies attaquèrent le Point-du-Jour avec beaucoup de courage, arrivèrent à 150 mètres des tranchées-abris, puis se dispersèrent ; le colonel prit la direction de la 5e compagnie pour se porter au secours des fusiliers. Ce qu'il n'avait pu réussir avec quatre compagnies, il essayait maintenant de le faire avec une seule ; et pour employer également la 8e compagnie, on la chargea de protéger les batteries Hasse et Gnügge ! Nous trouvons ici un exemple frappant de la manière dont combattait alors notre infanterie : on semblait avoir oublié que l'on avait des fusils entre les mains, car on pouvait ordonner de faire avec des bâtons tout ce qu'on fit ici ; du moins, on ne savait tirer aucun parti du fusil. Enfin les débris du 2e bataillon du 29e se glissèrent aussi dans la ferme de Saint-Hubert. A peu près en même temps qu'eux y arrivèrent ceux du 1er bataillon du 69e, qui avait essayé d'enlever les hauteurs de Moscou par compagnies isolées, également sans tirer ; auparavant les *diverses compagnies* de ce bataillon avaient commencé par perdre toute direction et toute liaison « par suite de *l'épaisseur du fourré* ». Les 5e et 6e compagnies furent seules raisonnables : elles ne firent rien et se portèrent sur Saint-Hubert. Mais si l'on ne savait pas porter en ligne d'une manière judicieuse et lancer ensuite à l'attaque un *seul* bataillon, comment pouvait-on vouloir enlever une semblable position ? Certes, nous savions combattre par compagnie, c'est aussi ce qui nous mit en pareil état ; mais nous ne pouvions pas combattre par bataillon, par régiment ou par brigade ! Et pourquoi pas ? Parce qu'en temps de paix, on

Digitized by Google

n'avait fait que jouer, sur le terrain d'exercices, avec des brigades et qu'on ne pouvait pas manier des bataillons dans le combat, « n'ayant pas encore appris le combat ». Le sort de la 10e compagnie du 69e nous apprend comment les troupes se sont désorganisées *pendant la traversée du bois;* partie de l'aile gauche de la brigade, elle arriva à l'aile droite et parvint, elle aussi, heureusement à Saint-Hubert ; c'était le pendant du croisement qui s'était produit à midi, dans la marche du 33e ! Grâce aux circonstances que nous venons d'exposer, l'aile droite de la 31e brigade mit donc presque une heure et demie pour venir *renforcer* des troupes qui se trouvaient à 2,200 mètres en avant. Vraiment, nous avons eu de la chance, car, à ce moment, il pouvait arriver bien des choses si...; mais il y a un si..., si, comme nous l'avons exposé plus haut, on avait ouvert des passages à travers bois, les troupes n'auraient pas perdu « la direction pendant la traversée de la forêt » ; elles ne se seraient pas « croisées » ; elles ne se seraient pas « perdues » ; elles n'auraient pas attaqué « par compagnie » et isolément ; on ne serait pas arrivé à cette mêlée confuse de 32 escadrons, 5 batteries et 3 bataillons, mis en mouvement par des autorités si différentes, etc., etc.; tout au moins n'aurait-on pas été « forcé » de se soumettre à tous ces inconvénients. Mais, dans le domaine de la tactique, on a toujours comme excuse les circonstances. On aurait eu alors des *points d'appui* assurés, permettant de tenir compte de l'espace et du moment ; on aurait eu des voies de communication en nombre suffisant pour renforcer; on aurait eu une direction ; alors de Goëben aurait pu être sûr que la 31e brigade arriverait entièrement sur la ligne au plus tard à 3 h. 1/2.

Attaque du 39e.

A peu près au moment où les 2e et 3e compagnies du 29e attaquaient, le colonel Eskens avait fait franchir

Digitized by Google

le ravin, au *sud* de la grande route, d'abord à deux bataillons du 39e, puis au 3e. Ces trois bataillons se déployèrent à la lisière est du bois et entrèrent en ligne dans l'espace qui s'étendait au sud des carrières de Saint-Hubert, jusqu'à mi-chemin des carrières de sable. Ils dédaignèrent également de faire usage de leur feu ; la discipline et l'ordre furent parfaitement observés, et ce fut leur attaque qui arrêta en réalité l'offensive des Français partis du Point-du-Jour, et les força à se replier. C'eût été *peut-être* là le moment favorable pour qu'une attaque générale réussît, à condition qu'à la droite les troupes, qu'on ne savait pas employer, eussent été prêtes.

Mélange de l'infanterie des VIIe et VIIIe corps.

En engageant le 39e, le VIIe corps venait d'empiéter sur la zone de combat du VIIIe corps; il est vrai que les batteries du VIIe corps, dont il a été question plus haut, avaient déjà fait ou voulu en faire autant, mais ce n'est que dans des cas très rares que le mélange de l'artillerie de diverses unités entre elles ou avec d'autres armes offre des inconvénients tactiques. Il en est tout autrement de l'infanterie. Si l'on veut conserver à sa disposition des forces avec lesquelles on compte frapper un grand coup, il faut se garder de rompre les liens tactiques, toutes les fois qu'on peut l'éviter. Ici on eut *toujours* l'intention de frapper un *grand coup*, mais les moyens que l'on employa rendirent cette opération impossible ; or, on n'était pas forcé de mélanger ainsi deux corps d'armée ! Car, à supposer même que les mesures prises fussent raisonnables *au point de vue tactique*, c'était la 32e brigade, tenue prête depuis longtemps à l'ouest de Gravelotte, qu'il fallait employer. Mais le moment n'en était pas encore venu ; on n'avait pas encore ressenti les effets du *renforcement* de la 15e division par la 31e brigade, et de Goëben ne voulait pas se dessaisir de la 32e brigade avant qu'il y eût, en

Digitized by Google

arrière de son front, une nouvelle réserve (le IIe corps), prête à marcher. Or, on n'en était pas encore là, la 3e division étant seulement à Rezonville. Le mélange de l'infanterie des VIIe et VIIIe corps n'était pas imposé par les circonstances ; il était même préjudiciable. Si, dès 4 heures de l'après-midi, les troupes qui occupaient Saint-Hubert appartenaient à des unités différentes qui étaient déjà en nombre trop considérable, à 5 heures elles atteignaient le chiffre de 43 compagnies provenant de sept corps différents (y compris le 8e bataillon de chasseurs) ; on était arrivé ici à ce qu'on a l'habitude d'appeler « une salade » d'infanterie. Il est impossible de diriger une pareille « salade » et c'est un gaspillage de forces funeste ! Jusqu'à 3 heures, le général de Steinmetz, pas plus que le général de Zastrow, n'avaient su préparer la nombreuse infanterie du VIIe corps, dispersée autour de Gravelotte, en vue d'une attaque partant du « bois de Vaux », et ils n'avaient pas su la lancer dans la direction qui s'imposait à eux, tactiquement parlant. *Jusqu'à 5 heures*, il s'était encore écoulé deux heures, pendant lesquelles on ne donna pas davantage d'ordres dans ce but. On aurait disposé, dans cette intention, de trois bataillons du 74e ; du bataillon de fusiliers du 77e ; du 3e bataillon du 73e ; du 2e bataillon du 77e ; du bataillon de fusiliers du 53e ; du 2e bataillon du 73e ; des 2e et 3e compagnies du 13e ; du 1er bataillon du 73e et du 1er bataillon du 77e ; soit, en tout, dix bataillons et demi de troupes fraîches, avec lesquelles on ne sut rien faire de raisonnable ; au contraire, toutes les mesures qui furent prises et qui ont été mentionnées, ayant pour but la « poursuite » sur le versant oriental du ravin de la Mance, n'ont donné lieu qu'à une série de revers. Ce qui, *au point de vue tactique*, était *sensé* et *praticable*, ne fut ni reconnu, ni *préparé*, ni *ordonné ;* tous les efforts tendirent à rechercher ce qui, au point de vue tactique, était *insensé* et *impraticable ;* on y déploya une énergie qui eût été nécessaire et aurait conduit au

Digitized by Google

succès si on l'avait appliquée sur un autre point avec des moyens appropriés.

C. — La bataille entre 5 et 7 heures du soir.

Il se produit un moment d'arrêt dans le combat. Conduite des Allemands.

Après 5 heures, il y eut, sur tout le front de combat de la Ire armée, un temps d'arrêt, qui, à en juger d'après l'heure, correspondit, *par hasard*, à une pause semblable pour la IIe armée. Les deux armées allemandes subissaient le fâcheux contre-coup de leurs attaques prématurées et *inopportunes au point de vue tactique :* dans la Ire armée, c'était le *commandement supérieur* qui en avait l'initiative ; dans la IIe armée, au contraire, c'étaient les *commandements subordonnés ;* leurs origines étaient donc absolument opposées. Les gens les plus habiles peuvent, certes, se tromper ; seulement, une fois qu'on a reconnu ses erreurs, il faut les réparer. Or, il est difficile de « rétablir » un combat, et cela demande du temps. Si, dans la IIe armée, tout ne s'est pas non plus passé d'une manière irréprochable, le commandement supérieur sut prendre *rapidement* des dispositions *convenables*, qui font reconnaître une direction *sûre* et la volonté d'atteindre un grand résultat stratégique ; on parvint ainsi à sortir de cette crise d'une manière relativement rapide et favorable, qui *répondait complètement aux grandes intentions de de Moltke* et les dépassait même ; dans la Ire armée, jamais on n'arriva à ce résultat, quoique depuis 5 heures on connût certainement la situation tactique de l'adversaire. Ici, avant comme après, tout resta dans l'obscurité, dans la confusion, sans plan et sans but. Jusqu'à 5 heures, la Ire armée n'avait pas subi de pertes importantes ; on ne peut pas dire que ses forces avaient été utilisées, le commandant

Digitized by Google

supérieur les avait en grande partie « émiettées »; en effet, la 15e division pouvait seule être considérée comme ayant été sérieusement affaiblie; elle avait supporté des pertes s'élevant à 20 p. 100 de son effectif.

Arrivé à 5 heures du soir, et se trouvant renseigné exactement sur ce qui se passait chez l'adversaire, si l'on avait voulu organiser une attaque générale, on en avait largement le temps et l'on disposait de troupes suffisantes; mais on ne sut utiliser ni le temps ni les troupes. Avant tout, il aurait fallu rétablir l'ordre sur *la ligne de combat* de l'infanterie, sur le versant oriental du ravin de la Mance, et ordonner quelque chose d'analogue à ce qui a été exposé au chapitre V. On en aurait encore eu le temps. Personne n'émit une idée de ce genre, quoique la conduite et la constance de l'artillerie et du 4e uhlans eussent démontré, d'une manière irréfutable, qu'il était possible et faisable de créer une position de tir pour l'infanterie. On ne parvint pas à se *maintenir solidement* à hauteur de la batterie Gnügge, en y conservant une ligne de feu d'infanterie ! Au contraire, cette batterie resta jusqu'au soir au sud de la grande route, en avant des lignes d'infanterie. A 5 heures, les cadavres d'hommes et de chevaux, laissés par l'infanterie, l'artillerie et le 4e uhlans, avaient rendu beaucoup plus difficiles les mouvements au sud de la grande route; en ce point, le champ de bataille offrait un spectacle confus de pièces abandonnées, d'avant-trains démolis et renversés, gisant pêle-mêle les uns au milieu des autres. En tous cas, ces monceaux de cadavres d'hommes et de chevaux, de matériel démonté, auraient pu offrir un certain couvert, mais on ne s'en servit pas non plus. A 5 heures, depuis Saint-Hubert jusqu'auprès de la lisière est du bois, il y avait environ deux bataillons et demi en colonne, les uns derrière les autres, serrés et mélangés les uns aux autres, sans cohésion ni direction. Constamment exposées, dans cette formation, au feu du Point-du-Jour et de Moscou, ces masses servaient de cible

Digitized by Google

aux Français ; mais pendant deux heures, de 5 à 7 heures, il ne vint à l'idée de personne de *faire revenir en arrière ces masses qui formaient un obstacle au déploiement et aux mouvements* des autres troupes qui devaient entrer en ligne vers le nord ou vers le sud, en quittant la grande route ; personne n'eut l'idée de les *rassembler à nouveau*, ce qui eût été nécessaire, et de les tenir à la lisière est du bois, prêtes à recevoir d'autres destinations. C'est ainsi qu'on en vint à perdre là, par sa faute propre, la force principale du combat, et à gêner plus tard d'autres troupes dans leur déploiement.

C'est une chose incroyable, du moins dans l'armée prussienne, que personne ici, depuis le général en chef jusqu'au dernier des lieutenants, n'ait eu la présence d'esprit de se rappeler les principes si simples des « passages de défilés, » alors que dans cette armée cette opération comptait, depuis longtemps, parmi celles que l'on exécutait de préférence sur la place d'exercices et dont on avait appris les moindres détails. *Voilà pourquoi*, *pendant deux heures*, *la situation resta la même ;* en d'autres termes, on *allongeait* le défilé, en y ajoutant des murailles vivantes d'hommes en masses compactes jusqu'aux abords mêmes de Saint-Hubert ; on se privait ainsi, pour plus tard, des derniers moyens d'effectuer un *déploiement tactique*, toujours par cette seule trouée ; les troupes qui, pendant deux heures, avaient formé cette muraille vivante opposée à Moscou et au Point-du-Jour, étaient tellement *épuisées moralement*, lors de la dernière contre-attaque des Français (7 heures) et de l'entrée en ligne de notre IIe corps, qu'elles ne pouvaient plus, pour la plupart, reconnaître *l'avant de l'arrière*, *les amis des ennemis*. Lorsque alors la 3e division atteignit le ravin de la Mance au son des clairons et des tambours, lorsqu'elle se mit à gravir le versant oriental de la vallée et, par le plus grand des malheurs, à tirer sur cette infanterie au moral abattu, celle-ci se débanda soudain, comme s'effondre un château

Digitized by Google

de cartes et se précipita vers l'arrière, dans la panique la plus effroyable, en courant, en hurlant et privée de toute connaissance ; ce fut un spectacle auquel on trouverait sans doute peu de précédents dans l'histoire militaire. Comme cause et comme effet, tout ce qui advint ici est dû uniquement au commandement supérieur. Quelques heures auparavant, il avait assisté à un spectacle semblable, à la même place ; il en avait conclu qu'il fallait le *rééditer* en l'aggravant !

Conduite des Français.

Du côté des ennemis, on pouvait absolument considérer comme un *succès tactique* d'avoir brisé toutes les tentatives faites jusqu'à 5 heures, par les Allemands, pour gagner du terrain du côté de Moscou et du Point-du-Jour. Le défenseur *avait sans doute mis en jeu et épuisé toutes ses forces* pour arriver à ce résultat ; et le ralentissement du combat était alors ce qu'il pouvait *désirer de mieux*. Si, au contraire, à ce moment, les dix bataillons et demi du VIIe corps avaient attaqué le saillant sud-ouest des carrières de Rozerieulles, nous nous serions emparés de cette position. C'était précisément là l'opération *tactique* qui sautait aux yeux, d'après le moment et les *circonstances*, opération qui, à 5 heures, aurait pu être suffisamment préparée. On ne nous objectera pas que c'est de la tactique et de la critique faites après coup ; les ordres reçus et ce que l'on *savait* de l'ennemi indiquaient d'agir ainsi.

Au lieu de cela, les Allemands se contentèrent de livrer, pendant une heure et demie, un combat d'artillerie qui ne fut même pas toujours conduit énergiquement. Quant aux Français, ils utilisèrent ce laps de temps avec habileté et énergie ; en réalité, le sort leur tendait une main secourable et, au point de vue tactique, leur conduite est aussi *exemplaire* que celle des Allemands l'est peu. On rétablit

Digitized by Google

l'ordre dans les troupes, on réoccupa les positions ; on augmenta l'approvisionnement de cartouches, on répartit les réserves ; en un mot, sur toute la ligne, il fut possible de respirer, ce qui était le moyen *le plus efficace* pour ménager, le plus longtemps possible, les forces *morales*. Depuis les positions allemandes, il était impossible de se rendre compte de tout cela, mais on pouvait en apercevoir une grande partie, et l'on acquit l'impression que l'adversaire se préparait à recevoir une nouvelle attaque des Allemands. En lançant cette attaque exactement dans la même direction que la précédente, on réalisait donc les souhaits des Français ! Ce n'est qu'en réfléchissant à l'ensemble de ces faits que l'on peut expliquer la ténacité de l'adversaire et l'insuccès constant des tentatives nombreuses faites par l'infanterie allemande.

Désaccord entre le grand quartier général et la Ire armée.

Depuis l'engagement de la bataille, le grand quartier général s'était tenu à Flavigny. A 10 h. 1/2 du matin, il avait donné l'ordre à la Ire armée d'attaquer « en même temps » que la IIe, devant Gravelotte et « le bois Vaux » ; il avait ensuite envoyé au général de Steinmetz « l'avis » de « ne démasquer, le cas échéant, que l'artillerie, pour préparer l'attaque future ». Le général de Steinmetz avait reçu cet avis à 1 h. 1/4. Pour les motifs indiqués, il s'était passé, à l'aile droite allemande, des événements plus importants que ne le prescrivait la dernière note; mais c'était dans l'ordre d'attaque de 10 h. 1/2 que se trouvait exprimée l'idée fondamentale *qui avait été adoptée*. Seul cet ordre avait une *importance capitale ;* l'avis donné à midi n'était qu'une simple *explication* ayant trait à un cas particulier. C'est là ce qu'il faut retenir et ne pas inverser l'importance des faits ! La note envoyée à midi commençait par ces mots : « L'engagement ISOLÉ que l'on entend

Digitized by Google

actuellement (midi) devant Vernéville... » Ici, cet exorde ne répondait plus à la situation ; le général de Steinmetz conservait son entière liberté pour prendre de nouvelles résolutions ; l'avis donné à midi n'avait plus aucune importance pour lui, étant annulé par le temps et par les changements apportés à la situation ; le général de Steinmetz n'avait donc à tenir compte que *de l'ordre d'attaque, mais il fallait l'exécuter entièrement.*

Lorsque, à 1 h. 1/4, la Ire armée reçut la note de midi, on ne pensait déjà plus que la canonnade entendue sur la gauche n'était qu'un simple « engagement » ; on était sûr que ce n'était pas « un combat isolé ». A 1 h. 1/4, des témoins oculaires et auriculaires y voyaient une *bataille générale* et, à 2 heures, dans toute la Ire armée, personne ne conservait de doutes à cet égard. Les considérants de l'avis reçu par de Steinmetz n'étant plus exacts, il n'y avait plus à tenir compte de l'avis lui-même. Tout ce qui fut entrepris sur le front jusqu'à la prise de Saint-Hubert était *justifié, judicieux et conforme à l'idée contenue dans l'ordre de* 10 h. 1/2 ; au contraire, le général de Steinmetz n'exécuta cet ordre qu'en partie, en se contentant d'attaquer de front, devant Gravelotte, et en ne faisant pas d'attaque de flanc *par le bois de Vaux.* L'ordre donné à la 26e brigade, à 3 heures du soir, aurait dû être rédigé et *expédié* immédiatement après la réception de l'ordre de bataille de 10 h. 1/2 ; on aurait dû préparer ensuite les mouvements ultérieurs que nous avons indiqués plus haut. A partir de 3 heures, le général de Steinmetz s'est rendu coupable, non par une désobéissance à l'ordre donné à 10 h. 1/2, mais par la manière même dont il comprit ou ne comprit pas, dont il exécuta ou n'exécuta pas cet ordre.

Quoi qu'il en soit, le général de Steinmetz, en recevant la note envoyée par de Moltke à midi, ne pouvait guère qu'imaginer qu'elle serait suivie par *d'autres* instructions *destinées à lui faire suite et à la compléter ;* c'était néces-

Digitized by Google

saire, car, d'un bout à l'autre, cette note était incomplète dans son texte et dans sa forme ; et de même que, dans l'alphabet, la lettre B suit nécessairement la lettre A, une autre note devait suivre pour indiquer « quand serait arrivé le moment où de Steinmetz *devait attaquer* et *attaquer de concert* avec la IIe armée, puisque le combat de Vernéville n'était plus, à proprement parler, un combat, ni surtout un combat *isolé* ». Le général de Moltke aurait dû envoyer de semblables instructions au général de Steinmetz. Mais on a négligé de le faire ; et cela parce que, peu après avoir envoyé la note de midi, de Moltke acquit lui-même, à Flavigny, l'impression que les considérants de cette note n'étaient plus exacts. Mais puisque, après cette note, de Steinmetz n'en recevait pas d'autre et le combat prenant une intensité croissante, il devait se dire qu'on n'en envoyait pas d'autres parce que le grand quartier général entendait, aussi bien que lui-même, ce qui se passait. Cette raison suffit aussi à justifier la conduite de Steinmetz pour tout ce qu'il fit faire sur le front jusqu'à 3 heures ; mais il faut absolument distinguer ce qui fut ordonné ici par de Steinmetz de ce qui l'a été par de Goëben.

Quoique tout cela soit parfaitement clair et net, on distingue, dans le récit du Grand État-Major, une hostilité manifeste contre de Steinmetz. Certes, quand de Steinmetz a commis des fautes, je ne les ai pas cachées, mais il faut le défendre aussi énergiquement quand l'histoire *officielle* lui fait du tort, sans raison. De Steinmetz est coupable en maintes circonstances : il l'est dans un cas où l'ouvrage du Grand État-Major n'en souffle pas un traître mot ; mais il ne l'est pas au moment où cet ouvrage use à son égard des expressions les plus violentes. On a su excuser les plus grandes négligences commises par la IIe armée dans son service d'exploration, le croisement du XIIe corps et de la garde, etc., quoique ces deux fautes, sans compter les autres, eussent suffi pour anéantir tous les projets de de

Digitized by Google

Moltke ; et l'on va rejeter sur de Steinmetz *seul* tout le poids des autres fautes, commises ou non par lui ; on écrit même en italiques pour les mettre en évidence.

Disons cependant que de Moltke n'aurait pu envoyer d'autres instructions à de Steinmetz, parce qu'il ne reçut lui-même, « jusqu'à une heure très avancée de l'après-midi », aucun renseignement plus précis sur ce qui se passait dans la IIe armée (1). Pourquoi n'a-t-on pas précisé cette heure « très avancée » de l'après-midi ! Il était plus de 5 heures quand de Moltke reçut de nouveaux renseignements ; ainsi donc, à ce point de vue, la conduite de de Steinmetz se trouve encore justifiée jusqu'à 3 heures. Il est inexact de dire que *l'idée fondamentale*, d'après laquelle on se guidait pour donner ces instructions à l'aile droite, ait été la suivante : « Ne pas engager momentanément les forces principales jusqu'à ce que l'aile gauche de la IIe armée eût complètement découvert ce qui se passait au nord, sur les routes de retraite de l'ennemi *et, au cas où l'armée française se serait arrêtée à l'ouest de Metz, jusqu'à ce que cette aile eût tourné par le nord l'aile droite ennemie* ».

Sans aucun doute, de Moltke a eu cette pensée, mais il n'a pas donné à la Ire armée d'instructions s'y rapportant. Il ne lui a pas fait connaître *où se trouvait en réalité* l'aile droite française, ni le moment où la *IIe armée ferait l'attaque simultanée*. Mais, « plus tard », dans l'après-midi, au moment où de Moltke aurait pu envoyer de nouvelles instructions à de Steinmetz, il était encore temps de préparer une attaque de la Ire armée, partant de *Gravelotte et du bois de Vaux*.

Après 1 heure, le grand quartier général s'était rapproché de l'aile droite, en se transportant de Flavigny à Rezonville (2 heures). Après avoir, en cet endroit, donné

(1) *Grand État-Major*, t. II, p. 823.

Digitized by Google

l'ordre au IIe corps de rester provisoirement à Rezonville, le grand quartier général avait poussé plus loin ; à 4 h. 1/2, c'est-à-dire après l'échec de la « poursuite », il arriva derrière l'aile droite de la Ire armée ! Jusqu'alors, le général de Steinmetz avait rendu compte au grand quartier général des événements survenus, consciencieusement et dans *l'ordre chronologique :* ç'avait d'abord été le succès remporté par l'artillerie contre les batteries du Point-du-Jour, puis l'occupation du bois, celle de Saint-Hubert, enfin le passage du ravin de la Mance par l'artillerie et la cavalerie du VIIe corps. Comme les ordres relatifs à ce dernier mouvement furent donnés à 3 heures, et qu'à ce moment le grand quartier général se trouvait encore à Rezonville, il y a tout lieu de penser que ce dernier avait cru au dénouement de la crise à Gravelotte, et que cette seule raison l'avait décidé à abandonner le mauvais emplacement qu'il avait choisi, pour se trouver lui-même à proximité du point décisif.

Mais s'il avait été réellement si opposé aux intentions de de Moltke, que la Ire armée démasquât autre chose que de l'artillerie, comment se fait-il que, recevant toute cette série de rapports du général de Steinmetz, de Moltke n'ait donné aucune nouvelle instruction pour prescrire à la Ire armée *de ne pas engager momentanément ses forces principales ?* Comment peut-on blâmer alors le général de Steinmetz pour les mesures qu'il prit jusqu'à 3 heures ? A 4 h. 1/4, de Steinmetz *rendait compte que la tentative de « poursuite » avait échoué ;* il ajoutait que *le combat sur le front était indécis, et que, pour remporter ici un succès, une attaque vigoureuse contre l'aile droite ennemie était nécessaire.* Le grand quartier général reçut à 4 h. 1/2 ce rapport, qui a une importance tactique, car il nous montre qu'à 4 h. 1/4, de Steinmetz jugeait impossible « de progresser sur le front » ; mais, au lieu de faire appel à la IIe armée, de Steinmetz aurait dû recourir à ses propres forces et préparer lui-même immédiatement une attaque

Digitized by Google

énergique contre le flanc *gauche* de l'ennemi ; à ce moment il avait le temps et les forces nécessaires pour le faire. Mais, le général de Steinmetz ne parvint pas à donner d'autres ordres que celui qu'il envoya à la 26e brigade. Celle-ci l'avait reçu à 4 heures du soir (1) ; jusque vers 6 heures, elle refoula les tirailleurs de la brigade Lapasset, enleva le village de Jussy, faiblement occupé et défendu plus faiblement encore, et c'est à cela que se bornèrent ses opérations. Le général ennemi put lutter contre elle avec le 97e régiment d'infanterie, une compagnie du 14e bataillon de chasseurs et deux batteries ; il n'eut même pas besoin de toucher au 84e de ligne. Mais, lorsque à 3 heures il avait donné l'ordre que l'on sait, le général de Steinmetz avait dans l'idée que cette brigade « attaquerait énergiquement (2) » l'aile gauche ennemie ; or, dans ce que fit la 26e brigade, on ne pourra certes pas reconnaître « une attaque énergique ». C'est bien ce qu'on semble avoir senti ; car, lorsque cette brigade s'est contentée d'occuper Jussy, voici que tout d'un coup le général von der Goltz « se conformant aux instructions qu'il avait reçues du commandement supérieur, eut principalement en vue de faciliter *un mouvement en avant des troupes prussiennes par le bois de Vaux* et de protéger les communications de la Ire armée avec l'arrière. La position qu'il avait enlevée semblait être celle qui répondait le mieux à cette double considération », etc.... ; le récit continue dans cet ordre d'idées (3). Oui, mais alors il faut demander quelles instructions le général von der Goltz pouvait bien avoir reçues ? L'ouvrage du Grand État-Major général (tome II, page 828) parle d'*une seule et unique* note. A la page 833, il est question tout à coup de notes dont il faut recon-

(1) *Grand État-Major*, t. II, p. 828.
(2) *Id.*, t. II, p. 809.
(3) *Ibid.*, p. 833.

Digitized by Google

naître sans restriction le bien-fondé ; elles montrent que le général de Steinmetz aurait eu, en réalité, l'intention *d'attaquer avec les troupes prussiennes par le bois de Vaux ;* mais ce que le général de Steinmetz ordonna et n'ordonna pas pour l'attaque de l'aile gauche française contredit du tout au tout cette manière de voir. Il n'a *donné aucun ordre pour attaquer par le bois de Vaux ; et, au contraire, à 4 h. 1/4, il a demandé au grand quartier général de faire agir la IIe armée contre l'aile droite de l'ennemi* (1).

A la suite des ordres que le général de Steinmetz lui avait envoyés le 18 au matin, le général de Manteuffel avait dirigé sur Vaux la 4e brigade, composée du 5e régiment d'infanterie, d'un escadron du 10e dragons et de deux batteries, de telle sorte que la tête de la colonne arriva à Augny à 4 h. 1/2. Ces troupes ne purent intervenir d'une manière efficace. Relativement aux opérations de ces deux brigades, l'ouvrage du Grand État-Major s'exprime ainsi : « La 26e brigade prit position devant l'extrême gauche de l'armée française ; *cette circonstance eut une importance particulière pour la suite de la bataille* parce qu'elle accrut les appréhensions du maréchal Bazaine pour son flanc gauche et l'empêcha de fixer suffisamment son *attention* sur les points les importants du champ de bataille. Les mouvements de troupes qui avaient lieu sur la rive *droite* de la Moselle, devaient lui paraître concorder avec la marche de la 26e brigade (2). On ne peut pourtant pas prendre le mot « attention » pour désigner un mouvement des réserves ! Or, la 26e brigade se mit en marche vers 4 heures (3), mais, d'après les propres termes de l'ouvrage du Grand État-Major, Bazaine avait déjà disposé de ses réserves à 3 heures, à l'exception d'une brigade d'infanterie et de sa cavalerie. Comment accorder

(1) Voir p. 243.
(2) *Grand État-Major*, t. II, p. 834.
(3) *Id.*, p. 829.

Digitized by Google

tout cela ? En réalité, le mouvement de ces deux brigades n'a pas eu d'importance *particulière*, et la bataille a suivi son cours après comme avant.

A l'apparition de ces deux brigades, Bazaine ne changea absolument rien, sauf qu'il renforça la brigade Lapasset par une ou deux batteries de la garde et qu'il fit entrer quelques autres batteries en ligne, près du fort de Saint-Quentin. Les Français n'engagèrent même pas le 84e régiment de la brigade Lapasset, dont ils disposaient encore ! Tantôt on *inverse l'ordre chronologique des faits*, tantôt on parle « d'instructions », dont il *n'avait pas été question* auparavant, tantôt on *oublie* dans le récit ce qu'on avait dit plus haut ; en un mot, on fait des événements un tableau et on leur attribue un ordre de succession qui n'ont et ne peuvent avoir rien de vrai ! A ce procédé singulier vient s'ajouter une non moins singulière « variante » relativement à ce que la Ire armée aurait dû faire et a fait réellement. D'après notre exposé, on ne peut conserver aucun doute à cet égard ; aussi est-il d'autant plus surprenant de lire dans l'ouvrage du Grand État-Major : *La mission primitive donnée à la Ire armée, d'attirer l'ennemi à elle, était remplie* (à 5 heures) ; elle avait été même dépassée dans une certaine mesure, par suite de l'impétuosité des troupes. Car, tandis que le VIIe corps, *conformément aux premières instructions*, s'était borné *à conserver les positions que l'on avait occupées au début*, le VIIIe corps s'était, par la prise de Saint-Hubert, *avancé tout près de la position principale* de l'ennemi. Par suite, les Français devaient s'attendre à chaque instant à une attaque contre leur aile gauche et, *en conséquence*, ils conservèrent si longtemps leurs réserves *derrière leur centre*, qu'il fut trop tard pour soutenir leur aile droite (1). Remarquez bien que cela a trait aux événements de

(1) *Grand État-Major*, t. II, p. 835.

Digitized by Google

5 heures; autant de mots, autant d'inexactitudes, de confusions voulues et de bouleversements des véritables intentions, des véritables ordres et des véritables événements. *La mission primitive de la Ire armée* n'était pas d'*attirer l'ennemi à elle*, mais bien d'*attaquer par Gravelotte et le bois de Vaux, en même temps que la IIe armée*, et ce ne fut pas l'impétuosité des troupes qui fit *dépasser* la mission donnée (indiquée *après coup*), dont il n'avait d'ailleurs jamais été question ; ce furent les ordres de poursuite donnés vers 3 heures *par les généraux de Steinmetz et de Zastrow*. Mais la prise de Saint-Hubert s'imposait sans contredit, dans n'importe quelle alternative, que la Ire armée dût agir *offensivement ou défensivement*. Ce n'est pas par une simple canonnade que « l'on conserve ses positions » ou que « l'on attire l'adversaire à soi », ou même seulement que l'on arrive à observer une défensive efficace ; on n'y parvient qu'en attaquant avec de l'infanterie, et tous les ordres donnés jusque-là par de Goëben répondaient pleinement aux circonstances ; par contre, les ordres et les négligences de Steinmetz, jusqu'à 3 heures, n'y répondaient *pas du tout*. Bazaine n'avait d'ailleurs pas établi ses réserves derrière *son centre*, il les avait placées derrière *son aile gauche ;* il ne les avait pas *conservées* jusqu'à 5 heures, mais, dès 3 heures, il en *avait disposé*, à l'exception d'une faible fraction dont il ne peut plus être question.

Evénements survenus dans le grand quartier général depuis 5 heures du soir.

Le grand quartier général s'était lentement rapproché de l'aile droite, comme cela a été mentionné plus haut, et, vers 5 heures, il s'était placé au sud de la Malmaison. Ce fut en ce point que le colonel comte de Wartensleben rendit compte verbalement de la situation de la Ire armée. Peu après, le lieutenant-colonel de Brandenstein, de la

Digitized by Google

IIe armée, arriva au grand quartier général, et son rapport fut le premier qui *donna des indications précises sur l'aile droite française*. On vit, d'après ce rapport, que les dispositions prises par la IIe armée, qui répondaient parfaitement « à la manière de voir du grand quartier général, étaient en pleine voie d'exécution » ; on vit aussi que les pointes poussées vers la basse Moselle, et pour lesquelles les princes Frédéric-Charles et Albert de Saxe s'étaient rencontrés dans une même pensée, avaient dépassé de beaucoup les limites d'un enveloppement tactique. Comme *on disposait à ce moment* d'une deuxième ligne, rassemblée derrière la première ligne de combat, le grand quartier général pouvait envisager avec confiance la suite des événements dans la IIe armée. Toujours est-il qu'il ne parvint que beaucoup trop tard à se former une opinion sur ce qui se passait, d'après des observations personnelles, et quel que fût d'ailleurs l'emplacement où il se tenait. Jusque-là il s'était trouvé beaucoup trop loin du champ de bataille et, par-dessus le marché, derrière une aile de l'armée, de telle sorte que les communications *avec l'autre aile* (IIe armée) demandaient beaucoup trop de temps. Maintenant, il est vrai, le grand quartier général entrait dans la zone d'action, mais ses communications avec la IIe armée étaient toujours aussi défectueuses, parce qu'on était encore trop éloigné du prince Frédéric-Charles. Si cet inconvénient ne se fit pas trop sentir dans la manière dont fut dirigée la IIe armée, grâce à l'activité et à l'initiative du prince Frédéric-Charles et du prince Albert de Saxe, le grand quartier général n'en resta pas moins, *jusqu'à la fin de la bataille*, par sa *distance excessive*, dans une *incertitude* plus ou moins grande sur le développement du combat et les *résultats obtenus*. En d'autres termes, les rapports envoyés par la IIe armée avaient trop de chemin à parcourir et arrivaient *plus tard* que si le grand quartier général s'était trouvé au centre de l'armée. Tant que l'on pensait atteindre l'ennemi entre

Digitized by Google

Rezonville et Ville-sur-Iron, c'est-à-dire dans la direction du nord, on pouvait trouver des raisons pour choisir un emplacement près de Flavigny ; mais ces raisons *n'existaient plus* quand on donna *l'ordre d'attaque* de 10 h. 1/2, et, depuis *l'engagement* de la bataille, ce choix devenait une grande *faute*. Aussi n'essaye-t-on nulle part de le motiver ! Lorsqu'on se porta ensuite de Flavigny à la Malmaison, il était, sous tous les rapports, beaucoup trop tard pour pouvoir *diriger* les opérations.

Après 5 heures, le grand quartier général conclut, d'après le rapport du lieutenant-colonel de Brandenstein et d'après la fusillade que l'on entendait dans la direction du nord, que le combat progressait de ce côté ; se basant sur ces faits et sur ce que l'on voyait devant soi, on pensa que le moment était venu de faire l'attaque *simultanée* que l'on avait projetée. Etant donné la situation, la Ire armée n'avait qu'à donner des instructions dans ce but. Mais, tandis que tous les efforts de la IIe armée tendaient à s'entourer de circonstances *favorables* pour frapper un *grand coup*, et tandis que, pour arriver à ce but, elle avait pris des dispositions préliminaires, dont le résultat n'était plus qu'une question de temps, la Ire armée était loin de se trouver dans la même situation ; mais aussi elle n'avait rien fait pour se conformer à l'esprit de l'ordre d'attaque. Or, bien que le *grand quartier général n'ait pas à empiéter sans raison* sur les prérogatives des autorités placées sous ses ordres, il est certain, toutefois, que si le grand quartier général s'était trouvé à 1 h. 1/2 à la Malmaison, ce qui aurait été très possible, et s'il avait observé de là ce qui se passait, le combat aurait pris une tournure différente et plus heureuse à l'aile droite allemande. Il est certain que le grand quartier général n'aurait pas approuvé l'idée qui présida aux mesures prises à partir de 3 heures, et il est tout aussi certain qu'il en aurait empêché l'exécution. La faute commise par le grand quartier général, en n'arrivant pas assez à temps sur le champ de bataille,

Digitized by Google

avait déjà été très durement expiée lorsqu'il y arriva enfin et devait l'être encore non moins durement dans la suite. On ne voit pas les motifs pour lesquels le grand quartier général se mit en route si tard, ni pour lesquels il choisit comme emplacement un point si peu convenable ; en guerre, il se produit, en effet, des choses dont on n'admet pas la possibilité plus tard, et qu'on ne peut expliquer, malgré toute la clairvoyance imaginable. Le fait qui vient d'être relaté est de ce nombre, si l'on se place au point de vue de la direction supérieure. *L'idée stratégique contenue dans l'ordre d'attaque et le but qu'on se proposait, qui était d'attaquer ensemble, exigeaient précisément que l'on apportât le plus grand soin à bien choisir l'emplacement du grand quartier général et qu'on s'y portât le plus tôt possible.*

A la Malmaison, le comte de Wartensleben mit le roi de Prusse plus exactement au courant des événements survenus jusqu'alors dans la Ire armée que ne l'avaient fait les divers rapports du général de Steinmetz. Peu après 5 heures, on s'aperçut, de la Malmaison, que le feu de l'infanterie ennemie perdait aussi de son intensité, tandis que, par moments, l'artillerie adverse se taisait complètement. Mais on en conclut très judicieusement que c'était là un signe de fatigue, que ce n'était pas du tout un succès tactique ; et, pour cette raison, on acquit la certitude que le roi de Prusse *voulait* exécuter maintenant l'attaque « simultanée » et qu'il prenait des mesures dans cette intention.

Mais une attaque avec de grandes masses suppose certaines dispositions préliminaires, des préparatifs convenables, le choix des emplacements et des points de rassemblement des troupes, des *reconnaissances*, et, pour pouvoir utiliser judicieusement les troupes d'assaut, des chemins et des communications permettant de les porter en avant et de les déployer, enfin de la netteté dans l'indication des points d'attaque ! Ces conditions s'imposent encore davan-

Digitized by Google

tage lorsqu'une armée doit attaquer « en même temps » qu'une autre, dans des *circonstances* comme celles où la nature et l'art avaient placé la Ire armée, et qui *lui étaient parfaitement connues*.

Mais, quoique le général de Steinmetz connût l'ordre d'attaque de 10 h. 1/2, quoique, jusqu'à 5 heures, tous les efforts tentés et toutes les mesures prises pour franchir le défilé situé entre Gravelotte et le Point-du-Jour eussent échoué sans exception, il s'acharna sur cette ligne et cette direction d'attaque. Or, il est absolument impossible *d'exécuter une attaque simultanée* en prenant une route *unique*. C'est dans la nature des choses et c'est *d'autant plus impossible* quand cette route forme un défilé balayé par le feu de l'ennemi. Mais, si le général de Steinmetz devait attaquer « en même temps » que la IIe armée, cela impliquait d'abord que l'attaque fût simultanée dans toute son armée. En attendant, pour arriver à ce résultat, on n'avait rien fait, rien préparé, rien prévu de midi à 5 heures. Pour exécuter une attaque *simultanée* il faut avoir plusieurs *directions d'attaque* (routes) ; puisqu'on devait attaquer *simultanément de front et de flanc* et que les routes nécessaires au déploiement *faisaient défaut*, il fallait les créer. Pas plus le général de Steinmetz que n'importe quelle autre personne, à ce qu'il semble, n'arriva à ce résultat, sans quoi, toutes les mesures indiquées au chapitre V auraient pu aisément être prises et *exécutées à 5 heures*, sur le front et sur le flanc ; et si alors les troupes avaient été groupées convenablement aux points tactiques, l'attaque *simultanée* de de Moltke aurait pu être exécutée — du moins par la Ire armée — et cela avec succès.

Après 5 heures, le général de Steinmetz avait encore à sa disposition immédiate les corps d'infanterie suivants : 1° dans le VIIIe corps, 4 bataillons de la 32e brigade, à l'ouest de Gravelotte ; 2° dans le VIIe corps, 10 bataillons 1/2 des 25e, 27e et 28e brigades, placés à l'est et au

Digitized by Google

sud de Gravelotte. Si, à ce moment, on avait préparé des *tranchées* dans le bois, ces 10 bataillons 1/2 pouvaient, en utilisant ces passages, être engagés dans la direction des carrières de Rozerieulles. Mais on ne sut pas tirer parti du terrain, ni rassembler les troupes à temps et les tenir prêtes en des points favorables. Avant comme après, ce fut la confusion dans les buts à atteindre et le désordre dans les moyens employés ; on ne parvint pas à établir une *position de tir* pour l'infanterie, on ne créa pas de *voies de communication*, y donnant accès, pour les troupes destinées à l'attaque ; aussi ne put-on rien exécuter de complet, parce qu'on n'avait pas pensé logiquement, parce qu'on n'avait pas agi logiquement. Certes, avant comme après, l'artillerie allemande agit puissamment sur la position ennemie, mais de l'artillerie ne peut pas, par son tir, déposter une bonne infanterie ; pour arriver à ce résultat, il fallait la participation vigoureuse de bonnes troupes d'infanterie.

Le commandement se montrant aussi inférieur à sa tâche, c'était une vraie fatalité qu'on mît encore sous ses ordres le IIe corps ; en de pareilles mains, ce corps ne pouvait espérer d'autre sort que celui qu'avaient déjà subi les autres troupes. Il est plus que douteux qu'à cette heure le *grand quartier général* ait eu connaissance des négligences du général de Steinmetz et de ses tentatives avortées, qu'il ait eu idée du morcellement du VIIe corps et, avant tout, qu'il ait su que le général de Steinmetz n'avait absolument rien fait en vue d'une attaque par le bois de Vaux.

Le IIe corps est mis à la disposition du général de Steinmetz.

A 5 h. 1/2 (?), le roi envoya au général de Fransecky l'ordre de se mettre, avec le IIe corps, à la disposition du général de Steinmetz, près de Gravelotte. Au reçu de cet

Digitized by Google

ordre, la 3e division du IIe corps, venant de Buxières, forte de 11 bataillons, 4 batteries et 2 compagnies de pionniers, était rassemblée à Rezonville ; il y avait également là, arrivant de Buxières et d'Onville, 6 batteries, 1 bataillon et 4 escadrons, au moment où la tête de la 4e division, venant aussi d'Onville et forte de 12 bataillons, 4 batteries, 4 escadrons, 1 compagnie de pionniers, arrivait à Rezonville. A 5 h. 3/4 (?), le général de Fransecky mit en marche sur Gravelotte la 3e division, qui était au sud de Rezonville ; l'artillerie de corps, établie au nord de Rezonville, partit pour la même destination ; la 4e division doit avoir suivi la même route à 6 h. 1/2, mais il me semble que ce dernier mouvement se produisit un peu tard ; toutes mes recherches m'ont prouvé qu'en ce point il doit y avoir une forte erreur de temps.

L'ordre envoyé au général de Franzecky fut donné sans doute à 5 heures juste, et les autres indications d'heure doivent être modifiées en conséquence, car depuis les emplacements du IIe corps près de Rezonville jusqu'à Gravelotte, il y avait quatre bons kilomètres à parcourir ; à mi-chemin de Gravelotte et de Rezonville on se déploya, puis on continua à avancer sur le plateau dénudé et découvert, en marchant, drapeaux déployés, par front de brigade.

Entrée en ligne de la 32e brigade.

Lorsque ces renforts se rapprochèrent de Gravelotte, le général de Goëben donna l'ordre aux quatre bataillons de la 32e brigade, dont il disposait encore, de se mettre en marche vers la vallée de la Mance : c'étaient trois bataillons du 72e et le 2e bataillon du 40e ; le général avait envoyé auparavant le 3e bataillon du 40e à la bifurcation des vallées, et le 1er bataillon de ce régiment à la Malmaison, pour couvrir le flanc gauche ; au moment où la 32e brigade entrait en mouvement, le général de Goëben reçut du

Digitized by Google

général de Steinmetz l'ordre d'exécuter les mesures qu'il venait de prendre. Le général de Goëben se rendit alors à Saint-Hubert, en longeant la lisière des bois au nord de la grande route, et il acquit l'impression que, de part et d'autre de Saint-Hubert, la position était suffisamment gardée. A Saint-Hubert, il serra la main du capitaine Gnügge (3e batterie légère), le confirma dans son intention de continuer à tenir bon, après le retrait de la batterie Hasse, et lui fit l'observation que les effets produits sur Moscou par ces deux batteries avaient été visibles du point où il était, et que le capitaine Gnügge pouvait continuer à tirer avec autant de succès sur cette ferme. Les troupes qui occupaient Saint-Hubert étaient bien suffisantes, et une certaine discipline régnait dans la ferme. Il en était bien différemment à l'ouest de cette dernière. En ce point, des fractions appartenant aux unités les plus diverses et formant au total l'équivalent d'un régiment, se serraient en groupes compacts de part et d'autre de la route ; il était difficile d'y rétablir l'ordre, car, à chaque instant, les projectiles ennemis faisaient de grandes trouées dans ces masses.

La situation était à peu près la même en des points situés encore plus à l'ouest. Le général de Goëben ne pouvait s'arrêter pour rétablir l'ordre dans ces troupes ; il chargea quelques officiers de les rassembler et de les ramener derrière le front de combat. Le général de Goëben retourna ensuite à Gravelotte. Malheureusement, il fut presque impossible de rassembler les hommes, parce qu'on n'avait pas assez d'officiers. En conséquence, le champ de bataille continua à présenter un spectacle peu réjouissant, qui ne devait pas être sans influence sur les troupes qui entrèrent en ligne plus tard. Des « isolés » se glissaient continuellement dans les bois, et de là, gagnaient l'arrière ; ou bien ils se blottissaient dans le fond de Mance, derrière des abris qui les dérobaient aux yeux des officiers et aux projectiles de l'ennemi. Comme 59 compagnies

Digitized by Google

étaient entassées à l'intérieur et aux alentours de Saint-Hubert, l' « écoulement » des « isolés » continua jusque bien avant dans la soirée ; ces masses formaient, en quelque sorte, un réservoir d'où « les hommes » s'échappaient peu à peu.

Ordre d'attaquer le Point-du-Jour.

Sur ces entrefaites, la 3e division et l'artillerie de corps du IIe corps étaient arrivées, environ à 6 h. 1/2, à l'ouest de Gravelotte ; le roi donna alors l'ordre au général de Steinmetz *de mettre toutes les troupes, dont il disposait encore, en mouvement contre les hauteurs du Point-du-Jour*. Le temps que le général de Steinmetz donnât des instructions dans ce sens aux généraux de Zastrow et de Franzecky, et il était à peu près 6 h. 3/4 ; à ce moment, on remarqua tout à coup une grande animation dans les lignes ennemies.

Attaque des Français.

En effet, pendant près de deux heures, l'ennemi s'était contenté d'entretenir un feu juste suffisant pour l'empêcher de cesser ; il avait, du reste, tout préparé pour donner beaucoup de force à un effort suprême. Sur la ligne de Moscou au Point-du-Jour, on avait renouvelé les troupes qui occupaient les positions de tir ; dans chaque brigade, on avait désigné des réserves, on avait reconstitué l'approvisionnement de munitions de la ligne de tirailleurs et placé les réserves en des points favorables. L'artillerie, qui connaissait les distances, était prête à reprendre ses anciennes positions avec des pièces toutes chargées, et, comme par enchantement, le front ennemi se couvrit, vers 6 h. 1/2, de feu et de fumée. Pourquoi cela? Le terrain, assez uni, qui s'étendait de Rezonville à Gravelotte, n'était pas occupé alors, mais si l'on se place au point culminant,

Digitized by Google

près du Point-du-Jour (cote 1102), pour jeter les yeux du côté de Rezonville, on remarque à peu près à mi-chemin une légère dépression de terrain (cote 924), qui s'élève ensuite vers l'ouest jusqu'à la cote 960. Or, un corps allemand venait précisément dans cette direction ; une de ses divisions et son artillerie de corps qui, à mi-chemin de Gravelotte, s'étaient mis à marcher, déployées et drapeaux au vent, pouvaient être parfaitement vues par les Français. Et cela d'autant plus, que cette « mer de casques », frappée par les rayons du soleil couchant (on était entre 6 heures et 7 heures), brillait sur toute sa profondeur, de Gravelotte à Rezonville ; voilà ce que le maréchal Lebœuf m'a affirmé à plusieurs reprises. D'après lui, aucun des généraux français, en voyant cette « mer de casques » s'avancer d'une manière imposante et majestueuse, n'aurait pu évaluer exactement sa force. On aurait pensé que c'était là « cette fameuse armée de réserve sous le commandement du roi », et l'on aurait cru voir en elle au moins une force de deux corps d'armée ; d'autres l'auraient même estimée à trois corps. (On comprend aujourd'hui cette erreur, parce que l'on connaît le dispositif en trois groupes du IIe corps.) Les Français ne se jugeaient plus capables de lutter contre cette masse ; à partir de ce moment, il ne s'agissait donc plus pour eux de « gagner une bataille », mais de se tirer « honorablement d'affaire », et, pour y arriver, il n'y avait d'autre moyen que de gagner du temps ! Les généraux Lebœuf et Frossard se concertèrent à ce sujet et résolurent, en faisant appel à leurs dernières forces, de tomber depuis Moscou et Point-du-Jour sur la masse formée par « l'armée de réserve », au moment où elle se déploierait au débouché du ravin de la Mance. A la manière dont ce mouvement fut exécuté, on verra combien est difficile une semblable offensive de la part du défenseur ; on n'arriva pas d'ailleurs à obtenir *de l'unité* dans l'offensive depuis Moscou jusqu'au Point-du-Jour ; il n'y eut d'offensive que du côté du Point-du-

Digitized by Google

Jour, et cela beaucoup trop tôt; il semble même que Lebœuf y ait renoncé, parce que ses troupes n'avaient pas terminé leurs préparatifs lorsque Frossard se porta en avant, et, lorsque Lebœuf fut prêt, l'offensive de Frossard avait échoué; il renonça alors totalement, et avec raison, à exécuter son mouvement. L'offensive française se produisit donc trop tôt, contrairement à ce que l'on espérait, et elle ne fut probablement exécutée que par la moitié des forces que l'on avait voulu engager. C'est ce qui explique aussi pourquoi Saint-Hubert ne fut pas attaqué du tout.

Ce mouvement offensif fut néanmoins le plus énergique de la journée, et les effets qu'il produisit furent proportionnés à leur cause; il ne fut pas seulement exécuté par des troupes de la division Bastoul, mais aussi par celles de la division Vergé; le mouvement en avant se fit avec autant d'adresse que de rapidité. Il y avait alors au sud de la grande route, à environ 200 ou 300 mètres de la première tranchée-abri française, des tirailleurs appartenant à diverses fractions des VIIe et VIIIe corps, réunis par paquets et par groupes irréguliers; ils entretenaient le combat par un feu peu nourri et, en réalité, ne s'attendaient plus à une attaque de la part de l'ennemi. En faisant le total de toutes ces fractions de troupes allemandes, éparpillées au sud de la grande route jusqu'à hauteur des carrières de sable, on trouve au maximum douze compagnies, mêlées les unes aux autres, fortement affaiblies, et la plupart sans chefs. A la lisière des bois, au sud de la grande route, il y avait bien d'autres fractions, mais elles n'étaient guère en meilleur état et la plupart n'avaient plus de chefs. En voyant brusquement le feu de l'artillerie et de l'infanterie française reprendre toute son intensité, les groupes de tirailleurs allemands ressentirent une profonde impression morale; puis, avant qu'on n'eût le temps de s'orienter à nouveau, on vit sur tout le front, depuis le Point-du-Jour jusqu'aux carrières de Rozerieulles, des lignes de tirailleurs ennemis sortir de la fumée, suivis de

Digitized by Google

près par des colonnes réparties assez régulièrement. Elles descendirent la colline au pas de course et dans un ordre parfait; la fusillade se tut dans les positions occupées en arrière par l'infanterie française, faisant place sur toute la ligne à des sonneries de clairon, des batteries de tambour et aux cris de : « En avant! Courage! » (1), qui emplissaient l'espace. L'infanterie française se mouvait avec la rapidité d'une balle élastique roulant de haut en bas ; elle eut bien vite atteint les tirailleurs allemands, qui, surpris sur toute la ligne et n'ayant plus qu'une très faible force de résistance, furent bousculés.

Première panique.

Ce spectacle, visible à l'œil nu depuis Gravelotte, y fit naître l'impression que les Français, après avoir atteint, dans leur attaque, la lisière est des bois, continuaient leur marche sur Gravelotte à travers la forêt. La rapidité avec laquelle s'était produit cet événement, l'épaisse fumée qui avait précédé les colonnes d'attaque, les nuages de poussière qui derrière elles montaient dans le crépuscule, la confusion observée d'abord dans Saint-Hubert, la fumée et la poussière enveloppant la batterie Gnügge au point qu'on ne voyait plus en elle qu'une masse informe dont quelques fragments épars s'échappaient vers l'arrière, l'affaiblissement progressif du feu de cette batterie : toutes ces causes produisirent en un instant, sur les hauteurs de Gravelotte, une impression de saisissement. La plupart crurent que la batterie Gnügge avait été enlevée ; on ne savait si ses pièces étaient en mouvement vers l'avant ou vers l'arrière, ou demeurées en place. Après avoir passé quelques minutes dans cette attente, lorsque le nuage de fumée et de poussière se fut un peu dissipé, on remarqua

(1) En français dans le texte. (*Note du Traducteur.*)

Digitized by Google

que trois pièces de la batterie Gnügge avaient continué à faire face à Moscou, tandis que les trois autres avaient été entraînées à une centaine de pas vers le sud, et avaient alors fait face au Point-du-Jour ; les six pièces s'efforçaient de tirer, mais quelques canonniers avaient profité de la confusion pour s'esquiver, de sorte que trois pièces seules continuaient le feu ; le capitaine Gnügge arrêta alors quelques fantassins qui, prenant la place des canonniers absents, se mirent à servir les pièces avec une habileté suffisante (1). C'est là un événement assez original. Le capitaine Gnügge signala la conduite de l'un de ces hommes, appelé Koch, auquel on donna la Croix de fer.

A Gravelotte et à la Malmaison, où l'on était en train de prendre les dispositions préparatoires en vue d'une attaque générale contre le Point-du-Jour, il n'était pas possible d'évaluer les forces avec lesquelles l'ennemi avait opéré. D'une manière générale, on les estimait à une division de troupes fraîches. Cette hypothèse était doublement erronée, mais aurait pu être exacte. L'artillerie allemande avait suivi, de son feu, le mouvement en avant de l'ennemi ; on pouvait remarquer comme les rangs de l'infanterie adverse s'éclaircissaient progressivement sous la grêle de projectiles qui les frappaient, mais il était impossible de déterminer si, par suite du feu de l'artillerie, l'attaque française avait, oui ou non, été arrêtée à l'est de la lisière. Tandis qu'on était encore dans l'incertitude à ce propos, on vit, sur tout le front au sud de la grande route, sortir soudain du bois par la lisière *occidentale*, une troupe « confuse » d'infanterie de tous les régiments, affolée par la panique, mélange bigarré d'épaulettes blanches, rouges ou bleues, qui se précipitait sur la ligne d'artillerie allemande en train de tirer. Au premier instant, il fut même impossible de distinguer si ces « débris

(1) *Historique du 28e régiment d'infanterie*, p. 167.

Digitized by Google

informes » appartenaient aux troupes amies ou ennemies. Comme ces hommes, poussés par la frayeur, par l'épouvante, privés de raison et de force morale, couraient en criant de tous côtés, ils auraient parfaitement pu être des assaillants français. Aussi éprouva-t-on une certaine appréhension dans la ligne d'artillerie du VIIe corps, et se mit-on à regarder en arrière, vers le IIe corps ; des officiers résolus se précipitèrent en avant des batteries pour éclaircir la situation. Ceux-ci virent alors qu'il n'y avait là que des masses d'infanterie allemande affolée ; mais dans quel état !

Epuisées moralement, aucun ordre, aucun commandement ne pouvait les émouvoir ; divers officiers d'artillerie se précipitèrent au milieu d'elles, sabre au clair ; on les menaça de les mitrailler, rien n'y fit ! En de pareilles circonstances, le soldat perd tout discernement. Ne pouvant rassembler ces débris, on chercha à les diriger en arrière du front d'artillerie ; cela fut non moins impossible. Pleins de frayeur, d'épouvante, les fuyards couraient droit devant eux sur les canons allemands, se frayaient un passage au travers des batteries ; les appels énergiques des canonniers ne pouvaient même pas les ramener à la raison. Ce ne fut que bien loin derrière la ligne d'artillerie qu'ils s'arrêtèrent ; des officiers de toutes les armes, du général au lieutenant, y mirent la main. Le grand quartier général et le chef de la Ire armée ne restèrent pas sans être impressionnés par cet événement ; on redoubla d'efforts pour prévenir un revers ; mais, comme toujours en pareille circonstance, il est impossible de réparer complètement les négligences commises dans les dispositions préparatoires et de rattraper le temps perdu, et d'une faute on tombe dans une autre : de *la négligence dans la précipitation*.

L'infanterie française qui avait exécuté l'attaque ne s'élevait en réalité qu'à une brigade ; elle n'était pas non plus arrivée jusqu'à la lisière est du bois, mais, comme le

Digitized by Google

montrèrent les cadavres, elle s'était arrêtée à environ 150 mètres à l'est de celle-ci, puis avait regagné, dans une fuite désordonnée, sa position principale. Les Allemands ne pouvaient s'en apercevoir sur le moment ; ils ne pouvaient pas non plus savoir que seul le feu de leur artillerie avait brisé l'élan de l'attaque ennemie ; on ne vit distinctement qu'une chose, c'est qu'il n'y avait pas eu d'attaque du côté de Moscou et que Saint-Hubert n'avait pas été repris par l'ennemi.

Attaque de la 32e brigade.

Il a été dit que, peu après 6 heures, le général de Goëben avait dirigé la 32e brigade sur le fond du ravin ; deux bataillons de cette brigade, appartenant au 40e, avaient été déjà engagés dans la direction du nord ; les quatre autres, avec le 72e en tête, suivis du 2e bataillon du 40e, s'étaient mis en marche sur la grande route et parvinrent aux carrières de Saint-Hubert au moment où l'attaque française, qui vient d'être décrite, atteignait sa plus grande intensité.

Le général de Goëben a-t-il agi judicieusement en *faisant entrer en ligne, à 6 heures, dans la direction de Saint-Hubert*, quatre nouveaux bataillons, alors que rien n'indiquait, en avant de lui, une attaque de la part de l'ennemi ?

En considérant la situation du combat, on doit, en présence des circonstances d'alors, répondre négativement à cette question. A ce moment, il y avait 43 compagnies à l'intérieur et aux environs de Saint-Hubert ; de Goëben ne pouvait pas savoir cela exactement, mais il savait que la majeure partie de l'infanterie de son corps d'armée s'était massée en ce point. S'il avait connu la situation véritable, il aurait mieux valu retirer de Saint-Hubert 30 compagnies pour les employer ailleurs que d'y envoyer encore 16 compagnies nouvelles ; en effet, 13 compagnies

Digitized by Google

devaient suffire à occuper cette position. Les 30 autres compagnies auraient été les bien venues ailleurs, principalement au nord de la grande route. Mais, à la guerre, on ne sait pas toujours ce qu'on devrait précisément savoir, et quoique l'on puisse trouver que l'entrée en ligne de la 32e brigade, dans la direction indiquée, n'avait pas de raison, elle produisit cependant des résultats de la plus grande importance. Le général de Barnekow (de la 16e division), qui se trouvait à la tête de 4 bataillons, était en outre l'homme qu'il fallait pour remplir des missions demandant plus de résolution et d'énergie que de capacités supérieures. Ces 4 bataillons ne parvinrent d'ailleurs, pas plus que les précédents, à se déployer et à se grouper d'une manière convenable au point de vue tactique ; il semble que pas un chef n'ait pu patienter jusque-là ; néanmoins l'attaque, faite au son du tambour, ne le céda en rien en énergie à l'attaque française ; des fractions appartenant à des troupes diverses, qui se trouvaient à droite et à gauche de la colonne, se joignirent à elle, et ce fut alors que s'arrêta complètement le mouvement offensif des Français ; les lignes ennemies firent demi-tour et prirent la fuite en désordre. A Saint-Hubert, on eut alors l'impression que le général de Barnekow réussirait à enlever d'assaut le Point-du-Jour par une attaque de front. Les troupes qui occupaient la ferme, à côté de laquelle les Français avaient passé auparavant, suivirent avec anxiété les progrès de ces 4 bataillons ; mais, en approchant de la cote 1076, une véritable grêle de balles s'abattit sur eux ; ils s'arrêtèrent, et ce mouvement en avant qui, au début, donnait les plus grandes espérances, échoua à son tour. *C'était la première fois que, pendant ces longues heures, on menait plusieurs bataillons à la fois à l'ennemi ; c'était la première attaque d'infanterie importante contre le Point-du-Jour.* Si le général de Barnekow n'avait pas été heureux, il avait, du moins, complètement rétabli le combat et l'on aurait pu

Digitized by Google

se contenter de ce résultat-là pour la journée. Ce ne fut que lors de l'attaque du général de Barnekow que la batterie Gnügge fut obligée de suspendre son tir pour ne pas compromettre notre infanterie (1).

Mais il faut considérer encore à d'autres points vue les mesures prises par de Goëben. La 32e brigade remplit, comme nous l'avons vu, une mission importante ; mais ce fut un simple effet du hasard ; de Goëben ne l'avait pas su, ne l'avait pas voulu ainsi auparavant, ce n'étaient pas là ses intentions. En faisant entrer en ligne la 32e brigade, de Goëben laissait partir ses dernières réserves d'infanterie. Cela ne serait pas blâmable, attendu qu'il *savait* que l'infanterie de tout un corps d'armée devait les remplacer ; mais ici se pose la question de savoir si, comme réserve, la 32e brigade était bien placée au point de vue tactique, et il faut répondre négativement à cette question. Le danger réel qui menaçait le VIIIe corps ne pouvait lui venir que du 3e corps français, par le bois des Genivaux et la direction de Leipzig—la Folie ; de là, la masse de son artillerie aurait pu être détruite par le feu de l'ennemi si le maréchal Lebœuf avait été un tacticien. Heureusement ce n'était pas le cas ; toujours est-il qu'il faut s'efforcer de tenir compte de choses normales. La bataille de Gravelotte consiste en deux batailles : 1° celle qui fut livrée à Gravelotte ; 2° celle qui le fut à Saint-Privat. La liaison entre ces deux batailles était loin d'être étroite, et juste en face de la trouée se trouvait le maréchal Lebœuf, qui avait au début 4 divisions massées ; jusqu'à 3 heures, il eut en outre la réserve de l'armée non loin de lui ; après 3 heures, il eut encore une brigade de cette réserve à sa disposition et une autre prête à le soutenir. Le général de Goëben ne pouvait pas le savoir, mais il ne devait garder aucun doute sur le peu de cohésion qui existait au

(1) *Historique du 7e régiment d'artillerie de campagne*, p. 258.

Digitized by Google

centre de notre front. La place de sa réserve était donc près de la Malmaison, aux environs de la cote 977; c'est là qu'elle devait rester, prête à s'opposer à une offensive ennemie, en tout cas jusqu'à ce que le IIIe corps allemand se fût déployé derrière le IXe. Même alors, cette réserve n'aurait été superflue en ce point, car il eût été préférable qu'elle s'y trouvât, ne fût-ce que pour soutenir la 15e division dans la direction de Moscou.

On dit, et je l'ai même écrit, que Lebœuf avait, dès midi, fait entrer en ligne ses dernières réserves. Mais il ne faut pas entendre par là que toute son infanterie était effectivement déployée en tirailleurs et immobilisée par les Allemands. Tel n'était pas le cas. Lebœuf avait bien plutôt commis la grande faute de se dessaisir dès le début de ses 4 divisions, sans avoir la précaution de conserver des réserves. Il n'eut de nouvelles réserves qu'à 3 heures, à l'arrivée de la 1re brigade de voltigeurs de la garde ; il fit encore entrer en ligne, sans motif, un régiment de cette brigade. Mais si Lebœuf n'avait pas de réserve générale, ou n'en avait que peu, toutes ses divisions, sauf la division Aymard, disposèrent, jusqu'à la fin de la bataille, de réserves assez fortes. Il aurait donc été facile au maréchal de rassembler, à n'importe quel moment, la valeur d'une division d'infanterie et de l'employer à un mouvement décisif en avant, en perçant le centre ennemi. Les pertes peu sérieuses de bon nombre de régiments (sauf la division Aymard) en sont la meilleure preuve. Soyons-en bien persuadés : ce n'est pas grâce à notre tactique et au déploiement de nos forces, mais bien grâce à la conduite absurde de tous les généraux du 3e corps français, qu'il n'a rien surgi de fâcheux pour nous des positions de la Folie—Leipzig.

La 32e brigade aurait dû se trouver à la cote 977, où de Goëben aurait dû la laisser jusqu'à ce que le IIIe corps fût en mesure d'occuper cette position; or, cette condition ne fut pas remplie avant 7 heures.

Digitized by Google

Passage du 9e hussards.

Le 9e régiment de hussards, appartenant à la 16e division, avait suivi la 32e brigade. Il est certain que le général de Goëben *n'en avait pas* donné l'ordre. On ne sait s'il fut donné par le général de Barnekow, ou si le régiment suivit spontanément la dernière brigade de sa division. Des recherches faites à ce propos n'ayant fourni aucun résultat, la question reste pendante ; mais comme les suites de cet événement devaient être très sensibles, sa portée tactique, dont malheureusement personne n'a encore parlé, doit être ramenée à de *justes* proportions. Le 9e régiment de hussards, en colonne par trois, avait utilisé la grande route, franchi le fond du ravin, puis s'était arrêté à l'ouest de Saint-Hubert dans cette formation. Un régiment de cavalerie entier vint ainsi s'ajouter sur ce point à la muraille vivante, déjà si épaisse, formée par l'infanterie. Au moment où les hussards s'arrêtèrent, le général de Barnekow avait déjà brisé l'attaque ennemie et continué sa contre-attaque, qui débutait heureusement ; l'offensive française n'atteignit donc pas les cavaliers. Il n'en est pas moins vrai qu'ils essuyaient une telle fusillade, que le colonel fit mettre pied à terre ; la gauche de son régiment arrivait à peu près au milieu de la bande boisée, à l'est de Gravelotte. On peut bien dire que c'était tout ce qu'il avait à ordonner dans cette situation.

Deuxième panique.

La série des revers ne semblait pas devoir s'arrêter ce jour-là sur ce point. En effet, tandis que les hussards s'arrêtaient dans cette formation sur la grande route, arrivèrent *les réservistes de ce régiment* (celui-ci, comme on le sait, avait quitté Trèves sans eux) *montés sur les chevaux haut le pied ;* le chef de ce régiment, au lieu *de les ren-*

Digitized by Google

voyer immédiatement, en forma un 5e escadron à la gauche du 4e. Vu la situation, cet escadron était un appoint très malencontreux, car les *chevaux* n'étaient pas habitués au feu ; ils étaient *nerveux et excités*, et ils n'étaient même pas *dressés*. Lorque le mouvement du général de Barnekow fut arrêté, le *feu* ennemi crût en intensité ; les hussards virent distinctement notre infanterie faire demi-tour ; le colonel les fit remonter en selle pour ramener son régiment un peu en arrière. Le mouvement de « Face en arrière, Marche » fut bien exécuté par tous les escadrons ainsi que celui de « Front ». Cependant, l'escadron monté sur les chevaux haut le pied ne comprit pas les deux commandements ; après avoir fait face en arrière, il prit d'abord le trot, l'allure devint de plus en plus rapide ; les chevaux, qui n'étaient pas habitués au feu, prirent peur en entendant le bruit qui se faisait dans le défilé et s'emballèrent. Comme si ce malheur n'avait pas suffi, le 5e escadron avait entraîné la moitié du 4e. Les projectiles tombaient au milieu des hommes, des obstacles de toute nature aggravèrent encore la situation ; enfin, à la grande stupeur de tous les spectateurs qui se trouvaient à Gravelotte, une masse de cavaliers sortit à fond de train du débouché occidental de la forêt. Au premier moment, tout le monde fut glacé d'épouvante. Cet événement causa d'autant plus de soucis à Gravelotte que, comme on le sait, on avait déjà eu le spectacle d'une semblable panique au sud de la grande route (pages 259 et 260) ; mais, comme les bêtes vont plus vite que les hommes et ont plus de souffle, les chevaux, affolés, se jetèrent dans les débris des divers régiments qu'on était précisément en train de rassembler sur la grande route (il y avait surtout là des hommes des 60e et 33e régiments). Il devait encore arriver quelque chose de pire : à droite de la grande route stationnaient des voitures de toute nature et des chevaux de main ; ils étaient restés jusque-là dans l'ordre le plus parfait, de sorte que tout le côté gauche de la route était resté libre. Mais, au passage

Digitized by Google

des hussards, une partie des attelages s'excita, fit demi-tour, puis se lança également dans la cohue. Rien n'y fit; plusieurs officiers se jetèrent, le sabre au clair, dans cette foule affolée d'hommes et de chevaux, et s'efforcèrent d'arrêter ce flot furieux. Hussards, fantassins de tous les corps, chevaux de main et ordonnances, fourgons à bagages et autres, tout se mélangea et se fraya violemment un passage vers l'arrière. La confusion était indescriptible. Le grand quartier général et le commandant de la Ire armée contemplaient avec chagrin ce douloureux spectacle. Quelque grandiose que fût le coup d'œil de l'arrivée du IIe corps, il ne put effacer cette vision fâcheuse. Personne ne put trouver de *cause* à cette panique, tout le monde était ému, et en vain ! Les hommes et les chevaux avaient perdu tout sentiment, les coups de sabre et les imprécations glissaient sans les émouvoir sur ces êtres affolés ; ce ne fut que lorsque la respiration manqua aux hommes et aux chevaux que ce flot furieux s'arrêta, et naturellement on ne put le rassembler que bien loin en arrière du IIe corps. Plusieurs fuyards ne s'arrêtèrent qu'aux environs de Vionville, répétant partout : « Nous sommes battus! » (1). Divers officiers perdirent ainsi leurs chevaux de main, sans espoir de retour ; de ce nombre furent 30 officiers du 9e hussards.

Trois escadrons et demi de ce régiment restèrent jusqu'à la fin de la bataille dans les environs de Saint-Hubert. Puis, lorsque le général de Barnekow eut vu échouer son attaque, il ordonna au capitaine von Ihlenfeld de charger. Cet escadron dépassa Saint-Hubert au galop, conversa vers la gauche par pelotons, « ne vit pas sur quoi charger, mais aperçut par contre notre infanterie qui battait en retraite, et derrière elle des tirailleurs ennemis ». Il conversa alors

(1) L'*Historique du 9e hussards* raconte cet événement (p. 162-163) en l'atténuant.

Digitized by Google

de nouveau à droite par pelotons pour faire place à l'infanterie, et prit position à 150 mètres en avant du saillant est du bois, au sud de la grande route. Les deux escadrons et demi qui restaient étaient toujours sur la grande route en colonne par trois; le 1er escadron, dont nous venons de parler, se plaça, au bout d'une demi-heure environ, derrière le 39e dont il avait jusque-là masqué le champ de tir; jusqu'à 10 heures du soir il resta dans une clairière. Il faut que le soldat soit instruit de pareils faits, pour ne pas porter des jugements injustes sur d'autres troupes et pour se rendre compte des causes d'une panique; il n'y a pas de raison pour les passer sous silence, parce qu'elles sont toutes naturelles et très instructives, comme c'est ici le cas.

Le spectacle de cette panique ne pouvait qu'entretenir et confirmer le grand quartier général dans l'idée qu'il était nécessaire de faire une vigoureuse contre-attaque avec des troupes fraîches.

D. — Jusqu'à la fin de la bataille.

Les ordres du roi au général de Steinmetz et au IIe corps.

Le premier ordre donné par le roi au IIe corps de « se *rapprocher de Gravelotte* » était judicieux sous tous les rapports. Quant au deuxième ordre, « d'attaquer le *Point-du-Jour* avec toutes les forces disponibles », son opportunité peut être appréciée diversement. Si l'on avait pris les mesures préparatoires nécessaires à son exécution, et si l'attaque contre le *Point-du-Jour avait été enveloppante*, celle-ci, exécutée avec les troupes *disponibles*, devait réussir; seulement les forces devaient être placées à l'aile droite, face au flanc gauche ennemi, et non sur le front.

Digitized by Google

Pour pouvoir porter un jugement exact, il faut avant tout se rappeler la demande adressée à 4 h. 1/4 par le général de Steinmetz au grand quartier général (1), aux termes de laquelle ce dernier, fixé sur le peu qu'on pouvait tirer d'une attaque de front, priait que l'on donnât l'ordre *à la IIe armée « d'agir contre l'aile droite ennemie »*. Lorsque, deux heures un quart plus tard, c'est-à-dire à 6 h. 1/2, le *grand quartier général* indiqua cette direction d'attaque, il allait *précisément à l'encontre de l'appréciation* faite par le général de Steinmetz à 4 h. 1/4, et ordonnait une chose que celui-ci avait reconnue et déclarée *impraticable*. Mais, pour s'y opposer, le général de Steinmetz a-t-il alors, comme il le devait, exprimé ses scrupules ou bien a-t-il omis de le faire ?

Il semble qu'il n'en ait rien fait, et la preuve en est simple. Lorsque le grand quartier général fut arrivé derrière la Ire armée, le général de Steinmetz était allé trouver le roi et lui avait fait son rapport sur la situation. La rencontre du monarque et du général de Steinmetz eut lieu trop en avant de leurs états-majors pour que l'on pût entendre ce que le roi disait au général. Par la vivacité de ses gestes et la gravité de ses traits lorsqu'il quitta ce dernier, les spectateurs conclurent que le roi lui avait exprimé son mécontentement au sujet des mesures qu'il avait prises antérieurement et surtout au sujet de l'attaque prématurée de la Ire armée ; cette opinion était exacte. A partir de ce moment, le général de Steinmetz fut en proie à une mauvaise humeur de plus en plus grande, et il ne semble plus avoir eu l'intention de rechercher la présence du roi et de lui exprimer ses scrupules comme il aurait dû le faire dans la circonstance présente. — *A partir de ce moment, le général se contenta d'exécuter uniquement ce qu'on lui prescrivait sous forme d'ordres nettement définis.* Quoique,

(1) Chapitre VII, § C, p. 243.

Digitized by Google

sans aucun doute, on ne puisse blâmer Steinmetz, non pas pour avoir attaqué de front, mais seulement pour l'avoir fait *prématurément*, ce n'en fut pas moins une fatalité singulière, qu'on lui donnât précisément l'ordre d'attaquer dans une direction qu'il avait jugée absolument impraticable. Il faut rechercher avec non moins de soin jusqu'à quel point étaient fondées les critiques adressées au général de Steinmetz; mais on comprend facilement qu'en fin de compte, l'irritation, la mauvaise humeur occasionnées dans le grand quartier général par les divergences d'opinion qui s'étaient produites entre Steinmetz et de Moltke, fussent parvenues jusqu'au souverain, qui pouvait maintenant se montrer très catégorique.

Mais, si le général de Steinmetz n'opposa aucune objection au deuxième ordre — ce qu'il aurait dû faire, — quelqu'un d'autre s'en chargea, et ce quelqu'un fut le général de Moltke.

Objections et conseils de de Moltke.

Après que le roi eut donné son deuxième ordre, on remarqua dans son entourage, d'après la manière dont cet ordre commençait à être exécuté, que le IIe corps allait se lancer dans une direction défavorable (sur le front); on vit qu'il allait d'abord se reformer en *colonne de route*, franchir, dans cette formation, le défilé, à l'heure du crépuscule, pour se *déployer* ensuite sur l'autre versant dans des circonstances plus défavorables encore que celles où s'étaient trouvées les troupes engagées jusque-là; *c'était dans le crépuscule et l'obscurité qu'il s'engageait, sur un terrain couvert d'obstacles de toute sorte*, et, *quant à la protection que le feu pouvait lui fournir dans son attaque, l'artillerie allemande ne pourrait probablement plus la lui donner;* de Moltke vit alors si nettement les suites de l'ordre donné, qu'il fit valoir de sérieuses objections, aussi bien contre l'opportunité de l'attaque elle-même, que

Digitized by Google

contre *le choix de la direction d'attaque*. Dès 10 h. 1/2, de Moltke avait ordonné, en termes précis, d'attaquer par Gravelotte et par le bois de Vaux. Depuis qu'il se trouvait à la Malmaison (5 heures), il avait remarqué que les opérations entreprises contre le flanc gauche ennemi par le bois de Vaux étaient insuffisantes ; il s'était rendu compte aussi des événements que nous avons exposés, et cela plus exactement qu'il n'avait pu le faire auparavant d'après les rapports du général de Steinmetz ; à 5 heures, *il avait vu par lui-même et remarqué par lui-même*, que de Steinmetz *ne l'avait pas compris*, et que les mesures prises par lui ne *répondaient* aucunement à l'idée si claire de l'ordre d'attaque. Cette remarque fut pénible pour de Moltke ; néanmoins, dans cette situation très délicate, il conserva tout son calme vis-à-vis de ses subordonnés, et garda vis-à-vis du roi cette modération qui lui était propre et lui convenait si bien. Il observa la panique racontée plus haut, alors que la 32e brigade se mettait en mouvement pour marcher sur le Point-du-Jour en passant par le défilé, où la 3e division se disposait à la suivre. Il eût été encore temps d'arrêter la 3e division ou de lui donner une autre direction, mais si l'attaque des Français devait avoir eu réellement comme résultat la perte du bois, ce qui n'était rien moins que probable, il y avait à Gravelotte une si grande quantité de troupes fraîches, prêtes à marcher, qu'une contre-attaque de leur part pouvait et devait anéantir l'adversaire dans le fond du ravin, sans qu'il en résultât pour nous une *situation tactique défavorable*.

Comme la batterie Gnügge *continuait le feu*, à la vérité d'une manière irrégulière et lente, de Moltke en conclut que l'attaque ennemie n'avait pas eu de grands résultats ; en outre, il pensait que la ligne d'artillerie de Gravelotte était assez forte pour pouvoir, au besoin, se défendre *seule* avec succès. Si, malgré cela, on faisait franchir le défilé au IIe corps, au crépuscule, sans avoir *préparé et sans appuyer suffisamment* ce mouvement par le bois de Vaux,

Digitized by Google

de Moltke prévoyait qu'il serait infructueux. Les distances qui séparaient les troupes d'infanterie du VIIe corps et leur émiettement prouvaient tout simplement à de Moltke qu'à 7 heures du soir ce corps ne pouvait plus rien entreprendre de sérieux du côté du bois de Vaux. Il avait appris, entre temps, que la 26e brigade (la seule qui fût restée rassemblée) n'avait reçu qu'à 3 heures du soir l'ordre d'agir contre le flanc gauche ennemi, alors que lui, de Moltke, avait prescrit l'attaque par le bois de Vaux dès 10 h. 1/2 du matin. En pareilles circonstances, on ne pouvait faire contre le Point-du-Jour autre chose qu'une attaque de front, si l'on ne parvenait pas à franchir la distance qui nous séparait de ce point, ou tout au moins à diriger la 3e division par le Moulin de la Mance. Quelque vivacité que mît de Moltke à justifier son opinion, le roi ne se rendit *à aucun* de ses conseils ; il persista tout simplement dans son projet et donna des ordres dans ce sens au général de Steinmetz ; *mais il lui laissait, en tous cas, le choix du procédé à employer pour se porter en avant.*

Il se faisait tard, et l'on comprend que le dénouement fût attendu impatiemment après de si longs efforts ; ce n'était pas non plus sans raison que l'on pouvait croire à un affaiblissement de l'adversaire. On ne peut donc pas désapprouver théoriquement, à première vue, l'idée du roi, mais il aurait fallu donner à cette idée la meilleure direction et la meilleure forme possibles. Si, toutefois, de Moltke fit quelque opposition aux projets du roi, on voit que les raisons qu'il allégua étaient parfaitement justifiées ; et si l'on se rappelle *son ordre d'engagement* de 10 h. 1/2 du matin, puis *l'ordre d'attaque* du roi, dont il est question ici, il sera impossible de les mettre en concordance ; de Moltke a prescrit nettement les directions d'attaque, le roi les a laissées au choix de Steinmetz. Si l'on examine alors les rapports et les comptes rendus que de Moltke avait reçus jusqu'à ce moment, ce qu'il avait vu par lui-même depuis 5 heures, et la direction que l'attaque

Digitized by Google

prit en réalité, on trouve très vraisemblable la divergence de vues qui se produisit entre le roi et lui.

Le VIIe corps n'avait pas répondu à ce que de Moltke attendait de lui avec raison ; de Moltke n'approuva pas non plus la manière dont le IIe corps exécuta son attaque de front ; et enfin l'offensive projetée se termina sans avoir amené le dénouement qu'on souhaitait. Le feld-maréchal parle ainsi de cet événement important :

« Le roi Guillaume s'était alors porté, avec son état-major, vers une hauteur située au sud de la Malmaison. Mais, de là, il ne pouvait pas encore se rendre compte de la tournure prise par les événements à l'aile gauche de l'armée, distante de plus d'un mille. Sur tout le front de la Folie au Point-du-Jour, le feu de l'artillerie française s'était tu presque complètement, tandis que, vers le nord, on entendait un violente canonnade. 6 heures étaient arrivées, la journée approchait de sa fin, il fallait en finir. Le roi ordonna donc une nouvelle attaque par la Ire armée et mit dans ce but, à la disposition du général de Steinmetz, le IIe corps qui venait d'arriver après avoir fourni une longue marche.

« A la suite de cet ordre, les bataillons disponibles du VIIe corps, *sauf* 5 *qui restèrent en réserve*, traversèrent une seconde fois le ravin de la Mance. Les bataillons placés dans le bois de Vaux se joignirent aux précédents dans la direction du Point-du-Jour et des carrières.

« La division des voltigeurs de la garde était venue renforcer le 2e corps français, objet de cette attaque. Toutes les réserves entrèrent en ligne. L'artillerie redoubla d'activité, l'infanterie reçut l'assaillant par un feu meurtrier. Les Français se lancèrent alors à l'attaque en d'épaisses lignes de tirailleurs et refoulèrent vers la lisière les faibles fractions qui se trouvaient devant eux, sans chefs, en terrain découvert.

« Mais cette attaque fut arrêtée là ; on disposait encore

Digitized by Google

de toutes les forces d'un corps d'armée composé de troupes fraîches.

« Amené le dernier de tous, par voie ferrée, sur le théâtre des opérations, le IIe corps avait suivi à marches forcées le mouvement de l'armée, sans avoir, jusque-là, pu prendre part aux combats livrés par elle. Parti à 2 heures du matin de Pont-à-Mousson, ce corps d'armée était arrivé le soir au sud de Gravelotte, après avoir passé par Buxières et Rezonville. *Les Poméraniens exprimaient vivement le désir d'aller à l'ennemi dès ce jour-là.*

« *Il eût été préférable que le chef du grand état-major de l'armée, qui se trouvait là, n'eût pas permis cette attaque à une heure aussi avancée. Le lendemain, il pouvait être très avantageux d'avoir ces troupes d'élite absolument intactes, tandis que c'est à peine si, ce soir-là, elles pouvaient amener un changement sérieux dans la situation.*

« Après avoir traversé Gravelotte, les premiers bataillons de ce corps d'armée arrivèrent jusqu'aux carrières et à quelques centaines de pas du Point-du-Jour. Ceux qui les suivaient furent bientôt entraînés dans la cohue formée par les troupes engagées au sud de Saint-Hubert, et il fut impossible de continuer à avancer contre Moscou. Au milieu de l'obscurité qui venait d'arriver, on ne pouvait plus distinguer les amis des ennemis, et il fallut cesser le feu qui ne s'éteignit complètement qu'à 10 heures.

« Il fut très avantageux, néanmoins, que le IIe corps, composé de troupes fraîches, vînt former la première ligne de combat pour la nuit, ce qui permit de rassembler sous sa protection les fractions très mélangées du VIIe corps (1). »

Quoique la première partie de cet exposé, jusqu'au

(1) Page 234.

Digitized by Google

passage : « *on disposait encore de toutes les forces...* » se rapporte aux événements que j'ai racontés, je l'ai cité en entier, pour permettre d'embrasser tout le passage d'un coup d'œil d'ensemble. Les mots : « *sauf* 5 *qui restèrent en réserve* » s'adressent au général de Zastrow ; le passage : « *Les Poméraniens exprimaient vivement le désir d'aller à l'ennemi dès ce jour-là* » doit justifier, jusqu'à un certain point, la faute tactique qui fut commise : de même que le fait d'avoir rassemblé les VIIe et VIIIe corps derrière le IIe qui était *plus reposé*, doit faire voir sous un jour meilleur les suites fâcheuses de l'ensemble de cette opération. Ce qui est inexact, c'est que toute la division de voltigeurs de la garde « fût venue renforcer le 2e corps français ». La 1re brigade seule de cette division était sur les lieux depuis 3 heures, et cela à Moscou et non au Point-du-Jour, tandis que la 2e brigade était restée auprès du maréchal Bazaine. Quant au passage imprimé en italiques, les raisons qu'il invoque sont exactement conformes aux conceptions de de Moltke, le 18, et concordent avec mon récit, mais il n'en est pas de même de sa conclusion. Quand de Moltke dit : « *il eût été préférable qu'il n'eût pas permis cette attaque* », il a, sans aucun doute, voulu exprimer par là qu'il n'a pas eu la moindre objection à faire au principe du 2e ordre d'attaque et à l'entrée en ligne du IIe corps. Il ne parle pas de la direction donnée à l'attaque ; nous en ferons donc autant ici.

Tout d'abord, le passage que j'ai cité, et qui est imprimé en italiques, me surprit au plus haut point ; j'étais même en train de modifier mon récit lorsqu'il me fut confirmé, tout dernièrement, par une personne que je n'avais pas encore interrogée. Non seulement les paroles de cette personne furent complètement d'accord avec ce que j'avais rapporté jusqu'ici, d'après les déclarations qui en avaient été faites par des témoins oculaires, mais on m'affirma encore le fait suivant : lorsque de Moltke vit qu'on ne tenait pas compte de ses conseils, que *la pensée* du roi se

Digitized by Google

transformait *en ordre* et que le IIe corps se mettait en marche vers le défilé, il s'éloigna lentement du roi, alla à environ 100 pas sur la droite et affecta de travailler pour son compte. Il voulait faire comprendre, par là, qu'il n'approuvait pas ce qui allait se faire ; les témoins de cet incident le comprirent, et cette scène produisit même une grande impression. Lorsque, plus tard, la tête du IIe corps se rapprocha de la lisière ouest du bois, de Moltke la suivit pendant quelques pas le long de la grande route ; un certain nombre d'officiers d'état-major se joignirent à lui, tandis que le roi restait à la Malmaison avec Bismarck, Roon et Podbielski. Ce ne fut qu'après la tombée de la nuit que le grand quartier général se retrouva réuni, et encore incomplètement, et de Moltke obtint alors du roi l'autorisation de faire cesser le feu.

Tel est cet incident, qui m'a été communiqué de différents côtés. Quelle que fût, au début, la gêne que j'éprouvais à livrer à la publicité, avec tant de détails, un récit qui dément les paroles de de Moltke, je me suis dit qu'il était déjà connu dans le monde militaire, et que, tôt ou tard, par suite du grand nombre des témoins oculaires, quelqu'un rapporterait cet événement conformément à la réalité. Si ce seul raisonnement suffisait à me décider à maintenir mon récit, une circonstance vint encore me confirmer dans ma résolution : il était, en effet, difficilement admissible, *de la part de de Moltke, qu'il n'eût pas reconnu, en temps et lieu, la défectuosité d'une mesure qu'il a rejetée plus tard dans le récit détaillé cité plus haut.* Cette supposition, en elle-même, est bien peu vraisemblable de la part de de Moltke, et lorsqu'on se demande *dans quel but* il a écrit ces lignes, pourquoi il a voulu prendre sur lui la responsabilité d'une opération dans laquelle on agissait *contre* ses conseils, je pourrais bien, connaissant son caractère, sa manière de voir et ses sentiments, m'expliquer sa conduite de la manière suivante : il aurait voulu trancher, par là, un point litigieux sans

Digitized by Google

amoindrir les mérites de qui que ce fût et mettre son souverain à l'abri de toute critique. Les propres paroles de de Moltke répondent bien à cet ordre d'idées quand il dit : « Ce qu'on publie dans l'histoire militaire est *toujours* arrangé d'après le résultat obtenu ; mais c'est un devoir pieux et patriotique de ne pas détruire le prestige que les victoires remportées par notre armée ont attaché à de certaines personnalités ». On comprend alors pourquoi de Moltke n'a pas dit un mot défavorable sur le général de Steinmetz qui, en 1866, s'était acquis un si grand prestige et qui ruina ici lui-même sa propre gloire ; il rentrait dans le même ordre d'idées de ne pas détruire le prestige de Guillaume Ier, tandis que de Moltke, en faisant sa propre critique, regagne comme homme tout ce qu'il aurait pu perdre comme chef du grand état-major. En outre, en quoi l'aveu d'une faute pourrait-il nuire à la grande valeur de de Moltke ? Mais si de Moltke avait tant à cœur de sauvegarder le prestige de certaines personnalités, on sera bien surpris ailleurs par quelques passages où son récit sape si profondément le prestige du prince royal Frédéric-Guillaume et du prince Frédéric-Charles, aux yeux des personnes qui savent lire les critiques de de Moltke.

Exécution par le général de Steinmetz de l'ordre du roi.

Le général de Steinmetz avait reçu l'ordre « de diriger contre les hauteurs du Point-du-Jour toutes les forces dont il disposait encore ». On lui avait laissé le choix des *voies et moyens à employer* pour exécuter cet ordre ; il eut donc l'initiative du *mode* d'exécution !

Pendant ce temps les troupes des IIe et VIIe corps avaient continué à marcher sur le Point-du-Jour, car, à 6 h. 3/4, le général de Steinmetz avait donné les ordres suivants :

Digitized by Google

1° *Au général de Zastrow :* « Faire traverser le ravin de la Mance aux bataillons du VIIe corps qui se trouvaient encore du côté ouest de la forêt ». On ne savait s'il devait partir de l'ouest pour marcher sur le front ennemi, ou, partant du sud-ouest, se diriger plus sur le flanc de l'ennemi ;

2° *Au général de Franzecki :* « Attaquer le Point-du-Jour de front, pour s'emparer, *à tout prix*, de la position, en liaison avec les troupes du VIIe corps qui se trouvaient sur sa droite ».

Le point de direction des deux armées devait être les ruines du Point-du-Jour. Si l'on considère les emplacements de l'infanterie des deux corps, on voit qu'en raison du peu de temps dont on disposait, il n'était presque plus possible d'exécuter le mouvement avec ensemble, au cas où l'infanterie du VIIe corps eût dû agir contre le flanc gauche français, en partant à peu près du Moulin de la Mance. Or, comme on avait *nettement déterminé* la direction du IIe corps, le général de Zastrow fut, en quelque sorte, poussé sur le chemin partant du Moulin de la Mance ; sans cette circonstance, il n'aurait peut-être pas encore su comment engager son infanterie.

Mesures prises par le général de Zastrow.

Mais comme une grande partie de l'infanterie du VIIe corps était alors si loin de cet endroit qu'elle n'y serait parvenue que trop tard, comme une autre partie semble avoir été complètement oubliée, le général de Zastrow disposait des troupes suivantes :

1° Le 1er bataillon du 77e, partant de son emplacement situé dans le fond du ravin, juste à l'ouest des carrières de sable, devait se diriger sur ces dernières, puis, de là, continuer sur le Point-du-Jour ;

2° Les 3 bataillons du 73e, qui se trouvaient dans les

Digitized by Google

environs du Moulin de la Mance, devaient, de là, pousser aussi sur le Point-du-Jour. Ce régiment, en exécutant son mouvement, rencontra les 1re et 4e compagnies du 13e, qui se trouvaient déjà à la lisière est du bois de Vaux, face aux carrières de Rozerieulles ; à partir de ce moment, il y eut donc ici 3 bataillons massés sous les ordres du général von Osten-Sacken. Le général de Zastrow ne mit, par conséquent, en mouvement que 4 bataillons, quoique le général de Steinmetz lui eût expressément donné l'ordre « de faire passer le ravin de la Mance à tous les bataillons du VIIe corps qui se trouvaient encore *à l'ouest du bois* (1) ». Pourquoi garda-t-il encore une réserve ? Le IIe corps était pourtant là pour remplir ce rôle ! Le général de Zastrow conserva comme *réserve :*

1° Le 74e régiment, parce qu'il se trouvait trop loin du chemin passant par le Moulin de la Mance : il était tout à fait au sud et contre la grande route, à la lisière ouest du bois ;

2° Le bataillon de fusiliers du 53e et le 2e bataillon du 77e, au nord-ouest du Moulin de la Mance ;

3° Le bataillon de fusiliers du 77e, à Gravelotte.

De 10 bataillons il en gardait donc 6 ! car les 2e et 3e compagnies du 13e se joignirent au 73e, sur sa gauche. Le chemin du Moulin de la Mance, suivi par le 73e, était plus court que le chemin à parcourir par le IIe corps ; ce régiment devait donc arriver au but plus tôt que la tête de colonne de l'infanterie du IIe corps.

Mesures prises par le général de Franzecky.

Avant d'avoir reçu l'ordre du général de Steinmetz mentionné ci-dessus, le général de Franzecky s'était rendu compte de la situation, dans la limite du possible, par des

(1) *Grand État-Major général*, t. II, p. 838.

Digitized by Google

observations personnelles. D'un tempérament vif et de petite stature, avec une grosse tête, des yeux perçants et mobiles, monté sur son cheval « légendaire », le général venait d'être témoin de la panique que j'ai racontée; en recevant l'ordre du général de Steinmetz, il avait l'impression que le combat ne pouvait plus tourner mal. Il lui semblait que, pour cela, il était déjà trop tard. Mais il était, d'autre part, un tacticien trop subtil pour être particulièrement séduit par l'ordre qu'il avait reçu. Il voyait qu'on ne pouvait l'exécuter, mais il connaissait trop bien le caractère du général de Steinmetz pour espérer obtenir gain de cause, s'il adressait des observations à ce dernier. Il résolut donc de prendre les choses comme elles étaient. Il savait qu'en cet endroit on était entré, à différentes reprises, dans le bois (le défilé) *par brigade ;* que, de l'autre côté de la forêt, on avait marché à l'attaque *par compagnie* et que tout avait échoué. Il était également renseigné sur ce qui s'était passé en ce point, entre 3 et 4 heures ; où une division de cavalerie avait échoué, deux divisions d'infanterie allaient s'engager, pressées par les circonstances ! Comme la nuit commençait déjà à tomber, et comme on lui avait fixé *les limites* entre lesquelles son corps devait agir, il fallut renoncer d'abord à l'idée de laisser son infanterie se frayer, *sur un large front*, au sud de la grande route, un passage sous bois, pour la rassembler sur l'autre lisière et attaquer ensuite le Point-du-Jour, en partant d'une base étendue. Si, entre 3 et 4 heures, la nature des bois avait forcé la cavalerie et l'artillerie à rester *sur la route*, ses troupes étaient obligées d'en faire autant, parce qu'elles ne *connaissaient pas* le bois et qu'en outre *l'obscurité* commençait à se faire. La situation initiale était la même pour les Français et les Allemands dans les deux cas ; l'issue ne pouvait être différente.

Le général de Franzecky ordonna :

1° Que l'infanterie massée suivrait la grande route par unités tactiques ; en dépassant le bois, la tête obliquerait

Digitized by Google

immédiatement vers le sud, gagnerait du terrain en avant et attendrait d'abord, dans cette situation, le déploiement des échelons qui la suivaient, pour écraser ensuite l'adversaire avec une masse compacte. On espérait ainsi, grâce à une discipline supérieure, mettre de notre côté les avantages d'un combat de nuit, avantages qui, aujourd'hui encore, ont beaucoup de partisans enthousiastes. Sans doute, il aurait été environ 8 heures lorsque la division de tête (la 3e) aurait été déployée de l'autre côté du bois, prête à l'attaque. On avait instamment recommandé à l'infanterie de rester massée et de maintenir l'ordre le plus sévère, jusqu'après avoir dépassé les carrières de Saint-Hubert ; elle devait ensuite s'étendre, *au pas de course*, le plus loin possible vers le sud ;

2° Toute la cavalerie devait rester à Gravelotte ;

3° L'artillerie de corps devait s'arrêter à l'ouest et au sud de Gravelotte ; seules, 2 batteries 1/3 prolongèrent vers le sud la ligne d'artillerie du VIIe corps.

Après avoir donné ces ordres, le général se rendit à la lisière ouest du bois, au sud et sur le bord de la grande route ; là, il encouragea les troupes qui passaient et leur recommanda encore très vivement de conserver l'ordre qui pouvait seul leur donner le succès.

A ce moment le général de Franzecky ne savait pas exactement si, oui ou non, les Allemands s'étaient maintenus à Saint-Hubert ; dans l'affirmative, avant que la tête eût atteint la ferme, le combat pouvait être entré dans une autre phase ; bref, le général ne donna aucune *instruction particulière* relativement à Saint-Hubert. Si je fais ressortir ce fait, ce n'est pas pour rendre le général seul responsable des incidents fâcheux qui se produisirent, mais c'est pour prouver pourquoi le général ne pouvait donner d'instructions plus détaillées.

Comme nous l'avons montré, le grand quartier général était convaincu, à ce moment, que Saint-Hubert n'avait pas été perdu ; en outre, comme nous allons le faire voir,

Digitized by Google

entre 6 h. 3/4 et 7 heures du soir, des fractions des 33e, 39e et 40e régiments avaient enlevé les deux tiers des carrières de Rozerieulles. Ce dernier résultat tactique, le plus important dans la situation où l'on était, resta malheureusement ignoré de *tous* les chefs suprêmes ; cela tenait à ce que, dans la Ire armée, entre la ligne de combat d'infanterie et le commandant en chef, on n'avait nulle part le rouage qui eût été si désirable pour transmettre les nouvelles et assurer la liaison entre les diverses unités tactiques ; cet organe manquait principalement entre les fractions avancées des VIIe et VIIIe corps, postées au bois de Vaux et aux carrières de Rozerieulles, et les commandants supérieurs qui se trouvaient près de Gravelotte. Or, comme, en attendant, ces points étaient les plus importants et qu'on se battait déjà depuis 7 heures, il y a un fait qui fait voir, sous un jour particulier, le commandement supérieur : c'est que l'on négligea de surveiller constamment le combat livré autour des carrières de Rozerieulles, depuis les lisières est et nord des bois qui se trouvaient là, par des organes tactiques en nombre suffisant, dont la mission eût été de faire connaître le plus rapidement possible, au général en chef, tout événement de quelque importance. On négligea cette mesure capitale, et c'est la preuve que, nulle part, dans la Ire armée et dans le VIIe corps, *on ne concevait exactement* la situation tactique ; que dans ces sphères de commandement *on ne comprit jamais* l'ordre de bataille de 10 h. 1/2 de de Moltke, que jamais *on ne sut l'appliquer* conformément aux circonstances.

Réflexions relatives à l'attaque de front.

Lorsque, à 5 h. 1/2, le général de Franzecky fut informé, par le grand quartier général, d'avoir à « mettre son corps d'armée à la disposition de la Ire armée, à Grave-

Digitized by Google

lotte », le général de Steinmetz en eut immédiatement connaissance, cela va sans dire. Qu'allait bien pouvoir faire ici le IIe corps ? Allait-il attaquer ou refouler une attaque ennemie ? Or, si le général de Steinmetz ne reçut pas à ce moment (5 h. 1/2) d'instructions plus détaillées à ce sujet, il était néanmoins de son devoir de prendre immédiatement les premières dispositions pour mettre le IIe corps en mesure de remplir *ces deux* missions. Si de Steinmetz avait à refouler l'ennemi, l'emplacement où le IIe corps devait être employé sautait aux yeux ; s'il *fallait attaquer*, c'était à *lui*, *qui était censé connaître exactement la situation*, à donner au IIe corps une direction telle, que celui-ci pût marcher à l'assaut dans la situation la plus favorable possible ; c'est-à-dire que ce corps devait immédiatement être lancé dans la direction où l'on pouvait espérer remporter un succès tactique. Or, il fallait choisir n'importe quelle direction, sauf celle du défilé de Gravelotte, qui n'avait jamais rempli cette condition. Le général de Steinmetz avait négligé cette précaution ; cette faute fut d'autant plus funeste qu'il *s'écoula une bonne heure* jusqu'au moment où le grand quartier général donna l'ordre d'attaquer le Point-du-Jour. Après avoir reçu *l'ordre d'attaque*, le général de Steinmetz devait donc faire valoir les considérations que ses tentatives en ce point avaient pu lui suggérer et faire observer qu'une attaque de front n'avait aucune chance de succès. A ce moment, la *direction tactique* qu'il fallait suivre pour attaquer passait, sans aucun doute, par le Moulin de la Mance ; le gros de l'infanterie du IIe corps avait dû, sans contredit, suivre les traces du 73e régiment. Sur le front, une brigade aurait été plus que suffisante. Le IIe corps pouvait-il faire cela ?

Le général de Franzecky n'avait reçu du général de Steinmetz aucune instruction dans ce sens ; néanmoins, il avait fait avancer ses troupes *dans l'idée d'une attaque passant par le Moulin de la Mance*. Ce n'était pas là l'effet

Digitized by Google

du hasard, ce fut intentionnel ; par suite de ces dispositions, toute l'infanterie de la 3e division, avant d'avoir reçu l'ordre « d'attaquer le Point-du-Jour », était massée au sud et au sud-ouest de Gravelotte ; sa direction passait plutôt par le Moulin de la Mance et les carrières de Rozerieulles que par Saint-Hubert. Ce n'était pas tout : de son emplacement, la 3e division, en se dirigeant par le Moulin de la Mance, n'avait à parcourir que les deux tiers du chemin qui allait à la lisière est du bois par le défilé ; du Moulin de la Mance aux carrières de Rozerieulles, elle avait une direction *perpendiculaire*, la plus propice à un déploiement ; au contraire, si elle passait par le défilé, elle avait à parcourir, depuis son point de départ jusqu'à celui où elle pourrait se déployer contre le Point-du-Jour, presque une *demi-circonférence*, pour se prolonger ensuite fortement vers la droite, du côté du sud, et sous le feu de l'ennemi. Au contraire, si la 3e division suivait le 73e régiment par le Moulin de la Mance, elle parcourait exactement le *diamètre* de cette demi-circonférence ; c'était donc le chemin le plus court, le plus commode, et, au point de vue tactique, c'était aussi le plus propice à une attaque ; de plus, on ne s'exposait pas à un feu aussi violent, venant de Moscou et du Point-du-Jour, qu'en passant par le défilé. Par cette dernière direction, on arrivait dans un angle rentrant, on était exposé à un feu croisé et, qui plus est, à un feu étagé ; par le Moulin de la Mance, on débouchait sur un *saillant*, sans s'exposer ni à un feu croisé, ni à un feu étagé, ni au feu de l'artillerie ; on aurait, en outre, trouvé les carrières de Rozerieulles occupées par les nôtres — ce qu'on ignorait auparavant ! — Si, à ce moment, c'est-à-dire vers 7 heures du soir, à la suite de toutes les erreurs et omissions commises auparavant, depuis la réception du rapport du général de Wedell (page 203), après que le général de Zastrow eut enfin compris l'ordre de 10 h. 1/2 et lancé le 73e dans la seule direction convenable, le général de Steinmetz n'était pas encore parvenu à avoir des idées

Digitized by Google

nettes à ce sujet, c'est à n'y plus rien comprendre. L'ordre du roi ayant assigné au IIe corps la zone d'attaque la plus défavorable que l'on pût imaginer, le général de Steinmetz avait le devoir de faire valoir les objections qu'il avait à opposer à cette opération, et c'était d'autant plus nécessaire, que le général de Franzecky, par la place qu'il avait assignée à la 3e division pour déboîter de la route, avait déjà *dessiné* le mouvement d'attaque dans la *seule direction qui fût convenable au point de vue tactique.*

A cela venait s'ajouter une autre circonstance importante : l'artillerie allemande avait *continuellement* pris part à toutes les attaques exécutées jusque-là contre le Point-du-Jour, et avait toujours entretenu un feu énergique *pendant que notre infanterie se portait en avant*, parce que pendant le jour les canonniers pouvaient bien observer et tirer à coup sûr. C'est grâce à cela que les mouvements tentés entre 3 et 4 heures n'aboutirent pas à une catastrophe épouvantable, que les Français n'arrivèrent pas à se rassembler et à exécuter quelque chose de complet, et enfin que nous conservâmes Saint-Hubert. Or, au moment où le général de Steinmetz donna ses ordres aux généraux de Zastrow et de Franzecky, on pouvait prévoir qu'il serait nuit close quand ces ordres seraient exécutés, que l'artillerie allemande serait obligée par là de *modérer*, puis de suspendre complètement son feu, si elle ne voulait pas atteindre aussi notre infanterie. Vers 8 heures, notre artillerie ne pouvait plus, à cette distance, établir de distinction entre l'infanterie allemande et l'infanterie française, et, entre les deux lignes de combat, il était impossible de faire la moindre observation. Si donc on avait eu jusque-là, dans nos batteries, un point d'appui sûr et un *puissant élément d'offensive*, désormais ces deux avantages nous échappaient ; *on en était réduit à la seule action offensive de l'infanterie, l'artillerie allemande ne pouvait pas la soutenir ; par contre*, l'artillerie ennemie pouvait maintenant utiliser son feu, *qui jusqu'alors n'avait pu avoir d'action utile et efficace.* Les

Digitized by Google

circonstances tactiques changeaient donc complètement de face ; les Allemands perdaient tous les avantages que leur avait procurés la supériorité de leur artillerie, pendant que ces avantages passaient du côté des Français. Ceux-ci, par conséquent, avaient un double profit, puisque le rôle des Allemands était négatif, tandis que le leur était positif. On aurait bien pu se dire, qu'en pareilles circonstances, une attaque d'infanterie, faite le soir, avait bien peu de chances de succès, si on la faisait passer par le défilé, même en y consacrant des troupes fraîches en nombre plus considérable encore ; mais alors, il aurait fallu diriger et exécuter le mouvement offensif par le Moulin de la Mance.

Attaque de la 3e division.

En attendant, quels que fussent les ordres donnés, il aurait fallu chercher l'unité et la simultanéité dans les mouvements des IIe et VIIe corps ; mais on n'arriva pas à ce résultat, bien au contraire ; nulle part on ne parvint à mettre de l'ensemble dans l'attaque, chose déjà difficile dans des circonstances plus favorables. Sur ces entrefaites, *l'avant-garde de la* 3e *division* (composée du 2e bataillon de chasseurs tenant la tête, et du 54e d'infanterie, soit en tout quatre bataillons) *avait été amenée à la grande route en longeant la lisière ouest du bois, d'après les ordres donnés directement par le général de Steinmetz au sud de Gravelotte*. Sur ce point étaient réunis le général de Steinmetz, le général de Moltke et le général de Franzecky. Lorsque les chasseurs prirent pied sur la grande route, les fanfaristes se mirent à jouer, et peu après les tambours des derniers bataillons se mirent à battre. Le général de Steinmetz accompagna la colonne, intimement convaincu du succès ; de tous côtés, on suivit des yeux avec émotion ces troupes qui s'avançaient crânement ; ce spectacle faisait une impression très profonde. Mais les Allemands avaient, une fois pour toutes, indisposé contre eux

Digitized by Google

la déesse des combats ; aucune mesure ne pouvait la fléchir ; elle ne veut pas seulement qu'un guerrier meure en héros, mais qu'il pense en héros. Cette divinité, se montrant la plus capricieuse des coquettes, ne se contenta pas de rejeter toutes les avances qu'on lui fit si gauchement et sans aucune grâce, mais châtia sur-le-champ toutes les maladresses. Pourquoi marchait-on, *au son des instruments*, sur cette route qui, depuis midi, était vouée à la mort ? Aucun tacticien ne pourra le comprendre ! S'ils voulaient faciliter la tâche de l'ennemi et lui faire connaître le moment où il devait ouvrir les portes de son antre infernal, les Allemands ne pouvaient alors rien trouver de mieux. Non seulement on se dirigeait, à rangs serrés, dans *l'obscurité*, vers un *défilé* battu par le feu de l'ennemi, et cela dans les circonstances funestes qui viennent d'être décrites, mais encore on le faisait avec *le plus grand apparat* qu'on puisse imaginer ! Si, au moins, on avait enlevé ses cartouches à cette infanterie et qu'on lui eût dit : « On se contentera de marcher », on aurait agi *logiquement* — en considérant ce que l'on *voulait* et les mesures prises pour y arriver. — On aurait alors évité la confusion funeste qui devait bientôt se produire.

Déploiement du 2e bataillon de chasseurs.

Pendant la marche, le général de Franzecky donna au 2e bataillon de chasseurs « le Point-du-Jour comme direction, dans l'intention de faire passer *l'attaque principale* par Saint-Hubert ». Conformément à cet ordre, les chasseurs se déployèrent vers le sud, en arrivant à la lisière est du bois, leur droite s'étendant au delà des carrières de sable ; leur mouvement fut exécuté avec assez de rapidité. Cette position était alors occupée, en avant du front des chasseurs, par le 39e régiment, qui avait conservé une attitude exemplaire ; quand les chasseurs se portèrent en

Digitized by Google

avant, jusqu'à environ 200 mètres du Point-du-Jour et se couchèrent pour se maintenir en ce point, le 39e se joignit à eux. Chasseurs et 39e avaient donc rempli leur mission avec un ordre remarquable. Mais ce n'était là qu'un bataillon, et la *plus faible partie de la besogne.*

Déploiement du 54e régiment.

Le 54e marchait derrière les chasseurs ; lorsque ceux-ci se déployèrent vers le sud, le 54e se dirigea au pas de course vers la ferme de Saint-Hubert, avec le bataillon de fusiliers en tête, les 2e et 1er bataillons un peu en arrière. Supposant que Saint-Hubert avait été occupé entre temps par l'adversaire, le 54e se mit à tirer contre cette muraille et cette digue vivante formée par l'infanterie allemande ; on peut se représenter la confusion qui en résulta. La fusillade du 54e atteignit moins les troupes qui se trouvaient dans Saint-Hubert même, que les débris des 69e, 72e, 40e et 39e, poussés plus au sud. Le malheur devait donc également s'attacher, dès l'origine, à cette dernière opération. On aurait bien pu prendre des mesures pour renseigner le 54e sur la situation à l'intérieur et aux abords de Saint-Hubert, et cela d'autant plus qu'on allait avoir à agir dans l'obscurité ; c'était l'affaire du commandement supérieur, mais le colonel du 54e, lui aussi, restait trop cramponné à sa troupe. Il semble qu'on n'ait pas pris le temps de chercher ces renseignements ; ce fut d'abord la marche en avant au son des tambours, etc., puis le pas de course, finalement une foule d'obstacles formés par le matériel abandonné, les cadavres d'hommes et de chevaux, etc... ; toutes ces causes avaient énervé les soldats ; ces divers obstacles nuisirent encore au bon ordre, les troupes échappèrent à la main de leurs chefs, puis la fatalité voulut qu'un coup de feu partit, auquel succéda immédiatement une violente fusillade.

Digitized by Google

Troisième panique.

Lorsque le gibier a été chassé toute une journée durant, toute bête qui a échappé aux traqueurs se blottit d'habitude derrière des couverts qui lui servent d'abri. « La peur et l'épouvante lui enlèvent l'entendement et la vue, » elle se terre dans les sillons. Si elle entend un coup de fusil ou n'importe quel autre bruit, la bête bondit et s'enfuit *sans réflexion*. Telle est exactement la conduite d'une ligne de tirailleurs dont le moral est épuisé, et des hommes qui se sont « défilés » derrière la chaîne. 16 compagnies s'étaient jointes encore aux débris des 43 autres, qui se trouvaient, comme on sait, à l'intérieur et aux abords de Saint-Hubert ; il y avait donc là 59 compagnies. Protégés par les voiles de la nuit tombante, les hommes s'étaient échappés, goutte à goutte, pour ainsi dire, de ce réservoir, pour descendre dans le ravin, et quand les chasseurs et le 54e traversèrent le fond du ravin, une foule considérable de soldats « qui s'étaient défilés », s'y trouvaient rassemblés. Le son de la musique des troupes fraîches qui arrivaient fut, pour ces derniers, le signal de se lever et d'aller « se rassembler » plus en arrière. Ces hommes avaient si bien perdu toute espèce de discernement, qu'ils ne distinguaient plus les sonneries allemandes de celles de l'ennemi ; ils s'enfuirent vers l'arrière. Leur fuite suscita quelques obstacles et quelques entraves à la marche des troupes qui avançaient, mais celles-ci n'en furent pas particulièrement affectées. Cependant, lorsque les soldats qui se trouvaient à l'intérieur et aux abords de Saint-Hubert reçurent des coups de feu venant de l'arrière, les faibles liens qui maintenaient encore le bon ordre parmi eux se rompirent, et un flot de fuyards appartenant à tous les corps se précipita sur le 54e. Cette masse affolée et confuse, qui rompit complètement et culbuta même le 54e, rejeta naturellement par son choc les nouveaux bataillons en dehors de la direction qui leur

Digitized by Google

avait été assignée ; à côté du 54e, d'autres fractions de troupes étaient en marche le long de la grande route ; les fuyards s'y heurtèrent encore dans le fond du ravin, et ce ne fut qu'au prix des plus grands efforts qu'on put y maintenir l'ordre. Là s'entre-choquaient, *dans l'obscurité*, *deux courants* de sens contraire : l'un se dirigeant en désordre et sans chef, de l'avant à l'arrière ; l'autre venant à sa rencontre. Cet état de choses se prolongea pendant des heures entières, jusqu'au moment où le IIe corps eut pris position en masse, à faible distance du front ennemi, et où une obscurité épaisse enveloppa amis et ennemis. Il ne pouvait être question d'exécuter une attaque de nuit au milieu de semblables circonstances ; cette nouvelle panique, la plus funeste et la plus durable de la journée, avait, dès le début, étouffé dans son germe toute action d'ensemble ; il fallait s'estimer heureux si l'on arrivait à opposer une barrière au désordre et si l'on remplaçait la muraille que les colonnes formaient *dans le sens de la profondeur*, par une muraille s'étendant *dans le sens du front*, contre le Point-du-Jour. Grâce à la discipline, on arriva à exécuter effectivement cette tâche délicate, sur un terrain qui fourmillait d'obstacles et où les mouvements étaient d'une extrême difficulté. Il va de soi qu'on ne pouvait plus songer à se battre, car *toutes* les conditions premières, nécessaires à un combat, faisaient défaut. Il est impossible de faire une description plus minutieuse de cette panique et des effets qu'elle produisit en arrière de la ligne de combat, car les cris, les gémissements et la confusion se perdaient dans l'obscurité, et la nuit est discrète. Mais tout militaire, ayant la pratique de la guerre et un peu d'imagination, pourra se faire un tableau du trouble qui régnait ici. C'est un vrai bonheur que les troupes des deux partis aient été également à bout de forces, car une brigade ennemie, composée de troupes fraîches, entrant en ligne à ce moment, aurait pu remporter un succès local complet au point de vue tactique, et terminer le combat à l'avan-

Digitized by Google

tage des Français ; les difficultés dans lesquelles se débattaient les autres fractions de la 3e division, leur enlevaient *alors* en quelque sorte *tous leurs moyens de défense : arrêtées* au milieu de la forêt, sur la route et de chaque côté de celle-ci, les masses venant de l'avant refluaient vers l'arrière, celles de l'arrière poussaient vers l'avant ; elles se heurtaient au point le plus dangereux du défilé, les unes étant un véritable fléau pour les autres, et il n'y avait *pas moyen, par suite de la nature du bois et de l'obscurité*, de quitter la formation en colonne de route pour se déployer ; aussi fût-ce la crise la plus aiguë de toutes celles qui se produisirent là dans toute cette journée ; néanmoins, cette fois, le dieu des combats fut favorable aux Allemands. Puissent les « tacticiens, partisans des opérations de nuit », méditer cet événement dans leur for intérieur et en finir avec leurs récits fantaisistes, sinon on pourrait voir un autre 18 août se terminer différemment !

Je dois noter en termes précis que la panique ne produisit aucun effet sur les troupes qui occupaient Saint-Hubert.

Après avoir laissé passer les fuyards, le 54e poussa de l'avant en deux groupes ; les bataillons étaient mélangés entre eux. Les 11e, 5e, 2e, 4e et 12e compagnies renforcèrent et prolongèrent vers le nord la ligne formée par le 2e bataillon de chasseurs et le 39e ; les 9e, 10e, 8e, 7e, 6e, 3e et 1re compagnies s'étaient jetées vers Saint-Hubert, puis, après avoir fusillé la ferme et l'avoir « enlevée » d'assaut, elles avaient pris Moscou comme direction. Ces mouvements offensifs, exécutés au son du tambour, n'avaient pas eu de meilleurs résultats que toutes les tentatives antérieures : ils s'arrêtèrent à la ligne de morts laissés par les Allemands ; du côté de Moscou et du Point-du-Jour, cette ligne avait marqué la limite extrême atteinte par nos attaques ; là les hommes se couchèrent, et c'est ainsi que se termina cette opération tactique. D'une manière générale, le IIe corps n'a pas gagné un pouce de terrain sur ce qui

Digitized by Google

avait été enlevé par diverses unités dans le courant de la journée.

Deuxième prise des carrières de Rozerieulles et combat qui s'y livra.

Il faut maintenant, et avant d'aller plus loin, parler d'événements qui se passaient un peu avant 7 heures, mais auxquels, chose extraordinaire, l'ouvrage du Grand État-Major ne consacre pas un traître mot; et pourtant ils constituent le plus grand succès *tactique* remporté pendant cette journée sur cette partie du champ de bataille. Ils font voir *que les voies étaient bien préparées pour arriver à un heureux dénouement*, avant qu'on eût lancé en avant le gros de la 3e division, et cela, au moment où le général de Zastrow préparait l'attaque qui devait partir du Moulin de la Mance. Remarquez que, depuis les généraux de brigade, les chefs en sous-ordre ne reçurent que des ordres insuffisants ou n'en reçurent pas du tout, et constatez qu'on se contenta de leur dire d'avancer ou d'attaquer, chose qui, en fin de compte, est excusable pour le VIIIe corps, parce qu'il attaquait de front et qu'en pareille occurrence on se trouve rarement dans des « cas particuliers » (quoiqu'on ait eu le temps, pendant les deux ou trois heures où ce corps d'armée resta rassemblé aux environs de Villers-aux-Bois, de communiquer aux officiers les considérations exposées par de Goëben à ses généraux). Il n'y eut donc aucune liaison entre les troupes de l'avant et le commandement *supérieur*, comme cela aurait été nécessaire, de telle sorte que les généraux en chef ignorèrent totalement des événements d'une importance décisive. En fin de compte, on aurait pu savoir que nos soldats *avaient conservé Saint-Hubert*, car on pouvait le *voir* de Gravelotte. Il en était autrement des *carrières de Rozerieulles*, et, pour comprendre ce qui s'est passé, nous allons rapporter, en suivant l'ordre chronologique, tout ce

Digitized by Google

qui a trait à ces événements. Comme on le sait, à peu près au moment où l'on prit Saint-Hubert d'assaut, le 33e, posté dans les carrières de sable, s'était levé pour prendre possession des carrières de Rozerieulles (1). L'ouvrage du Grand État-Major ne fait mention de cet événement qu'incidemment; il le raconte d'une manière absolument inexacte, en disant que le 33e avait été repoussé par le feu écrasant des Français (2), *et n'avait pas enlevé* les carrières.

En 1870, pendant que j'étais en traitement à l'ambulance, des personnes qui avaient pris part à cette opération m'avaient déjà dit le contraire, *avant* la publication de l'ouvrage du Grand État-Major. *Après* cette publication, je m'informai immédiatement de ce qui s'était passé, et maintenant je cite encore des faits dont l'exactitude m'a été prouvée irréfutablement par ceux qui y ont pris part.

Les *carrières* de Rozerieulles étaient l'objectif naturel d'une attaque de front et de flanc, partant du bois de Vaux, suivant l'ordre de de Moltke, et dirigée contre Châtel-Saint-Germain. Il y avait environ 300 mètres de *la lisière du bois* à leur extrémité sud-ouest. Les carrières avaient une longueur de 500 mètres; leur plus grande largeur était de 300 mètres. J'ai déterminé moi-même ces dimensions en temps voulu, et des habitants m'ont affirmé qu'au moment de mes recherches, elles étaient *exactement* les mêmes que le 18 août 1870. Le fond des carrières était si uni que, si l'on en avait pris pied à l'extrémité sud, on pouvait en découvrir entièrement l'intérieur, à l'exception du tiers nord. Un remblai séparait ce dernier tiers des deux autres situés plus au sud; mais cette séparation était telle, que de l'extrémité sud on pouvait voir ce qui se

(1) Page 183.
(2) *Grand État-Major général*, t. II, p. 803.

Digitized by Google

passait dans le tiers nord. Naturellement, les Allemands ne pouvaient savoir cela avant l'attaque, mais ils le reconnurent dès qu'ils eurent atteint l'extrémité sud. En dehors de ce *remblai*, le sol des carrières ne présentait en réalité aucun abri digne d'être mentionné. A cela il faut ajouter que, du nord, du sud-ouest et du sud, on pouvait, en bien des endroits, entrer dans les carrières sans la moindre difficulté. Entre ces issues, le talus de ces carrières était de forme très variable, en partie à pic et parfois haut de 6 mètres; ces obstacles étaient trop considérables pour que les *Français aient pu occuper régulièrement et utiliser les carrières*, et ce qui était un désavantage pour les Français devait devenir un avantage pour les Allemands dès qu'ils atteindraient les carrières, car ils pourraient se glisser le long des murailles à pic et prendre, sous leur feu, l'espace intérieur. On pouvait aussi, du remblai, battre vigoureusement la *grande route*, située à 170 mètres et qui limitait les carrières vers le nord.

Lorsque le 33e ressentit les effets de notre élan vers Saint-Hubert, les fractions de ce régiment (2e bataillon, 1re et 2e compagnies) qui se trouvaient dans les carrières de sable et au sud de ces dernières, se levèrent et, sous les ordres du lieutenant-colonel Knobelsdorf, se précipitèrent d'un commun accord vers les carrières. Dans ce mouvement, les 6e et 7e compagnies, qui se trouvaient à l'aile gauche, reçurent en flanc une fusillade meurtrière partie du Point-du-Jour, et furent refoulées; ce ne fut que dans le bois que leurs débris s'arrêtèrent, après avoir dépassé, dans leur course, les carrières de sable. Par contre, toutes les autres compagnies pénétrèrent dans les carrières; les 5e et 8e y entrèrent de front, les 1re et 2e plus au sud. Cela se passait entre 2 h. 3/4 et 3 heures environ. On chercha alors à occuper la position et à régler le feu, si bien que les Français évacuèrent la plus grande partie des carrières, celle qui est au sud du remblai; *plus tard ils en évacuèrent également le dernier tiers*. Par conséquent, *vers* 3 *h.* 1/2,

Digitized by Google

les Allemands étaient maîtres de toutes les carrières ; on avait ainsi remporté, dans une direction décisive, le plus grand succès tactique. Lorsque le général Frossard eut reconnu la portée de cette perte, il résolut de reprendre les carrières. Il disposa des troupes d'infanterie dans cette intention ; elles attaquèrent énergiquement et bousculèrent complètement le 33e. La *direction* dans laquelle les Français *attaquèrent* explique maintenant pourquoi leur choc n'engloba pas Saint-Hubert (1), pourquoi les batteries Hasse et Gnügge ne furent pas perdues, etc.... Car, *il importait moins au général Frossard de chasser les Allemands de Saint-Hubert* (*après 4 heures*), *que de conserver intact son point faible.* Le 33e retourna avec précipitation vers le bois, mais, en arrivant à hauteur des carrières de sable, suivi de près par l'infanterie française, il fut brusquemment accueilli par une *violente* fusillade partie de la lisière ; c'étaient des fractions du 60e, et des portions du 33e restées en arrière ou refoulées précédemment. Cette fusillade, venant de ces hommes affolés, eut une influence démoralisante sur les malheureux soldats du 33e. Ils furent saisis de panique, chose bien compréhensible d'ailleurs, et entraînèrent dans leur fuite d'autres unités du 60e et du 33e (1).

Les carrières restèrent entre les mains de l'infanterie française jusqu'à près de 7 heures. Quelques officiers, dont j'omets les noms à dessein, réussirent à force d'énergie à rassembler de petits groupes de soldats du 33e, puis reprirent à eux seuls les carrières de sable, qui avaient été aussi perdues momentanément (5 heures). Depuis 5 heures jusqu'à près de 7 heures, divers groupes d'autres corps convergèrent sur ce point ; ce furent d'abord des hommes du 39e (qui, comme on le sait, avaient arrêté le mouvement offensif des Français de 4 h. 1/2, puis avaient

(1) Pages 226 et 227.

Digitized by Google

bousculé ces derniers (1) ; plus tard, après l'attaque de la 32e brigade, arrivèrent des fractions du 40e (2). Le grand mouvement offensif du général Frossard, qui eut lieu à 6 h. 1/2, en descendant la colline, s'effectua entre les carrières et Saint-Hubert. Les officiers qui se trouvaient dans les carrières de sable et qui appartenaient aux diverses unités dénommées ci-dessus, remarquèrent ce mouvement, et aussitôt ils réunirent des groupes des trois régiments et se jetèrent avec vigueur sur les carrières. Le succès fut complet. Pour effectuer son offensive, le général Frossard avait rappelé à lui l'infanterie qui se trouvait là, à l'exception d'une faible fraction, si bien qu'à ce moment les carrières étaient mal défendues. *Les* 33e, 39e *et* 40e *reprirent donc possession de la grande portion sud des carrières, jusqu'au remblai, et s'y maintinrent assez tard dans la nuit.*

Quand l'offensive française (qui dura de 6 heures 1/2 à 7 heures) eut échoué, la majeure partie des Français, ignorant ce succès des Allemands, refluèrent vers les carrières. Aussitôt, les 40e et 39e régiments, qui se trouvaient à l'aile gauche, firent face à la lisière nord des carrières et dirigèrent leur feu sur les Français en fuite ; ceux-ci, à leur tour, furent pris d'une telle panique, que, semblables à du gibier affolé et traqué, ils se dispersèrent dans toutes les directions. Il y en eut qui coururent *droit* sur la langue de bois, et furent tués ou faits prisonniers à peu de distance de la lisière. Après avoir balayé le terrain de la sorte, les 39e et 40e se remirent face au nord, rentrèrent en liaison avec le 33e, qui était *toujours* resté orienté dans cette direction, et occupèrent le remblai. Cette panique des Français décida le général Frossard à rassembler toute l'infanterie capable de soutenir encore le combat ; ces

(1) Page 232.
(2) Pages 253 et 261 à 265.

Digitized by Google

groupes, appartenant aux régiments les plus divers, entreprirent alors des attaques *ininterrompues* et vigoureuses contre les 39e, 40e et 33e régiments. Mais les Français étaient trop épuisés pour former encore une *forte* colonne d'attaque ; désormais, ils ne combattirent plus que par pelotons et par compagnies. Ils arrivèrent pourtant, à différentes reprises, jusqu'à 50 pas des Allemands, mais ils furent repoussés chaque fois. Entre temps, il était plus de 8 heures, et l'obscurité se fit tout à coup. Je n'ai pu déterminer quelle était la force des fractions des 33e, 39e et 40e. De ce dernier régiment, ce furent principalement des hommes de six pelotons des 1re, 5e et 8e compagnies qui prirent part à ce combat héroïque ; il peut y avoir eu en tout de 250 à 300 fusils en ligne, plutôt moins que plus !

Entrée en ligne du 2e bataillon de chasseurs et du 54e.

Pendant ce combat, des fractions du 2e bataillon de chasseurs et du 54e, venant du nord, s'étaient également déployées contre les carrières. Sur ces entrefaites, les défenseurs, fiers de leur succès, et résolus à se maintenir avec persévérance dans leur position avancée, gage de leur victoire, furent, au moment le plus critique, exposés au même sort que ceux de Saint-Hubert, à l'autre extrémité de la ligne. Ne sachant pas que les carrières étaient entre les mains des Allemands, ces troupes du IIe corps envoyèrent tout à coup quelques salves, suivies d'un feu nourri de tirailleurs, dans le dos des 33e, 39e et 40e ; en même temps, une grêle de projectiles français s'abattit sur ces derniers. En ce moment, le bruit de la fusillade dominait tous les autres, aucune voix ne pouvait se faire entendre ; les braves qui occupaient les carrières entendaient en arrière d'eux et à gauche, puis au nord, une fusillade vive et ininterrompue, mêlée au roulement des tambours ; ce

Digitized by Google

ne fut qu'alors qu'ils comprirent que le bruit du tambour et de la fusillade venait de notre côté. Les débris de ces braves troupes supportèrent avec résignation le feu de revers de leurs camarades, sans cesser de faire face à l'ennemi, pour se défendre contre les attaques continuelles de ce dernier. On se réunit dans les carrières pour tâcher de se faire entendre en criant « Prusse »; mais rien n'y fit, le feu de revers continua.

Entrée en ligne du 73e.

Sur ces entrefaites, on entendait du côté du sud des carrières la fusillade et les roulements du tambour (c'était, comme on va bientôt le voir, le 73e qui venait d'arriver en ce point, après être passé par le Moulin de la Mance). Divers officiers résolurent alors d'aller par la droite et par la gauche à la rencontre de ces troupes amies, pour les renseigner sur la situation du combat. Ceux qui se dirigèrent à droite (vers le sud), *ne rencontrèrent plus* le 73e; en effet, ne connaissant pas les succès déjà remportés dans les carrières par les troupes susnommées, le général de Glœmer avait d'abord contenu ce régiment dans son attaque, puis l'avait fait revenir à la lisière du bois. Les officiers qui se dirigèrent vers le nord furent plus heureux. Ils rencontrèrent d'abord la 2e compagnie du 2e bataillon de chasseurs, puis une partie de la 4e compagnie, puis les 5e et 11e compagnies du 54e. Après s'être fait reconnaître par ces troupes, ils conduisirent dans les carrières la 2e compagnie et une partie de la 4e du 2e chasseurs, ainsi que la 11e du 54e. Après avoir reçu ces importants renforts (8 h. 1/2), ces troupes se trouvèrent assez nombreuses pour se maintenir sur leur position, en réunissant leurs efforts. On s'y organisa, tandis qu'un tumulte épouvantable se faisait entendre dans le nord. Enfin, vers 9 h. 1/2, on perçut dans l'obscurité le signal de « Cessez le feu », qui fut répété sur tout le front. Alors le feu se

Digitized by Google

tut peu à peu sur toute la ligne, et lorsque les Allemands ne tirèrent plus, l'ennemi en fit autant, comme s'il avait obéi au même signal : on voit par là combien les défenseurs avaient besoin de repos. Cette circonstance n'aurait-elle pas dû engager alors le IIe corps à marcher tout simplement de l'avant ? En trois minutes, il aurait été au milieu des positions ennemies ! Ce ne fut qu'après 10 heures que les officiers rassemblèrent les hommes du 33e, du 39e et du 40e, pour conduire cette poignée de héros aux points de rassemblement des troupes. Le lendemain, quand on visita le théâtre de la lutte, on trouva plus de 100 cadavres français tombés de 50 à 100 pas en avant du front le plus étroit (celui de l'est) ; pour se rendre compte de l'importance de ce fait, il faut les comparer aux *pertes totales subies par le 2e corps français*. Les efforts fournis par ces groupes du 33e, du 39e et du 40e, décimés et épuisés par une longue lutte, ont eu leur pendant dans le combat livré au cimetière de Beaune-la-Rolande, combat que j'ai l'intention de raconter un jour, si Dieu me prête vie. En tant qu'action *héroïque*, c'est celle-ci qui fut la plus grandiose de la journée sur ce vaste champ de bataille ; au point de vue tactique, cet événement fut le plus important : il ouvrait à la première armée *le chemin* de la victoire ; mais on ne vit pas et l'on n'utilisa pas cette voie.

La relation officielle gravite presque entièrement autour de Saint-Hubert, et pourtant, *depuis* la prise de la ferme, *les* 59 *compagnies* qui s'y trouvaient ne tuèrent pas 50 Français. L'ouvrage du Grand État-Major ne consacre *pas un traître mot* aux *héros* des carrières de Rozerieulles ; il ne dit rien de la *portée tactique* de la prise et de l'occupation persévérante de cette position, et pourtant cette opération était décisive et avait été expressément prescrite par de Moltke ! Pourquoi ce silence ? Ce que j'ai écrit ici, en me conformant à la vérité, est le fruit des recherches de plusieurs années et d'une correspondance privée très

Digitized by Google

nombreuse. Ne devrait-on pas pouvoir tirer des rapports officiels le récit de ces actions d'éclat? Pourquoi n'a-t-on pas gravé dans les cœurs cet exploit en lettres de feu, d'un style simple et uni, qui n'en aurait eu que plus de poids, pour fortifier la génération nouvelle; et cela d'autant plus, que les actions héroïques ne se rencontrent pas si souvent? C'est là mon idée, mais je me borne à dire cela pour ceux qui ont un *esprit clairvoyant*.

Les carrières de Rozerieulles étaient très loin des points où se tenaient les généraux de Steinmetz et Zastrow, de sorte que le rapport annonçant qu'à 7 heures les Allemands s'étaient emparés des carrières, serait arrivé trop tard, même si l'on avait cherché à rendre compte de cet événement. On ne fit rien de semblable, on ne chercha pas à le faire; et, *en tant que moyen de communication direct*, ce n'est d'ailleurs pas l'affaire des *lignes de tirailleurs*. La faute n'incombe pas aux officiers qui se trouvaient là. Par contre, le vrai coupable, c'est le général de Zastrow, qui ne prit aucune mesure pour être renseigné sur tout événement important qui surviendrait dans la direction du Moulin de la Mance et des carrières de Rozerieulles; c'est lui qui semble, d'ailleurs, n'avoir pas vu le véritable point *tactique*. Si un régiment de uhlans a pu rester longtemps déployé à l'est du bois, pourquoi n'a-t-on pas pu placer de ce côté des officiers isolés — officiers d'ordonnance ou d'état-major — dont la mission eût été d'observer de là, au point de vue tactique, ce qui se passait et d'en rendre compte en arrière? *C'était là qu'était leur place pendant la bataille, et non pas à l'ouest du bois, près de Gravelotte*. On ne se conforma absolument à aucun des préceptes et des règles les plus simples, de sorte qu'on ne parvint *nulle part* à exprimer une idée: voilà pourquoi, en avant, les troupes ne surent jamais ce qu'elles devaient faire, tandis que le *commandement supérieur* ignorait *où étaient les troupes*, les points qui étaient ou n'étaient pas en notre possession. Il n'y avait pas la

Digitized by Google

moindre liaison entre la ligne de combat et le directeur de la bataille, tous deux allaient en tâtonnant dans l'obscurité ; et pourtant, en temps de paix, dans une pareille circonstance, on envoie rapport sur rapport, même lorsqu'il se présente des incidents d'importance infime, comme lorsqu'on a fait lever un moineau ou un lièvre. S'il eût existé une liaison quelconque, le général de Steinmetz aurait dû apprendre la première occupation des carrières qui eut lieu à 3 heures; mais le général de Zastrow et lui furent aussi peu instruits de cette première occupation que de la deuxième. Si l'on avait eu connaissance de cet événement, le *général de Steinmetz lui-même* aurait envoyé enfin, et peut-être encore en temps utile, des troupes dans la seule direction décisive, parce qu'il y avait de quoi ouvrir les yeux à des *aveugles*. Peut-être faut-il chercher dans cette circonstance la raison pour laquelle on a passé sous silence les exploits des troupes, de ce côté; on a craint que devant des événements pareils, des hommes réfléchis en vinssent à se faire une singulière idée de nos généraux ! Les troupes ont donc vraiment fait tout leur possible pour indiquer au commandement le chemin de la victoire ; mais le commandement *ne sut pas plus le voir* qu'il n'avait su *comprendre l'ordre de de Moltke*. C'est dans de pareilles circonstances que se fit *l'attaque* des IIe et VIIe corps sans qu'on *connût le moins du monde la véritable situation du combat, ni la prise des carrières de Rozerieulles survenue à 7 heures, succès tactique décisif, qui aurait dû précipiter le dénouement*. Les troupes d'attaque et les généraux ignoraient si Saint-Hubert et les carrières étaient entre nos mains, et c'est ainsi qu'on prit ses mesures de manière à remettre encore ce succès en question. Malgré toutes ces fautes, le sort parut vouloir nous être propice pendant un instant, et cela lorsque les attaques qu'on s'était enfin décidé à exécuter de front et de flanc convergèrent vers les carrières, plutôt par l'effet du hasard qu'intentionnellement. (Au nord de cette poignée de héros,

Digitized by Google

dont nous avons parlé, vinrent le 2e bataillon de chasseurs et le 54e, au sud le 73e.) Mais on ne sut pas reconnaître le moment propice; aussi la divinité des combats en fut-elle froissée; la coquette nous tourna le dos et frappa d'aveuglement le général de Glümer. C'est ce que nous allons prouver.

La catastrophe de Mogador.

Tandis que se déroulaient ces événements, une autre scène épouvantable avait lieu. Après la bataille du 16 août, on avait utilisé, pour abriter les Français grièvement blessés, les villages et les fermes qui se trouvaient à proximité du champ de bataille, entre autres Rezonville, la Malmaison, Mogador. Or, depuis que le grand quartier général avait pris position entre la Malmaison et Mogador, l'artillerie française, établie à Leipzig, s'était mise à canonner ces deux localités, parce que la masse d'hommes et de chevaux du grand quartier général lui offrait un objectif séduisant. A ce moment Mogador était une véritable ambulance; il est vrai que le drapeau de Genève ne flottait pas sur cette ferme, mais une grande quantité de blessés étaient couchés dans les nombreuses chambres et dans les abris de toute sorte qui s'y trouvaient. Or il semble que ces malheureuses victimes des combats précédents aient été abandonnées par le personnel du service de santé français au début de la bataille du 18 août, peut-être par défaut de prévoyance ou par suite d'une organisation défectueuse; il n'existait donc plus de communication entre ces malheureux et le monde extérieur; le grand quartier général allemand ne fut pas informé de ce détail, non plus qu'aucun autre chef ou corps allemand. Après qu'une quantité de projectiles français fut tombée à proximité du grand quartier général, Mogador prit feu. Ce n'est pas chose rare dans une bataille, et on laisse brûler ce qui brûle, car il faut songer à des questions

Digitized by Google

plus importantes que celle d'éteindre le feu. Tel était surtout le cas à cette aile, où avaient lieu divers événements qui absorbaient l'attention. Or, comme il n'y avait pas de personnel médical français, les blessés restèrent livrés à eux-mêmes et furent brûlés, à l'exception de quelques-uns; le lendemain on retrouva les débris de leurs cadavres carbonisés. Les malheureux appartenaient à des fractions du corps de la garde et du 2e corps. Il n'y a rien à reprocher à Bazaine à propos de cette catastrophe; car, au moment où l'on amena les hommes grièvement blessés à Mogador, la bataille du 16 était encore indécise, et l'on n'avait pas encore pu prendre de dispositions pour la bataille du 18 août. Le lecteur appréciera s'il n'eût pas été du devoir du commandement français, avant de battre en retraite le 17, de faire évacuer par ses blessés une zone de terrain qui, dans un nouveau combat, devait nécessairement se trouver battue par les projectiles. Si l'on avait vu un tant soit peu clair, il eût été *possible de le faire*, puisqu'on donna, dans la nuit du 16 au 17 août, l'ordre de se replier dans les environs de Metz, pour livrer *une nouvelle bataille*. Si l'on peut trouver des circonstances atténuantes au fait de n'avoir pas évacué ces ambulances, on peut néanmoins adresser de grands reproches au service de santé français, pour avoir oublié ou abandonné sans secours ses propres blessés; de telle sorte que ceux-ci, après avoir été couverts de blessures, trouvèrent la mort au milieu des flammes.

Entrée en ligne du gros de la 3e division.

Lorsque le 54e aborda la grande route, il prit la formation de marche, ce qui eut pour résultat d'augmenter la profondeur de la colonne et d'arrêter les dernières troupes de la 3e division. Le général de Koblinski, commandant le gros de cette division, brûlait d'impatience d'arriver et remit sa troupe en marche. Le 2e bataillon et le ba-

Digitized by Google

taillon de fusiliers du 14e, le 1er bataillon et le bataillon de fusilliers du 2e parvinrent de la sorte à doubler la colonne du 54e, en se frayant un passage au sud de la grande route. Ce fut là un nouveau malheur; lorsque les événements racontés plus haut se produisirent sur le versant du Point-du-Jour, et donnèrent lieu, au milieu de la nuit, à la terrible catastrophe que l'on sait, la colonne de marche poussa de l'avant, se mêla au 54e, au 39e et au 2e bataillon de chasseurs et parvint dans la mêlée, sans produire aucun effet tactique; ces masses furent donc obligées de s'arrêter encore comme des vagues qui se brisent en se heurtant. Il faut remercier Dieu que du moins le 42e, dernier régiment de la division, se soit encore trouvé à ce moment à l'ouest du défilé. C'est ainsi qu'on expia la faute d'avoir fait se succéder les diverses unités sans intervalles et de n'avoir pas su comment se mène un combat de nuit; cet exemple montre aussi combien il est prudent de ménager des distances entre les troupes, quand on veut qu'elles entrent en ligne régulièrement. Si l'on avait conservé les distances voulues, le 2e bataillon et le bataillon de fusillers du 14e, le 1er bataillon et le bataillon de fusiliers du 2e, auraient pu se déployer tranquillement devant le Point-du-Jour, les événements qui se passaient en avant n'ayant aucune influence sur eux; on aurait alors pu prononcer résolument l'attaque, au son des tambours, en ayant les troupes dans la main. Au lieu de cela, les bataillons et les compagnies se précipitèrent isolément dans la mêlée; et c'est ainsi qu'après s'être encore avancé en masses compactes, on arriva par « petits paquets » sur la ligne du feu !

L'attaque de la 3e division avait donc échoué, car désormais huit de ses bataillons étaient engagés et ne pouvaient plus être dirigés. Quatre bataillons s'étaient déployés en éventail vers la droite, en s'échelonnant les uns derrière les autres, de droite à gauche; le bataillon de fusiliers du 14e marcha ainsi contre les carrières de Rozerieulles,

Digitized by Google

le 2e bataillon de ce régiment contre le Point-du-Jour, avec le 1er bataillon du 2e derrière lui, tandis que le général de Barnekow (16e division), effrayé de ce désordre, maintenait le bataillon de fusiliers du 2e en réserve aux carrières de Saint-Hubert. Lorsque le tumulte se fut un peu apaisé, le 1er bataillon du 2e suivit le bataillon de fusiliers de ce régiment, mais il prit ensuite comme direction le coude de la route. Entre temps, on avait fait serrer sur le bataillon de fusiliers du 2e régiment le 2e bataillon de ce régiment, de telle sorte qu'il y eut alors quatre bataillons de troupes fraîches massés en ce point, les uns derrière les autres. 9 heures étaient arrivées; on distinguait la ligne ennemie aux lueurs des coups de feu, mais on ne pouvait déterminer exactement à quelle distance on se trouvait d'elle ; toujours est-il que, pendant les moments d'accalmie, on entendait assez distinctement des paroles et des commandements français. Il est donc compréhensible que diverses compagnies aient essayé de pénétrer dans la position principale de l'ennemi ; elles voyaient s'élever les ruines fumantes du Point-du-Jour et de Moscou ; mais les divers assauts, entrepris sans ensemble, échouèrent à peu de distance de ces décombres.

Attaque de la 2e division.

A ce moment, il y avait, à Saint-Hubert, les généraux de Franzecky, de Barnekow, de Hartmann (3e division), Hann de Weyhern (4e division), et une foule de commandants de brigade et de régiment. Lorsqu'on put considérer l'attaque de la 3e division comme ayant échoué, on se concerta sur ce qu'il y avait à faire, et l'on commit une nouvelle faute. Le petit espace en question était couvert par des masses appartenant à trois corps d'armée. Au cas où l'on aurait admis l'idée d'une offensive de la part de l'ennemi, il aurait été judicieux de remettre de l'ordre dans ces débris informes et de ramener systématiquement

Digitized by Google

ces troupes en arrière, avant de faire entrer des troupes fraîches dans la mêlée : les bataillons entrés en ligne les derniers devaient être assez forts pour repousser une attaque. On prit une autre résolution : le 42e reçut l'ordre d'avancer, ainsi que la 4e division ; et pourtant, dans les états-majors, on ne pouvait plus se voir *mutuellement*, et l'on devait *savoir* que l'espace nécessaire au déploiement faisait défaut.

Conformément à cet ordre, le 42e se mit en marche le premier, ayant pour direction le Point-du-Jour et le coude de la route. Les colonnes ne pouvaient plus avancer qu'avec prudence ; lorsque ensuite on se déploya au sud de Saint-Hubert, on se bouscula mutuellement ; on parvint, il est vrai, à franchir la « ligne de feu », mais ce fut tout, et l'on se vit « obligé » de faire prendre position au régiment par bataillons en masse : (de la gauche à la droite, 2e, 1er bataillon et bataillon de fusiliers) ; la colonne profonde, citée plus haut, formée par le gros de la division, se joignit à eux du côté du nord.

Vers 9 h. 1/2, les 21e et 61e se mirent encore en devoir de se déployer près de Saint-Hubert, pour prendre ensuite position au sud de la ferme, puis avancer vers l'est ; ils furent suivis plus tard par les 9e et 49e régiments (1re brigade) ; il y eut ainsi, vers 10 h. 1/2 du soir, 24 bataillons de troupes fraîches massés sur un espace de 1200 mètres de front sur 800 mètres de profondeur. *Dans quel ordre étaient ces bataillons?* C'est ce que nul ne peut dire. Si l'on ajoute à ce chiffre les débris du VIIIe corps, qui s'élevaient à 59 compagnies établies à Saint-Hubert, les 12 compagnies du 39e (VIIe corps), la 4e compagnie du 77e (1er bataillon), qui s'était réunie à la droite de la 3e division, puis 6 compagnies du 33e et 7 du 60e, on arrive à un total de 48 bataillons sur un espace de plus de 1500 mètres de front et 1000 mètres de profondeur! Pareil fait s'est-il jamais produit? Après 10 heures, les Allemands s'étaient ainsi privés eux-mêmes de leurs *moyens*

Digitized by Google

de défense, car ils ne pouvaient plus se mouvoir pour livrer combat. C'était une situation des plus dangereuses; mais l'ennemi était si épuisé que l'on pouvait commettre, à portée de fusil, les plus grandes fautes, sans craindre d'avoir à les expier. Cet état de choses sera bien mis en lumière, lorsque j'aurai dépeint les événements qui se passèrent dans le VIIe corps.

Pourquoi avoir lancé ces masses dans la nuit? *Était-ce pour attaquer?* Mais alors pourquoi n'attaquait-on pas avec 24 bataillons de troupes fraîches? Ceux-là le savent, qui s'entendent à apprécier les *forces morales*. Au point de vue tactique, on avait créé ici la situation la plus défavorable que l'on puisse imaginer; à 10 heures, on avait disposé de tout ce qu'on possédait; à ce moment, il n'y avait plus de réserve digne de ce nom, car ces masses étaient *incapables de se défendre;* elles n'avaient pas plus de valeur qu'un mur en pierres, et les pierres étaient immobilisées dans le mur; comme réserves, ces masses ne pouvaient plus compter, car elles étaient toutes *engagées :* elles avaient eu à lutter contre l'ennemi, contre l'obscurité, contre le désordre, contre la panique, et de plus elles étaient à environ 200 ou 300 mètres de la position principale adverse, et l'ennemi avait le sentiment d'avoir repoussé tous leurs assauts! Que celui qui parle ici de réserves réfléchisse à ces *vérités*, et ne se laisse pas tromper par des trucs de mécanique; la vraie *tactique* l'instruira, et il maudira « la tactique » des ménagements.

Il faut encore se demander : pourquoi ces 24 bataillons de Poméraniens, frais et dispos, n'ont-ils pas bousculé, sans tirer un coup de fusil, un ennemi qui, à ce moment, était également attaqué par la droite, qui était épuisé et de beaucoup inférieur en nombre? On aime pourtant bien à vanter le « combat à l'arme blanche », surtout « l'attaque à la baïonnette des Poméraniens », « l'attaque sans tirer un coup de fusil » et « les avantages des combats de nuit! » On était pourtant arrivé à 200 ou 300 mètres de

Digitized by Google

l'ennemi ; on était rassemblé en masses compactes ; on avait derrière soi la zone de feu. Si l'on a pu rester, massé à 200 ou 300 mètres de l'ennemi, jusqu'au 19, à 6 heures du matin — pendant huit bonnes heures — pour se laisser, en certains endroits, véritablement fusiller, pourquoi n'a-t-on pas parcouru ces 300 mètres, *tambour battant*, sans tirer un coup de *fusil?* Pourquoi n'a-t-on pas attaqué à la baïonnette, pourquoi ne s'est-on pas servi des fameux « coups de crosse des Poméraniens » ? Tout cela aurait pris trois minutes au plus ! Nous n'aurions pas perdu un homme de plus que pendant ces huit heures. Eh bien ! je vais en donner la raison : c'est qu'on ne savait pas combattre. On ne savait pas combattre en tirailleurs, pas plus qu'en colonne, ou en ligne serrée ; et c'est ainsi que cet événement, plus que tout autre, a été un vrai désastre pour notre tactique. On vit trois corps d'armée, composés de Poméraniens, de Polonais, de Hanovriens, de Westphaliens, d'habitants des pays Rhénans, de Brandebourgeois, d'hommes de la Thuringe, de la Prusse orientale et de Magdebourg, ne pouvoir atteindre le but qui leur était assigné, parce qu'on ne savait pas se *battre*, abstraction faite des fautes commises par le commandement supérieur. Il n'y a pas un mot à opposer à ce reproche ; on ne pourra pas nier davantage que, vers 10 heures du soir, ces troupes avaient usé leurs forces, jusqu'à être incapables de se défendre.

Qu'on ait pu rester en place pendant huit heures, cela prouve que les hommes avaient la force morale nécessaire pour exécuter cette attaque ; mais il ne suffit pas d'avoir la force morale, il faut l'employer.

Rassemblement des VIIe et VIIIe corps.

Lorsque l'ennemi se tint tranquille et qu'on eut repris haleine, on résolut, à la Malmaison, de ramener en arrière l'infanterie des VIIe et VIIIe corps et d'occuper pendant la

Digitized by Google

nuit le versant est avec le IIe corps. Il était 10 heures ! Cette résolution montrait que l'on admettait l'échec de notre attaque ; on attribuait donc *formellement* la victoire à l'adversaire. On avait conduit à l'ennemi 24 bataillons massés, composés de troupes fraîches ; on n'avait pas su lancer résolument, *comme une masse*, un seul de ces bataillons ; d'ailleurs, on ne parvint jamais à attaquer par bataillon. Mais l'infanterie allemande savait-elle attaquer ?

Conformément à cet ordre, la 4e division se porta en première ligne, la 7e brigade à droite, la 8e à gauche, la 3e division se massa à 400 mètres en arrière. Ce mouvement fut achevé vers 11 heures. Pendant ce temps, l'infanterie des VIIe et VIIIe corps se retirait lentement. Cette retraite dura toute la nuit ; le lendemain matin même, plusieurs hommes erraient encore dans le bois, à la recherche de leur corps. Il faut s'étonner que, dans des circonstances aussi pénibles, on ait même pu — *au milieu de la nuit* — venir à bout de cette tâche, comme on l'a fait.

Ce ne fut que lorsque les troupes du VIIIe corps eurent abandonné Saint-Hubert que la batterie Gnügge amena ses avant-trains, chargea ses blessés sur les caissons, et se retira au pas sur Gravelotte, non sans rencontrer en route de nouveaux obstacles qui la forcèrent à s'arrêter ; à minuit elle rejoignit l'artillerie du VIIe corps. Depuis l'entrée en ligne du IIe corps, cette batterie n'avait plus tiré que de temps en temps, puis elle avait cessé complètement le feu et attendu patiemment, pour abandonner ensuite, en troupe disciplinée, avec ensemble et entièrement dans la main de son chef, cette place qu'elle avait su conserver avec tant d'honneur, de gloire et de succès (1).

L'infanterie des VIIe et VIIIe corps revint en arrière ; la majeure partie était en désordre et privée de ses chefs ; chose extraordinaire, ce sont les troupes qui avaient enlevé

(1) *Historique du 7e régiment d'artillerie de campagne*, p. 258.

Digitized by Google

Saint-Hubert, le 67e et le 8e bataillon de chasseurs, qui semblent avoir conservé la meilleure tenue et la plus grande discipline. La seule *grande* unité qui avait encore assez de cohésion, en quittant le champ de bataille, était le 39e. Ce ne fut que dans la direction de la Folie que l'infanterie du VIIIe corps, qui se trouvait là, resta pendant toute la nuit en contact avec l'ennemi. Au reste, le VIIIe corps se rassembla à peu près au nord de la grande route, le VIIe au sud; le lendemain matin, on ramena encore la 2e division dans les environs de Gravelotte.

Comme on le sait, le 9e régiment de hussards s'était fractionné en trois tronçons : le premier (composé de la moitié du 4e escadron et de l'escadron de réserve) s'était enfui vers l'arrière; après sa charge infructueuse, le 1er escadron avait pris position derrière le 39e; deux escadrons et demi étaient restés près de Saint-Hubert. Les hussards se retirèrent avec les premières troupes qu'on fit revenir de la hauteur de Point-du-Jour; dans la nuit, les trois tronçons se retrouvèrent à Gravelotte, sans avoir de plus amples renseignements sur le VIIIe corps. L'*Historique du 9e hussards* (page 164) dit qu'à 11 heures, le régiment était rassemblé ; il me semble qu'il ne le fut qu'une heure plus tard. Lorsque commença la retraite, diverses musiques, restées en arrière, prirent rang dans la colonne venant du nord et du sud de la grande route; les unes jouaient *Heil dir im Siegerkranz*, les autres *Nun danket alle Gott*. Si l'événement n'était pas si grave, s'il ne s'agissait pas des conceptions les plus sublimes de notre intelligence, on pourrait être tenté de voir une parodie dans ce fait. On avait entrepris la dernière opération « au son des instruments »; c'était « au son des instruments » qu'on en revenait, avec ironie pour des *tacticiens;* c'était pour des tacticiens la pompe d'un « enterrement de première classe ».

En réalité, la scène qui se déroula ce soir-là, et qui fait frissonner, ainsi que les nombreuses circonstances qui

Digitized by Google

l'ont précédée, peuvent bien rappeler les événements les plus émouvants de l'histoire du monde; aussi fût-ce avec émotion que les chefs suprêmes, ainsi que les troupes, abandonnèrent ce coin de terrain; et surtout ils étaient tous en proie à une incertitude dévorante.

L'attaque du VIIe corps.

Grâce aux mesures prises par le général de Zastrow, de toute l'infanterie disponible 4 bataillons seulement attaquèrent par le bois de Vaux. Parmi ces derniers, le 1er bataillon du 77e prit pour direction les carrières de sable, puis le Point-du-Jour; il ne resta donc, pour exécuter une attaque d'ensemble, que trois bataillons du 73e, auxquels se joignirent plus tard les 1re et 4e compagnies du 13e. Le général von Osten les disposa judicieusement, au point de vue tactique, au sud des carrières de Rozerieulles, face à la grande route, qui en ce point forme un angle saillant; mais il était « trop tard ». Le lieutenant général de Glümer, commandant la division, se trouvant en ce point, fit arrêter les bataillons qui avançaient en bon ordre, et les fit ramener à la lisière du bois, à cause de « l'obscurité »; et ils restèrent là dans une inaction presque complète. A droite de ces trois bataillons et demi, et à peu près en même temps qu'eux, s'étaient avancés cinq autres bataillons (7e bataillon de chasseurs, 2e bataillon et bataillon de fusiliers du 13e, 1er et 2e bataillons du 53e); ils arrivèrent à 150 mètres de la grande route. Le mouvement de ces 8 bataillons et demi se produisit au moment favorable, en ce sens que l'ennemi venait d'arrêter la contre-attaque qu'il avait lancée du Point-du-Jour, qu'à ce moment, la majeure partie des carrières de Rozerieulles étaient en notre possession, et que le IIe corps se déployait précisément dans cette direction, mais sur le front. S'il n'était pas possible de mettre de l'ensemble

Digitized by Google

dans les mouvements des deux corps d'armée, le hasard fit que leurs attaques eurent lieu à peu près *au même moment*, et c'est ce qui nous explique maintenant la conduite passive et timorée de l'adversaire ; combien le succès eût été plus important si, par cette direction que venait de prendre le VIIe corps, on avait fait entrer en ligne plus tôt 15 bataillons tout placés pour cela. Même sans cela, on aurait pu pénétrer dans la position principale, si le général de Glümer avait laissé progresser les troupes dans la voie qu'elles avaient prise, au lieu de les ramener en arrière. Elles auraient alors rencontré les défenseurs des carrières de Rozerieulles, qui, comme on le sait, s'efforçaient de prendre le contact à droite, mais s'efforçaient en vain, parce qu'entre temps le 73e avait battu en retraite. Lorsque les troupes commencèrent à se retirer sous les ordres du général von Osten, l'adversaire tenta deux ou trois retours offensifs contre les bataillons qui se trouvaient le plus à droite ; ces tentatives furent repoussées et n'eurent d'autre résultat que d'arrêter les Allemands. Ceux-ci continuèrent alors le mouvement sur toute la ligne ; le 2e bataillon du 13e n'était qu'à 100 mètres au plus de l'ennemi. Malheureusement, là aussi il manquait une volonté dirigeante ; l'attaque s'arrêta, les troupes se couchèrent *malgré l'obscurité* et l'on ouvrit le feu ; c'était le commencement de la fin. A l'exception du 2e bataillon du 13e, qui jusqu'au *lendemain matin* continua le feu à 100 mètres de l'ennemi, les autres bataillons retournèrent à la lisière du bois. Ainsi l'on n'était pas non plus parvenu à faire une attaque d'ensemble en ce point, où il n'aurait pas dû y avoir d'autre mot d'ordre que celui-ci : « En avant, tambour battant, quel que soit le nombre de ceux qui resteront sur le carreau ! » Il n'en serait même pas tant « resté sur le carreau » ; du moins, M. V. D. Busche, alors lieutenant-colonel (2e bataillon du 13e), pensait qu'une attaque menée résolument, avec les troupes qui se trouvaient là, eût réussi sans aucun doute, et que sa consé-

Digitized by Google

quence eût été la prise de la position du Point-du-Jour. Et il était bien placé pour en juger.

Malgré l'ordre donné par de Moltke à 10 h. 1/2 du matin, on était donc arrivé à 10 heures du soir, sans avoir réussi à exécuter quoi que ce fût de raisonnable dans une direction *décisive*, *indiquée* très nettement par de Moltke: voilà pourquoi les Français conservèrent leurs positions en face du VIIe corps. On ne pourra pas alléguer que ce résultat fut occasionné par le feu de l'adversaire, car, eu égard à la mission *qu'ils avaient à remplir*, les VIIe et IIe corps éprouvèrent des pertes *minimes*. Aucune attaque n'était donc arrivée à bonne fin, pas plus dans le IIe que dans le VIIe corps; la faute en est *absolument* au commandement supérieur, car en ce point on aurait encore pu arriver à un résultat à 10 heures, si l'on avait eu un peu d'énergie et un plan raisonnable.

En ce qui concerne le rassemblement des troupes, le VIIIe corps parvint encore, pendant la nuit, à reconstituer la plus grande partie de ses unités et à les disposer d'une manière convenable au point de vue tactique. Dans le VIIe corps, au contraire, tout resta dans le désordre : la 27e brigade, rassemblée, bivouaqua près de Gravelotte, au sud de la grande route; près d'elle se trouvaient les trois bataillons du 77e, ainsi que le bataillon de fusiliers du 53e (28e brigade); en face de Rozerieulles, il y avait trois bataillons du 73e et le 1er bataillon du 13e (25e brigade), plus à droite le 7e bataillon de chasseurs, les 1er et 2e bataillons du 53e, le 2e bataillon et le bataillon de fusiliers du 13e (28e et 25e brigades), plus à droite encore la 26e brigade. D'une manière générale, l'artillerie et la cavalerie des VIIIe, VIIe et IIe corps restèrent sur les positions qu'elles avaient occupées pendant la bataille.

Digitized by Google

L'ennemi évacue la position.

Les dispositions que je viens d'énumérer mettaient les Allemands en mesure de continuer le combat, s'il le fallait, le 19 août au matin, groupés avec suffisamment d'ordre à peu de distance des baïonnettes de l'ennemi. Le VIIIe corps, presque en entier, se trouvait derrière le IIe, ainsi qu'une grande partie du VIIe. Cependant on n'eut pas à livrer un nouveau combat, car l'ennemi évacua Moscou à 3 heures, le Point-du-Jour à 5 h. 1/2, et à 6 heures la division allemande occupait les positions de l'adversaire.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII

DE MOLTKE APRÈS LA BATAILLE

État d'esprit de de Moltke.

Le général de Moltke avait observé le dernier combat qui s'était livré devant le Point-du-Jour, puis à 10 h. 1/2 il était retourné du côté de Rezonville avec le grand quartier général. L'impression que lui avait laissée le combat de la Ire armée n'était pas favorable ; le général semblait, au contraire, quitter le champ de bataille avec regret, mais aussi il paraissait avoir la ferme résolution de précipiter le dénouement le lendemain de grand matin, lorsqu'on serait venu à bout de rassembler les VIIe et VIIIe corps, sous la protection du IIe. Un bon nombre des événements qui s'étaient produits au cours de cette journée, avaient pu ne pas satisfaire de Moltke ; mais du moins il avait vu ce qui se passait dans la Ire armée, et il savait quelle était la situation de ce côté ; il savait que, pour la nuit, la ligne de combat était fortement constituée, pouvant faire face à n'importe quelle éventualité.

Le prince Frédéric-Charles, de Steinmetz et l'idée première de de Moltke.

Il en était tout autrement de la IIe armée. De ce côté, Saint-Privat avait été enlevé à peu près au moment où le IIe corps se déployait contre le Point-du-Jour, et peu

Digitized by Google

après l'adversaire avait même évacué Amanvillers. De plus, le prince Frédéric-Charles avait déjà pris ses mesures pour détruire les voies de communication de l'ennemi dans la vallée de la Moselle (ordre de 11 h. 3/4 du matin donné au XIIe corps); il avait donc agi tout à fait dans le sens de l'idée de de Moltke. Le prince avait ensuite assisté au combat jusqu'à sa fin, et, dès 10 h. 1/2, il avait donné des ordres opportuns pour la nuit. Par suite de la grande distance qui séparait Saint-Privat de Gravelotte, le rapport dans lequel le prince Frédéric-Charles rendait compte de tous ces événements ne trouva plus le général de Moltke sur le champ de bataille; il ne lui parvint que dans la nuit à Rezonville; mais, d'autre part, le prince n'avait pas reçu de plus amples instructions de de Moltke; il avait dirigé la bataille d'une manière tout à fait indépendante. En cela il fut parfaitemement secondé par le chef du XIIe corps; l'honneur de la victoire de Saint-Privat revient donc principalement au prince Frédéric-Charles et non à de Moltke. Car, bien qu'à 10 h. 1/2 ce dernier ait prescrit au prince de faire une attaque *enveloppante*, cet ordre fut donné dans une *hypothèse fausse*, et le prince parvint, *sans recevoir aucune assistance de n'importe quel côté*, à adapter parfaitement à l'idée de de Moltke des événements *différents* de ceux qu'on lui avait indiqués. Il alla même, dans cet ordre d'idées, plus loin que de Moltke, puisque dès 11 h. 3/4 il ordonna, de sa propre autorité, de détruire les voies de communication de la vallée de la Moselle, qu'à 3 h. 3/4 il renouvela cet ordre, et qu'à 6 heures il prescrivit même de lancer de l'infanterie dans la vallée de la Moselle (1). Si, *auparavant*, le prince a pu commettre des *omissions* regrettables, du moins son activité, sa circonspection, ses ordres de bon sens et le développement qu'il a donné à l'idée-mère de de Moltke ont-ils tout remis en bonne voie et il a gagné les deux batailles! Ce jour-là

(1) *Grand État-Major général*, annexe 23, p. 742 et 906.

Digitized by Google

le prince est un grand capitaine; il a atteint à la hauteur d'un Napoléon; par ses dispositions, il a fait de cette journée, qui sans lui eût été perdue, la plus décisive de toute la campagne; car si Saint-Privat n'avait pas eu lieu, on n'aurait pas eu Sedan, etc. Il s'efforça toujours d'appliquer d'une manière aussi complète que possible l'idée fondamentale de de Moltke; voilà pourquoi sa circonspection et son activité offrent un spectacle aussi réconfortant que celui de l'engourdissement et de l'énergie mal employée du général de Steinmetz est peu agréable. Le général de Steinmetz n'a d'ailleurs pas compris du tout de Moltke le 18 août; je dirai même que s'il avait voulu, de toutes ses forces, faire échouer l'idée fondamentale de de Moltke, il n'aurait rien eu à faire de pire que ce qu'il fit en réalité. Naturellement cette supposition est inadmissible, mais elle juge de Steinmetz comme général. Lorsqu'on voit qu'en bas on ne vous comprend absolument pas, qu'en haut on n'accepte pas vos conseils, que cet état de choses donne naissance à une situation aussi indécise que celle qui se produit ici, il faut vraiment avoir une grande force de caractère pour assister à ce spectacle, se taire malgré tout, pour accepter tout avec patience et indulgence, restant convaincu qu'avec le temps la vérité sera mise en lumière. C'était le cas de de Moltke, lorsqu'il dirigea son cheval du côté de Rezonville. Pouvait-il attendre mieux de la IIe armée? Ne pouvait-il pas se faire que là-bas aussi on ne l'eût pas compris? Les conséquences n'en auraient-elles pas été alors d'autant plus irrémédiables, que c'était là l'aile *stratégique?* Depuis 5 heures passées, moment où de Moltke avait reçu le dernier rapport du prince, la situation n'aurait-elle pas pu se modifier au point que les ordres du chef du Grand État-Major fussent arrivés trop tard? De 5 h. 1/2 jusqu'au moment où la nouvelle de la victoire arriva à Rezonville, de Moltke vécut des heures d'angoisse; il vit alors clairement les désavantages qu'entraîne le choix défectueux de l'emplacement du comman-

Digitized by Google

dant supérieur, et pourtant les *égards et les ménagements* peuvent avoir plus de poids que les *principes* de l'art de la guerre.

Quant de Moltke se retira, il ne pouvait admettre qu'une chose : c'est que la bataille était indécise et qu'il faudrait la continuer le 19. Comme je l'ai dit, le grand quartier général se rendit à Rezonville, le général commandant la Ire armée à Gravelotte, celui de la IIe à Doncourt. Le prince Frédéric-Charles donna l'ordre aux chefs d'état-major de ses corps d'armée de se trouver le 19 à 5 heures du matin à la ferme de Caulre ; on reconnaît là comment il envisageait la situation *stratégique*. On en trouve une autre preuve dans les explications que le général de Stiehle donna en ce point aux chefs d'état-major, d'après l'ordre du prince ; d'après ces instructions il s'agissait, le 19, *d'enfermer complètement l'adversaire et de le couper de toute communication avec l'extérieur*. Comme on le voit, chez le prince, l'idée fondamentale de de Moltke avait germé et pris son entier développement ; il avait réellement porté son effort principal à l'aile *gauche ;* de là, il était possible de converser de plus en plus le 19, tandis que la manière de voir de *la Ire armée*, *au moment où elle rompit le combat*, n'aurait donné naissance le 19 qu'à *une attaque de front*, absolument comme celle qu'avaient produite les diverses circonstances du 18. C'est que précisément, dans la Ire armée, on ne saisissait pas complètement l'idée de de Moltke ; mais aussi voilà pourquoi *jamais* on n'eut une masse de troupe sérieuse au point *décisif*, pour tomber dans le flanc de l'ennemi par le bois de Vaux. De la ferme de Caulre, le prince Frédéric-Charles se rendit à Rezonville, où l'on avait appris dans l'intervalle toute l'étendue de sa victoire. Lorsque arrivèrent également les rapports de la Ire armée annonçant la retraite de l'ennemi, on prit immédiatement les dispositions préliminaires pour *bloquer* l'armée ennemie. L'idée fondamentale de de Moltke se trouvait ainsi entièrement réalisée.

Digitized by Google

Le prince Frédéric-Charles avait *encore* préparé avec succès la tâche de de Moltke, car, à 5 heures du matin, il avait donné des ordres et des explications verbales en prévision d'un blocus. C'est à de Moltke, *et à lui seul*, que revient l'idée fondamentale de la bataille. Par contre, c'est au prince Frédéric-Charles, *et à lui seul*, que revient la mise à exécution de cette idée fondamentale, ainsi que l'utilisation judicieuse, sensée et clairvoyante, d'événements qui s'écartaient de l'orde de bataille et ne furent mis complètement en lumière que plus tard. La victoire de Saint-Privat entraînait immédiatement l'évacuation du Point-du-Jour et la victoire à Gravelotte ; le prince Frédéric-Charles et de Moltke se partagent le mérite d'avoir conçu la nouvelle idée de bloquer l'ennemi, ainsi que celui de l'avoir mise immédiatement *à exécution ;* le prince l'a formulée le premier, d'une manière très nette, le 19 août, à 5 heures du matin ; l'ordre du 18, à 8 h. 1/2 du soir, laisse d'ailleurs déjà entrevoir cette même idée. La journée de Gravelotte est la plus importante de la vie du prince, c'est vraiment la journée d'un grand capitaine, et aucune autorité humaine ne pourra lui en disputer le mérite. Par la victoire de Saint-Privat, le prince tirait le général de Steinmetz d'une situation pénible ; car les conséquences de cette victoire se firent sentir dès le 18, avant minuit, à Moscou et au Point-du-Jour ; ce fut pour éviter ces conséquences que l'aile gauche française évacua les positions qu'elle avait *défendues* si glorieusement, et non parce qu'elle redoutait les masses humaines amoncelées devant elle. Mais la susceptibilité du général de Steinmetz fut encore blessée, quand il vit que le prince avait vaincu pour lui, de Steinmetz. A côté de la question « de Moltke-de Steinmetz », qui avait pris auparavant une certaine gravité, vint s'en placer une autre : « Prince Frédéric-Charles-de Steinmetz », laquelle eut pour conséquence le rappel de ce dernier. Le général de Steinmetz a soumis à l'empereur Guillaume Ier un mémoire relatif à ces deux « conflits » ; il voulait le publier

Digitized by Google

après que l'empereur l'aurait lu. Guillaume Ier lut cet écrit, mais il ne pensa pas qu'il serait bon de le publier et il répondit dans ce sens au général de Steinmetz. Celui-ci était un trop bon soldat pour ne pas voir un ordre dans ce désir ; il faut lui en savoir gré, d'autant que l'exposé officiel de la bataille de Gravelotte lui impute une quantité de fautes pour des circonstances *où il n'est pas coupable*. De Steinmetz mourut après avoir été compromis et blâmé de la sorte aux yeux de ses contemporains. Il fallait une dose peu ordinaire de résignation pour supporter pareille chose, pour se laisser officiellement compromettre, sans se défendre. Le général de Steinmetz était assez fort pour imposer silence à ses sentiments, et, si cette conviction erronée l'a également porté à croire que l'histoire le justifierait un jour, cela ne peut me décider à changer ma manière de voir. Pendant la journée de Gravelotte, le général a commis des fautes nombreuses et considérables, — mais il n'a trouvé personne pour le défendre contre les accusations injustes qu'on a formulées contre lui sans motif (1). Les causes de ces deux conflits n'ont rien

---

(1) Je vais exposer brièvement les accusations et les imputations que le récit officiel formule contre de Steinmetz. On y a écrit ce qui suit :

« Dans le cours de l'après-midi, le général de Steinmetz avait, en observant de la hauteur de Gravelotte les événements qui se déroulaient en face de lui, attendu d'abord le dénouement du combat livré sur sa gauche, *ainsi que le lui ordonnaient* (?) *les prescriptions qu'il avait reçues* (?) ». (*Grand État-Major général*, t. II, p. 774.)

« Aux termes de l'ordre de 10 h. 1/2, le général de Steinmetz devait *attaquer en même temps* que la IIe armée (*Grand État-Major général*, t. II, p. 691 et 692) ; le général de Sperling lui avait, en outre, dit de vive voix : « Le général de Steinmetz *ne devra attaquer* que lorsque à sa gauche, la IIe armée *se sera avancée davantage* (!) et qu'elle sera prête à agir avec lui ». (*Grand État-Major général*, t. II, p. 692.)

« Le VIIe corps conservera *d'abord* une attitude défensive » (ordre du 18 août, 4 heures du matin). « Le VIIe corps aura *d'abord* pour mission de protéger les mouvements de la IIe armée contre des entreprises éventuelles

Digitized by Google

de commun avec cet ouvrage ; par contre, ce que le général de Steinmetz a prescrit ou omis le 18 août, depuis 3 heures de l'après-midi, justifie pleinement la mesure que l'on prit en lui enlevant le commandement de la Ire armée ; l'histoire ne modifiera pas son jugement à cet égard ; pour cela, il est inutile d'attendre la publication du mémoire. Considérant les chefs des deux armées, on se demande quelle tournure aurait bien pu prendre la journée du 18 août, si l'on se représente la Ire armée à la place de la IIe ? Il est impossible de se faire une idée de ce qui se serait passé à l'aile gauche et au centre des Allemands ; mais il est certain qu'à l'aile droite, le prince Frédéric-Charles aurait su exécuter complètement l'ordre de combat donné par de Moltke à 10 h. 1/2 et envelopper l'ennemi, ici également.

---

de l'ennemi du côté de Metz » (ordre du mouvement du 17, 2 heures du soir).

« A ce moment (1 h. 1/4), le général de Steinmetz reçut les instructions données après l'engagement du combat de Vernéville, aux termes desquelles le général de Moltke prescrivait de nouveau à la Ire armée d'observer une attitude expectative, mais permettait d'engager le combat avec de l'artillerie. (*Grand État-Major général*, t. II, p. 776.)

« L'idée fondamentale, qui présidait à ces instructions, était la suivante pour l'aile droite comme pour le centre de l'armée allemande : ne pas engager pour le moment les forces principales, jusqu'à ce que l'aile gauche de la IIe armée eût fait la lumière complète sur ce qui se passait au nord, sur les routes de retraite de l'ennemi, et, *au cas où l'armée française se serait arrêtée à l'ouest de Metz, jusqu'à ce que cette aile eût tourné par le nord l'aile droite ennemie.* » (*Grand État-Major général*, t. II, p. 823.)

« La mission *primitive* donnée à la Ire armée d'attirer l'ennemi à elle (?) était remplie, elle avait même été dépassée dans une certaine mesure (?) par suite de l'impétuosité des troupes (?). Tandis que le VIIe corps, conformément aux instructions *premières* (?), s'était borné à conserver les positions qu'on avait occupées au début, le VIIIe corps s'était, par la prise de Saint-Hubert, avancé tout près de la position principale de l'ennemi. Par suite, les Français devaient s'attendre à tout instant à une attaque contre leur aile gauche, et ils conservèrent, en conséquence, leurs réserves derrière leur centre (?), si longtemps qu'il fut ensuite trop tard (?) pour soutenir leur aile droite (?) ». (*Grand État-Major général*, t. II, p. 835.)

Digitized by Google

Je regarde aussi comme un fait certain qu'il aurait trouvé les voies et moyens voulus pour mener l'attaque de front, comme il le fit le 3 juillet 1866 ; en outre, tout en agissant vigoureusement sur le front, il aurait préparé l'attaque principale du côté du sud, contre le flanc gauche ennemi, et il l'aurait menée à bien. On voit par là combien les circonstances dépendent de la valeur personnelle du chef d'une armée ; on voit que les plus belles conceptions restent à l'état de conceptions, quand les commandants d'armée ne savent pas leur donner un corps. Un capitaine de l'envergure de de Moltke avait besoin, pour mettre à exécution ses conceptions, d'hommes au coup d'œil vaste, qui sussent bien déchiffrer sa méthode. De Moltke avait un capitaine de ce genre en la personne de Frédéric-Charles, mais pas en celle de de Steinmetz.

Saint-Privat-Gravelotte est une bataille stratégique.

La bataille de Gravelotte-Saint-Privat fut une bataille stratégique ; en réalité, on pouvait la considérer comme gagnée dès que les mouvements stratégiques étaient exécutés de manière à amener une bataille, et que les armées allemandes avaient terminé leur conversion à droite. Ce mouvement réussit malgré des négligences graves et des incidents funestes, et cette circonstance permit à de Moltke de choisir le mode d'attaque qu'il a toujours préféré : attaque de front, accompagnée d'une attaque enveloppante à l'une des ailes ou aux deux à la fois. C'est ce dernier moyen qu'il choisit ; il ne peut subsister aucun doute à cet égard ; c'est-à-dire que l'exécution de son plan exigeait *l'enveloppement des deux* ailes ennemies ; naturellement l'aile droite adverse n'en restait pas moins le premier objectif de *tous* les efforts. Le prince Frédéric-Charles rectifia les erreurs de de Moltke sur le développement de la position ennemie, et ce ne fut qu'alors

Digitized by Google

seulement que les projets de de Moltke furent rendus possibles. On a dit, il est vrai, qu'il n'aurait pas été nécessaire d'attaquer les Français, une fois la conversion à droite des Allemands terminée, et de sacrifier 20,000 hommes pour gagner la bataille. Or, qu'il y ait eu 20,000 hommes de tués, la faute n'en revient pas à de Moltke, mais au prince de Wurtemberg, au général de Steinmetz, etc.; d'autre part, raisonnablement, on ne devrait même pas discuter la question de savoir si la bataille était nécessaire après l'achèvement de la conversion à droite. La situation militaire tendait à un dénouement et, même en faisant abstraction complète de cette circonstance, il est absurde, au point de vue psychologique, de vouloir que deux armées, dont l'une veut empêcher l'autre de mettre ses projets à exécution, restent longtemps l'une en face de l'autre *sans* se livrer combat. Quand on est à portée de fusil, la situation est telle, qu'elle ne souffre aucun délai. Quiconque pourrait croire une chose pareille, ferait mieux de ne pas s'occuper d'art militaire, car en pareille circonstance la nature humaine vous entraîne au combat; il n'y a pas de discipline au monde qui pourrait l'empêcher, tout au plus arriverait-on à être forcé de se battre à un moment inopportun. Lorsqu'on dit : *l'armée française* ne pouvait pas rester longtemps sur ses positions, il lui fallait *battre en retraite* le plus promptement possible par la vallée de la Moselle, ou bien *attaquer* les Allemands pour ressaisir les routes de retraite qu'elle avait perdues; les Allemands n'auraient alors pas été mis en demeure d'attaquer une position organisée d'une manière toute particulière (1er cas), mais ils auraient eu la chance d'être attaqués (2e cas); ce sont là des réflexions qui prouvent qu'on a envisagé les choses comme un enfant. Lorsqu'une situation est aussi tendue qu'elle l'était le 17 août au soir, c'est qu'on a *en vue une bataille*, et l'on voit alors ces théoriciens ne plus vouloir admettre la conclusion finale, après qu'on est parvenu, au prix des plus

Digitized by Google

grands efforts, à réunir les moyens ! Si l'on vient me dire : « Bazaine ne pouvait pas attendre longtemps, il était obligé d'attaquer bientôt ! » Je répondrai qu'il vaut mieux « imposer la loi aux autres, que de se la laisser imposer ! »

On sait en outre, aujourd'hui, que les mesures de Bazaine étaient dictées par des raisons *politiques ;* cette circonstance seule réduit à néant ces critiques. Jamais, jusqu'alors, une seule main n'avait mis en mouvement, pour une bataille, des masses semblables à celles qui durent alors converser à droite ; aussi l'exécution de ce mouvement imposait-elle au chef du Grand État-Major des exigences tout à fait extraordinaires, en faisant complètement abstraction de la conduite propre des armées. Il fallait, en effet, que toutes les colonnes fussent à portée de la main et prêtes à marcher dans la nouvelle direction, de manière à ne pas être exposées à manquer de vivres ou de munitions, et de manière aussi à pouvoir évacuer plusieurs centaines de blessés. Ce grand problème fut résolu ; les troupes ne manquèrent de rien ; elles eurent toujours des munitions ; leurs blessés furent évacués d'une manière régulière et continue. Les mesures de de Moltke ont pu, parfois, être entachées d'erreur, mais on reconnaît précisément dans ce court espace de temps l'importance de sa stratégie si élevée ; et, tout bien considéré, la stratégie du 18 août repose sur une idée première dont de Moltke est et restera le promoteur. *Au point de vue tactique*, la mise en pratique de cette idée fut exposée à des dangers de toute sorte, mais la faute n'en était pas à de Moltke ; c'est, d'ailleurs, ce qui arrive toujours plus ou moins.

S'il faut réunir les batailles de Gravelotte et de Saint-Privat, comme batailles stratégiques, *le directeur d'un combat* y trouvera ce renseignement important, qu'il est essentiel de bien choisir le point où il se tiendra. Si on le choisit comme l'a fait ici, non seulement on renonce à la direction, on s'enlève encore le moyen d'influer d'une

Digitized by Google

manière quelconque sur l'action ; mais on n'a pas toujours un homme comme Frédéric-Charles sous ses ordres, et on ne devrait jamais renoncer à cette influence, dont l'action se fait sentir dans les grandes lignes, lorsque celles-ci sont indiquées comme elles le sont dans l'ordre de 10 h. 1/2. Il est inexact d'affirmer que la direction d'une semblable bataille ne sera plus qu'une direction *stratégique*. C'est là une mauvaise défaite, car pour ce qui est des armées et des corps d'armée, une direction doit *toujours* être possible, et ici elle aurait pu l'être ; en aucun cas, les communications existant entre le grand quartier général et la IIe armée n'auraient dû être aussi complètement rompues qu'elles le furent ici, à partir de 5 heures. Mais, d'une manière générale, quand il s'agit de semblables questions, on fait bien de mettre de côté certaines arguties, on fait bien de ne plus parler, par exemple, de stratégie et de tactique, car dans le cas présent elles sont inséparables. Qu'on parle de bataille, de victoire ; pour cela il est nécessaire de diriger et d'agir plus que le 18 août.

De Moltke à Rezonville.

De Moltke était arrivé à Rezonville après 11 heures ; chemin faisant, il avait été très taciturne, ce qui s'explique par différentes raisons ; la moins importante n'était certes pas la grande fatigue *corporelle* que lui avaient causée les efforts qu'il fit le 17 et le 18 août. Le 17, de 4 heures du matin à 5 heures du soir, il avait été constamment en mouvement, et n'avait pu prendre, à Pont-à-Mousson, qu'un repos de courte durée, vers minuit. Ce fut alors qu'arriva la lettre que l'on sait, envoyée par de Steinmetz (1) ; le 18, de Moltke se leva à 3 heures, répondit à 4 heures

(1) Page 75.

Digitized by Google

au rapport du général, puis le grand quartier général se rendit à Flavigny. Quand on arriva à Rezonville, on trouva le village entièrement occupé par les blessés, et ce ne fut qu'avec peine que l'on découvrit une mansarde pour le roi, qui y passa la nuit; la plus grande partie du grand quartier général passa la nuit à la belle étoile. Quant à de Moltke, dans une pareille situation, il attendait les rapports du prince Frédéric-Charles; et quoiqu'il fût plongé dans une incertitude facile à comprendre, il conserva son calme, ainsi qu'il faisait dans les situations les plus critiques. En présence des événements du jour, il put même prendre son repos habituel, ce qui est un indice remarquable du bon état de son système nerveux et de sa force de caractère. Puis, lorsque après minuit, arriva la nouvelle de la victoire du prince Frédéric-Charles, le chef du Grand État-Major l'accueillit avec l'apparente indifférence qui lui était propre; et, comme s'il n'eût pas pu en être autrement, il prit immédiatement les dispositions nécessaires pour profiter de ce grand succès, de manière à pouvoir, le 19 au matin, présenter au roi une situation bien définie.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

DERNIÈRES CONSIDÉRATIONS TACTIQUES

De même que la IIe armée glissa en quelque sorte entre les doigts du grand quartier général — ce qui, dans la circonstance présente, fut un véritable bonheur — et qu'elle marcha pour son propre compte, de même, sur la portion du champ de bataille dont nous nous occupons, les troupes glissèrent entre les doigts de ceux qui les dirigeaient, et elles le firent, alors qu'en raison des circonstances leurs chefs auraient dû les tenir solidement dans la main (3e division). Ce qui saute aux yeux avant toute chose, c'est cette circonstance désolante que, de 57 bataillons, on n'a pu amener qu'une seule fois à l'assaut 4 bataillons groupés sous un seul commandement (c'étaient 3 bataillons du 72e et 1 du 40e) ; je suis même encore dans le doute à ce sujet, car on ne peut reconnaître exactement si deux de ces bataillons n'auraient pas par hasard attaqué d'abord, suivis ensuite par les deux autres. En quelque point que l'on jette les yeux sur cette étendue d'un kilomètre carré de superficie, on ne voit partout que liens rompus dès le début entre les diverses fractions ; brigades, régiments et bataillons sont tous morcelés ; sur des brigades entières, quelques compagnies confondues pêle-mêle arrivent seules à donner véritablement l'assaut. Quel que fût l'héroïsme qu'elles déployèrent en se portant en avant,

Digitized by Google

leurs attaques se terminèrent presque toujours à notre détriment. Il est impossible de compter combien on exécuta de semblables « bonds en avant », car c'est le nom qu'on a pris l'habitude de donner, par euphémisme, à ces tentatives ! En tous cas il y en eut au moins cent ! Comme, dans l'exposé des phases principales du combat, j'ai déjà parlé, en les critiquant, des plus grandes fautes commises, je pourrai donc être ici d'autant plus bref, pour éviter le plus possible de me répéter.

Lorsque plusieurs chasseurs ont entouré un terrier de lapin, et que le lapin est chassé hors de son trou, il faut être maladroit pour manquer la bête. C'est absolument ce qui se passa ici. La grande route représentait le terrier, les chasseurs qui l'avaient entouré c'étaient les Français, les piqueurs étaient les « tacticiens ». Il est tout naturel que les troupes, au sortir du terrier, fussent rejetées en arrière ; il n'y a pas d'enfant qui ne vous le dise. Mais, depuis midi jusqu'à une heure avancée de la nuit, on ne se contenta pas seulement de faire passer de l'infanterie par ce débouché ; on y lança des masses de cavalerie et d'artillerie, on les y lança même toutes ensemble, et de la sorte on leur enleva momentanément tous leurs moyens de défense ! Réellement on ne peut pas dire qu'on n'avait pas suffisamment « reconnu » les lieux, car c'est là un point de vue qui importe peu *dans le feu de l'action*. Néanmoins, s'il fallait faire passer ces masses de cavalerie (1re division) et d'infanterie (IIe corps), les commandants supérieurs et les chefs des unités (divisions) auraient dû commencer alors par se trouver aux points où les troupes devaient se déployer, afin d'être présents au moment où elles allaient déboucher. Cette précaution était surtout nécessaire pour le chef de la 1re division de cavalerie ; au lieu de cela, celui-ci se trouvait au beau milieu de sa colonne ; il n'y en eut qu'un qui agit judicieusement à cet égard, ce fut le commandant de l'artillerie du VIIe corps.

Toute l'artillerie du VIIIe corps fut employée d'une

Digitized by Google

manière parfaitement judicieuse ; il en fut de même de ce corps d'armée dans son ensemble, à l'exception de la 32e brigade qui, à mon avis, aurait dû être envoyée du côté de Leipzig ; mais cela est discutable. La manière dont l'infanterie fut employée dans le VIIIe corps diffère essentiellement de celle dont elle le fut dans les VIIe et IIe corps, et l'avantage est au premier. Il n'est pas toujours également possible de se tenir exactement dans la zone d'action imposée à un corps d'armée ; mais ici il n'y avait aucune raison de lancer la 27e brigade dans la zone d'action du VIIIe corps et de mélanger le 39e régiment à la 29e brigade. D'une manière générale, les 29e et 30e brigades agirent convenablement : elles entrèrent du moins en ligne dans la direction qu'on leur avait prescrite ; elles se rassemblèrent après avoir pris les bois, puis continuèrent à avancer, de position en position, jusqu'à la prise de Saint-Hubert. Elles se créèrent également *une espèce de position de tir*, bien que cette dernière ne dût répondre que très peu, dans la suite des événements, aux exigences d'une semblable position. Les généraux de Wedell, de Strubberg et de Weltzien se montrèrent prudents tacticiens, jugeant exactement les choses et prenant aussi des dispositions convenables ; l'intervention du général de Strubberg à la bifurcation des vallées dans la direction de la Folie—Leipzig eut une importance toute particulière ; quant à la prise de Saint-Hubert, il est assez difficile de penser qu'elle eût pu être *mieux préparée et mieux exécutée*, étant donné les obstacles qui s'opposèrent au mouvement des deux brigades.

La réserve (31e brigade) fut portée en avant au moment précis ; que ce mouvement n'ait pas réussi comme le pensait de Goëben, la faute n'en revient pas à ce dernier, mais bien aux généraux de Steinmetz et de Zastrow qui, au même moment, envoyèrent aussi de la cavalerie et de l'artillerie dans la même direction. Eu égard aux circonstances difficiles dans lesquelles on se trouvait, le combat

Digitized by Google

du VIIIe corps fut d'ailleurs bien dirigé, et la lutte de la 15e division est un des événements les plus glorieux de l'histoire militaire. *Aussi tous les efforts que l'on fit plus tard n'eurent-ils pas en réalité de résultats supérieurs à ceux qu'elle produisit.* Le renforcement par brigade de la 15e division au moyen de la 16e, n'est pas précisément normal ; mais devant des nécessités aussi impérieuses, il ne faut pas craindre d'agir ainsi ; cette manière d'opérer n'a d'ailleurs pas causé d'échecs sensibles.

L'ordre donné au 9e régiment de hussards de franchir le ravin de la Mance fut une faute tactique ; l'arrivée des chevaux haut le pied à ce moment précis fut une véritable fatalité.

En tous cas, ce fut une faute de se masser comme on le fit à partir de 5 heures, à l'intérieur et aux abords de Saint-Hubert. On n'arriva pas à occuper raisonnablement la ferme et ses environs ; on ne parvint d'ailleurs pas à créer *une position de tir efficace* pour l'infanterie. Toutes les mesures que l'on prit dans la suite souffrirent de cette *faute originelle ;* on ne fit rien pour la corriger, ni même pour la pallier : voilà pourquoi l'on ne parvint pas à avoir la *supériorité du feu ;* pour la même raison, il aurait été aussi plus sage de renoncer à ces attaques folles qui n'eurent que des inconvénients. On pouvait être sûr qu'à ce moment aucune attaque *ne pourrait réussir si, auparavant, on ne s'était pas assuré la supériorité du feu,* et ici rien ne vient pallier cette faute. On n'en continua pas moins à lancer toujours en avant, compagnie sur compagnie, dans la même direction, sans avoir produit d'abord quelque effet par le feu de l'infanterie ; aussi toutes ces tentatives échouèrent-elles misérablement.

Les pertes subies montrent d'une manière frappante que l'on n'obtint jamais la supériorité du feu ; en effet, — je le dis et l'écris, — le 2e corps français ne perdit en tout que 27 officiers et 670 hommes ; la brigade Lapasset,

Digitized by Google

4 officiers et 60 hommes; en tout 761 hommes (1). A ces chiffres, il faut ajouter : la division Aymard, qui perdit 45 officiers, 900 hommes ; la division Metman (dont la moitié seule entre en ligne de compte), 16 officiers, 300 hommes ; le 1er régiment de voltigeurs de la garde, 1 officier, 20 hommes ; soit donc un total de 62 officiers et 2,043 hommes.

Si les retours offensifs vigoureux et répétés des Français purent réussir dans une certaine mesure, c'est que notre infanterie n'avait pas de *position de tir ;* sans quoi jamais elle n'aurait dû être ainsi bousculée à plusieurs reprises. Ces contre-attaques heureuses montrent aussi combien des essaims de *tirailleurs* offrent peu de force de résistance quand ils ont fourni plusieurs attaques successives et en sont revenus démoralisés ; quand ils se sont épuisés en des assauts continuels, faits de leur propre chef et par petits paquets. Au reste, si l'on cherche l'impulsion qui fut donnée dans de pareilles circonstances par le commandement supérieur, en vue d'atteindre un but déterminé, on voit que dans le VIIIe corps cette impulsion fut effective ; seul le 7e hussards y fut un peu téméraire !

A partir du moment où les généraux de Steinmetz et de Zastrow intervinrent en personne, les fautes succédèrent aux fautes, de sorte qu'une confusion interminable se mit à régner ici. Si je voulais détailler encore toute la série des fautes commises, cela me conduirait trop loin. Ces deux généraux ne comprenaient pas l'ordre de combat de de Moltke ; tous deux négligèrent de prendre des dispositions en vue d'une attaque à faire dans la seule direction où l'on pût remporter un succès, direction que de Moltke

---

(1) Dick de Lonlay compte : Division Vergé... 480 hommes.
— Bastoul.. 160 —
Brigade Lapasset. 60 —
Total.. 700 hommes.

Digitized by Google

avait *expressément* indiquée : je veux dire, en passant par le bois de Vaux. Dès que ces chefs les plus hauts placés *ne comprenaient pas l'idée fondamentale*, les mesures prises par eux ne pouvaient naturellement pas *atteindre* le but proposé. Néanmoins, on n'avait sans doute jamais vu toute l'infanterie d'un corps d'armée (le VIIe), dispersée et morcelée sans mission et sans but, comme ce fut le cas ici. C'est tout simplement de la bêtise, et il y a un proverbe très dur qui caractérise cette manière d'agir ! Le lecteur le cherchera lui-même ! Réellement, par ce qu'ils firent, ce qu'ils négligèrent ou ce qu'ils permirent de faire, le général de Steinmetz et le général de Zastrow s'enlevèrent tous leurs moyens de défense. Cette infanterie était tout naturellement désignée pour frapper le coup décisif ; il n'était pas besoin pour cela d'un ordre formel. Or, on arriva de la sorte à n'avoir nulle part quelque chose de complet sous la main ; pourtant, depuis 5 heures, les trois quarts de l'infanterie du VIIe corps auraient pu se trouver à peu près en face de Rozerieulles, prêts à frapper le coup décisif. Dans cette direction, il y aurait eu déjà quelque chose à faire.

A partir du moment où le IIe corps fut mis à la disposition du général de Steinmetz, les fautes devinrent excessives. Les instructions données à la suite de cette mesure font le pendant du fameux ordre de poursuite ; on arriva ainsi à placer dans l'obscurité, sur un espace d'un bon kilomètre carré, 48 bataillons, ou plutôt leurs débris, devant la bouche des fusils ennemis, sans pouvoir compter sur le secours de l'artillerie. Ce n'était pas là une *position de tir ;* d'ailleurs on ne pouvait plus tirer. Toujours est-il que, malgré tout, on aurait, à ce moment encore, pu enlever la position ennemie ; on *aurait même dû l'enlever d'assaut*. Si l'on avait une si haute opinion de notre discipline, pourquoi 24 bataillons de troupes fraîches n'ont-ils pas marché énergiquement en avant pendant trois minutes ; pourquoi, au lieu de cela, sont-ils restés durant

Digitized by Google

huit heures devant la bouche des fusils français ? *Parce que l'énergie était à bout*, et pourtant il y a des livres pleins de vanité qui fourmillent d'actions d'éclat et de brillantes « charges à la baïonnette ! »

Il eût été facile, vers 8 heures, de précipiter le dénouement du côté du bois de Vaux, si les 8 bataillons qui furent envoyés de ce côté avaient été informés de la prise des carrières de Rozerieulles, et s'il y avait eu là une direction. Mais dans le VIIe corps, puis dans le IIe, on n'était pas capable d'arriver à exécuter quelque chose de judicieux ; un ordre formel, prenant l' « obscurité » pour prétexte, vint arrêter l'attaque du VIIe corps, qui avait été commencée sous d'heureux auspices. Or, le soldat ne peut faire qu'une chose, c'est de mourir ; que ce soit dans l'obscurité ou en plein jour, cela revient au même ; mais il faut qu'il meure *victorieux*.

J'ai exposé les motifs des diverses paniques, afin que le soldat apprenne à tenir compte, dans les dispositions à prendre, de cet ennemi terrible, que personne n'est sûr d'éviter, comme le montre l'exemple de ces différentes unités.

Le mérite de la prise de Saint-Hubert revient aux deux armes, à l'infanterie et à l'artillerie allemandes ; qu'on ait pu s'y *maintenir*, c'est à l'artillerie *seule* qu'on le doit, car elle ne permit à aucune des batteries françaises de bombarder Saint-Hubert à fond. Si cette éventualité s'était produite, l'infanterie ne se serait pas massée en ce point, jusqu'à atteindre le chiffre de 59 compagnies ; elle se serait dispersée dans toutes les directions.

Le succès final remporté par la Ire armée dans la bataille de Gravelotte était *excessivement faible*. On avait entièrement employé trois corps d'armée contre un peu plus de trois divisions, en partie très affaiblies (2e corps français), et l'on ne parvint à enlever que *l'avant-ligne* de l'ennemi.

Le combat livré par la Ire armée n'eut pas une influence sensible sur la manière dont le maréchal Bazaine employa

Digitized by Google

ses réserves, car ce dernier en avait fait partir la plus grande partie dès 3 heures, et cela dans la direction *de Saint-Privat ;* il n'envoya qu'une brigade contre la Ire armée ; à la fin de la bataille, Bazaine avait encore sous la main une brigade et sa cavalerie. La bataille de Gravelotte, bien plus que celle de Saint-Privat, montre combien une défensive *préparée* serait efficace dans les circonstances actuelles ; aussi faut-il étudier la première de ces batailles. On peut reconnaître le même fait au centre, car le IXe corps allemand lutta avec succès contre le véritable *gros d'un adversaire* dont les deux ailes étaient relativement faibles.

En regard des 2,034 hommes perdus par les 2e et 3e corps français, les pertes furent du côté allemand :

VIIIe corps.....	174 officiers	3,066 hommes.
IIe corps.....	50 —	1,189 —
VIIe corps.....	36 —	785 —
1re division de cavalerie.	7 —	88 —
	267 officiers	5,128 hommes.

Ces chiffres parlent d'eux-mêmes ; les troupes françaises n'ont presque jamais combattu avec plus de gloire que le 2e corps français qui, au début de la bataille, ne se composait plus en réalité que des survivants des batailles de Spickeren et de Vionville ; en outre, ce corps est parvenu à exécuter son plan et à déjouer celui des Allemands.

Si l'on veut détailler les pertes des Allemands, c'est la 15e division qui fut la plus fortement éprouvée : d'après l'ouvrage du Grand État-Major général, (annexe II, p. 189), elle perdit 125 officiers, 2,206 hommes et 47 chevaux. Ceux qui souffrirent le plus furent le 8e bataillon de chasseurs, le 33e et le 60e régiments ; les moins éprouvés furent le 67e et le 28e. Comparées à celles du 8e bataillon de chasseurs, les faibles pertes du 67e s'expliquent par ce fait que, dans l'attaque de Saint-Hubert, les chasseurs reçurent des

Digitized by Google

coups de fusil, non seulement sur leur front et leur flanc, mais encore dans le dos. Malgré ces pertes, ces troupes ont conservé leurs facultés de combat jusqu'à la nuit ; c'est un acte qui fait honneur à leur courage.

On remarque que, d'une manière générale, c'est l'infanterie dont les attaques ont échoué qui a éprouvé aussi les pertes les plus considérables : ce furent le 60e, le 33e et le 29e. Par contre, les pertes des quatre bataillons de la 32e brigade, qui exécutèrent sous les ordres du général de Barnekow la *seule* attaque de la journée *menée avec ensemble*, furent insignifiantes. Ils laissèrent sur le champ de bataille 7 officiers et 104 hommes en tout, en comprenant dans ce nombre des pertes subies par deux autres bataillons du 40e. On ne voit pas qu'il y ait eu réellement dans ces circonstances une cause de déroute. Le 9e hussards perdit 14 hommes et 32 chevaux. La 1re division de cavalerie laissa 177 chevaux sur le terrain. Seuls du VIIe corps, les 39e et 73e avaient fait des pertes sérieuses (l'un, 4 officiers, 124 hommes; l'autre, 3 officiers, 164 hommes) ; l'artillerie de corps — pour des raisons faciles à comprendre — avait perdu 8 officiers, 72 hommes et 130 chevaux. En réalité, on n'a qu'à jeter les yeux sur les pertes subies par l'infanterie du VIIe corps, pour être convaincu qu'en parlant d'elle on ne peut pas dire qu'elle ait fait quelque chose.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE X

DERNIÈRES CONSIDÉRATIONS STRATÉGIQUES

Le maréchal Bazaine ne voulait pas être *coupé* de Metz, mais il ne voulait pas non plus être *rejeté* dans la place. Le général de Moltke voulait l'y *rejeter* entièrement. Bazaine réussit à exécuter la première partie de son plan, mais non la seconde; et ce ne fut que lorsqu'il se vit repoussé dans la place, qu'il reconnut les conséquences possibles de ces opérations. Le double point de vue de Bazaine donna lieu à une lutte énergique aux *deux* ailes, à *deux* batailles distinctes, réunies au centre, du côté des Allemands par des troupes peu denses, du côté français par des forces plus considérables. Comme la bataille de Saint-Privat a été racontée à diverses reprises, je ne suis entré dans aucun détail tactique à son égard. Par contre il fallait décrire la bataille de Gravelotte avec toute l'exactitude possible; c'était encore un terrain vierge.

En racontant la bataille de Gravelotte dans tous ses détails tactiques, on est frappé de la signification stratégique de la bataille de Saint-Privat. Dès que *l'un* des buts de de Moltke était atteint, ce général réduisait à néant les *deux* projets de son adversaire; bien plus, on pouvait espérer aussi voir tomber du même coup, entre nos mains, l'armée française et la place forte.

Ce succès de de Moltke, le plus grand qu'il remporta —

Digitized by Google

comprenant les opérations autour de Metz jusqu'à la fin de la bataille du 18 août — ne souleva pas un *grand enthousiasme*. La catastrophe, qui fut la conséquence immédiate du fait d'armes de Sedan, a exercé, jusqu'à nos jours, une action beaucoup plus directe — même sur des spécialistes. En ne sacrifiant qu'un nombre d'hommes relativement faible, on provoqua, sur le champ de bataille de Sedan, un *événement grand et manifeste* qui fut suivi par un *événement politique extraordinaire*. Aussi les gens sensés, comme les étourdis, parlent-ils cent fois de Sedan, pour une fois qu'ils citent Gravelotte—Saint-Privat, comme s'ils établissaient une proportion entre ces deux victoires. Le général de Moltke, avec son œil de voyant, grand et limpide, bleu et clair, en a jugé différemment : « Il est coupé de toutes communications, il faut tirer le canon en signe de victoire » ; cela montre nettement quelle importance de Moltke, lui-même, attribuait au succès du 18 août. C'était le *moment critique*, celui où se décida *toute la campagne;* tout ce qui suivit n'en fut que la *conséquence;* sans doute, ce grand capitaine n'a pas prévu la suite des événements telle qu'elle se dessina plus tard, mais chaque fois il sut, au moment opportun, faire « tourner » les circonstances à son avantage.

L'armée de Bazaine avait entre ses mains les destinées militaires et politiques de la France ; du jour où elle serait hors de cause, on pouvait considérer la guerre comme terminée à notre avantage, le règlement des comptes ne serait plus qu'une question de *temps*. En raison des flots de sang qui furent versés autour de Metz pour arriver à mettre Bazaine hors de cause, jamais le peuple allemand n'a bien connu l'ensemble de ces événements ; les noms de ces batailles ne sont pas populaires et ne le seront jamais, car l'*histoire* n'a aucune influence quand elle est noyée dans le sang. Mais devant des faits aussi importants, le spécialiste doit rester positif et froid.

Jusqu'au 18 août, de Moltke, ce héros, avait eu à lutter

Digitized by Google

avec des difficultés tout autres que celles qu'il rencontra du 23 août au 2 septembre. Je crois que pour des esprits *clairvoyants*, je les ai fait ressortir d'une manière suffisamment nette. Malgré ces « frottements et ces obstacles », et tout en livrant un véritable combat, en bas contre la bêtise humaine, en haut contre les ménagements qu'il fallait avoir pour certaines personnalités, de Moltke fit en réalité à Gravelotte exactement la même chose que plus tard à Sedan; cette dernière journée est tout simplement le *développement* de l'idée qui présida à celle de Gravelotte—Saint-Privat. Le 18 août, de même qu'à Sedan, deux armées durent abandonner leurs voies de communication, marcher d'abord vers le nord, puis faire face à l'est; et cela sur un espace *restreint* et en tenant compte de *divers* points de vue. Dans les opérations contre Sedan toutes les conditions étaient plus favorables; et avant tout, pour les diriger, de Moltke avait sous ses ordres *deux généraux* qui le comprenaient et lui préparaient sa tâche, tandis que le 18 août, de ses deux auxiliaires, l'un devait être constamment retenu, l'autre avait besoin d'être poussé. Si ce dernier a commis quelques fautes, il les a suffisamment réparées; tandis qu'en fin de compte la journée de Gravelotte a fait rayer pour toujours le premier de la liste des généraux; *l'action la plus grandiose de de Moltke est et restera la bataille de Gravelotte—Saint-Privat*. La bataille de Gravelotte nous apprend encore une chose, c'est que la stratégie la meilleure ne peut arriver à un bon résultat si la tactique fait défaut!

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS..... V

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

Origine du travail..... 3
Le point « obscur » de la vie de de Moltke..... 4
Gravelotte et Saint-Privat sont deux batailles distinctes..... 7
Situation des deux partis dans les premières heures de l'après-midi du 17 août..... 8
Signification des événements stratégiques et tactiques de la vallée de la Mance..... 10
Principale origine des erreurs..... 11

CHAPITRE II.

Quelques mots sur les grands quartiers généraux et la place du directeur du combat pendant la bataille.

Le grand quartier général avant une bataille..... 15
Influence de l'âge sur le choix du cantonnement du grand quartier général..... 18
Conditions que doit remplir l'emplacement du grand quartier général pendant la bataille..... 21
Le Général en chef doit-il reconnaître par lui-même..... 24
Des batailles comme Gravelotte et Saint-Privat peuvent-elles encore être dirigées par un seul homme ?..... 28

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Buts des opérations et de la bataille pour les Français. Dispositions prises en conséquence.

Pages.

Situation générale le 16 août au soir. — Motifs pour lesquels on arrêta la marche sur Verdun 31
Résolution de la retraite sur Metz 33
Signification de la marche sur Metz 33
Points de vue à considérer dans le choix d'une position 34
La retraite n'est pas inquiétée 35
Buts que se propose Bazaine dans le combat 36
Déclarations de Bazaine. — Dispositions prises par lui 37
Exécution de la retraite 40
Coup d'œil général sur l'occupation de la position 41
Incompatibilité des desseins et des mesures de Bazaine 42
Critique de la position d'après les intentions 44

CHAPITRE IV.

Buts des opérations et de la bataille pour les Allemands. Dispositions prises en conséquence.

Situation générale le 17 août au matin 51
Ordre de mouvement pour le 18 août 53
Critique de l'ordre. — Influence de l'âge 53
Vraisemblance et invraisemblance des desseins des deux partis 59
Choix de l'emplacement du grand quartier général 62
On ne tient pas compte du commandement supérieur de la Ire armée. 64
Instructions à la IIe armée 64
Il n'est fait aucune mention de la mission de la cavalerie 68
L'ordre de mouvement est un chef-d'œuvre 68
L'espace 69
L'exploration 71
L'ordre de mouvement et le général de Steinmetz 72
Ordres du général de Steinmetz pour la matinée du 18 73
Le général de Steinmetz à de Moltke 74
Signification, au point de vue historique et stratégique, de la réponse faite par de Moltke le 18 août à 4 heures du matin 77
Gravelotte considéré comme point de pivot et comme point de trouée. 77
Critique des ordres et de la manière de voir du général de Steinmetz 80
Arrivée du général de Steinmetz à Gravelotte 84

Digitized by Google

Pages.

Arrivée du prince Frédéric-Charles à Mars-la-Tour. — Marche en avant de la IIe armée 85
Première conception du grand quartier général 86
Deuxième conception du grand quartier général 88
Troisième conception du grand quartier général. — Ordre de combat. 89
Ordre donné au IXe corps d'attaquer 90
On détermine la position de l'aile droite française 92
Résumé des ordres du grand quartier général 95
Conséquences du défaut d'exploration 95
L'adversaire devait, ou bien avoir battu en retraite, ou bien être resté en position 99
Critique de l'ordre d'engagement 102
De la simultanéité de l'attaque 103
La Ire armée doit attaquer de front et de flanc 105
Direction du combat par le prince Frédéric-Charles 106
Direction du combat par le grand quartier général 107
Direction du combat par le général de Steinmetz 108

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE V.

Les abords du ravin de la Mance.

Caractère des lignes de hauteurs 113
Caractère des bois 114
Disposition relative des points culminants du terrain de part et d'autre 115
Le temps 116
La route Rezonville—Gravelotte—Metz avec ses communications latérales 117
Le Point-du-Jour, Moscou et Saint-Hubert 119
Saint-Hubert et les carrières de sable 121
Pourquoi Saint-Hubert ne fut-il pas détruit ? 122
Caractère du terrain sur le versant de la colline 123
Profondeur de la position 123
Choix de la position des réserves 124
Les forts de Saint-Quentin et de Plappeville 127
Avantages du commandement de la position 127
Le terrain au point de vue de l'attaque 127
Abords du point de départ de l'attaque 128

Digitized by Google

Pages.
Débouchés du point de départ de l'attaque..... 130
Preuves de la nécessité tactique de voies de communication artificielles..... 130
Direction à donner aux voies d'accès. — Nature du sol..... 134
Position de tir pour l'infanterie..... 135
Pourquoi a-t-on pu se maintenir à Saint-Hubert ?..... 139
Pourquoi il était possible de créer une position de tir..... 141
Les carrières de Rozerieulles et la cote 1081..... 142

CHAPITRE VI.

L'occupation de la position Moscou à Sainte-Ruffine.

Composition et force du 2e corps français..... 145
Composition et force des autres troupes françaises des 3e et 5e corps et de la Garde..... 146
Occupation de la position..... 148
Forces de combat des Allemands..... 151

CHAPITRE VII.

Les combats autour de la vallée de la Mance.

A. — *Jusqu'à la prise de Saint-Hubert* (3 *heures de l'après-midi*) *et de la partie sud des carrières de Rozerieulles.*

Où l'on parle de la division du commandement..... 153
Le provincialisme..... 155
Engagement de la bataille de Gravelotte..... 158
Répartition des troupes du VIIe corps, peu après 1 heure, et ce qui en résulta..... 160
Répartition des troupes du VIIIe corps après 1 heure..... 163
Valeur du terrain en avant de la position..... 164
Situation imposée à de Goëben..... 165
Entrée en ligne du général de Goëben..... 166
Direction de l'attaque de la 15e division..... 167
Premier combat livré par l'artillerie des VIIe et VIIIe corps..... 168
Entrée en ligne de la 29e brigade. — Prise du bois au sud de la grande route..... 169
Déploiement et première marche en avant de la 30e brigade..... 171
Prise du bois au nord de la grande route..... 171
Arrivée de la 1re division de cavalerie et de la 16e division..... 173
Mouvement en avant de l'artillerie. — Arrivée de l'artillerie de corps du VIIe corps..... 173

Digitized by Google

Pages.
Deuxième mouvement en avant de la 30e brigade..... 175
Le 28e régiment est refoulé..... 175
Le 8e bataillon de chasseurs et le 67e régiment d'infanterie s'emparent des abords de Saint-Hubert, au nord de la grande route.... 175
Deuxième mouvement en avant de la 29e brigade. — Prise des carrières de sable..... 177
Entrée en ligne du 60e..... 178
Prise des abords de Saint-Hubert au sud de la grande route..... 179
Prise de Saint-Hubert..... 179
Organisation de la position..... 180
Mouvements en avant aux ailes. — On pénètre une première fois dans les carrières de Rozerieulles..... 182
Mouvements en avant contre Moscou..... 183
Répartition de l'infanterie du VIIe corps à 3 h. 1/2..... 184
Le général de Steinmetz commet des négligences et prend des dispositions incompréhensibles..... 185
Un chemin pour l'artillerie..... 189
Les états-majors..... 191
La 15e division après 3 heures du soir..... 193
Les Français à 3 h. 1/2..... 196
Le commandement des brigades du côté allemand..... 197
Le commandement inférieur..... 199

B. — *Depuis la prise de Saint-Hubert jusqu'à 5 heures du soir.*

Manière de voir de de Goëben à 3 heures..... 201
Manière de voir des officiers d'artillerie du VIIe corps, de la position occupée par eux..... 202
Manière de voir du général de Steinmetz..... 204
Ordre donné par de Goëben à 3 heures..... 205
Ordres donnés par le général de Steinmetz..... 206
Ordres donnés par le général de Zastrow..... 208
La catastrophe..... 209
Passage du défilé de la Mance..... 211
1° La cavalerie..... 211
2° L'artillerie de la 14e division..... 214
3° L'artillerie de corps..... 215
Mise en position près de Saint-Hubert..... 216
1° Batterie Trautmann..... 217
2° Batterie Hasse..... 218
3° Batterie Gnügge..... 220
4° Batterie Lemmer..... 221
Déploiement du 4e uhlans..... 221

Digitized by Google

Pages.
Pertes des troupes 224
Échec moral et matériel de l'entreprise 224
Les Français songent à prendre l'offensive 225
Offensive de Frossard. — Reprise des carrières 226
Ce que sont devenus les renforts envoyés à la 15e division 228
Attaque du 39e 232
Mélange de l'infanterie des VIIe et VIIIe corps 233

C. — *La bataille entre 5 et 7 heures du soir.*

Il se produit un moment d'arrêt dans le combat. — Conduite des Allemands 235
Conduite des Français 238
Désaccord entre le grand quartier général et la Ire armée 239
Événements survenus dans le grand quartier général depuis 5 heures du soir 247
Le IIe corps est mis à la disposition du général de Steinmetz 252
Entrée en ligne de la 32e brigade 253
Ordre d'attaquer le Point-du-Jour 255
Attaque des Français 255
Première panique 258
Attaque de la 32e brigade 261
Passage du 9e hussards 265
Deuxième panique 265

D. — *Jusqu'à la fin de la bataille.*

Les ordres du roi au général de Steinmetz et au IIe corps 268
Objections et conseils de de Moltke 270
Exécution par le général de Steinmetz de l'ordre du roi 277
Mesures prises par le général de Zastrow 278
Mesures prises par le général de Franszecky 279
Réflexions relatives à l'attaque de front 282
Attaque de la 3e division 286
Déploiement du 2e bataillon de chasseurs 287
Déploiement du 54e régiment 288
Troisième panique 289
Deuxième prise des carrières de Rozerieulles et combat qui s'y livra. 292
Entrée en ligne du 2e bataillon de chasseurs et du 54e 297
Entrée en ligne du 73e 298
La catastrophe de Mogador 302
Entrée en ligne du gros de la 3e division 303
Attaque de la 4e division 305

Digitized by Google

Pages.
Rassemblement des VIIe et VIIIe corps..... 308
L'attaque du VIIe corps..... 311
L'ennemi évacue la position..... 314

CHAPITRE VIII.

De Moltke après la bataille.

État d'esprit de de Moltke..... 315
Le prince Frédéric-Charles, de Steinmetz et l'idée première de de Moltke..... 315
Saint-Privat—Gravelotte est une bataille stratégique..... 322
De Moltke à Rezonville..... 325

CHAPITRE IX.

Dernières considérations tactiques..... 327

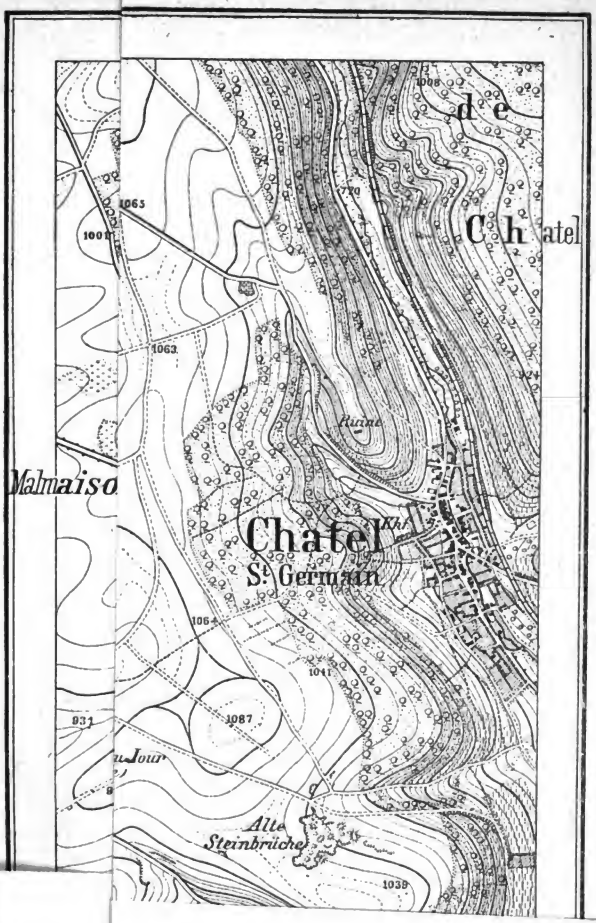
CHAPITRE X.

Dernières considérations stratégiques..... 337

Paris. — Imprimerie R. Chapelot et Ce, 2, rue Christine.

Digitized by Google

Digitized by Google

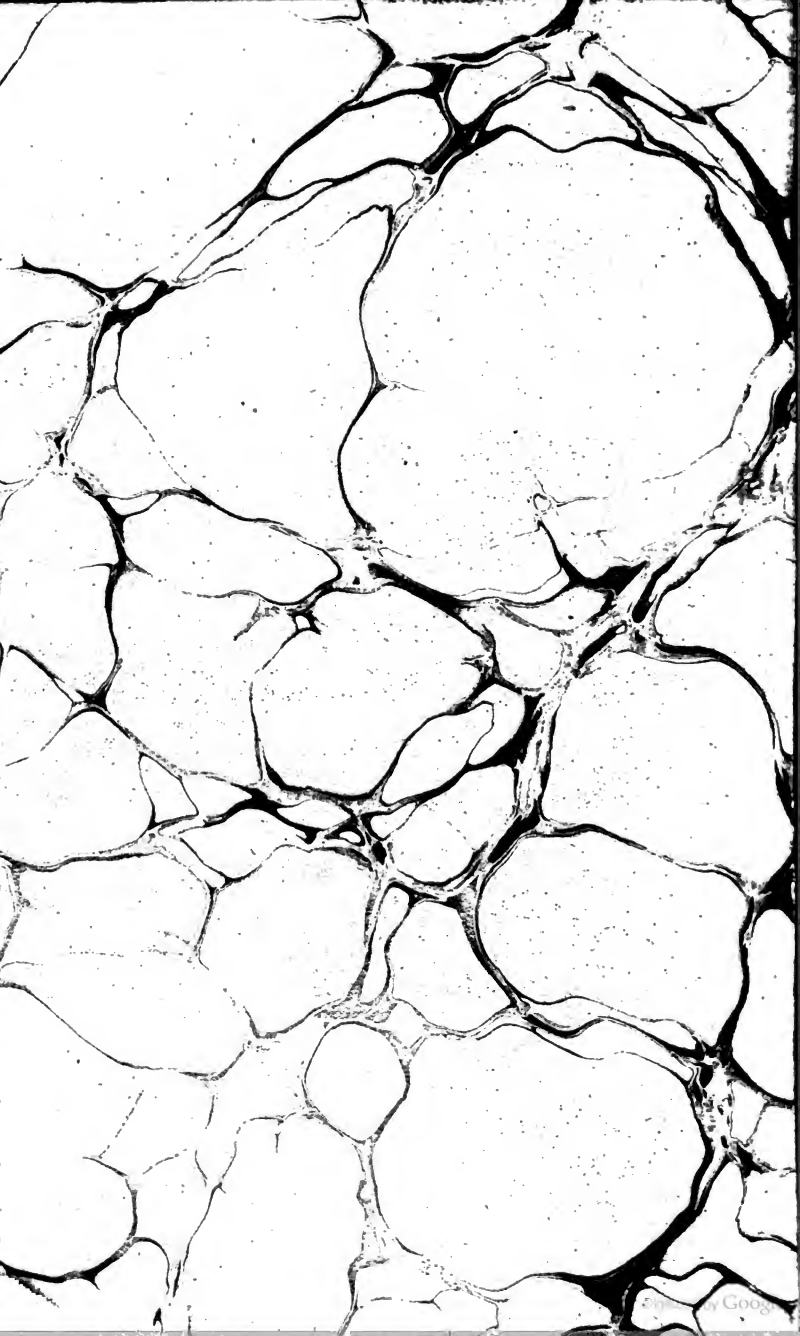

d e
C h atel
1065
1063
Malmaiso
Chatel
St. German
1064
1041
931
1087
Alte
Steinbrüche
1039

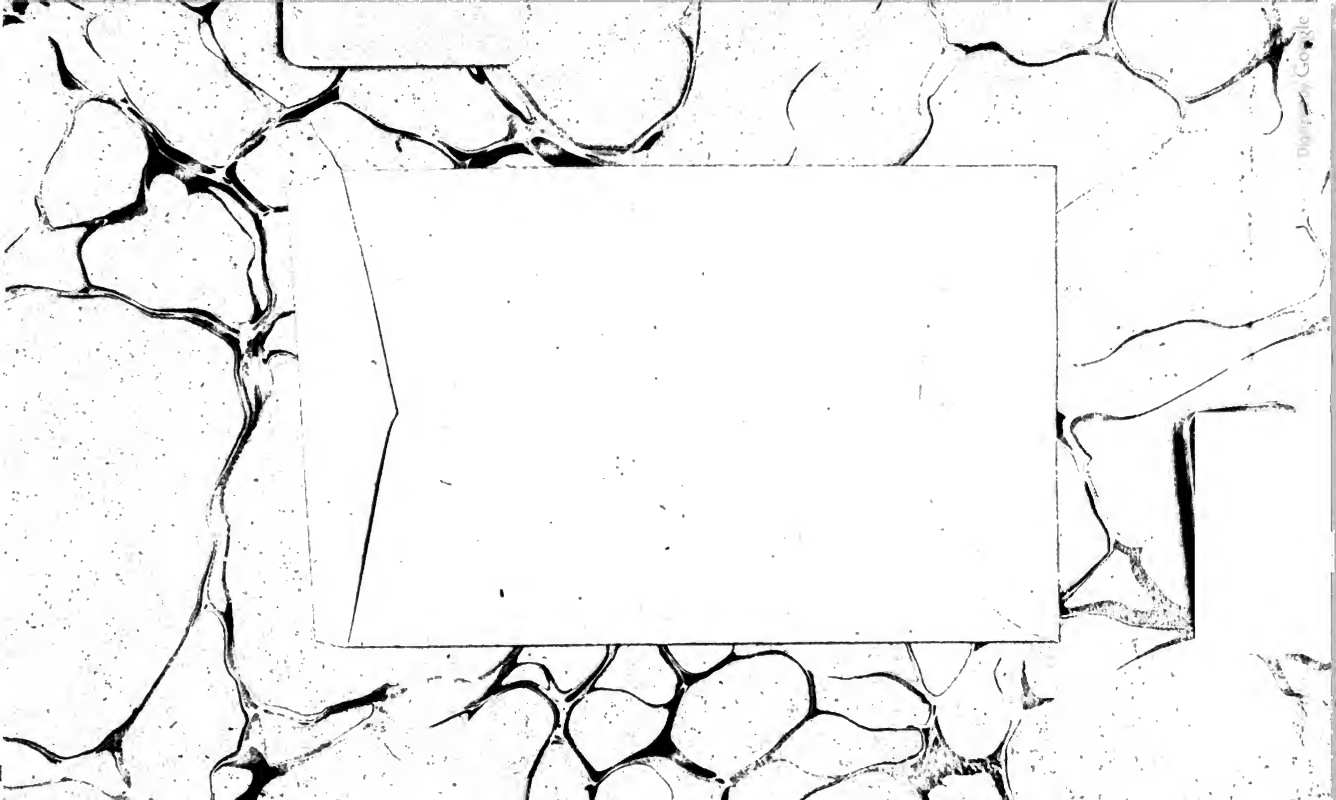
Digitized by Google

Digitized by Google

3 2000 011 257 567

Digitized by Google





Digitized by Google